


STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1969











FERDINAND Ier

Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême &c.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE D'AUTRICHE
DEPUIS
LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AU RÈGNE
DE
FERDINAND I,
EMPEREUR D'AUTRICHE;
EN SIX ÉPOQUES.
AVEC PORTRAITS ET GRAVURES, TABLES GÉNÉALOGIQUES, CHRONOLOGIQUES, ET CARTES GÉOGRAPHIQUES.

PAR
LE CHEV. CHARLES DE COECKELBERGHE DE DUTZELE,
CONSEILLER DE S. M.



TOME PREMIER.



VIENNE.
CHEZ CHARLES GEROLD ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PLACE ST. ÉTIENNE.

1844.

À

SON EXCELLENCE

M. LE BARON CHARLES DE KUBECK,

MEMBRE DES ÉTATS DU TYROL, DE LA BOHÈME, DE LA MORAVIE ET DE LA SILÉSIE, GRAND-CROIX DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LÉOPOLD D'AUTRICHE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE S. ÉTIENNE DE HONGRIE, ET CHEVALIER DE L'ORDRE IMP. RUSSE DE S. STANISLAS DE LA SEC. CLASSE etc. CONSEILLER INTIME ACTUEL DE S. M. IMP. ET ROY. APOST., CHEF ET PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE AULIQUE GÉNÉRALE ET DE LA CHAMBRE AULIQUE DES MINES ET MONNAIES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ IMP. ET ROY. D'ÉCONOMIE RURALE ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES etc. etc.

CET OUVRAGE A ÉTÉ DÉDIÉ

COMME UN TRIBUT DE RECONNAISSANCE POUR SES BONTÉS, ET COMME UN HOMMAGE DÛ À SES ÉMINENTES QUALITÉS ET TALENTS

par l'Auteur.



INTRODUCTION.

L'Autriche, tant par elle-même que par ses re-
tions avec les autres États de l'Europe, et par la grande
luence qu'elle a de tout temps exercée et exerce en-
re sur les affaires politiques de cette partie du globe,
t un Empire si remarquable et si important, que son hi-
oire mérite à tous égards d'être généralement connue.
n allemand, il existe nombre d'ouvrages qui traitent
sujet, et nous en voyons encore tous les jours paraître
nouveaux. Mais il n'en est pas de même des autres
ngues, qui ne nous ont pas fourni jusqu'à présent, ni en
iginal, ni en traduction, ce qu'on appelle proprement une
stoire générale de la monarchie autrichienne. La
térature française même, si féconde en productions de
nt genre, et qui nous a livré des Mémoires historiques
r la plupart des pays et nations du monde connu, est
stée à cet égard en arrière. Nous avons, il est vrai,
français une histoire d'Autriche par *Kraft,* un Essai
l'histoire de la Maison d'Autriche par le comte de
irecour, une histoire de la Maison d'Autriche par *Coxe,*
duite de l'anglais par *Henri* etc. Mais outre que ces
stoires, qui sont d'ancienne date, contiennent plus de dé-
ils biographiques que de notices sur le pays même et
n gouvernement, elles ne commencent toutes qu'au règne
Rodolphe de Habsbourg, et nous laissent dans une

La IVème Époque fait connaître les événements qui ont eu lieu depuis Albert I, empereur d'Allemagne et premier duc d'Autriche de la Maison de Habsbourg jusqu'à la réunion des lignes habsbourgoises séparées sous l'empereur Maximilien I.

La Vème Époque commence au règne de Maximilien I, et finit avec celui de l'empereur Charles VI, dernier prince mâle de la Maison de Habsbourg.

La VIème et dernière Époque renferme le règne de Marie-Thérèse et de François I, et ceux des Souverains d'Autriche de la Maison de Lorraine, jusqu'à *Ferdinand I*, empereur d'Autriche, actuellement régnant.

Finalement je dois encore faire remarquer que, comme la monarchie autrichienne est composée d'un grand nombre de royaumes et d'états, j'ai cru ne devoir faire marcher ensemble que les histoires de l'Autriche proprement dite, de la Hongrie et de la Bohème, qui sont les parties principales de ce vaste Empire, et qui d'ailleurs ont une si grande connexité entr'elles qu'on ne saurait presque parler de l'un de ces pays, sans faire mention des deux autres. Quant aux autres royaumes et aux autres provinces, à mesure que l'Autriche fait l'acquisition d'une de ces contrées, j'en donne un précis historique dans une note. Cette méthode m'a paru être la meilleure, tant pour éviter les répétitions, que pour ne pas embrouiller et interrompre trop souvent le fil et la liaison de l'histoire.

Le tableau statistique qui se trouve à la fin de l'ouvrage fera voir l'état actuel de l'Empire d'Autriche.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

PREMIÈRE ÉPOQUE,

CONTENANT LES ANTIQUITÉS AUTRICHIENNES JUSQU'AUX MARGRAVES D'AUTRICHE DE LA MAISON DE BABENBERG OU BAMBERG, L'AN 983.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE D'AUTRICHE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

Temps primitifs jusqu'à l'établissement des Celto-Gaulois ou Gaulois celtiques en Norique et en Pannonie.

L'Autriche (Austria), qu'on écrivait jusqu'aux temps de Maximilien I et plus tard encore *Ostrice* et *Austriche*, reçut de ses différents habitants aussi différentes dénominations. Elle fut tour à tour appelée *Hunnia*, *Avaria*, *Terra Hunnorum*, *Avarorum*, *Rugia*, *Ostro-Gothia*. Après la conquête de l'Autriche par l'empereur Charlemagne, ce pays, qui était situé à l'orient de l'empire des Francs, fut désigné sous le nom de *Marca* ou *Marchia orientalis*, *regnum orientale*, *plaga orientalis*, *orientalis provincia et regio*. Aux temps de l'empereur Othon III, l'Autriche fut appelée *Ostirrichi*, mot qui est composé d'*Ost* et d'*irrichi* ou *richi*, et qui signifie à l'égard de l'Empire germanique un pays situé à l'orient. Sous Henri II l'Autriche fut nommée *Ostarriche*, sous Henri III *Osterrichi*, sous Henri IV *Osterriche*, aussi

Pagus Ostrich, et enfin *Oesterreich*, Après que l'Autriche eut été érigée en duché, ce pays fut désigné dans les actes publics et par les historiens contemporains, sous le nom de *Ducatus orientalis* (duché oriental), comme ses possesseurs s'écrivaient *Duces Orientis* ou *de Oriente.*

Présentement on appelle cette contrée *l'Autriche au-dessous de l'Ens* ou *basse Autriche*, par opposition à l'Autriche au-dessus de l'Ens ou haute Autriche.

La mère-patrie des Autrichiens est le pays au-dessous de l'Ens et, à proprement parler, la pièce de terre qui touche au côté méridional du Danube *(Donau)* [1]. Ce pays faisait anciennement partie de la Norique, de la Pannonie et de la Grande-Germanie.

La Norique était bornée au nord par le Danube, à l'ouest par l'Inn, à l'est par le mont Cétique ou Callenberg *(Kahlenberg)*, et au midi par la chaîne des alpes qui s'avance du côté méridional de la Pannonie. Polybe est le premier historien qui, distinguant les Taurisques *noriques* des autres tribus de cette nation, ait employé le nom de *norique*, que plusieurs de nos bons écrivains font dériver de *Norée (Noreja)*, chef-lieu des Taurisques, et plus tard célèbre ville de commerce [2].

[1]) Ce fleuve, qui après le Volga est le plus grand de l'Europe, portait anciennement le double nom d'*Ister* et de *Danubius*. Au rapport d'Agathemère il s'appelait jusqu'à la ville de Vindobona (Vienne) *Danubius* (dans le moyen âge *Tuenacha* aussi *Tuenawe, Dunawe)*, et depuis là *Ister*. Hérodote, comme tant d'autres écrivains de l'antiquité, fait du Danube et de l'Ister deux fleuves différents. Selon lui, le premier avait sa source chez les Celtes, entrecoupait l'Europe par le milieu, et se jetait au pays des Istriens, colonie milésienne, dans la mer Noire. Pline l'ancien, le géographe Ptolémée, Appien et Jornandès, se forment encore une autre idée du Danube; mais leurs opinions, toutes différentes les unes des autres, ne sont d'aucun intérêt pour cette Histoire.

[2]) Quelques auteurs placent *Norée* dans les alpes de Joudenbourg, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Neumarkt en Styrie, ou du

selon quelques étymologistes, *norique* veut dire qui habite les montagnes, et selon d'autres qui est reluisant par allusion à l'acier de Norique, déjà chanté par les poètes romains. D'autres encore, et nommément Hugues Grotius (dans l'avant-propos de son ouvrage: *de scriptoribus rerum Gothicarum*), et Magnus Klein, abbé de Goettweih (*Notitia Austriae antiquae et mediae*) sont d'opinion que *Norique* signifie un pays situé vers le Nord (*Nordreich*). Comme ces différentes propositions ne sont basées que sur des conjectures, et que ni Polybe, chez qui on trouve le mot *norique* pour la première fois, ni d'autres auteurs ne donnent aucun éclaircissement à ce sujet, la véritable origine et signification de ce nom est restée un problème qu'on parviendra difficilement à résoudre.

La Pannonie confinait avec la Norique. Ptolémée qualifie la première de ces provinces de glandifère (*glandifera*), à cause de la quantité prodigieuse de chênes dont ce pays était couvert. L'origine du nom de la *Pannonie* est également incertaine. Quelques historiens la rapportent à *Pannon*, petit-fils de Noé; d'autres, comme Ptolémée, Bonfini et Ortelius, prétendent que cette contrée doit son nom à une montagne, située entre Tata (*Dotis*) et Javarin (*Raab*), qui s'appelait autrefois *mons pannonius*. Dans la suite cette montagne devint célèbre par un temple dédié à S. Martin, et on y a bâti la forteresse de Martinsberg. Dion-Cassius (*L. 49 ex editione Reinari, Vol. I. pag. 595*) fait dériver le nom des *Pannoniens* des habits courts à manches, auxquels ils cousaient de petites bandes d'une coupe particulière qu'ils appelaient

moins dans le voisinage de ce bourg; d'autres supposent d'après le calcul qu'ils ont fait des distances de différents lieux connus, indiqués sur les itinéraires peutingériens, que cette antique cité était située entre S. Guy (*Sanct-Veit*) et Clagenfort, ou dans les environs de Villach en Carinthie.

Pannos. Ce ne sont pas les seules conjectures qu'on ait hasardées sur le mot *Pannonie*. Les uns veuillent qu'il vienne de *Pan*, dieu des pasteurs, ou du grec Ποα qui signifie *herbage*. Hérodote et Pausanias, au contraire, prétendent que *Paeon*, fils d'Endimion, a communiqué son nom aux Pannoniens; mais ils confondent mal à propos cette contrée avec la Paeonie. Appien tient les Pannoniens pour des colonies illyriennes ou thraciennes, ce qui d'après Suidas revient au même, et leur attribue, peut-être à cause de la ressemblance du nom, une origine commune avec les Paeoniens, qui étaient établis dans la Macédoine et dans une partie de la Thrace, entre le Strymon et l'Hébrus. Le baron François de Prandau [1]) (dans son *Histoire critique de Vienne*, *pag. 43*), trouve cette dernière conjecture beaucoup plus fondée que toutes les autres, vu qu'il est à présumer, dit-il, avec assez de vraisemblance, que ces colonies illyriennes ou thraciennes auront quitté leur pays avec les Paeoniens, ou en auront été expulsés par les fréquentes guerres avec les rois macédoniens. — Les bornes de la Pannonie étaient au levant la Save, au midi l'Istrie et l'Illyrie, au nord le Danube, au couchant le mont Cétique. C'est donc une erreur de croire que la Pannonie renfermait toute la Hongrie actuelle et que la Norique comprenait toute l'Autriche au-dessous et au-dessus de l'Ens, avec l'Autriche intérieure [2]), comme on le pense assez généralement. D'abord il faut en déduire tout ce qui est sur la rive gauche du Danube qui appartenait à la Grande-Germanie, et indépendamment de cela, la Pannonie ne contenait que le territoire situé entre le Danube et la Save, ainsi que le pays qui s'étend depuis

[1]) Conseiller intime et premier député des États de la basse Autriche.

[2]) On entendait ci-devant par *Autriche intérieure* la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le comté de Gorice avec la seigneurie de Monfalcone et le district de Trieste.

le premier de ces fleuves, le long de la chaîne des montagnes cétiques ou comagéniennes, jusqu'aux alpes nommées *Carvancas* ou monts albaniens (la chaîne de montagnes entre la Gorice, la Carniole et la Croatie). Par conséquent la Pannonie embrassait la partie de la Hongrie qui est au côté méridional du Danube jusqu'à la Save, toute l'Esclavonie, la Croatie au nord du Danube, et les cantons de l'Autriche et de la Styrie qui sont à l'est jusqu'aux monts cétiques. Ceci fait voir que la ville de Vienne (*Vindobona*) était située en Pannonie, et notamment sur la *lisière occidentale* de cette province. L'itinéraire théodosien, il est vrai, met Vindobona dans la Norique riveraine (*Noricum ripense*), mais on ne peut pas s'en rapporter sur ce point à cette carte, vu qu'elle ne marque pas une division exacte des provinces, et l'on doit s'en tenir à ce que nous apprennent à cet égard tous les historiens et les géographes contemporains, ainsi que la Notice de l'Empire occidental et oriental (*Notitia utriusque imperii*), qui placent Vindobona dans la Pannonie supérieure, et désignent le mont Cétique, comme limite entre la Pannonie et la Norique.

Quant à la Norique, elle comprenait la Carniole au nord de la Save, toute la Carinthie, la partie de la Styrie et du pays citérieur de l'Ens qui est à l'orient des monts cétiques, puis le pays au-delà de cette rivière, quelques districts de Bavière, la province de Salzbourg jusqu'à l'Inn, et finalement le terrain qui se trouve sur la rive droite de la Salza, jusqu'aux alpes noriciennes [1]). Les Romains divisèrent la Norique en *Norique riveraine* (*Noricum ripense*), qui comprenait toutes les terres qui s'étendent

[1]) On appelait ainsi la chaine de montagnes, qui s'étend depuis la Rhétie (*Tyrol*) jusqu'en Pannonie, c'est-à-dire celle qui court le long de la rivière de Muhr par la Styrie, et sépare ce pays de l'Autriche, traverse une partie de la Carinthie, et se perd vers le Sud-est en Hongrie.

le long du Danube sur la rive droite de ce fleuve, et en *Norique méditerranée (Noricum mediterraneum)*, qui touchait aux alpes noriciennes. *Aemona* ou *Emona* était située précisément à l'endroit, où se séparaient les limites de la Norique, de la Pannonie et de l'Italie. L'origine de cette ville remonte aux temps fabuleux. On prétend qu'elle doit son nom à l'argonaute Jason, qui plus de 1200 ans avant la naissance du Sauveur, entreprit la fameuse expédition de la Colchide, pour faire la conquête de la Toison d'or. Revenant victorieux de ce voyage avec Médée qu'il avait enlevée, et étant poursuivi par Absyrthe, frère de cette princesse, il passa avec son célèbre navire Argo de la mer Noire dans le Danube. Il remonta ce fleuve jusque vers sa source, cherchant en vain le bras de cette rivière qui, suivant l'opinion erronée des géographes de ce temps-là devait les conduire dans la mer Adriatique. Contraint de retourner sur ses pas, il entra dans la Save, d'où il gagna la rivière qui, pour avoir porté le merveilleux Argo, fut appelée *Nauportus* [1]). Après une longue course, aussi pénible que dangereuse, Jason avec les siens fut arrêté par l'hiver à l'endroit qu'il nomma *Aemona* en souvenir sans doute de la Thessalie, son pays natal [2]). Au retour du printemps, ces hardis navigateurs tirèrent avec des peines incroyables leur vaisseau à terre, et l'ayant chargé sur leurs épaules, ils le transportèrent au-delà des montagnes voisines, jusqu'à la première rivière navigable qu'ils purent trouver; ils y lancèrent leur navire et parvinrent enfin à se rendre dans la mer tant désirée.

[1]) Cette rivière qu'on nomme aujourd'hui *Laibach*, prend sa source à peu de distance d'Oberlaibach, bourg en Carniole, et se jette près d'Osterbourg dans la Save. *Nauportus* est aussi le nom primitif d'Oberlaibach. C'est dans cette contrée que commencent les alpes juliennes du côté du Nord-est.

[2]) Cette contrée portait anciennement le nom *d'Aemonia* ou *Emonia*.

L'Adriatique roule encore aujourd'hui ses flots écumants contre les îles de Cherso et d'Orséro, que le sang fraternel répandu sur ces rivages a fait appeler *Absyrtides* [1], et Aemona a fleuri jusqu'à ce jour sous le nom de *Laibach*, ville capitale de la Carniole. Il y a encore dans ces mêmes contrées une autre ville dont l'antiquité ne le cède guère à celle de Laibach. C'est *Pola* en Istrie [2], que l'on croit être une colonie des mêmes Colchéens qui poursuivirent le ravisseur de Médée.

Je n'ai fait mention de ce voyage des Argonautes, rapporté par le baron de Hormayr [3], que parce qu'il vient à l'appui d'autres traditions mytho-historiques qui nous apprennent, que plus de douze siècles avant l'ère chrétienne les bords du Danube étaient déjà peuplés. On peut en induire avec raison que la Norique et la Pannonie l'étaient également; mais les aborigènes de ces pays étaient encore, comme la plupart des autres peuples d'alors, dans l'état primitif, où se trouve l'homme avant d'être instruit, éclairé, civilisé. Simples, pauvres, libres et guerriers, vivant sans industrie, et sans culture, ils se procuraient leur subsistance par la force et l'adresse de leurs bras, et ne doutant pas même qu'il y eût au monde un climat plus doux, plus heureux, il ne songeaient point à quitter les lieux, où le destin les avait placés. Au reste, la disette de monuments rendant l'histoire de ces premiers temps fort obscure, les annalistes ne parlent que peu ou point du tout des anciens habitants de ces contrées, comme

[1]) On sait que Jason tua le frère de Médée, que celui-ci avait atteinte dans une de ces îles, et voulait enlever par force.

[2]) Cette province, qui faisait autrefois partie de l'Illyrie, reçut des Grecs le nom d'Istrie, parce qu'elle était arrosée par le Danube que les anciens appelaient Ister.

[3]) Voir son ouvrage ayant ce titre: *Wien, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten.*

en général leurs notions sur les peuplades de l'antiquité sont très-vagues, incertaines et souvent contradictoires. Mais doit-on s'en étonner? comment leur eut-il été possible de rendre un compte exact des nations et des pays dont les noms, purement appellatifs, étaient pris, tantôt des qualités personnelles ou locales, tantôt des événements ou rencontres fortuites, et qui changeaient selon le caprice ou la convenance des peuples ou de leurs chefs? C'est ainsi qu'*Hyperboréen* signifie habitant d'au-delà du vent de Borée, ou le plus septentrional de tous les peuples [1]); *Celte*, étranger ou fugitif; *Gaulois (Gale)*, étranger, émigré; *Taurisque*, montagnard; *Cimbre*, brigand; *Suève, Vandale*, rôdeur, errant, c'est-à-dire nomade; *Germain*, milicien, soldat; *Franc*, libre, et *Barbare* même, étranger ou fils du désert. C'est ainsi que les *Huns* s'appelaient *Avares* du nom de l'un de leurs chefs, et que les *Saxons* [2]) et les *Lombards* [3]) emprunterent leur nom des armes qu'ils portaient. Je me garderai donc bien de répéter toutes les fables et tous les contes absurdes dont certains auteurs, tels que Hagen, Lazius et autres, ont cherché à envelopper les antiquités autrichiennes, et qui ne tendent visiblement qu'à faire accroire, que plus habiles et plus pénétrants que leurs devanciers, ils ont découvert des choses,

[1]) Les plus anciens Grecs donnaient le nom d'*Hyperboréens* à tous les peuples qui demeuraient au nord de la Thrace, du mont Caucase et des Apennins.

[2]) *Saxones*, qui reçurent ce nom de leurs longs couteaux ou petites épées, appelées en vienx langage allemand *sachs*, anciennement *Sahs*, en anglo-saxon *Seax*, et en latin *Sax*, dont Tacite fait déjà mention chez les peuples germaniques du nord-est de l'Allemagne.

[3]) *Lombardi*, appelés ainsi, non pas de leurs longues barbes, comme F. W. Weiskern le dit dans sa *Topographie de la basse Autriche*, mais à cause des hastes ou longues lances, nommées *bardes* (bard, celt), par lesquelles ils se distinguaient des autres peuples septentrionaux.

échappées jusqu'alors aux recherches de tous les historiens et géographes grecs et latins, qui, plus véridiques et moins présomptueux, avouent franchement qu'ils n'ont pu débrouiller le chaos où ces temps sont plongés. Par conséquent contraint de laisser dans les ténèbres la partie de l'histoire d'Autriche qui, comme celle de toutes les nations; est condamnée à n'être jamais éclairée, je commencerai cette histoire à la transmigration des Gaulois celtiques ou Celto-Gaulois, qui furent les premier habitants connus de l'Autriche. Mais il ne sera pas hors de propos d'esquisser rapidement le tableau de l'Europe avant cette époque, ainsi que la manière dont elle a été peuplée.

Les nations qui donnèrent à l'Europe ses premiers habitants, vinrent de l'Asie qui fut le berceau du genre humain. Elles prirent toujours leur direction de l'Orient à l'Occident, et ce dernier fournit ensuite successivement des habitants aux contrées du Midi et du Nord. On croit que les plus anciennes transmigrations s'effectuèrent par terre, ce qui était praticable, s'il est vrai, comme on le suppose, que l'Europe orientale et l'Asie mineure ne faisaient autrefois ensemble qu'un seul continent. Ces émigrants remplirent d'abord la terre ferme, et ne se répandirent dans les îles que lorsque la population sur le continent devenait trop nombreuse, ou lorsque des guerres ou des dissentions intestines les forçaient à se sauver par mer et à chercher une nouvelle demeure.

La *Grèce (Hellas)* qu'on peut appeler avec raison l'école-mère de la civilisation européenne, n'était originairement qu'une vaste forêt marécageuse, où l'on voyait encore distinctement les traces de la retraite de la mer. Cette célèbre contrée doit sans doute sa population primitive à l'Asie mineure. De cette région sortirent à différentes époques qu'on ne connait point, des peuples nomades, dont les premiers, ayant traversé la Phrygie,

occupèrent la Thrace, et se répandirent de-là plus avant dans l'Europe.

Comme ce fut l'Occident qui fournit des habitants au Nord et au Midi de l'Europe, il est possible que les peuples de ces trois régions fussent de la même race; mais comme on ignorait le nom que celle-ci portait primitivement, on y suppléa par le nom appellatif de *Celtes*, et on s'en servit pour désigner les plus anciens habitants de la Grèce, de l'ancienne Thrace, de la Cimmérie (plus tard la Scythie), des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie, de la Bretagne (Angleterre), de la Germanie et de la Scandinavie. L'origine des Celtes se perd dans l'antiquité la plus reculée. Une vieille tradition rapportée par Appien les fait descendre de *Celtus*, *Gala* et *Illyrus*, procréés par le cyclope Polyphème, petit-fils de Titan, et par la néreïde Galatée. Selon d'autres, les Celtes et les Gaulois reçurent leur nom de *Celtus*, qui signifie soleil, héros, et de *Galates* (*Kali*, *Gala*, lune, lumière douce, couleur vive), tous deux issus d'Hercule le Tyrien et de Celtine. Cette dernière étymologie s'accorde parfaitement avec la taille élevée, les yeux bleus, le teint blanc et les cheveux blonds, qui sont les anciennes marques distinctives de la nation celtique. Les Romains ont rendu le *Celta* (*Kelt* ou *Kelet*) des Gaulois par le latin *Galli*, qui était analogue à leur langue et à leur prononciation, et avait par conséquent la même origine; car Jules-César, parlant des Celtes, dit: *Nostrâ Galli appellantur*. Au reste, le nom de *Galli* était en usage chez les Romains longtemps avant la conquête des Gaules par ce peuple belliqueux; vu que diverses peuplades originaires de cette contrée, s'étaient transplantées, comme nous le verrons ci-après, en Italie de temps immémorial.

Les Celtes occupaient dans le commencement la

troisième partie des Gaules [1]; mais ils se multiplièrent avec une telle progression, qu'étant sortis en différents temps de cette première enceinte, et s'étant confondus, par des mariages et des alliances, avec les habitants des autres régions, ils communiquèrent leur nom aux peuples et contrées, où ils allèrent se fixer. Quoique les époques où ces événements se sont passés, soient antérieurs à la connaissance qu'on a des peuplades et des pays où les véritables Celtes se sont transplantés, il n'en est pas moins certain, que les anciennes nations principales de l'Europe, et nommément les *Celtibères* dans la haute Italie, les *Celto-Liguriens* et les Celto-*Scythes* vers le Nord, les *Venétes*, les *Amnites*, les *Arvernes*, les *Bastarnes*, les *Carnutes* ou *Carnuntiens*, les *Celtoriens*, les *Bituriges*, les *Japydes* ou *Japodes*, les *Salluviens* ou *Salyens*, les *Scordisques*, les *Sénonais*, les *Sequaniens*, les *Volsques-Aricomiques* et les *Volsques-Tectosages*, les *Vindes* ou *Vindons*, et une infinité d'autres peuples, doivent leur origine aux Celtes. Que ceux-ci passaient autrefois pour avoir peuplé l'Occident, c'est ce qui résulte des écrits d'Éphore cité par Strabon, qui nous apprend que les anciens partageaient la terre en quatre parties, et donnaient l'*Orient* aux *Indiens*, le *Midi* aux *Éthiopiens*, l'*Occident* aux *Celtes*, et le *Septentrion* aux *Scythes*. Ce fut sans doute par cette raison, que les

[1]) Les *Gaules* étaient divisées en trois parties, toutes différentes de moeurs, de coutumes et de langage. La *Gaule celtique*, que les Romains appelaient proprement la Gaule, s'étendait depuis le Rhin jusqu'à l'Océan, entre les monts de Vauge et la Marne d'un côté, et le Rhône, les Cevennes et la Garonne de l'autre. À la frontière de ce pays commençait la *Gaule belgique*, qui s'étendait jusqu'à l'Océan et au Rhin, en tirant vers son embouchure. La troisième partie des Gaules, nommée *l'Aquitaine* ou la *Gaule aquitanique*, était renfermée entre la Garonne et les Pyrénées, le long du rivage de l'Océan. La première était au Nord, la seconde au Nord et à l'Orient, et la troisième était à l'Occident et au Septentrion.

Grecs, et peut-être les Romains aussi jusqu'au temps de Jules-César, s'imaginaient que la Celtique comprenait à-peu-près tout le centre et l'occident de l'Europe, depuis la côte occidentale de l'Espagne (à l'exception de l'Aquitaine, des îles et des péninsules britanniques et scandinaves) jusqu'à la Scythie bien avant au Nord-est, et que de-là elle s'étendait par l'Illyrie jusqu'aux côtes de l'Adriatique et aux rives du Pô et du Rhône, y compris les Alpes. Strabon lui-même, qui de tous les auteurs anciens est peut-être celui qui a suivi le plus exactement les règles de la Chronologie et de la Géographie, appelle encore au commencement de son admirable ouvrage toutes les régions situées entre la Scythie et les Pyrénées, le *pays celtique;* mais soit qu'il ait reconnu son erreur, soit qu'il ait cru devoir se confirmer au dire et à l'esprit de son temps, il se borne dans la suite à comprendre par Celtique les contrées qui se trouvent entre le Rhin et les monts Pyrénées.

Ce fut sous le règne de Tarquin-l'Ancien, 5ème roi de Rome, vers l'an 591 avant notre ère, qu'eut lieu cette grande transmigration des Gaulois celtiques que j'ai annoncée. Elle fut la suite de celle qui, cent ans avant Cyrus (658 ans avant J. C.), avait ébranlé l'Asie, allarmé l'Afrique et occasionné de grands mouvements en Europe. Les Scythes, qui habitaient vers l'Orient, les uns disent en Asie et les autres en Europe, se voyant pressés par les Massagètes, passèrent l'Araxe (peut-être le Volga), et fondirent à l'époque sus-mentionnée dans le pays des Cimmériens, situé entre le Danube et le Tanaïs (le Don). Cette irruption fut cause qu'une grande partie des Cimmériens abandonnèrent leurs foyers, et se transportèrent en Bohême, en Moravie et en Germanie entre le Mein et le Danube. Ils se glissèrent dans les contrées já habitées par les indigènes du pays, et peuplèrent

celles qui ne l'étaient pas. Au bout de 35 ans (623 avant J. C.), des hordes nombreuses de ce peuple émigré pénétrèrent jusque dans les Gaules, où ils se mêlèrent avec les naturels du pays. Par-là cette contrée fut tellement surchargée d'habitants, que le terrain ne suffisait plus pour loger et nourrir tant de monde; ce qui fit prendre à plusieurs peuplades celtiques et gauloises la résolution de quitter leur patrie, et d'aller s'établir ailleurs. Pendant que les unes se transportaient, partie en Bretagne (Angleterre) et partie en Espagne, les autres se disposèrent également à tenter fortune dans des régions lointaines. Parmi les nations de la Gaule, les *Biturges* ou *Bituriges*[1]) avaient acquis une certaine primauté. Quoique Celtes d'origine, ils faisaient partie des Aquitains qui, de même que les Belges, originaires d'en-deçà du Rhin, avaient passé dans les Gaules, et s'y étaient fixés. *Ambigat*, sage vieillard, aussi célèbre par sa valeur que par ses richesses, exerçant sur ce peuple une autorité royale et paternelle, et voulant prévenir les funestes effets de la discorde que la surabondance de population avait fait naître parmi ses sujets, ordonna à *Bellovèse* et à *Sigorèse*, ses neveux et princes de grande espérance, d'assembler chacun de son côté le plus de Gaulois qu'il pourrait, et d'abondonner avec eux leur terre natale, pour aller chercher en d'autres climats une nouvelle habitation. Le sort décida que Belovèse avec sa colonie se rendrait en Italie: les Gaulois avaient appris à connaître ce pays par un Helvétien nommé Hélicon qui, après avoir séjourné pendant quelques années à Rome, était revenu dans les Gaules avec un vaisseau chargé de figues sèches, de raisins, de vin et d'huile. Sigovèse devait conduire sa troupe endeçà du Rhin, dans la forêt d'Hercynie.

[1]) Peuple du diocèse de Bourges (*Biturigae*), qui s'étend dans le Berri, et dans une partie du Bourbonnais, de la Tourraine &c.

La troupe de Bellovèse, qui était composée d'*Arvernes*[1]), d'*Éduens*[2]), de *Sénonais*[3]), de *Carnutes* ou *Carnuntiens*[4]), d'*Ambarriens*[5]), et d'*Aulerques*[6]), se montait à trois cents mille hommes, sans compter les femmes, les enfants, les vieillards et le gros bagage. Cette grande masse, qui se mouvait avec beaucoup de difficulté, ne put s'avancer que fort lentement vers la forêt taurinienne et les alpes piémontaises qui leur fermaient l'entrée de l'Italie. Arrivé au pied de ces montagnes, Bellovèse fut tellement frappé de leur excessive hauteur, que n'en osant entreprendre le passage, il s'arrêta longtemps dans le Tricastin

1) L'Auvergne était leur patrie.

2) Les Éduens étaient un des plus grands peuples de la Gaule. Ils occupaient tout le terrain renfermé dans les anciens diocèses d'Autun, de Châlons-sur-Saône, de Macon, de Lyon et de Nevers. *Bibracte* est l'ancien nom de la ville capitale des Éduens, laquelle a pris plus tard celui d'*Augustodunum* (Autun), en honneur de l'empereur Auguste.

3) Ce peuple était établi dans le Sénonais, pays de France le long de l'Yonne. *Sens* en est la capitale. Cette ville s'appelait anciennement *Agendicum*, qui a été changé depuis en *Senones*.

4) Ils sont originaires de Chartres (Carnutes), chef-lieu du département d'Éure et Loire en France. Ce peuple embrassait, du temps de César, et encore longtemps après, les quartiers de Chartres et d'Orléans; car *Genabum* (Orléans) était sous le proconsulat de ce grand capitaine *oppidum Carnutum;* et selon Ptolémée, *Genabum* et *Autricum* (nom que Chartres portait alors) étaient *in Carnutibus* et le nom d'*Aurelianum* que reçut Orléans dans la suite n'a presque pas été connu sous les Romains.

5) Ils habitaient dans les environs de Châlons-sur-Saône, et faisaient partie des Éduens.

6) A l'époque de l'émigration des neveux d'Ambigat, *Aulerci* était le nom d'un peuple seul; mais depuis ce temps, cette nation fut divisée en trois parties, savoir: *Aulerci-Cenomani*, *Aulerci-Diablintes* et *Aulerci-Eburovices*. Les Aulerques-Cénomans avaient, à ce qu'on croit, leur demeure dans la province du Mans, et les Aulerques-Diablintes dans celle du Perche en France. Quant aux Aulerques-Éburons, plusieurs bons auteurs les placent dans le voisinage d'Evreux (*Mediolanum, Eburovices*), ancienne ville de la haute Normandie.

(la partie de terre qui est au sud-ouest du Dauphiné) et dans les cantons des Celtoriens, cherchant en vain à découvrir quelque sentier, par où il pût faire passer sa colonie sans danger. Vers le même temps, les Phocéens, chassés de leur pays par Cyrus, roi de Perse, arrivent dans les Gaules, et cherchent à s'établir dans la Ligurie transalpine. Ils y réuissent par l'autorité et le secours de Bellovèse, et fondent Marseille *(Massilia)*. Enfin, au bout de huit ans, le chemin de l'Italie fut ouvert aux Gaulois par Aruns, prince étrusque de Clusium, qui offensé contre sa patrie, vint trouver Bellovèse, lui fit des présents, et l'aida à traverser les Alpes pour entrer dans la haute Italie, qui était occupée par les Tusciens *(Tyrrheni, Tusci)*, un composé de nations ibériennes et pélasgiennes, avec lesquelles s'étaient entre-mêlés d'anciens Gaulois. Cependant, il s'écoula bien des années, avant que les Gaulois celtiques, tant ceux qui étaient venus avec Bellovèse que ceux qui dans le cours des cinquante années suivantes passèrent successivement en Italie, parvinssent à se raffermir dans cette péninsule. Ils commencèrent par se mettre en possession des terres circonvoisines du Pô, entre les Alpes et les Apennins. Ils construisirent à l'endroit où sont aujourd'hui Milan, Brescia, Verone, Vicence, Bergame et Côme, des espèces de hameaux ou villages. Ceux-ci devinrent avec le temps autant de places fortes, qui sont encore aujourd'hui les plus grandes et les plus belles villes de la Lombardie. C'est aussi aux Celto-Gaulois que Trente en Tyrol doit son existence. Les Tusciens que les Gaulois avaient chassés de leurs cantons, se réfugièrent dans les montagnes du Tyrol, de la Valteline et du pays des Grisons, s'y fixèrent et appelèrent ces contrées *Rhétie* du nom de Rhaetus leur général. Élitovius, chef des Aulerques-Cénomans,

qui avait suivi la même route que Bellovèse, favorisé par ce prince, entra aussi en Italie, et s'empara du Bressau, du Crémonais, du Mantouan et du Veronais[1]). D'autres peuples de la même nation, tels que les *Caturiges*, les *Vertocomores*, les *Salasses*, les *Ananes* etc., suivirent le même exemple; de cette manière, les peuples de la Gaule se rendirent peu-à-peu maîtres de toute la partie septentrionale de l'Italie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Gaule cisalpine* (Gallia Cisalpina), parce qu'elle était en-deçà des Alpes à l'égard de Rome. On l'appelait aussi *Gallia togata*, par la raison que les peuples de ce pays, bien que colonies des Gaulois transalpins, avaient pris l'habit romain (*togam romanam*).

Les *Sénonais*, qui demeuraient en-de-çà du Pô, dans le voisinage des *Insubres*, autres Gaulois établis en Italie avant l'arrivée de Bellovèse, s'étant joints, vers l'an 529 avant notre ère, aux *Boïens* et aux *Lingonais*[2]), qui occupaient le pays entre le Pô et le Reno, franchirent le premier de ces fleuves, chassèrent les Étrusques de toutes les places qu'ils possédaient depuis cette rivière jusqu'au Golfe ionien, et s'y mirent à leur place. Enfin, la nation celto-gauloise fit peu-à-peu la conquête de la plupart des villes qui étaient au nord et au centre de l'Italie, et se rendit si formidable qu'elle mit, comme on va voir, Rome à deux doigts de sa perte.

Cette ville avait pendant ce temps-là éprouvé de grands changements dans son état politique[3]). Tarquin

[1]) Les Cénomans passent pour être les fondateurs de la ville de Crémone.

[2]) La plupart des historiens attribuent aux Boïens et aux Lingonais une origine celtique ou gauloise; mais aucun auteur n'a pu éclaircir de quel endroit des Gaules ces peuples venaient avant de se rendre en Italie.

[3]) Comme la *Norique* et la *Pannonie* firent durant plusieurs siècles partie intégrante de l'empire des Romains, que c'est à cette grande nation que nos provinces doivent leur première civilisation, et le déve-

Ancien ayant trahi l'intention qu'il avait de se donner
our successeur Servius-Tullius son gendre, était tombé
ous le fer assassin des fils d'Ancus-Martius qui croyaient
ar ce moyen faire avorter le projet du roi; mais Ta-
aquil, épouse du défunt, et qui partageait ses vues, se
onduisit si adroitement, qu'elle vint à bout d'assurer la
ouronne à Servius. Ce prince renferma dans l'enceinte
e Rome les monts Viminal, Quirinal et Exquirinus. Avant
ui cette ville n'avait que des remparts de terre; il les
t de pierre. Il s'appliqua aussi à consolider l'empire
omain par des arrangements pleins de sagesse. Voulant
roportionner les contributions aux fortunes, il établit le
ens ou le dénombrement des citoyens, et partagea la
ille en quatre tribus. Le peuple fut divisé en six classes.
a première était composée des riches; elle comptait
uatrevingt-dixhuit centuries; les quatre suivantes étaient
églées d'après le rapport des richesses, et faisaient
ntr'elles quatre-vingt quinze centuries. La sixième,
omposée des pauvres, était la plus nombreuse; néan-
oins elle ne faisait qu'une seule centurie. Cette adroite
istribution produisit encore le bon effet que la dangereuse
fluence du peuple devint presque nulle, attendu qu'au
oyen de la nouvelle division, les suffrages furent pris
ans la suite par centuries, et non pas par têtes comme au-
aravant. Servius changea aussi le sort des esclaves
ui chez les Romains étaient à-peu-près traités comme
s animaux. Il ordonna non-seulement qu'on pourrait
ur rendre la liberté, mais il accorda encore aux affran-
his d'être incorporés au nombre des citoyens. L'huma-

616 avant J. C.

loppement précoce de leurs forces, et qu'enfin leurs destinées et leurs intérêts furent longtemps unis à ceux de Rome, leur métropole, je crois devoir extraire succintement des annales romaines ce qui est nécessaire, pour faire connaître les moeurs, les usages, le gouvernement et la politique de cette célèbre nation.

nité de ce prince et la sagesse de son gouvernement lui avaient gagné l'affection du peuple; mais cet amour ne put prévenir le crime horrible et inouï dont il devint la malheureuse victime. Tullia, sa fille, avait épousé Tarquin-le-Superbe. Ces féroces époux, dévorés d'ambi-
570. tion, veulent s'élever au trône. Servius est assassiné, et son exécrable fille foule sous son char le cadavre de son père. Tarquin, parvenu au trône par un assassinat, s'y conserve par la violence. Le peuple et le sénat furent méprisés, mais en politique habile, il sut mettre l'armée dans ses intérêts, et s'en forma un appui redoutable. Il était plein de bravoure et de talents, il fut vainqueur dans tous les combats. Non obstant ces grandes qualités, il était généralement détesté à cause de ses vexations et de ses actes tyranniques. Le plus léger prétexte pouvait faire naître une révolte, l'occasion s'en présenta; on la saisit avec empressement. Sextus, fils de Tarquin, fit violence à Lucrèce; celle-ci se tua par désespoir. Junius-Brutus, ennemi juré du tyran, harangue le peuple, le soulève contre un maître odieux, et l'on demande à grands cris la liberté. Tarquin et toute sa famille sont exilés à perpétuité, la royauté est abolie et la république proclamée sur-le-champ. La monarchie avait duré depuis 753 jusqu'en 510 avant J. C. L'autorité royale fut confiée à deux consuls qu'on tira du corps des patriciens. Les premiers consuls furent Brutus, l'accusateur de Tarquin et de son fils, et Collatin, père de Lucrèce.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement de Rome était devenu aristocratique. Les familles patriciennes obtenaient seules toutes les magistratures, toutes les dignités et par conséquent tous les honneurs civils et militaires. Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, avaient cherché à augmenter l'agitation qui était dans l'esprit du

peuple; mais la haine qu'on lui inspira pour la royauté se changea bientôt en un désir immodéré d'indépendance.

Comme l'autorité souveraine avait passé toute entière entre les mains des consuls, le peuple sentit qu'il n'avait point cette liberté pour laquelle on voulait lui faire concevoir tant d'amour: il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéïens et à partager avec les nobles le gouvernement de l'État. De leur côté, les patriciens véxaient le peuple et lui faisaient sentir durement le joug qu'il portait. Des murmures et des plaintes se font entendre; on refuse d'y faire droit. Alors le peuple entre en fureur et ne veut plus obéir. Dans cette circonstance fâcheuse, les *Volsques* [1]) s'avancent avec une armée nombreuse. Le peuple en marque sa joie et refuse de s'enrôler. Néanmoins, les manières douces et obligeantes du consul Servilius, ses promesses et le danger de la patrie, touchent vivement les mécontents. Ils consentent enfin à prendre les armes. Les Volsques sont battus; mais après cette victoire, le mécontentement éclata d'une manière plus effrayante que jamais. Les patriciens refusant obstinément de satisfaire le peuple, qu'ils ne cessaient de persécuter et d'opprimer, celui-ci se retira sur le mont sacré, à trois milles de Rome. Les Grands commencent à craindre. On envoya des députés aux séditienx; mais ceux-ci répondirent que, trompés si souvent par le sénat, ils ne pouvaient plus ajouter foi à ces promesses et qu'ils avaient pris la résolution de sécouer le joug des patriciens. A-la-fin cependent ils offrirent de se soumettre, si le sénat voulait consentir à la création de certains magistrats qui seraient tirés de la classe des plébéïens et chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple. Ces magistrats furent nommés tribuns, et le sénat fut contraint de permettre leur élec-

[1]) Ce peuple occupait la côte depuis Antium jusqu'à Terracine.

tion. Leur personne était sacrée. Ils n'avaient de séance au sénat qu'autant que les consuls l'ordonnaient. Un seul pouvait s'opposer aux décrets du sénat; son *veto* arrêtait tout. Mais les plébéïens qui avaient obtenu ces magistrats pour les défendre, s'en servirent pour attaquer les patriciens, ils leur enlevèrent peu-à-peu toutes leurs prérogatives, et l'Aristocratie finit par devenir un État populaire.

Les fonds pour les dépenses du service militaire avaient été fournis jusqu'alors par le peuple, ce qui, sans doute, devait souvent faire murmurer et entraîner des inconvénients graves. Le sénat sentit enfin qu'il fallait accorder une paye

443. aux soldats. Il donna une loi qui la fixait. Auparavant l'état militaire n'était soumis, pour ainsi dire, à aucunes lois; mais à dater de cette époque, les opérations de guerre offraient bien plus de méthode et des plans bien mieux suivis. Depuis lors aussi, on cessa de distribuer aux soldats les terres des peuples vaincus, auxquels on imposa d'autres conditions, par exemple, celle de payer tribut, de fournir pendant un certain temps une solde à l'armée, de lui donner du blé, des habits etc.

Depuis plusieurs années, on avait négligé de faire le cens ou le dénombrement des citoyens. Les consuls Quintius Capitolinus et M. Géganius proposèrent l'établissement d'une magistrature qui serait chargée de faire ce dénombre-

406. ment. Telle est l'origine des censeurs. Cette magistrature, assez peu considérable dans le commencement, devint importante en peu de temps. La surveillance des moeurs, le droit de punir et même de dégrader les citoyens quels qu'ils fussent, le soin des finances, l'entretien des édifices publics, telles étaient leurs fonctions.

Les Romains, après avoir été longtemps en guerre avec les Volsques et d'autres peuples d'Italie, eurent à combattre les Véïens [1], qui étaient d'un caractère remu-

[1]) Ils habitaient sur le Tibre, au-dessus de Rome.

ant et enclin à inquiéter sans cesse leurs voisins. Véïes, leur capitale, était une ville riche et extrêmement forte. Les Romains en firent le siège qui dura dix ans. Elle fut prise après ce terme par Camille qui avait été nommé dictateur. Camille était un homme aussi recommandable par ses vertus que par ses talents. Il avait rendu les plus importants services à l'État; mais soit envie, soit humeur de la part du peuple, il fut accusé de s'être attribué une partie du butin fait sur l'ennemi. Cet homme couvert de gloire se condamne de lui-même à l'exil, pour sauver à sa patrie une sentence injuste; mais son absence devait être bientôt suivie de regrets amers. Les Senonais, quoique maîtres d'un terrain d'une vaste étendue, n'en étaient pas satisfaits, par la raison que le pays était montueux, stérile, brûlé par le soleil, trop éloigné des Alpes, et plus encore des climats dont ils étaient originaires. Par conséquent, ils résolurent d'aller s'établir dans des lieux plus fertiles. Ayant rassemblé une armée de 30,000 hommes, ils entrent dans les cantons des *Gauloniens* et les ravagent. Après avoir parcouru une grande partie de l'Italie, ils se rabattent sur Clusium, ville d'Étrurie, et en forment le siège. Les Clusiens implorèrent le secours des Romains. Le sénat députa trois jeunes patriciens vers les Gaulois; ils étaient chargés de négocier la paix entre les deux nations ennemies à des conditions raisonnables, et de connaitre quel peuple c'était que ces Gaulois qui semblaient vouloir donner le ton en Italie. La paix était sur le point d'être conclu, lorsque les ambassadeurs romains en vinrent aux injures avec *Brenn*, ou chef des Gaulois, que les historiens latins appellent *Brennus*, auquel ils firent un crime de sa conduite. Celui-ci répondit fièrement et reprocha à son tour aux Romains de n'occuper que des pays usurpés. Les envoyés de Rome, peu accoutumés à ce langage, furent indignés; mais dissimulant leur colère, ils demandèrent à entrer dans la place,

comme pour engager les assiégés à la paix. Au lieu d'exécuter leur promesse, ils animent encore les Clusiens contre les Gaulois. Au rapport d'Appien et de Tite-Live, Quintus Fabius, l'un des députés romains, perça de sa lance un des commandants gaulois qui était près d'enlever un drapeau aux Clusiens. Brennus, irrité de cette perfidie, lève le siège de Clusium, marche vers Rome et demande satisfaction. Le sénat, loin de la lui donner, affecte encore de récompenser les ambassadeurs. Brennus ne garda plus alors aucun ménagement; il dirigea toutes ses forces contre les Romains, et fit partir de tous côtés des courriers pour informer les autres peuples gaulois de l'outrage qu'il avait reçu, et les inviter à venir en tirer raison. Les Romains vont au-devant de l'ennemi, et le rencontrent à l'endroit où l'Allia, resserrée par les montagnes de Crustumerium, se jette à quelque distance de-là dans le Tibre. Un combat terrible s'engage. Les Romains sont défaits; une partie de leur armée périt dans le Tibre; une partie se sauve à Véïes; un petit nombre vient à Rome. Brennus à la tête des siens entre dans cette ville, le quatrième jour après la bataille d'Allia. Il est surpris de trouver aux portes des maisons qui étaient ouvertes, de vénérables vieillards revêtus de pourpre, tenant un bâton d'ivoire, et assis sur des chaises curules; c'étaient les sénateurs qui dans cette situation attendaient courageusement la mort. Les Gaulois, touchés de ce spectacle, s'abstenaient de commettre aucun désordre; mais outrés de l'insolence d'un de ces vieillards, nommé Papirius, qui osa frapper rudement de son bâton sur la tête un Gaulois qui avait avancé la main pour lui toucher la barbe, ils égorgèrent impitoyablement tous ces respectables sénieurs, qui ne firent pas la moindre résistance. La Jeunesse romaine s'était rétirée dans le capitole, bien résolue de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Manlius commandait cette troupe de

391.

jeunes héros. Brennus attaque le capitole, mais il est repoussé. Il livre Rome aux flammes; la populace en sort par bandes, va au Janicule et se répand dans les campagnes et dans les villes qui veulent bien lui accorder un refuge. Durant sept mois, Brennus fit les plus grands efforts pour se rendre maître du capitole. Après ce terme, désespérant d'y parvenir, effrayé d'ailleurs des ravages que les maladies faisaient dans son camp, et ayant, en outre, reçu l'avis que son propre territoire était attaqué par les Vénètes, il consentit à faire la paix avec les Romains, moyennant une forte somme d'argent qu'ils s'engagèrent à lui payer. Tite-Live nous raconte autrement la chose. Selon lui, Camille, qui avait été rappelé et nommé dictateur, arriva au moment où l'on allait signer la paix. Il refuse d'en reconnaitre les conditions, comme déshonorantes pour le peuple romain, attaque les Gaulois et en fait un massacre général. Camille fit rebâtir la ville de Rome, et on érigea, en actions de grâce, des temples à Jupiter-le-Libérateur et à différentes autres divinités. Manlius, à qui son héroïque défense du capitole avait valu le nom de Capitolinus, écouta trop les suggestions perfides de l'ambition. Il fut accusé d'aspirer à la royauté. C'était aux yeux du peuple républicain un crime impardonnable. Manlius, le sauveur de sa patrie, fut précipité du mont Tarpéïen. (385 avant J. C.)

Après la délivrance de Rome, la mésintelligence qui divisait depuis longtemps les patriciens et les plébéïens, se reveilla plus que jamais. Le peuple demanda l'exécution d'une loi donnée par les tribuns Lucilius-Stolo et Lucilius-Sextus, portant que l'un des consuls serait choisi parmi les plébéïens. Le sénat s'y refusa opiniâtrement. Il s'établit entre les deux corps une lutte terrible qui ne prit fin qu'après que le sénat, pour arrêter le mal, eut souscrit à la demande du peuple. Camille proposa la créa-

tion de la charge de préteur, et obtint même qu'elle ne pourrait être exercée que par les patriciens. Le préteur était un magistrat qui rendait la justice dans Rome, ou qui allait gouverner dans l'une ou l'autre des provinces romaines.

Les Gaulois, de leur côté, après avoir forcé les Vénètes[1]) à évacuer le territoire qu'ils avaient envahi, ne pouvant se résoudre à rester dans l'inaction, députent vers Denys-l'ancien, tyran de Syracuse, pour lui proposer leur alliance. Ce prince s'empressa d'accepter des offres si avantageuses, parce que les Gaulois, par leur position, pouvaient attaquer ses ennemis par derrière, tandis qu'il les attaquerait en front. Il reçut dans la suite de ce peuple guerrier des secours considérables, dont il se servit avec succès contre ses ennemis et ceux de ses alliés. Les Gaulois entrèrent aussi (342 avant J. C.) au service des Carthaginois, qu'ils aidèrent à faire la conquête des îles grecques en Sicile et ailleurs. Si les peuples gaulois, au lieu de prêter leurs bras victorieux à des états étrangers, et de courir les hasards de la guerre dans des pays lointains, avaient tenu leurs forces concentrées en Italie, et s'y étaient mieux for-

[1]) Les Vénètes, ces anciens habitants des côtes adriatiques, — que quelques auteurs tiennent pour les descendants des Henétes d'Asie ou de Paphlagonie, qui se perdirent au retour de la guerre troyenne, et que d'autres supposent être des descendants desVénètes émigrés de la Gaule —, avaient souffert de bonne heure par l'arrivée des Gaulois celtiques. Ils furent chassés par les Carnes de leurs possessions sur la rive gauche du Tilavemptus (Tagliamento), et réduits à l'autre rive de ce fleuve. Dans la haute Italie leur territoire fut aussi considérablement rétreci par les Sénonais et les Cénomans. La Vénétie était séparée à l'Occident par le lac Benacus et le Mincio de la Gaule transpadane, au Nord par les alpes tridentines de la Rhétie, et vers le Nord-est par les monts carniens et la rivière de Tilavemptus de la Carnie. Au Sud-est était la mer Adriatique, et au Midi le Pô qui séparait la Vénètie de la Gaule cispadane.

tifiés, il est probable qu'ils eussent réduit Rome sous leur domination; car Polybe marque en plusieurs endroits que la nation gauloise avait alors un tel ascendant sur les Romains, que ces derniers n'auraient jamais osé se mesurer avec ce peuple redoutable, si les dieux ne s'étaient ouvertement déclarés pour eux. Ce qui contribua beaucoup à affaiblir les Gaulois, ce furent les dissentions intestines qui les déchiraient sans cesse, ainsi que les guerres qu'ils eurent à soûtenir contre les peuples barbares qui, jaloux des progrès que les Gaulois faisaient en Italie, les attaquèrent aussi souvent qu'ils en trouvaient l'occasion favorable. Malgré ces circonstances fâcheuses, les Gaulois renouvelèrent plus d'une fois leurs tentatives pour soumettre les Romains. Environ trente ans après la prise de Rome, ils s'avancèrent avec de grandes forces jusqu'à la ville d'Albe. Les Romains surpris, et n'ayant eu ni le temps de rassembler leurs alliés, ni celui de rompre les mesures de leurs ennemis, n'osent se présenter devant eux. Atépomare, roi des Gaulois, déclara qu'il ne se retirerait qu'après que les Romains auraient livré leurs femmes à ses soldats. Le sénat était dans le plus cruel embarras et ne savait à quoi se décider, lorsqu'une esclave, nommée Rétane, lui donna le conseil d'envoyer aux ennemis des esclaves, au lieu des femmes qu'ils demandaient. On suivit cet avis. Les Gaulois n'eurent pas plutôt satisfait leur passion brutale, qu'ils furent accablés de lassitude et de sommeil. Les Romains, avertis par Rétane de l'état où se trouvaient leurs ennemis, font une sortie, attaquent les Gaulois, et reviennent vainqueurs. Les Gaulois sont obligés de se retirer du territoire romain; mais douze ans après, ils reparurent avec une armée nombreuse. Cette fois-ci, les Romains, informés à temps de leur marche, rassemblent leurs troupes et celles de leurs alliés, et

362.

vont à la rencontre de l'ennemi, résolus de tout risquer, et brûlant d'en venir aux mains. Cette fermeté étonnait les Gaulois, et produisit dans l'esprit de leurs chefs partage de sentiments; ce qui fut cause que la nuit venue, ils firent une retraite qui avait tout l'air d'une fuite.

Cet événement fut suivi d'une assez longue paix, pendant laquelle Rome se vit tellement croître en puis-
342. sance et en credit, que les Campanois, attaqués par les Samnites, et sur le point de succomber, se donnèrent à elle. Les Romains ordonnent aux Samnites de cesser leurs agressions contre les Campanois. Sur leur refus, les Romains leur déclarent la guerre, les battent et les réduisent à demander la paix; mais les Romains oublièrent, comme on verra ci-après, en cette rencontre la bonne foi dont on leur fait honneur.

339. Peu d'annés après, les Latins[1] ayant en vain sollicité de partager les dignités de Rome, recoururent aux armes. Ils allaient même triompher. Le consul Décius alors se dévoue, il se jette au milieu des ennemis, et en mourant sauve la patrie. Les Latins furent subjugués; pour les attacher à l'État, on leur accorda le droit de cité. Après cette guérre, les Gaulois, qui depuis longtemps n'avaient plus rien osé entreprendre contre les Romains, renonçant à tout espoir de les vaincre, firent la
336. paix avec eux, et conclurent un traité d'alliance, auquel ils ne donnèrent aucune atteinte pendant trente ans.

Ce fut vers la même époque (335) qu'Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, qui depuis trois lustres

[1]) Habitants du *Latium,* contrée de l'Italie, entre l'Étrurie, le pays des Sabins, le Samnium et la Campanie. Rome est située dans *l'ancien Latium;* on nommait ainsi la partie de ce pays qui se trouve entre l'embouchure du Tibre, le Promontoire de Circé et le pays des Sabins. Le *nouveau Latium* était la partie comprise entre Fondi et l'embouchure du Liris.

avait étendu sa domination jusqu'à la Grande-Illyrie, arriva aux bords du Danube. Il y établit son camp, et reçut des députés tant de la part de quelques peuples qui habitaient le long de ce fleuve, que de celle des Illyriens et des Celtes qui demeuraient sur les côtes de la mer Ionienne. Ces députés étaient chargés, les uns de le féliciter sur ses grands succès, les autres de lui offrir des couronnes et des présents, et quelques-uns de demander au nom des peuples qu'ils représentaient, à faire alliance avec lui. Le roi de Macédoine, après s'être arrêté quelque temps aux bords du Danube qu'il ne jugea pas à propos de franchir, reconduisit son armée dans la Grèce, et alla attaquer la Perse, dont il ne tarda pas à faire la conquête.

On a dit plus haut que les Samnites vaincus par les Romains avaient été obligés de demander la paix. Sur la parole des consuls, qui avaient promis de terminer la guerre, les prisonniers romains avaient été renvoyés. Mais le sénat, sans l'ordre duquel le traité de paix avait été conclu, déclara qu'il ne liait pas le peuple romain. On reprit donc les armes, et on se prépara des deux côtés à la guerre la plus terrible. Elle fut longue et meurtrière. Le consul Spurius-Posthumius étant tombé avec le corps d'armée qu'il commandait entre les mains de l'ennemi, Pontius, général des Samnites, les fit passer sous le joug aux fourches caudines; c'est ainsi qu'on appelait un défilé près de Caudium, où les Romains furent enfermés comme dans une prison [1]). Cette hu- 321.

[1]) Le joug chez les Romains était l'assemblage de trois lances ou javelines, dont deux étaient plantées en terre de bout, surmontées d'une troisième en travers, au haut des deux autres. Elles formaient comme une espèce de baie de porte, moins élevée que la hauteur d'un homme ordinaire; en sorte qu'on était obligé de se baisser pour passer dessous. On y faisait passer les vaincus presque nus, l'un après l'autre: cela s'appelait *faire passer sous le joug* (sub jugum mittere).

miliante cérémonie était le comble du déshonneur. Les Romains jurèrent de se venger de ce flétrissant affront. Dès ce moment, les Samnites sont continuellement battus, et éprouvent des pertes irréparables. Enfin, Pontius leur chef est fait prisonnier, et mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Les Samnites sollicitent la paix; elle est accordée, et après quarante-neuf ans, on conclut un traité d'alliance. Mais c'était le sort des Romains de ne terminer une guerre que pour en commencer une autre. À peine jouissaient-ils de quelques années de repos qu'ils se virent obligés de prendre de nouveau les armes contre les Sénonais qui occupaient la Gaule transpadane. Ce peuple s'était attiré l'indignation des Romains par l'assassinat de leurs ambassadeurs qu'on avait fait mourir par pure méchanceté. Les Sénonais payèrent cher cet acte de barbarie; car ils furent chassés de leurs terres, et contraints d'aller chercher un asile dans les montagnes et jusqu'en Illyrie. Le partage des cantons conquis par les Romains allarma les autres peuplades celtogauloises d'Italie, et même celles qui étaient au-delà des Alpes. Les *Gésates*, qui habitaient aux rives du Rhône, accoururent au secours de leurs frères, et renouvelèrent encore une fois la terreur qu'avait inspirée jadis le nom gaulois; mais Marcelle, général romain, ayant vaincu et tué leur roi Verdomar, ils sentirent que leurs jours de gloire étaient passés. Enfin, la prise de Milan par les Romains ôta pour jamais aux Gaulois la supériorité qu'ils avaient eue jusqu'alors dans les provinces situées entre les Apennins et les Alpes.

L'année suivante, la nouvelle se répandit que les *Tarentins* avaient insulté la flotte romaine. Le sénat en fit demander satisfaction. Les habitants de Tarente, loin de l'accorder, eurent l'audace d'outrager Posthumius,

chef de l'ambassade romaine. Ils sollicitent l'appui de Pyrrhus, roi d'Épire. Ce prince ambitieux, se repaissant de flatteuses chimères, se hâte de se rendre à Tarente avec des forces considérables. Il avait amené avec lui vingt éléphants. Cependant, le consul Levinus s'avance dans le pays à la tête d'une armée. On se bat à Héraclée: les Romains, effrayés par les éléphants, sont défaits; la déroute est générale. Pyrrhus, profitant de sa victoire, marche sur Rome; mais à l'approche de deux armées romaines, il se retire promptement. La guerre n'en continua pas moins pendant plusieurs années. À la fin, Pyrrhus battu souvent par les Romains, et désespérant de les vaincre, prit le parti de retourner dans ses États. Le roi d'Épire retiré, Rome triomphe de tous ses ennemis, qui passèrent sous sa domination, ou devinrent ses alliés.

Chaque année, cette république voyait reculer les limites de son territoire; mais ce ne fut que depuis les guerres puniques qu'elle devint vraiment puissante et redoutable. La cause de la première guerre que Rome déclara aux Carthaginois doit être uniquement attribuée à sa politique ambitieuse. Les *Mamertins* (peuple issu des Gaulois par les Samnites), qui implorèrent le secours des Romains contre Hiéron, roi de Syracuse, et les Carthaginois ses alliés, n'en furent que le prétexte. Cette guerre dura près de 24 ans. Les avantages furent longtemps balancés; les Carthaginois, meilleurs marins, étaient plus souvent victorieux sur mer, et les Romains sur terre. Ceux-ci étendirent peu à peu leurs connaissances maritimes. Le consul Duilius, sentant le besoin de former une marine, arma une flotte, et remporta une grande victoire navale. Alors les Romains allèrent de succès en succès, et forcèrent les Carthaginois à demander la paix, qui ne leur fut accordée qu'à condition

263-240.

qu'ils évacueraient la Sicile, la Sardaigne et les autres îles comprises entre l'Italie et l'Afrique.

Cette guerre terminée, la république romaine respira les douceurs de la paix pendant nombre d'années; elle voyait tout tranquille autour d'elle. Le temple de Janus fut fermé; mais bientôt de nouveaux mouvements survenus obligèrent à l'ouvrir. Les Liguriens et les Gaulois cisalpins s'étaient permis plusieurs actes d'hostilité sur les terres des Romains, mais ils ne tardèrent pas à être soumis. Ils furent successivement battus par les consuls Fulvius, Aemilius Flaminius et Marcelle, et éprouvèrent près de Telamon une défaite totale.

224.

Ce dernier événement fut suivi de la seconde guerre punique. Annibal, devenu général des Carthaginois, attaque Sagonte, ville alliée de Rome, et la déclare libre et indépendante. Les assiégés eurent recours aux Romains, qui envoient à Carthage pour se plaindre; ils ne sont pas écoutés. Sagonte, réduite aux dernières extrémités, se rend, et ses habitants sont passés au fil de l'épée. Il en résulta une guerre à outrance entre les Romains et les Carthaginois. Annibal exécuta le plan le plus hardi, et qui semblait présenter des difficultés insurmontables. Ce Général intrépide franchit les Pyrénées, le Rhône, les Alpes. Il prend d'abord Turin, et défait l'armée romaine, commandée par les consuls Scipion et Sempronius, près du Tésin et sur les bords de la Trébie. Ayant ensuite passé l'Apennin, il rencontre l'armée de Flaminius. Celui-ci s'engage dans un défilé près de Trasimène; il est tué par l'ennemi, et son armée taillée en pièces. Dans ces dangers extrêmes, Fabius est nommé dictateur. Il déconcerte la bouillante ardeur du Général carthaginois par sa prudente lenteur. Il laisse son ennemi se consumer;

il évite le combat, se place sur les hauteurs, et harcèle sans cesse ses adversaires, sans leur livrer bataille. L'armée mécontente de cette conduite, l'accuse de lâcheté. On eut l'injustice de partager l'autorité du commandement entre lui et Minutius qui était à la tête de la cavallerie. Les deux consuls Aemilius-Paulus et Terentius-Varron, qui se trouvaient présents à l'armée, n'étaient pas d'accord. Le premier partageait les vues sages de Fabius; le téméraire Varron voulait combattre. Ils commandaient l'armée alternativement chaque jour. Varron profita de son jour, et présenta le combat aux Carthaginois près de Cannes. Les Romains sont vaincus; l'ennemi en fait un carnage affreux. Rome, plongée dans la consternation, ne se montra peut-être jamais si grande, si généreuse. Les sénateurs, les chevaliers, toutes les tribus, portent leur argent au trésor. On enrôle la Jeunesse depuis dix-sept ans; on arme les esclaves de bonne volonté. Le grand Fabius est enfin écouté, et la république trouve son salut dans les sages conseils de cet habile Général. Les choses changèrent bientôt de face. Tandis que les Carthaginois, à qui Capoue avait ouvert ses portes, s'ammollissaient et s'énervaient par les plaisirs et les délices de la Campanie, les Romains travaillaient avec ardeur à réparer leurs pertes. Syracuse, effrayée par les progrès des Carthaginois, se rangea du côté des Romains; mais Marcelle subjugua entièrement cette ville, et rendit toute la Sicile province romaine. La Sardaigne eut le même sort. D'un autre côté les Scipions avaient obtenu de gands succès en Espagne. Ils avaient repris Sagonte. Rien ne leur résistait; mais ces deux grands Généraux s'étant séparés, ils furent accablés par des forces supérieures, et perdirent la vie l'un et l'autre. Publius-Scipion, fils de l'aîné des deux Scipions, fut nommé, âgé seulement de

217-216.

24 ans, pour commander l'armée romaine. Il chassa les Carthaginois de toute l'Espagne. De retour à Rome, il propose d'aller attaquer l'ennemi dans ses propres foyers. C'était, à son avis, le meilleur moyen de débarrasser l'Italie de la présence d'Annibal. Cette proposition est acceptée. Il est chargé de l'exécution de ce grand projet. Il pénètre en Afrique, et bat les Carthaginois dès le premier choc. Carthage tremble; on rappelle Annibal; celui-ci abandonne l'Italie à regret, et court défendre sa patrie. Annibal, intimidé par les succès des Romains, fait des propositions de paix à Scipion;
201. mais elles sont rejetées avec fierté. La journée de Zama décida du sort des deux nations rivales. Les deux armées se combattent avec fureur; celle des Carthaginois est culbutée et mise en fuite. Annibal même se sauve à peine; voyant tout désespéré, il se retire en Asie. Scipion eut les honneurs du triomphe, avec le surnom d'*Africain*. Carthage, entièrement soumise, obtint enfin la paix; mais ce ne fut que pour éprouver dans la suite un sort d'autant plus déplorable.

Les Gaulois celtiques, qui nourrissaient toujours une haine et une jalousie secrète contre les Romains, avaient espéré qu'Annibal, maître de Capoue et de la Campanie, n'aurait pas de peine à réduire Rome sous ses lois. Voulant contribuer à la déstruction de leur impérieuse rivale, ils avaient renouvelé leur ancienne alliance avec les Carthaginois, pendant le séjour de ces derniers en Italie; mais cette union tardive, loin de leur être de quelque utilité, ne servit au contraire qu'à les conduire à leur propre ruine. Les Romains, qui avaient appris avec indignation le procédé des Gaulois, et qui d'ailleurs ne pouvaient pardonner à ce peuple d'avoir obscurci jadis l'éclat de leur renommée et presque anéanti leur existence politique, n'attendaient que la fin de la guerre, où ils se

rouvaient engagés, pour punir ces envieux voisins d'avoir ›mbrassé la cause des ennemis de Rome. Les Celto-Gaulois étaient encore en possession des terres situées lepuis les rives du Pô jusqu'aux hautes Alpes. Les Romains résolurent non-seulement de s'emparer de ces pays, nais de forcer aussi ce peuple à quitter pour jamais la éninsule, où ils voulaient être dorénavant les seuls lominateurs. Ce n'était pas une entreprise facile. Les Gaulois avaient naturellement beaucoup de bravoure; uis ils combattaient pour leurs pénates, et savaient bien u'ils n'avaient aucun ménagement à espérer de la part les Romains, si ceux-ci restaient vainqueurs. Ils se réparèrent donc à soûtenir vigoureusement la guerre. Elle dura plusieurs années, et coûta la vie à des milliers de braves soldats. Enfin, après bien de combats, lans lesquels les deux partis montrèrent le même mépris de la mort, la même obstination pour vaincre, les Gaulois furent tellement défaits par Scipion-Nason, général romain, qu'il n'en échappa qu'un petit nombre. Ceux qui parvinrent à se soustraire à la mort ou à l'esclavage, s'enfuirent par bandes dans les montagnes de a Valteline, du Tyrol, de la Carinthie, de la Carniole t sur les rochers de la mer Adriatique. Ils trouvèrent tablis dans ces cantons plusieurs peuplades de leur nation, qui en partie avaient été expulsés de l'Italie avant ux, et en partie étaient descendants des Gaulois celiques, qui avaient suivi *Sigovèse* dans sa transmigraion, vers la fin du sixième siècle avant l'ère chrétienne.

201-186.

Il est à regretter que les chroniques fassent si peu nention de la course de Sigovèse, laquelle eut été d'un ien plus grand intérêt pour l'histoire d'Autriche que celle e Bellovèse son frère. Tout ce qu'on est parvenu à n savoir, se réduit à dire que les Celto-Gaulois, conuits par le premier de ces princes, après avoir subju-

gué pendant leur marche les peuples sauvages qui s'opposaient à leur passage, franchirent les *monts Riphées*[1]), et s'étendirent non-seulement jusqu'à l'océan septentrional, mais encore jusqu'aux extrêmités de l'Europe; qu'une colonne de ces émigrants pénétra, non sans avoir éprouvé une grande résistance de la part des habitants, dans la Norique, la Pannonie et l'Illyrie, où ils s'établirent et se mélangèrent avec les indigènes de ces pays, et les Paeoniens sauvages; qu'ensuite d'autres bandes de Gaulois traversèrent à différentes reprises, et dans différentes époques, la Pannonie et la Grèce, pour se rendre dans l'Asie mineure, où ils aidèrent à fonder le royaume de Galatie. Ce passage des Gaulois dans l'Asie est fixé vers l'an 278 avant notre ère. Comme ils s'étaient mêlés avec les peuples de la Grèce, ils furent d'abord appelés *Gallogrecs;* mais dans la suite on leur donna le nom de *Galates*, que les Grecs employèrent même souvent pour désigner les Gaulois d'Occident. L'origine que plusieurs auteurs produisent séparément des Celtes et des Galates, est fabuleuse, et purement de l'invention des Grecs; car avant l'expédition des Gaulois dans l'Asie, on ne trouve nulle part le nom de Galates. Platon, Aristote, Scylax et les autres écrivains de la première antiquité, ne parlent des Gaulois que sous le nom de Celtes. Si donc, après l'établissement des Gaulois en Asie, les Grecs ont traité les Gaulois quelquefois de Celtes, et quelquefois de Galates, c'est que tantôt ils les appelaient du nom qui leur était propre, et tantôt leur transportaient celui qu'ils donnaient aux Galates qu'ils savaient être sortis d'eux. Polybe, regar-

[1]) Les géographes anciens placent ces montagnes au nord de la Scythie, vers les sources du Tanais; on appelait aussi ces montagnes *monts hyperborées*, et *Hyperboréens* les peuples qui habitaient au pied de ces alpes.

dant les Celtes, les Gaulois et les Galates, comme le même peuple, se sert dans ses écrits tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces noms.

Les *Volsques-Tectosages* sont les plus anciens habitants connus de la fôret d'Hercynie *(Hartzwald)*, qui devait autrefois s'étendre jusque dans la Norique, puisque le couvent des Citeaux à Zwettl dans la haute Autriche fut encore bâti dans ce bois *(in sylva hercinia)*. Cette forêt s'étendait, au rapport de César, à plus de 60 journées de marche. Le canton de Toulouse était leur mère-patrie. Ils se transplantèrent de-là aux environs de la dite forêt, dont ils défrichèrent le canton le plus fertile. Ils étaient respectés de leurs voisins, à cause de leur courage et des vertus morales dont ils faisaient profession; mais comme ils s'étaient multipliés à l'infini, leur grand nombre introduisit la licence et ensuite la sédition; ce qui forma deux partis, dont le plus fort chassa le plus faible. Les Volsques expulsés entraînèrent quelques autres peuples de la Gaule, se cantonnèrent successivement sur les bords du Danube, dans la Norique, dans la Pannonie et dans la Grande-Illyrie, et firent des courses en Italie et même jusque dans l'Asie. Le nom de *marais volcéen (palus volcaea, Balaton, Plattensée)*, celui de la petite rivière de *Volka*, de *Volkach*, de *Volkersdorf*, de *Volkenfeld*, de *Volkenmarkt &c.*, nous rappelle encore aujourd'hui le séjour qu'a fait cet ancien peuple en nos contrées. Pour prévenir toute méprise, je dois faire remarquer, que les Volsques dont je viens de parler étaient une nation différente des Volsques d'Italie. On comprenait par le nom des premiers les principaux peuples des Celtes entre le Rhône et les Pyrénées; et ils se distinguaient par la dénomination de *Volsques-Tectosages* et de *Volsques Arécomiques*[1]).

[1]) Les Volsques-Arécomiques habitaient originairement dans le bas Languedoc.

En Italie, où les Volsques occupaient une grande partie du Latium, ce peuple avait aussi des noms particuliers, tels que *Volsques-Ecétraniens, Volsques-Antiates, Volsques-Pométiens &c.*

Les Volsques-Tectosages furent suivis dans nos provinces par les *Boïens* qui, après avoir chassé, conjointement avec les Sénonais, les Volsques de toutes les villes qu'ils occupaient depuis le Pô jusqu'au Golfe ionien, s'y étaient établis. Ils avaient fondé *Lodi* dans le Milanais. Comme leur population était très-nombreuse, et qu'ils avaient beaucoup d'énergie et de courage, ils étaient demeurés longtemps en paisible possession des terres conquises; mais les Romains, qui n'étaient pas gens à souffrir si près d'eux une nation qui pouvait leur devenir dangereuse, saisirent le premier moment favorable pour les attaquer, et les contraindre à aller chercher un établissement hors de l'Italie. Les Boïens, vaincus dans la plaine de Modène, et chassés de leurs foyers, ne trouvèrent leur salut que dans les montagnes du Tyrol, de l'Illyrie et de la Pannonie. Les Romains établirent sur le territoire abandonné des Boïens une colonie qui fut nommée *Bologne*. La nation boïenne étant composée de cent-douze tribus, il fallait pour loger et nourrir tant de monde un terrain plus spacieux et moins stérile que celui que leur offraient les montagnes, où ils s'étaient réfugiés. En conséquence, ils s'étendirent le long des forêts et des montagnes qui sont sur la côte méridionale du Danube, jusqu'aux bords de l'Elbe, et se fixèrent dans les pays qui de leur nom furent appelés *Bojoarium* (Bavière)[1]) et *Bojohemum* (Bohème). Strabon nomme l'espace de terre qui depuis la Vindé-

[1]) En langue celtique *Bojo-arn*, les champs, la terre des Boiens, campi Bojorum, dont est provenu le nom allemand *Bojoarien, Baiern*, et en français celui de *Bojoarie.*

licie s'étend dans les plaines le long du Danube jusqu'aux confins de la Pannonie, le *désert boïen* (campi Bojorum, deserta Bojorum). D'après les recherches faites par des observateurs plus récents, il y avait en nos provinces deux cantons différents qu'on appelait *désert boïen* ou *champ des Boïens*. Le premier, situé dans la Vindélicie[1]), est celui connu de Strabon, qui fut bientôt rempli de villes, de bourgs et de châteaux, par les Romains. L'autre était au-dessous du mont Cétique dans la Pannonie supérieure, et avait été peuplé par les Boïens vaincus et dispersés par les Daces, ainsi que par une partie de ceux que Marbod chassa de la Bohème. Ce dernier désert boïen, qui était moins étendu que l'autre, se trouve placé dans l'itinéraire théodoso-peutingérien vers le lac de Neusiedl (Lacus Peiso) entre Sabarie et Scarabantia (Stein-am-Anger et Skapring près d'Oedenbourg en Hongrie), et reçut de nouvelles colonies sous le règne de l'empereur Claude, un demi-siècle après la naissance de J. C.[2]).

Après les Boïens, viennent les *Japydes* ou *Japodes*, et les *Scordisques*, qui s'étaient confondus avec les indigènes de l'Illyrie. Les Japydes habitaient en commun avec les Carnes les montagnes de la Carniole et les rives de la Colape *(Culp)*. Les Scordisques, qui de

[1]) Voir la carte géographique.

[2]) La plaine qui s'étend depuis la Leitha, fleuve frontière entre l'Autriche et la Hongrie, et qui jadis était appelée le *désert boïen* ou les champs des Boïens, était encore connue aux temps des Hohenstauffen sous le nom de *désert*, de *champ vide* ou *vacant (Wüste, Leerfeld, Feierfeld)*. C'est ainsi que le désigne le prince autrichien Othon, évêque de Frisingue, dans la description qu'il fait de la guerre qui éclata, en 1146, entre le duc Henri, dit Jasomirgott, son frère, et Béla II, roi de Hongrie (XXXII. Igitur Rex ad portam Mesiam LXX pugnatorum millia, vel amplius habens, erupit: in *campo* que inter portam praefatam, et fluvium *Litahe*, qui Teutonicâ linguâ *Virvelt* et *Lervell*, quod nos *vacantem campum* dicere possumus, castra posuit.

tous les peuples gaulois étaient le moins apprivoisés, avaient leur demeure vers le confluent de la Save et du Danube. Outre ces peuplades, il y avait encore les *Arabisciens*, sur les bords de l'Arabon ou de la Raab, les *Narisques*, les *Laïens* et les *Taurisques*. Les Narisques et les Laïens étaient cantonnés sur la rive gauche du Danube : ces derniers tenaient leur nom de *Laa* ou *Laha*, ville située sur la Theya, et qui passe pour être la plus ancienne en Autriche. Quant aux Taurisques, ils s'étaient entre-mêlés avec des Boïens fugitifs, et avaient établi leur domicile dans les hautes montagnes, où se touchent les limites de la Carinthie et du pays de Salsbourg, puis dans celles de la Styrie et de la haute Autriche. Les Taurisques qu'Hérodote (VII — 103) appelle *Tauriens*, étaient les habitants du mont *Taurus*, qui dès le temps d'Alexandre figurent, sous le nom de Tauriens, parmi les peuples soumis à l'empire des Perses, et qu'on trouve plus tard chez Polybe (II, 15) parmi les Galates cisalpins ou Celtes. Ce peuple traversa dans ses migrations la Tauride (Crimée), et vint se fixer dans la Norique, et notamment dans le pays qui dans la suite fut appelé *Styrie*. Ptolémée, Strabon, Pline etc. citent encore d'autres peuplades qui ont tour à tour séjourné en Norique et en Pannonie; mais comme ils n'ont fait aucune figure dans l'Histoire, et qu'à peine il en est resté le nom, nous passerons aux *Carnutes* ou *Carnuntiens*, et aux *Vindes* ou *Vindons*, qui ont un rapport direct avec l'Autriche, dont ils furent, si non les premiers habitants, du moins les premiers cultivateurs.





La Norique et la Pannonie après l'établissement des Boiens, des Carnuntiens, des Vindons et d'autres peuples celto-gaulois en ces pays.

CHAPITRE II.

Les Celto-Gaulois, premiers habitants connus de la Norique et de la Pannonie, *Carnunte (Carnuntum)* et *Vindobona (Vienne)*.

L'époque de l'arrivée des Carnutes en nos contrées est aussi inconnue que la route qu'ils ont tenue pour s'y rendre. Ce que plusieurs écrivains racontent de ce peuple, qui, après avoir franchi le Rhin avec l'armée de Sigovèse, continua, disent-ils, sa marche sur la rive gauche du Danube jusqu'aux confins de la Norique et de la Pannonie, et qui ayant traversé ce fleuve dans la plaine dite *Marchfeld*, se fixa en premier lieu dans les environs de Hainbourg et Petronel, n'est fondé sur aucune autorité. Nous lisons, il est vrai, dans l'histoire ancienne qu'une troupe de Carnutes ou habitants de Chartres *(Carnutes)* se joignit aux Gaulois qui passèrent les Alpes avec Bellovèse, et s'établit dans la haute Italie; mais nous ne trouvons chez aucun auteur de l'antiquité que d'autres Carnutes aient suivi Sigovèse dans sa course, ou soient venus dans un temps postérieur à son émigration dans nos cantons. Tout ce qu'on peut affirmer à cet égard, c'est que les Carnutes formèrent en nos provinces deux établissements, indépendants l'un de l'autre. Le siège principal du premier était dans le canton entre Hainbourg et Petronel, où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent *Carnunte (Carnuntum)*, en mémoire sans doute de leur ancienne métropole gallique.

La plupart des historiens placent la fondation de cette ville dans l'année 583 après celle de Rome, c'est-à-dire l'an 171 avant J. C. L'autre établissement, qui ne prit naissance que longtemps après la formation du premier, était au-delà des alpes juliennes. Il est plus que probable qu'il eut pour fondateurs, non pas les Carnutes de la Pannonie, comme quelques écrivains modernes se l'imaginent, mais ceux d'Italie, lesquels, soit que leur population se fût trop accrue, soit qu'ils eussent été expulsés de cette péninsule par les Romains, se seront étendus vers l'Orient et mis en possession du pays, qui fut appelé la *Carnie*. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable, que les Carnuntiens ou Carnutes, riverains du Danube, aient quitté des contrées fertiles, abondantes en tout ce qui était nécessaire à la vie, et où ils avaient formé un établissement solide, pour aller se fixer dans des cantons montagneux qui ne leur offraient pas, à beaucoup près, les mêmes ressources ni les mêmes agréments. Quoiqu'il en soit, les Carnutes méridionaux construisirent sur leur territoire plusieurs villes, à l'une desquelles ils donnèrent, à l'instar de leurs frères en Pannonie, le nom de *Carnunte (Carnuntum)* [1].

Les limites de l'ancienne *Carnie* étaient, à l'orient les alpes juliennes qui la séparaient de la Pannonie, du pays des Japydes et de celui des Liburniens; au sud, vers l'Istrie, la rivière de Formio et le golfe de Ter-

[1]) Les anciens font mention d'un troisième *Carnuntum;* mais celui-ci était le pur et véritable nom de l'ancienne et grande Carantanie (Carinthie); car Paul-Diaconius, parlant d'un personnage de marque, à qui la frayeur que lui inspirait le roi Grimalde fit prendre la fuite, dit que le premier se réfugia *ad Sclavorum gentem in Carnuntum, quod corrupti vocitant Carantanum*, et selon les Annales de Metz, Carloman eut dans le partage qui se fit, en 816, entre les fils de Louis-le-Germanique, pour sa portion *Bajoariam, Pannoniam et Carnuntum, quod corrupte dicitur Carantanum.*

geste (Trieste); à l'occident le Tilavemptus (Tagliamento), et au nord les alpes carniennes, qui faisaient la séparation entre la Carnie et les pays des Taurisques, des Rhétiens et des Noriques. Lorsque dans la suite les Carnutes furent connus des Romains, ceux-ci changèrent le véritable nom de ce peuple gaulois en celui de *Carnes* (Carni). C'est de ce mot que dérive la dénomination des duchés de *Carinthie* et de *Carniole*, qui faisaient partie de l'ancienne Carnie, au temps où cette province subsistait dans sa plus grande extension, laquelle toutefois n'est point connue. Après la chûte de l'Empire romain, les tribus de Carnes qui habitaient les montagnes de la Carniole supérieure, se répandirent dans celle des provinces de Norique qui leur était la plus voisine, et qui fut alors appelée *Carantanie*, dont on a fait depuis *Carinthie.*

Quant aux *Vindes* ou *Vindons* (en allemand *Vinden, Vindonen* ou *Vendonen*), on n'a des notices authentiques ni sur leur origine, ni sur l'époque de leur apparition en Autriche. Cependant, qu'ils étaient de race gauloise, c'est ce que prouvent, ce semble, assez les noms de plusieurs villes de l'ancienne Celtique, lesquels ont une si grande analogie avec celui de ce peuple, que leur dérivation de ce dernier ne peut être révoquée en doute. Je ne citerai ici que *Vindomagus*, qui était la capitale des Volsques-arécomiques; *Vindinum (Ptol. geogr. Lib. 2. c. 10.)*; *Vindalus* sur le Rhône *(Strab. lib. 4. pag. 185.)*; *Vindonissa,* le canton des Vindes chez les Helvétiens *(in itiner. Anton. etc.)*, aujourd'hui *Windisch* près du château de Habsbourg en Suisse. C'est aussi des Vindes qu'est provenue la dénomination de *Vindélicie*, c'est-à-dire la terre des Vindéliciens, nom que portaient les Vindes qui habitaient aux bords du Lech *(Licus)*, et celle de *Vindum*, aujourd'hui *Win-*

den, situé à quelque distance de Petronel en basse Autriche. C'était anciennement un usage assez commun d'appeler les fleuves du nom des habitants de leurs rives, et les villes de celui des peuplades, qui les avaient bâties. Au reste, c'est une tradition fort accréditée, que les Vindes ou Vindons vinrent se cantonner sur les collines riantes et soleillées proche du Danube, et y vécurent de la pêche et de la chasse dans les prairies, ainsi que dans les montagnes comagéniennes qui avoisinent ce fleuve.

La même tradition nous apprend que les Vindes, après s'être orientés en ces climats, choisirent l'endroit où est sise la ville de Vienne, pour y établir leur principale colonie. Ils y élevèrent des huttes ou cabanes, qui servirent tout à la fois à loger les habitants, et à renfermer leurs bestiaux et leurs provisions. Ils donnèrent à leur nouvel établissement le nom de *Vindobona*, qui signifie en langue celtique: *habitation des Vindes*. *Schrötter* fait dériver *Vindobona* du mot celtique *Vindevon*, signifiant une contrée arrosée ou traversée par des eaux. Le baron *Prandau* est assez du même avis: cette origine, dit-il, dans son *Histoire critique de Vienne*, bien qu'elle ne soit qu'une conjecture, devient néanmoins vraisemblable, si l'on considère, que d'un côté *Vinde* ou *Winde* et *von* sont très-certainement des mots celtiques, et que d'autre part chaque peuplade avait coutume d'appliquer au canton où elle faisait son séjour, un nom de sa langue, qui était emprunté le plus souvent de la qualité physique ou situation de ce même séjour. Cet auteur ajoute que les Romains victorieux, après l'assujettissement des nations, conservèrent, il est vrai, ces noms celtiques, mais les transformèrent ordinairement d'après leur langage, en changeant les syllabes finales. *Loescher*, littérateur celte,

pag. 34, écrit: *Von (per o longum), quod Románi scribebant* ***B o n****, notabat habitationem, unde est nostrum* ***W o h n e n*** (habiter). Le baron *Hormayr*, de son côté, observe que la terminaison celtique *Bona* (l'expression latine de *Von*) indique une ville située près de l'eau, près d'une rivière et aussi un port, ou havre. Or, comme les Vindes, à l'exemple des autres peuples gaulois, choissisaient toujours pour demeure des cantons où il y avait beaucoup d'étangs, de lacs, ou de rivières, la dénomination de *Vindobona* était dans un sens comme dans l'autre très-convenable à leur colonie; et l'opinion des écrivains, qui ont cherché et cru avoir trouvé une autre étymologie du mot *Vindobona* me paraît destituée de tout fondement. Au surplus, il est à présumer, que la tribu des Vindes, à qui Vindobona doit son existence, n'aura pas été bien nombreuse; attendu que cette ville resta pendant longtemps un endroit fort exigue et insignifiant, tandis que Carnunte devint bientôt une place considérable et la capitale des Celto-Gaulois en ces cantons.

Comme les Gaulois celtiques ont été le premier peuple qui tira la Norique et la Pannonie de l'obscurité sauvage où ces provinces étaient ensévelies, et qui y porta les premiers germes de l'agriculture, de l'industrie et de la civilisation, je ne puis me dispenser de faire connaître plus particulièrement ces anciens habitants de l'Autriche.

La race des peuples celtiques et gaulois était en général noble, robuste, endurcie et au-dessus du commun des hommes *(plus quam humana)*. Leur teint rivalisait avec la blancheur du lys *(lactea colla, torque fulvo radiantia)*, ils avaient la chevelure blonde et très-riche. Leurs grands yeux bleus brillaient d'un éclat extraordinaire, et étaient si perçants qu'ils jetaient

l'effroi dans l'âme de leurs ennemis. Leur vêtement ordinaire consistait en une chemise ou sarreau, qui était garni de larges manches, et qui quelquefois n'en avait pas du tout. Leurs haut-de-chausses, qu'ils faisaient souvent tenir par de riches ceintures, étaient tantôt larges, tantôt étroits. Les personnes revêtues de quelque dignité se distinguaient par des habits teints en diverses couleurs. La croissance des cheveux et l'ajustement de la tête étaient chez les Gaulois, et même chez les nations beaucoup plus barbares qu'eux, l'objet d'une grande sollicitude. La guerre était leur passion dominante. Des cottes d'armes de fer ou de cuir formaient leur costume militaire; leurs casques étaient surmontés de touffes énormes et de figures d'animaux monstrueux; ce qui leur donnait un air extrêmement farouche. Ils aimaient beaucoup les armes reluisantes et la magnificence des couleurs. Armés de sabres, qu'ils appelaient *spathes*, de gèses (javelots), de dards et de longues flêches, qui étaient souvent empoisonnées, ils combattaient tantôt à pied, étant couverts par de grands boucliers, tantôt sur leurs chariots; mais le plus souvent assis sur de légers coursiers. Leur premier choc était terrible, et on avait beaucoup de peine à y résister; mais l'ennemi qui parvenait à le soûtenir avec vigueur, restait presque toujours maître du champ de bataille et du sort de la campagne. Ils étaient en ceci tout l'opposé des Romains qui sentaient leur courage s'enflammer par la difficulté de vaincre, qui renouvelaient souvent leurs attaques, et ne désespéraient jamais de la victoire. Outre cela, il manquait aux Gaulois cet esprit d'ordre, cet art de bien combiner, de bien lier les opérations militaires, que les Romains possédaient à un si haut degré. Cependant, bien des siècles avant que ces derniers existassent, les Celtes et Gaulois étaient déjà en quelque façon polis et

civilisés, quoiqu'en disent certains annalistes qui ne se font aucun scrupule de les comparer aux sauvages de l'Amérique.

Dès les temps les plus éloignés, les peuples de la Gaule avaient un domicile fixe et des propriétés strictement séparées. Ils étaient divisés en trois classes, celle des Druides, celle des chevaliers ou nobles, et celle du peuple. Un fait remarquable que je ne dois pas omettre, c'est que de temps immémorial, en récompense de la sage conduite que tinrent les femmes pour étouffer une sédition qui durait depuis longtemps, les Gaulois avaient établi un tribunal souverain, composé de matrones respectables, qui jugeaient définitivement les procès des particuliers, réglaient despotiquement les intérêts de la nation, et décidaient de la guerre et de la paix qu'il fallait faire. Ce tribunal subsistait encore lors du passage d'Annibal par les Gaules. On ne sait, ni comment, ni à quelle occasion les Druides le renversèrent et lui substituèrent le leur propre. A la classe de ces derniers était attaché le sacerdoce; et ils jugeaient tous les différends de la nation. Ils avaient un chef qu'ils élisaient à la pluralité des suffrages. Afin de pouvoir mieux se livrer à la contemplation, faire des progrès dans la Théologie, l'Astronomie, l'Astrologie, la Médecine et autres sciences, et former des disciples qui leur fissent honneur, ils choisissaient les bois et forêts pour demeure et pour y établir le siège du culte et des écoles. Des femmes, sous le nom de druidesses, partageaient avec eux les soins du culte et même ceux du gouvernement. L'immortalité de l'âme était le fondement de leur religion et de leur philosophie. Entre tous les philosophes anciens, les Druides se sont expliqués le plus lumineusement et avec le moins d'équivoque sur ce point important et essentiel de la vraie croyance; mais

ils perdirent toute la gloire de cette sage morale par la doctrine erronée de la métempsycose, dont ils furent, si non les inventeurs, du moins les défenseurs. Il est présumable que la connaissance de ce faux dogme leur fut transmise par les Grecs, et nommément par les Phocéens.

D'après tous les témoignages écrits qu'on connait, les Celtes et les Gaulois croyaient fermement à l'immortalité de l'âme et à une vie future. Il n'avaient ni dieux, ni idôles, ni temples clos; comme chez les Scythes et chez les Juifs dans la loi primitive, le dieu des Gaulois n'était jamais enfermé entre les murailles. Les temples, c'étaient les bois immenses qui couvraient alors la Gaule, le peuple adorait le principe inconnu de toutes choses au fond d'une forêt obscure, sous l'ombre d'antiques chênes sacrés. Ils désignaient originairement cet Être souverain sous le nom *d'Esus*, le dieu terrible[1]). C'était pour les Gaulois en quelque sorte le *deus ignotus* des Romains. Le chêne était la forme principale sous laquelle ils adoraient Esus. C'est à lui qu'on sacrifiait des agneaux, des taureaux blancs, et même des victimes humaines, mais ces dernières fort rarement, et toujours en rapport avec l'art divinatoire et les pronostics, pour lesquels les Gaulois avaient une singulière vénération. Cependant, quoique les Gaulois ne fussent pas ce qu'on appelle strictement idolâtres, ils révéraient néanmoins la Divinité dans les grands phénomènes de la Nature. Au temps de l'équinoxe, ils adressaient des hommages au Soleil par des feux de joie et par des divertissements publics; et ils rendaient honneur à la Lune dans un bois tranquille et solitaire, ou on la fêtait par des danses et par des offrandes. Mais plus les Gau-

[1]) En celte *Heus* signifie terrible.

is se mélangèrent avec des nations étrangères, et plus
s'éloignèrent de cette innocente simplicité de moeurs
ii caractérisait leurs ancêtres; et environ deux siècles
rant J. C., ils admirent dans leur mythologie les dieux
stronomiques, adorés alors par presque tous les peuples
vilisés. Jules-César, qui trouva ce nouveau culte
abli lorsqu'il fit la conquête des Gaules, dit dans ses
ommentaires: „Les Gaulois adorent Mercure [1]), Apol-
n, Mars, Jupiter et Minerve, et en ont presque les
êmes idées que les Romains.“ Dans la suite, ces
êmes peuples, qui jadis avaient trouvé contraire à la
ajesté des choses célestes d'enfermer la Divinité entre
s murs, bâtirent des temples magnifiques, où ils pla-
rent les simulacres de leurs dieux, et déposèrent les
itins qu'ils faisaient sur leurs ennemis.

J'ai dit plus haut, que la seconde classe de la nation celto-
uloise était celle des nobles ou chevaliers. Ces notables
uissaient d'une entière liberté de personne et de biens.
s n'étaient liés par aucun serment, et ne pouvaient être
gés que par leurs égaux (*judicium Parium curiae*).
ans les affaires qui concernaient le bien commun, les
nciens de chaque district (*multitudo pagi, conventus*)
assemblaient; leurs délibérations passaient ensuite à
xamen des Sénieurs de toute la contrée (*pagi om-
s totius civitatis*), et elles étaient soumises à la décision
s princes ou chefs de tout le peuple. Dans le moyen
ge, les Gaulois avaient aussi leurs *dynastes*; parmi
squels on choisissait les princes et quelquefois un roi;
ais on ne conférait cette dernière dignité que dans un
oment de détresse ou de grand danger, et pour très-
u de temps seulement.

[1]) Ce dieu était aussi chargé de conduire les âmes dans l'autre monde, et prenait pour ces fonctions le nom de Teutatès ou de Pluton, dont il était supposé tenir la place.

Outre les classes dont on vient de parler, il y en avait encore une autre qui était en grand crédit chez les Gaulois ; c'est celle des Bardes. C'étaient des chantres qui ne s'occupaient qu'à chanter sur leurs instruments les belles actions des héros de leur nation. On avait une si grande vénération pour eux que si, sur le point de livrer bataille, eût-on même commencé à lancer des traits et tiré l'épée, les Bardes arrivaient au camp, on s'abstenait de combattre de part et d'autre. Ils se mêlaient encore de censurer et de corriger les actions et les moeurs des particuliers, et assistaient à la table des Grands, dont ils assaisonnaient les plaisirs par les sons de leurs voix et de leurs instruments.

Le peuple, qu'on ne comptait presque pour rien chez les Gaulois, formait des communes séparées, et occupait une étendue de terrain proportionnée à sa population. Toutes ces communes ensemble composaient le canton *(pagus)*, qui portait ordinairement le nom de son endroit principal ou chef-lieu. Ces cantons étaient appelés par les Gaulois *Ciwdad* (de là Ciudad qui, en espagnol, veut dire ville), par les Romains *civitas, respublica*, et par les Grecs *Systema*. La colonisation et la culture des terres se faisaient par familles (*per familias, per cognationes*). Chaque maison était bâtie proche de l'eau, sur la lisière d'un bois, et avait ses bornes préscrites. Le peuple gaulois menait une vie patriarchale ; le père était le roi, l'oracle de la famille ; sa plus grande richesse consistait en troupeaux. Les Gaulois respectaient et aimaient la vieillesse ; et l'hospitalité leur était sacrée au-dessus de toute chose. Dans leurs transmigrations, qui étaient rarement volontaires, ils avaient soin, comme je l'ai déjà fait remarquer, de se cantonner dans le voisinage d'une rivière et d'un bois ; ils y établissaient des colonies, défrichaient les terres incultes, les faisaient

fructifier, et n'abandonnaient leurs foyers, que lorsqu'ils y étaient forcés par des dissentions civiles, par les attaques des ennemis étrangers, ou par quelque autre circonstance impérieuse. Il n'est donc pas surprenant, qu'une fois fixés en Norique et en Pannonie, pays favorisés de la fortune, qui leur offraient tout ce qui était nécessaire à leur subsistance, les Gaulois n'aient pas été désireux de passer dans d'autres climats. Les plus heureux étaient ceux qui occupaient les terres situées entre l'Inn, la Leitha et la Raab, parce que ces cantons étaient les plus riches en rivières, en ruisseaux, en collines soleillées, en vallons, en grandes plaines, et par conséquent très-propres à la culture de diverses espèces de productions.

Avant l'arrivée des Gaulois celtiques dans la Norique et la Pannonie, les naturels de ces pays, qui, comme tous les peuples sauvages étaient ennemis des habitations fixes, n'avaient ni communes, ni bourgades. Ils vivaient dans les bois et les montagnes, où ils se nourrissaient de la pêche et de la chasse. Ce peuple était tellement attaché à ce genre de vie, que les Celtogaulois ne parvinrent qu'avec une peine infinie à l'y faire renoncer, et à le familiariser avec les usages, les moeurs et les lois de leur nation. Peu à peu le caractère de ces sauvages s'adoucit, et les moeurs se développèrent. Les familles se réunissent, des demeures fixes s'élèvent, et l'union entre les deux sexes, qui jusque-là n'avait eu chez ces peuples agrestes et ignorants d'autre principe que l'instinct, commence à devenir homête et légitime. Deux choses contribuèrent surtout à tirer les indigènes de l'état de barbarie où ils étaient plongés jusqu'alors; ce furent les mariages que les Celtogaulois contractèrent avec les anciens habitants du pays, et les grands avantages que ceux-ci voyaient naître de la culture des terres

et des arts qui leur procuraient des jouissances et des bienfaits, qu'auparavant ils ne connaissaient pas même de nom.

Avec leurs lois et leurs coutumes, les Celtogaulois introduisirent dans nos provinces leur religion et leur langage. Ils ne parlaient originairement qu'une seule et même langue; mais s'étant progressivement multipliés, divisés et subdivisés en peuplades innombrables, il se forma parmi eux divers idiômes et dialectes, qui altérèrent infiniment la pureté de la langue primitive des Celtes. Leur mélange avec les nations étrangères et le laps de temps achévèrent de la corrompre, et l'éteignirent enfin entièrement. Le commerce et la proximité dangereuse des dominations romaines firent que dans la suite un grand nombre d'entr'eux savaient aussi le latin. Ce qui plus est, Velléjus nous assure que les habitants de la Pannonie, qui étaient, à la vérité, en grande partie composés de Celtogaulois, peu de temps après la conquête de ce pays par les Romains étaient au fait de la langue et de l'écriture latine. Cependant, malgré toutes les peines que se donnèrent les Romains pour extirper, suivant leur coutume, les langues du pays, le celtique se conserva encore pendant longtemps parmi les nations de nos contrées. Cette langue se communiqua plus tard aux peuples de la Germanie, ou pour mieux dire, elle s'amalgama avec celle qu'ils parlaient déjà. Ce mélange engendra une infinité de langages, différant l'un de l'autre, qui engloutirent tellement les débris de l'ancien celtique qu'à peine il en est resté un petit nombre de sons ou de syllabes, dont quelques-unes se conservent encore dans les noms de plusieurs villes, villages et autres lieux, tant en Autriche qu'ailleurs; tels sont, par exemple, *Bona* et *ona*, eau, rivière, port, dans *Vindobona*, *Dullona*, *Arrabona*, (Vienne, Tuln, Raab);

Owe, plaine, prairie (en all. *Aue*, d'où est venu *Gowe* ou *Gou*[1]), dans *Stadelowe*, *Stockerowe* (aujourd'hui Stadelau, Stockerau); *Arn*, champ, campagne, dans *Bojo-arn* (c'est-à-dire champ des Boïen, Bavière), *Asparn*, *Garnfarn*, *Zwettlurn; Acha, Ach*, dans *Bielacha*, *Lorahha* (Biela. Lorch) etc.; *Wick*, bourg, château, dans *Kotwik*, *Pyswik*, *Celtwik* (de là *Wikgraf* au lieu de *Burggraf*, Bourgrave); *Dun*, colline, montagne, et spécialement monticule sablonneux (d'où est provenu le mot *Dunes*), dans *Augustodunum*, *Campodunum* (Kempten), *Idunum*; en allemand on en a fait *Daun*, p. e. *Radaun; Dur*, lieu de passage, trajet d'une rivière, dans *Bojodurum*, Passau, *Gavanodurum*, Durrenstein, *Batavodurum*, Durrenbach; *Magus*, commune, association, affinité de race, demeure (d'où est dérivé le mot *maison*), par exemple *Vindomagus*, *Drusomagus*, nom qu'on substitua dans la suite à Campodunum; *Cöt, Coat*, *Cet*, *Kot, Ket*, bois, forêt, dans *Kötwic*, *Kotwic* (Göttweih), qui signifie bourg forestier ou château dans le bois; c'est aussi à cause des bois épais qui couvraient la montagne de Callenberg qu'elle fut nommée *mont Cétique*, mons Cetius.

Le bétail, le gibier, les poissons, le lait, le fromage et le beurre, faisaient la principale nourriture des Celtogaulois de la Norique et de la Pannonie. La pêche du Danube était très-abondante: la lamproie et la carpe de ce fleuve étaient dès lors renommées; mais on estimait le *huck* et l'esturgeon[2]) plus que tous les autres poissons. On pré-

[1]) Les terminaisons *Gowe*, *Gau*, *Gaw* et *Gou* répondent aux mots français *Contrée*, *Canton*, et au mot latin *Pagus*, qui désignaient ordinairement des cantons situés dans des vallées arrosées par quelques fleuves ou rivières.

[2]) Il est vrai que l'esturgeon habite ordinairement la mer Noire; mais il entre quelquefois dans le Danube et remonte ce fleuve jusqu'en Hongrie, et de-là en Autriche.

tend que l'usage du pain ne tarda pas à être introduit aussi dans la Norique et la Pannonie. Le sel a dû être considéré de bonne heure comme un des besoins essentiels de la vie, puisque nous lisons dans les anciennes chroniques, que des peuplades illyriennes se disputaient la possession d'un puits salant, les armes à la main, et que ce fut le manque de cette denrée qui obligea les Salasses carniens à livrer leur place d'armes aux Romains. *Hal* signifie en celte du sel; c'est de ce mot que *Hall* en Tyrol, *Reichenhall* en Bavière, *Hallein* dans le pays de Salzbourg, et *Hallthal*, non loin de Mariazell, reçurent les noms que portent encore ces endroits. La boisson des Celtogaulois consistait en bière d'orge et en hydromel. La Pannonie produisait anciennement du vin, mais en petite quantité. Les Gaulois en faisaient peu de cas; ils préféraient les vins doux et échauffants de l'Italie. Polybe donne de grands éloges à l'habilité des Celtogaulois dans l'art d'exploiter les mines d'or et de fer, dont la Pannonie et la Norique abondaient. L'acier de ce dernier pays jouissait d'une si grande célébrité qu'au rapport de Clément d'Alexandrie, les Noriques passaient pour être les inventeurs du fer. Martial nous assure que ce métal travaillé à la façon de ce peuple, l'emportait même sur celui fabriqué dans les fameuses forges de Bilbilis en Celtibérie; et Sidonius Apollinaris (contemporain d'Odoacre et de Clovis), rapporte que de même que l'Épire était renommée par ses chevaux, la Sardaigne par ses mines d'argent, et Paros par son marbre, de même la Norique l'était par son fer. Quoique depuis ce temps plus de treize siècles se soient écoulés, ce pays n'a rien perdu à cet égard de son ancienne réputation, et le fer de Styrie est un des meilleurs et des plus recherchés de l'Europe.

Le lavage de l'or aux bords du Danube est très-ancien. Diodore et Posidonius font foi que les femmes et les vieillards

celtogaulois s'occupaient assidûment à préparer l'or de rivière ou de ruisseau. Comme le fer de la Norique, de même le sable d'or était chez les Gaulois de ce pays une bonne branche de commerce, quoique les Taurisques noriques fussent seuls en possession des mines d'or, dont l'extrême richesse rabaissa tout à coup d'un tiers le prix de l'or dans toute l'Italie. *Carnunte* et *Aquilée*, ville fondée, à ce qu'on croit, par les Carnes, étaient les principales places d'entrepôt du négoce intérieur. Les marchands de toutes les contrées d'Italie fréquentaient la dernière de ces villes. Ensuite, on expédiait, comme Strabon nous l'apprend, de riches cargaisons de marchandises grecques et italiennes, qui, après avoir passé le mont Ocra, étaient embarquées sur le Nauportus (la rivière de Laibach) qui les conduisait à Segestika en basse Pannonie, où se tenait la principale foire de ce pays. On transportait aussi ces marchandises de Tergeste (Trieste) sur le lac lygéen (*Cirknitzer-See*), par la rivière de Corcoras, voisine du Nauportus, ou par celle de Colape, dans la Save. Il y avait aussi des routes pour aller d'Aemona à Virinum, à Carnunte et à Vindobona; mais elles ne devinrent voies regulières qu'aux temps des Romains.

Après l'explication qu'on vient de donner du genre de vie, des principes religieux et du gouvernement des Celtogaulois, on sera en état de juger à quel point se sont abusés les annalistes, qui nous ont dépeint ces anciens habitants d'Autriche comme des peuples encore demi-barbares; mais l'opinion diamétralement opposée de quelques autres écrivains, comme p. e. Ambroise Eichhorn, auteur des *Antiquités de Carinthie*, M. Fuhrmann (*Altes und Neues Oesterreich*) et autres, qui nous représentent ces mêmes Gaulois comme une nation policée, formant dès lors un État bien ordonné, et qui vont jusqu'à faire de la Norique un royaume, est encore plus mal fondée. Ce qui aura pro-

bablement induit ces historiens en erreur, ce sont les pierres antiques, trouvées en plusieurs endroits de cette contrée, sur lesquelles était gravé: *Reg. Noric.*, et peut-être un roi norique dont Jules-César fait mention dans ses Commentaires (Lib. 18. de bello civ. et vers la fin de ses livres de bello gall. Voyez Suétone V. c. 16. et Vell. Paterculus II. 109). Mais, outre que ces inscriptions ne datent que de l'époque où la Norique était soumise aux Romains, ceux-ci n'ont pu entendre par Reg. Noric. autre chose que *Regio Norica*, qui veut dire région ou pays norique; et si Jules-César, Velléjus Paterculus et Suétone, employèrent quelquefois l'expression *Regnum Noricum*, ce ne fut bien certainement que dans le sens que je viens d'énoncer. Combien de fois ne trouve-t-on pas dans les documents et dans les annales, même du moyen âge, la dénomination de *royaume de Carinthie*, de *Bavière*, de *France orientale (Regnum carentanum, bojoaricum, Franciae orientalis)*, sans qu'on ait pensé d'y attacher l'idée d'une monarchie proprement dite! Il arriva bien de temps en temps que l'un ou l'autre chef de parti, devenu riche et puissant, parvint à s'emparer momentanément de l'autorité suprême; mais c'est un événement assez ordinaire dans tous les États libres. D'ailleurs, on a déjà remarqué que dans les cas de détresse et de péril imminent les Gaulois nommaient quelquefois eux-mêmes un roi pour un temps limité. C'est ainsi que Crixus, Ducar, Bojorix, Critasir et autres, furent appelés rois des Boïens dans le cours de leurs migrations; et que Vocion figure aux temps de César et d'Arioviste en la même qualité chez les Celtogaulois de Norique, ce qui explique assez les passages de César où il est parlé d'un *rex noricus*. Je veux bien croire que, si ces peuples étaient restés unis entr'eux, et s'ils avaient su tirer un meilleur parti de l'heureuse position où la fortune les avait placés, ils

raient pu sans peine former un Empire bien réglé et
sez puissant pour maintenir leur indépendance natio-
le. Mais c'était le sort des Gaulois celtiques de ne
voir ni profiter des avantages qu'ils avaient en main,
se conformer à l'esprit du temps, et de se laisser dé-
ire les uns après les autres sans chercher jamais la
use de leurs disgrâces; bien différents aussi en cela
s Romains qui s'empressaient toujours de renoncer à
urs usages, sitôt qu'ils en trouvaient de plus utiles
tre part, et pour qui, comme dit Josephe dans son
stoire judaïque, la guerre était une méditation, et la
ix un exercice.

CHAPITRE III.

Grandeur et puissance toujours croissante des Romains. Les Cimbres et les Teutons. Marius.

Les Romains, qui de tous les peuples fut celui qui prépara la guerre avec le plus de prudence et la fit avec le plus d'audace, eurent à peine expulsé les Gaulois de l'Italie, qu'ils tournèrent leurs armes contre Philippe, roi de Macédoine; prenant pour prétexte que ce prince avait favorisé les Carthaginois. Philippe perdit une bataille contre le consul Sulputius : une seconde, donnée près 196. de Cynocéphale en Thessalie, fut décisive ; les Macédoniens y furent défaits sans ressource. Antiochus, roi de Syrie, attaqué à son tour par les Romains, n'eut pas un sort plus heureux. Il fut vaincu près 189. de Magnesia par Lucius-Scipion, frère de Scipion l'Africain, et contraint d'accepter toutes les conditions imposées par le sénat. Enhardis par ces succès les Romains résolurent de pénétrer dans les Alpes et d'étendre aussi de ce côté leur domination. Ils parvinrent à se rendre maîtres de l'Istrie et de toute la côte de la mer Adriatique; mais n'osant s'avanturer plus loin dans des contrées remplies de bois, de montagnes, de ravins, de torrents, de précipices, et défendues en outre par des peuples dont ils avaient si souvent éprouvé la bravoure, ils ne firent cette fois-ci aucune tentative pour pousser plus loin leurs conquêtes. Néanmoins, voulant mettre

en sûreté leurs nouvelles possessions, ils établirent à Aquilée une colonie pour servir de boulevard contre les incursions des Celtogaulois qui habitaient les montagnes de la Rhétie, de la Carnie et de la Norique.

Ce qui contribua sans doute à faire suspendre aux Romains leurs entreprises contre les Gaulois de la Pannonie et de la Norique, ce furent les nouvelles guerres dans lesquelles ils se virent engagés avec d'autres nations. Philippe, roi de Macédoine, étant mort, Persée, son fils et successeur, chercha par-tout à susciter des ennemis contre la république romaine. Ce prince obtint d'abord quelques légers succès; mais après que cette guerre eut duré plusieurs années, Persée fut entièrement défait par Paul-Émile; et étant tombé entre les mains du vainqueur il marcha en habit de deuil devant le char de triomphe, et finit sa triste carrière dans la captivité. 166.
La Macédoine devint province romaine.

Cette acquisition, loin de contenter les Romains, ne servit qu'à exciter en eux le désir d'en faire de nouvelles. Rome n'aspirait à rien moins qu'à subjuguer toutes les nations et à être la maîtresse du monde. Afin d'assurer et d'accélérer l'exécution de ce projet gigantesque, elle crut nécessaire de mettre Carthage, sa rivale, pour jamais hors d'état de lui nuire. La destruction de cette ville superbe est prononcée en plein sénat. Afin d'être à même d'exécuter cet arrêt injuste et cruel on chercha et trouva bientôt un prétexte pour déclarer la guerre aux Carthaginois. Ceux-ci avaient pris les armes contre Massinissa, roi de Numidie et allié des Romains. Il n'en fallut pas davantage pour les attaquer. Les Carthaginois, vaincus par les consuls Manilius et Censorinus, consentent à se reconnaître sujets de Rome. On exige d'abord qu'ils rendent les armes; dès qu'ils furent désarmés, les consuls déclarent que Car-

thage doit être détruite. La rage et le désespoir s'emparent de l'âme des malheureux habitants. Ils se défendent en héros. Scipion-Aemilien, créé consul, arrive, prend Carthage, et cette ville si célèbre, livrée aux flammes pendant dix-sept jours, ne présente plus qu'un monceau de ruines. Dans le cours de la même année Corinthe subit un sort pareil. La conduite impérieuse des Romains envers les peuples de la Grèce avait fait prendre les armes aux Achéens. Le préteur Métellus marcha contre eux et les vainquit. Le consul Mummius continua cette guerre, il soumit entièrement les Achéens et brûla la ville de Corinthe. L'Achaïe fut réunie aux États romains.

146.

Quelques années après les Romains attaquèrent Numance, ville considérable d'Espagne, qui vivait en sécurité à l'abri d'un double traité de paix avec ce peuple-roi. Scipion, le second Africain, réduisit l'ennemi après plusieurs années d'une courageuse résistance. Numance, étant tombée au pouvoir du vainqueur, fut rasée, et toute l'Espagne, la Thessalie, l'Épire et la plus grande partie de la Grèce passa sous la domination des Romains.

À cette époque les arts et les sciences étaient encore à Rome dans une espèce d'enfance; mais le commerce avec les Grecs polit les moeurs grossières des Romains. Ces derniers, en se civilisant, se formèrent le goût, et leur esprit s'éclaira. Plaute et Térence firent sortir le théâtre de sa barbarie. L'historien Polybe et le philosophe Panétius étendirent dans les mêmes temps les limites des connaissances et de la raison. Déjà Rome commençait à se faire remarquer par son amour pour les Belles-Lettres, la Philosophie et les Sciences. Les Romains plaçaient les arts et le commerce au rang des occupations serviles. Ils mettaient tout leur esprit et toutes

leurs pensées à se perfectionner dans l'art militaire, qui était la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs. Rien n'était plus admirable que leurs maximes politiques et la conduite qu'ils tenaient pour soumettre les peuples. Après les dernières guerres, ci-dessus mentionnées, ils étaient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce sans y avoir presque de ville en propre. La raison en était qu'ils ne jugeaient pas encore le temps convenable pour s'emparer des provinces conquises. Avant de commander aux peuples voisins comme sujets, Rome voulait qu'ils fussent accoutumés auparavant à lui obéir comme libres et alliés, et à se regarder comme membres de la grande confédération républicaine. Cette méthode de conquérir était lente, mais d'autant plus sûre. Une nation était-elle vaincue, on lui imposait des conditions qui l'affaiblissaient; se relevait-elle, on l'affaiblissait encore davantage, et elle devenait sujette, sans qu'on put dire à quelle époque ou à quelle occasion. Les Romains n'entreprenaient jamais des guerres éloignées, sans avoir dans le voisinage de l'ennemi qu'ils combattaient quelque allié qui pût les seconder; et comme l'armée romaine n'était jamais très-nombreuse, ils avaient soin d'en tenir une autre sur pied dans une province voisine du théâtre de la guerre, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. De cette façon ils n'exposaient qu'une partie de leurs forces, tandis que leurs adversaires hasardaient toutes les leurs. Les Romains cherchaient constamment à diviser les princes et les nations; puis ils se présentaient comme arbitres, et jugeaient l'affaire de la manière qui s'accordait le mieux avec leurs propres intérêts. Enfin ils surent imprimer tant de terreur et de respect, que presque tous les rois de la terre, devenus pour ainsi dire esclaves de l'orgueilleuse Rome, attendaient de leur patience ou de leurs bassesses quelque délai aux misères

dont ils étaient menacés. La fin malheureuse de Jugurtha, roi de Numidie, nous fournit un exemple du destin qui attendait les princes qui osaient entrer en lice avec ce peuple conquérant. Jugurtha, qui régnait conjointement avec ses deux frères, s'étant lassé de partager l'autorité, les avait assassiné l'un et l'autre. Cet acte de barbarie servit à Rome de prétexte pour traiter Jugurtha en ennemi. Ce prince eut d'abord l'avantage; mais le consul Métellus lui fit à son tour éprouver des revers. Enfin Marius, parvenu au consulat malgré l'obscurité de sa naissance, après avoir supplanté, par les plus vils moyens, Métellus son bienfaiteur, finit cette guerre, en s'emparant par une infâme trahison de la personne du roi de Numidie, qui mourut dans un cachot vers l'an 106 avant J. C., l'époque où naquit Cicéron, prince des orateurs latins.

Cependant, peu de temps après, la république romaine fut elle-même exposée à un grand danger. La guerre contre Jugurtha n'était pas encore terminée, lorsque le sénat reçut l'avis, que des essaims innombrables d'hommes d'une grandeur énorme, avec des yeux bleus et une chevelure blonde, venant des climats glacés et obscurs du Nord, s'approchaient rapidement des frontières de la République. C'étaient les *Cimbres* et les *Teutons* qui, s'étant rencontrés en route, avaient réuni leurs forces, et s'avançaient au nombre de 300,000 hommes dans la Grande-Germanie. Les *Cimbres* sont issus, selon quelques historiens, des restes d'une tribu de *Cimmériens* qui, ayant été chassés par Alyattès II, roi de Lydie, de l'Asie mineure qu'ils avaient envahie et ravagée (627), s'étaient réfugiés dans la Crimée et ensuite perdus dans les contrées de l'Occident. D'autres soutiennent qu'ils étaient Gaulois et originaires de la Gaule; ils citent pour preuve plusieurs passages d'auteurs anciens dont voici les principaux. Plutarque, dans la Vie de Marius, commen-

çant la description de la guerre que les Cimbres firent aux Romains, remarque d'abord que *personne n'avait pu éclaircir jusqu'alors, de quelle nation ils étaient, ni quels peuples ils avaient pour alliés;* mais il rapporte dans un autre endroit que *Marius, ayant chargé Sertorius de l'informer de ce qui se passait dans le camp des ennemis, celui-ci s'y glissa à la faveur d'un habit gaulois et de la langue gallique qu'il avait apprise en peu de temps;* d'où l'on infère que les Gaulois et les Cimbres étaient de la même race, habit gaulois et langue gallique devant être regardés ici comme synonimes d'habit cimbrique et de langue cimbrique. C'est sur ce principe que Diodore de Sicile, qui touchait au temps où les Cimbres firent trembler les Romains, leur attribue les grandes expéditions entreprises par les Gaulois, comme la prise de Rome, le pillage du temple de Delphes, les conquêtes qu'ils avaient faites en Europe et en Asie etc. Saluste, contemporain de Cicéron, raconte que l'an 648 de Rome les généraux de la république Q. Caepion et M. Manlius perdirent une grande bataille contre les Gaulois, et que leur défaite jeta l'Italie entière dans la consternation. *Les Cimbres,* dit Appien, *étaient une peuplade gallique.* Sextus-Rufus rapporte que Marius chassa les Gaulois de l'Italie et qu'il les défit complètement. Après des témoignages si clairs et si précis on ne saurait guère douter que le Cimbres ne tirent leur origine des Gaulois et notamment de ceux qui, environ cinq siècles auparavant, avaient quitté la Gaule avec Sigovèse, et avaient pénétré jusqu'à l'extrémité la plus septentrionale de l'Europe. Cette extraction du moins me paraît beaucoup mieux avérée, que celle qu'on veut puiser chez les Cimmériens, cette dernière n'étant pas établie sur des titres aussi authentiques que ceux que je viens de produire. La région où les Cimbres demeuraient en der-

nier lieu était, à ce qu'on suppose, la grande presqu'île qui s'étend depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à la mer du Nord, et qui était nommée la *Chersonèse cimbrique* (*Sleswick* et *Jutland*). Pour ce qui regarde les *Teutons* on n'a jamais pu dire avec certitude d'où ils sont originaires, ni en quel temps ils se fixèrent dans les cantons qu'ils habitaient avant leur dernière émigration, et qui, comme on présume, étaient les côtes et les îles de la mer Baltique. Appollonius de Rhodes place dans ces cantons des Celtes en si grande quantité, qu'il les appelle *les marais qui s'étendent dans la région immense des Celtes.* Ce rapport, joint à la ressemblance physique et morale qui existait entre les Cimbres et les Teutons, a fait croire à plus d'un historien que cette dernière nation avait également une origine celtique ou gauloise. Ce qui paraît confirmer cette opinion, c'est le nom même de ce peuple, qui est probablement un nom religieux, dérivant de *Teut* ou *Teutatès*, dieu de prédilection pour les Gaulois qui se disaient ses fils.

Ces peuples réunis s'étant portés dans la forêt hercynienne franchirent le Danube; mais ils furent arrêtés dans leur marche par les Boïens qui les attaquèrent et les forcèrent à repasser ce fleuve. Ce revers ne les rebuta point; ils effectuèrent leur passage à un endroit plus bas, envahirent l'Illyrie et, après s'être jetés sur les Scordisques et les Taurisques, ils pénétrèrent jusque dans la Norique. Comme les Romains, pour mettre leurs États à couvert des incursions des barbares [1]), avaient établi de ce côté plusieurs colonies et élevé un grand nombre de fortins, les Cimbres et les Teutons, peu instruits dans l'art d'attaquer les places fortifiées, n'osèrent s'avancer vers l'Italie. Ils rôdèrent pendant plusieurs années, sans

[1]) Les anciens Grecs et Romains traitaient, comme on sait, de *barbares* tous ceux qui n'étaient pas de leur nation.

plan fixe, dans les pays entre le Danube et les Alpes; pillant les camps et les depôts des Romains, et ne hasardant une attaque sérieuse qu'après avoir consommé le produit de leurs rapines. Le consul Papirius-Carbo, voulant éloigner ces hordes sauvages des frontières de la république, alla à leur rencontre jusqu'à Norée; mais il fut défait avec un carnage affreux. Si les Cimbres alors, profitant de leur victoire, avaient marché sur Aquilée et attaqué les possessions romaines dans la haute Italie, qui n'étaient que faiblement défendues, Rome eût couru grand risque de tomber une seconde fois entre les mains de ses ennemis. Mais au lieu de suivre cette direction ces peuples ignorants abandonnèrent les contrées dont ils étaient maîtres, pour se rendre sur les bords du Rhin. Ils pillèrent pendant cette marche les nations riches, et se renforcèrent par celles qui, n'ayant rien à perdre, ne pouvaient que profiter par leur union avec ces redoutables étrangers. Ils soumirent bientôt les Gaulois, à l'exception des habitants de la Belgique, qui se défendirent avec la plus grande vaillance. Lorsque la Gaule ne put plus fournir aux Cimbres la subsistance nécessaire, ils passèrent dans la Provence. Les Tigurins et les Ambrons, peuples helvétiques, et les Tectosages de Toulouse, s'étaient joints aux Cimbres. Ces derniers, qui commençaient à être dégoûtés de la vie vagabonde qu'ils menaient, demandèrent au consul Silanus des terres à cultiver, offrant en retour de servir Rome par leurs armes. Ce magistrat romain, n'ayant pas voulu consentir à cet arrangement, fut attaqué et vaincu. Vers le même temps les Tigurins, commandés par Divicon, battirent deux légions romaines dans l'Helvétie; mais la défaite que les consuls Manlius et Caepion éprouvèrent peu après,

fut telle que, si les Cimbres avaient su en tirer parti, Rome eut difficilement échappé à sa ruine. Toute l'armée consulaire, composée de 80,000 Romains et de 40,000 esclaves, fut tuée ou faite prisonnière. Rome tremblait; personne n'ambitionnait en ce moment critique l'honneur du consulat. Enfin le sénat porte ses regards sur Marius, comme le seul qui pût réparer le malheur de la République. Il justifia parfaitement la confiance qu'on avait mise en lui. Heureusement pour les Romains l'ennemi avait non-seulement perdu un temps précieux, mais encore commis la faute de diviser ses forces. Pendant que les Teutons et les Ambrons s'avançaient jusqu'au pied des Alpes, du côté de la mer, pour combattre Marius, les Cimbres tournèrent ces montagnes dans la vue de pénétrer, par les défilés de la Rhétie et de la Norique, jusqu'à l'Adige et au-delà dans la Gaule cisalpine, où ils espéraient prendre en dos Catulus, collègue de Marius. Les Tigurins furent laissés en arrière pour entretenir la communication et former la réserve. Catulus, qui ne s'attendait à rien moins qu'à être attaqué de ce côté, en fut tellement effrayé qu'il s'enfuit avec ses cohortes. Mais Marius, plus heureux et plus habile général, fondit sur les
102. Teutons et les tailla en pièces près d'Aix en Provence. On porte la perte des Teutons à 100,000 hommes. Teutoboch, leur chef, tomba au pouvoir du vainqueur, et fut obligé à marcher devant son char de triomphe. L'année suivante Marius, étant consul pour la cinquième fois, défit conjointement avec Catulus, près de Verone, les Cimbres qui ravageaient l'Italie. Rien n'échappa au massacre que firent les Romains, excepté une petite troupe d'Atuatiques qui étaient demeurés en arrière pour garder le bagage. Ce qui resta des

Cimbres et des Teutons se dispersa de différents côtés; ils se confondirent avec les habitants de la Grande-Germanie et d'autres contrées, dont ils adoptèrent les moeurs, les usages et jusqu'au nom, vu qu'il est notoire que depuis lors ils ne parurent plus sur la scène du monde sous celui qu'ils portaient auparavant.

CHAPITRE IV.

Guerres civiles des Romains. Arioviste avec ses Germains. Véritable origine de cette nation. Jules-César.

Rome, à peine délivrée de ses ennemis barbares, eut à lutter contre des adversaires d'un autre genre, qui auraient pu lui devenir non moins dangereux. La plupart des peuples alliés n'avaient pas d'abord mis grande importance au droit de bourgeoisie romaine, et quelques-uns avaient préféré de garder leurs propres usages. Mais lorsqu'ils virent que ce droit portait avec lui la souveraineté universelle, et que sans le titre de citoyen romain on était nul dans le monde, ils résolurent de jouir des mêmes prérogatives et dignités ou de redevenir libres entièrement. En conséquence ils postulaient depuis longtemps ce droit de bourgeoisie. Désespérés de ne pouvoir l'obtenir ils prennent les armes, et veulent se former en république particulière. Les Marses, les Samnites, les Asculans, les Vestins, les Marucins, les Hirpins, les Pompéïans, les Lucaniens et autres, se liguent contre les Romains. On se bat. Les meilleurs généraux, Marius, Sylla et Pompée, paraissent pour combattre les révoltés qui montrent un courage héroïque. Rome, forcée de tourner ses armes contre des peuples qui l'avaient aidée à fonder sa puissance, était en danger de se voir réduite à ses murailles; et ce qui rendait sa position encore plus critique, c'étaient les factions qui au même moment dé-

chiraient son sein. Le sénat se tira d'affaire par son habile politique; ceux des alliés qui étaient restés fidèles, tels que les Latins, les Étrusques et les Ombriens, obtinrent le droit de cité, qui fut aussi accordé aux confédérés à mesure qu'ils se soumettaient. Par ce moyen cette guerre sociale fut promptement terminée.

Quant aux divisions qui régnaient dans Rome, voici comment elles avaient pris naissance. Mithridate, roi de Pont, avait donné sujet de mécontentement aux Romains dont il était le plus grand ennemi. On lui déclare la guerre. Sylla est nommé consul et chargé du commandement des troupes. Marius en est indigné. Il s'unit étroitement avec le tribun Sulpicius qui le fait nommer commandant de l'armée par le peuple, en dépit des patriciens qui protégeaient Sylla. Ce dernier, offensé de cet affront, s'avance vers Rome, l'épée à la main. Marius et Sulpicius sont obligés de prendre la fuite. Les lois du tribun sont cassées, et on remet en vigueur une ancienne règle qui voulait qu'aucune loi ne pût être proposée sans le consentement du sénat. Cinna, le plus zélé partisan de Marius, ayant été porté au consulat l'année suivante, s'était déclaré ouvertement pour les alliés, ce qui avait fait naître un nouveau ferment de discorde. Cinna, expulsé de Rome, se retire chez les peuples ligués. Les mécontents romains se joignent à lui et s'arment en sa faveur. Marius profite de l'occasion et fait cause commune avec Cinna. Ils assiègent Rome, la prennent, égorgent tous leurs ennemis; le massacre est affreux; la ville est au pillage et dans la plus grande consternation. Marius et Cinna usurpent le consulat; ils ne daignent pas même se faire élire pour la forme. Marius meurt bientôt après et laisse Cinna seul maître à Rome. Pendant ce temps Sylla s'opposait avec succès aux entreprises de Mithridate, qui cherchait à tirer parti des troubles dont

Rome était agitée. Ce prince, qui par la force de son génie et sa grande valeur était capable des choses les plus hardies, avait vaincu plusieurs fois les Romains et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce. Athènes s'était imprudemment donné Mithridate pour maître. Sylla prit cette ville d'assaut et la livra au pillage. Le superbe Pirée fut détruit par le feu. Deux victoires, remportées ensuite par le même général romain, achevèrent de ruiner les espérances du roi de Pont, qui par un traité fut réduit à ses anciennes limites. Cinna, qui exerçait dans Rome une tyrannie insupportable, avait nommé général Valérius-Flaccus. Celui-ci reçut ordre du sénat de dépouiller Sylla du commandement de l'armée; mais ce dernier, qui avait le talent de gagner les esprits, sut attirer sous ses drapeaux la plus grande partie des troupes de Valérius-Flaccus, qui fut tué par les siens. Sylla reprend alors la route de l'Italie. Une armée formidable sort de Rome pour s'opposer à son entrée dans la ville. Mais à peine eut-elle apperçu Sylla, qu'elle se rangea presque en entier de son côté. Il fait son entrée dans Rome, où la soif de la vengeance et ses affreuses proscriptions rendirent son nom exécrable. Il se fit nommer dictateur jusqu'au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité. Sentant enfin qu'il fallait mettre un terme à ses cruautés il fit des lois sages; il réprima les meurtres et les violences, rendit au sénat les tribunaux, resserra les bornes de la puissance des tribuns; il arrêta que ces derniers seraient tirés du sénat, et qu'ils ne pourraient prétendre à aucune dignité supérieure. Enfin, après trois ans de dictature, le calme et le bon ordre étant rétablis, Sylla abdiqua le pouvoir suprême et rentra dans la classe de simple particulier.

Ces dissentions civiles avaient fait négliger aux Romains les affaires d'Asie, et laissé à Mithridate le temps

de se remettre. Dès qu'il se vit à la tête d'une armée bien disciplinée, il recommença les hostilités contre une nation, à laquelle il avait juré une haine éternelle. Devenu encore une fois vainqueur, et maître de l'Asie, il fut enfin chassé par le consul Lucullus, et forcé d'abandonner son propre royaume. Il se retira chez Tigrane, roi d'Arménie, qui était son gendre, et parvint à le mettre dans ses intérêts. Ces princes alliés, après avoir lutté près de deux ans contre Lucullus, avaient remporté sur cet habile guerrier une victoire qui les avait remis en possession de leurs États, lorsque Pompée prit le commandement de l'armée romaine. Ce grand capitaine avait déjà soumis toute l'Espagne, et exterminé ou dissipé des hordes de pirates qui infestaient les mers, pillaient les provinces et répandaient la famine partout. Ses forces, bien supérieures à celles de Mithridate, obligèrent en peu de temps ce prince à prendre de nouveau la fuite. Après avoir passé l'Araxe il marcha de péril en péril par le pays des Laziens; et, ramassant sur son chemin tout ce qu'il put trouver de barbares, il gagne le Bosphore. Rien ne peut ébranler son courage intrépide; il médite encore, malgré ses nombreux revers, le projet de porter la guerre en Italie et d'aller à Rome. Mais une révolte suscitée par Pharnace son fils, qui, effrayé peut-être de la grandeur des entreprises de son père et des hasards qu'il allait courir, le retient et l'oblige à se défendre lui-même. Assiégé dans un château par les rebelles il se donne la mort pour ne pas tomber entre leurs mains, emportant au tombeau la gloire d'avoir été de tous les rois que les Romains attaquèrent le seul, qui leur ait tenu tête et les ait mis en danger. Ce fut alors que Pompée unit, avec une rapidité vraiment étonnante, des pays infinis à l'Empire romain et le porta au plus haut dégré de puissance.

74.

Depuis l'invasion, faite par les Cimbres et les Teutons dans la Grande-Germanie et les Gaules, les peuples du Nord étaient dans une agitation continuelle, et ne paraissaient pas peu disposés à suivre l'exemple des premiers. Comme la Germanie était plus que tout autre pays exposée aux courses de ces barbares, elle tenait constamment sur pied une armée respectable, tirée des différentes peuplades qui habitaient cette vaste contrée et qui formaient ensemble cent tribus. Parmi ces nations celle des *Suèves* était la plus nombreuse et la plus puissante: elle donnait le ton à toutes les autres, ce qui faisait qu'on désignait sous le nom de *Suèves* et *Suévie* tous les peuples et pays sur la rive droite du Rhin. Cependant, si les habitants de cette région prenaient soin de se mettre en garde contre les irruptions des peuples septentrionaux, ce n'était pas qu'ils fussent très-attachés aux cantons où ils vivaient; bien au contraire, depuis que les Cimbres et les Teutons leur avaient fait connaître l'heureux climat des Gaules, ils ne désiraient rien tant que d'échanger leurs froides et obscures forêts et leurs plaines nébuleuses contre le ciel plus tempéré et plus riant de ce beau pays. L'expédition qu'entreprit *Arioviste*, chef des *Germains*, dans les Gaules, leur procura les moyens d'effectuer le changement qu'ils souhaitaient. Arioviste, qui s'était formé à Rome, jouissait d'une si grande réputation que Vocion, roi des Celtogaulois noriciens, rechercha son alliance et lui envoya sa soeur pour épouse. Cet illustre guerrier germain nourrissait depuis longtemps le projet de passer dans la Gaule, et n'attendait qu'une occasion favorable pour le réaliser. Enfin, la guerre que se firent les *Éduens* et les *Séquaniens* [1]) lui en fournit une, dont il résolut de

70.

[1]) Ce peuple habitait dans le voisinage de Besançon situé dans la Franche-Comté qui était le meilleur pays de toute la Gaule celtique.

profiter. Ayant fait en sorte que ces derniers demandassent son appui contre leurs ennemis, il s'empressa de passer le Rhin avec l'élite de ses Germains : il attaqua les Éduens et les vainquit; mais il garda les meilleurs cantons des Séquaniens et les donna à ses guerriers. Il continua ensuite ses conquêtes, et se rendit maître de la plus grande partie des Gaules, où il n'avait pas tardé d'être suivi par d'autres peuples de la rive droite du Rhin qui voulaient participer à la fortune des Germains.

Pendant que la Gaule devenait ainsi la proie de peuples étrangers, Rome était le théâtre de grands événements. Catilina, d'une des premières familles romaines, noirci de crimes et plein d'audace, avait conçu l'affreux projet d'égorger les sénateurs et de s'emparer du souverain pouvoir; mais Cicéron, créé consul, ayant découvert tous les fils de cette conspiration, en informa le sénat; Catilina, condamné à mort, se met à la tête des mécontents et de tous les gens perdus d'honneur. Le combat s'engage; Catilina vaincu se défend en désespéré et meurt percé de coups. Le calme fut rétabli, mais il ne dura guère. Trois hommes ambitieux conspirèrent sourdement contre la liberté. Pompée, Crassus et Jules-César convinrent de se partager l'autorité suprême. Pour y parvenir ils formèrent entre eux une union qui, lorsqu'elle fut connue, fut ironiquement appelée le triumvirat. César, à son retour de Lusitanie où il avait fait sa première campagne, dans laquelle ses talents militaires s'étaient rapidement développés, fut élevé au consulat. Il gagna la classe indigente du peuple par la distribution des terres en Campanie et par le *jus trium liberorum*; il se rendit agréable à celle des chevaliers moyennant la diminution du fermage des provinces asiatiques; et par sa modération, par son zèle actif pour le bien-public et par plusieurs bonnes lois qu'il fit, il ferma la

59.

bouche à ceux qui voyaient d'un oeil inquiet et jaloux le pouvoir qu'il s'arrogeait. Pompée avait beaucoup d'amis, surtout parmi le peuple dont il affectait de flatter les préjugés. César, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait favoriser ses vues ambitieuses, eut soin de se l'attacher par les liens du sang, en lui faisant épouser sa fille. Le terme de son consulat étant près d'expirer, il songeait aux moyens de s'ouvrir une voie qui pût le conduire à la puissance souveraine, lorsque heureusement pour lui le hasard voulut que vers le même temps les Helvétiens et les peuples, établis entre le Jura et les Alpes, abandonnèrent leurs monts stériles pour aller conquérir des terres plus fécondes dans la Gaule. Aussitôt il chargea le tribun Vatinius d'avertir le sénat du danger qui menaçait la province romaine au-delà des Alpes (la Provence), et il fit en même temps proposer de le nommer, lui César, proconsul de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie avec trois légions. Le sénat, qui n'avait pas assez de courage pour rejeter cette proposition, lui accorda, comme il arrive souvent en pareil cas, plus qu'il n'avait demandé; car au lieu de trois légions, il lui en donna quatre. César marcha aussitôt contre les Helvétiens, auxquels s'étaient joints 32,000 Boïens, sous les ordres du brave vétéran Divicon, vainqueur des Romains dans la guerre cimbrique, leur livra bataille et les obligea bientôt à regagner leurs montagnes. Ensuite

56-55 il pénétra plus avant dans les Gaules, pour attaquer *Arioviste* qui commandait en maître dans ce pays. Le prince germain, qui connaissait l'habilité et la valeur de l'ennemi qu'il avait à combattre, évita d'en venir à une action générale dont dépendait le sort de la Gaule, et chercha à fatiguer et affaiblir les Romains par une petite guerre continuelle, qui leur fut d'autant plus funeste qu'ils n'étaient pas accoutumés à ce genre de combat.

Mais l'oeil perçant et l'esprit énergique de César rendirent vaines toutes les manoeuvres de son adversaire. L'armée germanique fut vaincue et forcée à se retirer dans le plus grand désordre. Les femmes d'Arioviste perdirent la vie voulant se sauver en-deçà du Rhin, et ce prince même eut peine à se soustraire à la captivité. Après cette victoire, César soumit avec une célérité incroyable les Gaules jusqu'aux rives du Rhin. Les Belges furent ceux qui se défendirent avec le plus de courage et d'obstination contre les Romains, qui ne durent les avantages qu'ils remportèrent sur ce peuple qu'à l'excellence de la discipline qui régnait dans leurs légions: aussi César, dans ses Commentaires, les appelle-t-il *les plus vaillants de tous les peuples de la Gaule (horum omnium fortissimi sunt Belgae).*

Pendant le temps que Jules-César était proconsul dans les Gaules, il fit deux fois une descente en Bretagne, dont les Romains jusqu'alors ignoraient l'existence [1]. Cependant, comme ces expéditions tendaient moins à assujettir cette île qu'à en connaître la situation et les habitants, il se contenta d'exiger que ceux-ci payassent un tribut à Rome, et s'éloigna ensuite avec sa flotte de ces rivages. Il franchit deux fois aussi le Rhin entre Bingen et Mayence, et s'avança jusqu'à la source du Danube; mais il eut la prudence de ne pas pénétrer plus avant dans la forêt d'Hercynie; et le Rhin

[1]) La *Bretagne (Angleterre)* a reçu son nom des *Bretons* de l'Armorique, nation des Gaules qui y ont passé les premiers, et qui s'établirent dans les provinces méridionales de cette île. César remarque (bel. Gal. l. V.) que l'intérieur de ce pays était occupé par des peuples qui passaient pour être indigènes; mais que les côtes maritimes n'avaient pour habitants que des Gaulois qui y étaient venus pour faire des conquêtes et du butin.

resta la frontière entre les Gaules et la Grande-Germanie [1]).

Cette dernière région était habitée par une foule de petits peuples plus ou moins nombreux, entre autres les *Marcomans* (qui des environs du Necker passèrent dans la Bohème), les *Harudes* et les *Sédusiens* (en Franconie), les *Narisques* (dans le haut Palatinat), les *Hermundures* (en Thuringe et en Franconie), les *Cattes* et les *Maltiaques* (dans la Hesse), les *Marses*, les *Sicambres*, les *Chamaves* (en Westphalie), les *Cherusques* (dans le pays de Brunsvic), les *Rugiens*, les *Hérules*, les *Bourguignons*, les *Goths* (dans le pays de Mecklembourg, en Poméranie et en Prusse), les *Quades* (en Moravie) etc.; tous ces peuples étaient, depuis le passage d'Arioviste dans les Gaules, désignés en gros sous le nom de *Germains*, comme ils l'avaient été avant cette époque sous celui de *Suèves*. Quant aux *véritables Germains*, c'est-à-dire ceux qui, portant originairement ce nom, le communiquèrent ensuite tant aux peuples qui les suivirent dans la Gaule qu'à ceux qui restèrent en de-çà du Rhin, on ignorait, il n'y a pas encore longtemps, quelle était leur patrie et leur langue primitive. Ceci a été la cause que des historiens peu scrupuleux, n'ayant pu découvrir la vérité, y ont suppléé par des fables, comme p. e. que de tout temps les peuples en-deçà du Rhin étaient Germains; que ces derniers, sous le nom de Celtes ou de Gaulois, avaient franchi les Alpes, pris Rome, assiégé le Capitole, inondé la Panno-

[1]) Les limites de la Grande-Germanie, vers la fin de la république romaine, étaient le Rhin, le Danube, la Vistule et la Mer. Le Rhin séparait la Germanie des Gaules; le Danube la séparait de la Vindélicie et de la Norique. Du côté de l'orient la Germanie était bornée par la Pannonie et par la Vistule qui la séparait de la Sarmatie (aujourd'hui Pologne). Enfin la Germanie s'étendait vers le nord jusqu'à la mer Germanique et la Baltique.

nie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, la Thrace, et fondé un puissant Empire dans l'Asie mineure etc. etc. Strabon assure que les Celtes et les Germains étaient de la même race et comme tels se ressemblaient beaucoup en naturel et en manière de se gouverner; ce qui a fait dire à quelques écrivains, entre autres à Radloff[1]), que c'était avec raison que les Romains donnaient aux Celtes, ou, comme on appelait ceux-ci en langue romaine, aux Gaulois (*Galli*) le nom de *Germains*; attendu que, comme ces derniers n'étaient guère dissemblables aux Gaulois, soit pour le corps, soit pour la chevelure, soit pour les moeurs et usages, ces deux peuples étaient frères, le mot *Germains* signifiant en langage romain *propres frères* ou *frères germains*. Cette étymologie du nom des Germains, de même que l'origine celtique ou gauloise que beaucoup d'auteurs anciens et modernes leur ont attribuée, quoique mal fondées l'une et l'autre, comme il va être prouvé, ont cependant été tenues pour véritables assez généralement; et il est plus que probable, qu'on serait toujours resté dans la même idée, si les découvertes faites par la Société asiatique de Calcutta n'avait dissipé l'illusion.

Il résulte des éclaircissements géographiques, historiques et philologiques publiés par cette Société savante, que les *Germains* sont originaires de *Perse,* et notamment de la Bactriane[2]). Mirchond, le plus grand historiographe de cet ancien Empire, rapporte que *Chawaresm* (le pays de *Chawilah*) est le nom du district et du pays qui était le rendez-vous général des savants,

[1]) Dans son ouvrage: *Untersuchungen des Celtenthums, zur Aufhellung der Urgeschichte der Deutschen.*

[2]) Ce pays formait avec la Sogdiane la province qui porte aujourd'hui le nom d'Usbeck ou de Zagathay dans la Grande-Tartarie, et faisait partie de l'ancien empire des Perses qui comprenait tout ce que le Sultan et le Sophi tiennent en Asie.

des sages, des gens d'épée et de plume; que cette contrée portait autrefois le nom de *Dschermanie* (*Germanie*), et qu'elle est appelée *Orgensch* par les Turcs. Firdoussi, fameux poète persan, désigne ce même pays, qui est situé au-delà de l'Oxus, sous le nom d'*Erman*[1]). Dans les cantons de Bamiane (le centre de la Bactriane), de Sogd et de Merw, c'est-à-dire dans le pays que Mirchond appelle *Dschermanie* et Firdoussi *Erman*, l'ancien persan, avec lequel toutes les langues germaniques, et principalement l'allemand, ont la plus grande affinité, est d'un usage commun. Ce fut des contrées élevées de l'Arième, et notamment de la partie orientale du beau pays appelé *Chawilah* (*Chawaresm*) que sortit la nation primitive des *Ariens*, *Ermains*, *Dschermains* ou *Germains*: *Ar*, *Er*, *Ir*, *Or* ou *Ur*, faisant, comme l'a observé notre savant et célèbre orientaliste, le baron Joseph de Hammer[2]), la même racine; car il est suffisamment connu aux savants que dans les langues orientales les consonnes sont proprement le squelette des mots, et que les voyelles n'en sont que la chair et la peau qui l'habillent de différentes façons. Ainsi, soit qu'on nomme les anciens Germains *Armains*, soit *Ermains*, *Irmains*, *Ormains* ou *Urmains*, on rencontrera dans chacun de ces mots des idées qui nous reconduisent vers le premier

[1]) The *Shah Namu*, being a series of heroic poems on the ancient History of *Persia*, from the earliest times down to the subjugation, of the persian Empire by its Mohummodan conquerors, under the reign of king Yuzdyird: by the celebrated *Abol Kausim i Firdoussi*, of Toos, in eigt volumes; volume the first.

Soohrad, a Poem: freely translated from the original persian of *Firdoussee*: being a portion of the *Schahnahmu* of that celebrated poet. By James Atkiuson.

Das Heldenbuch von *Iran*, aus dem *Schanameh* des Firdussi, von J. Görres, in 2 Bänden.

[2]) Voir sa dissertation sur le Schanamè dans les Annales de Littérature. Vienne, V. 1 et 2 de l'année 1820.

siège de cette ancienne nation. *Armains*, qui sont les Ariens dont parle Hérodote, signifie en allemand *Ehrenmannen* (hommes d'honneur)[1]), *Ermains* (du pays de Chawilah), *Wehrmannen* (gens de guerre, soldats, miliciens); *Irmains* (dans la province de Sendavesta et dans la Perse actuelle, où *Irmain* désigne un hôte), *germani*, c'est-à-dire *Gastmannen* ou *Gastbrüder* (hôtes, frères convives); *Ormains* (habitants d'*Orgendsch*, dénomination turque de *Chawaresm*, *Hainmannen* ou *Waldbrüder* (anachorètes), et *Urmains* (*d'Ur*, feu) ignicoles dans l'Urland (*Feuerdiener des reinen Gottesdienstes in Urland*). *Armains*, *Ermains*, *Irmains*, *Ormains* et *Urmains* sont les mêmes que les *Germains*, c'est-à-dire une nation bactro-mède, originaire du pays d'Arième, le plus ancien siège de la culture, d'où elle s'est répandue du côté de l'Occident et de l'Orient jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Gange.

Selon les *Recherches asiatiques*[2]) le nom primitif des Germains n'est proprement pas un mot ethnique, mais un nom religieux, signifiant un partisan de *Saman*, c'est-à-dire de *Buda* (Buddha), qui est apparemment le même que le *Wodan* scandinave, le *Tot* égyptien, le *Taut* phénicien, le *Teut* ou *Teutatès* des Gaulois, puisque Buda porte encore aujourd'hui le surnom de *Tat* ou *Datta* qui veut dire *père*. Les Budaïstes, qui formaient une classe de celle des Bracmans ou Bramines, s'appelaient *Samains*, *Samanéens*, *Sermains* ou *Ger-*

[1]) Delà vient le nom d'Arioviste (*Ehrenfest* et d'*Arminius*, Herman ou Germain, *Ehrenmann, homme d'honneur)*.

[2]) *Asiatick Researches; or Transactions of the Society instituted in Bengal, for inquiring into the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature, of Asia.* Langlès a traduit cet ouvrage en français, et Kleuker en a donné un abrégé en allemand. Le baron J. de Hammer, conseiller aulique imp. et royal à Vienne, a fait la critique de cet ouvrage dans les *Annales de Littérature*. Vol. 2. de l'année 1818.

mains, témoin Megasthènes, Strabon, Porphyre et Clément d'Alexandrie. Ce dernier nomme les Samanéens de la Bactriane les prêtres de ce pays, comme les Mages l'étaient des Perses, les Chaldéens des Assyriens, les Prophètes de l'Egypte, les Druides chez les Gaulois et les Bramines chez les Indiens. Au surplus, le nom de *Germains* se trouve aussi parmi les tribus persannes dénombrées par les Grecs, et il s'est conservé jusqu'à ce jour, aussi loin que le budaïsme s'étend, sous celui de *Sramana*; c'est ainsi qu'on nommait les couvents et les moines chez les sectateurs de la religion de Saman ou Buda, appelés par Clément d'Alexandrie Σαρμαναι, qui sont les mêmes que les *Sermains* ou *Germains* de Megasthènes et les *Samanéens* de la Bactriane.

Il est à regretter qu'on n'ait point de notions aussi claires que celles ci-dessus sur l'époque où les anciens Germains passèrent en Europe, sur la route qu'ils ont tenue ou pu tenir pour se rendre en Allemagne et sur les cantons, où ils se sont définitivement fixés. Au défaut de données plus sûres à ce sujet, nous ne pouvons que nous en rapporter à ce qu'en disent les auteurs qui nous ont paru mériter le plus de confiance et nommément ceux qui, outre qu'ils ont connu longtemps avant l'existence de la Société asiatique l'origine persanne des Germains, appuient les notices ultérieures qu'ils nous ont fournies relativement à ce peuple, de plusieurs autorités. *Goropius*, médecin brabançon, qui vivait il y a environ trois siècles, fut le premier qui apperçut que les *Germains* étaient *aborigènes de Perse*, et *Cellarius*, écrivain allemand, l'a confirmé dans le second volume de sa *Géograpie ancienne*. Mais ce n'est pas dans la Bactriane que ces auteurs placent les Germains. Selon leur opinion cet ancien peuple habitait originairement la Perse

proprement dite, qu'on appelle à présent ***Fars*** ou ***Farsistan***, et était une des dix tribus[1]) qui formaient alors la nation des Perses, dont la totalité n'importait guère au-delà de 120,000 hommes. Ce qui reduisait la tribu des Germaniens ou Germains au nombre d'environ 12,000 laboureurs. On les appelait ainsi parce qu'ils étaient chargés par état et par ordre de leur prince, d'exercer et de faire fleurir l'agriculture. Car en Perse il y avait des emplois établis pour veiller aux travaux rustiques, aussi bien que pour la conduite des armes. Ceci n'est aucunement en contradiction avec ce que le baron de Hammer, dans sa dissertation sur le Schahnamè, rapporte relativement aux anciens Germains; car s'il est vrai, qu'ils sont aborigènes de l'Arième, le premier siège de la culture, et qu'ensuite ils passèrent dans le pays de Chawilah, qui était le point de réunion des sages et des savants, on ne saurait être étonné de ce que leurs descendants ayent été habiles dans l'art de labourer et de fertiliser les champs; à quoi j'ajouterai encore, que la qualité de laboureurs qu'on donnait aux Germains, n'excluait pas celle de guerriers, comme fait voir entre autres leur premier présent de noces, qui consistait dans une couple de boeufs sous le joug (*juncti boves*), et auquel on joignait une javeline et une épée. Assurément rien ne pouvait mieux caractériser un peuple cultivateur qui partageait sa vie entre la charrue et les armes. Les Germains réunissaient dans un haut degré ces deux qualités; car bien qu'ils s'appliquassent princi-

[1]) À l'époque, où Cyrus fonda son Empire, les Perses étaient divisés en dix tribus: savoir en trois nobles, les Pasargadiens, les Maraphiens et les Maspiens; en trois agricoles, les Panthiléens, les Derusiens et les *Germaniens*; et en quatre nomades, les Dacriens, les Mardiens, les Dropicains et les Sagartiens. Les trois premieres de ces dix tribus étaient seules cultivées et dominaient sur les autres, surtout celle des Pasargadiens, et son histoire est celle de Perse.

palement à l'agriculture, ils n'en étaient pas moins, comme on l'a vu, très-braves et intrépides à la guerre; ce qui s'accorde parfaitement aussi avec le nom des *Ermains* du pays de Chawilah, qui est identique avec celui de *Germains*, et qui désigne en persan un soldat ou milicien (en allemand *Wehrmann*)[1]. Cette tribu donc de Germains se transporta du centre de la Perse sur les bords des Palus-Méotides (marais Méotides)[2]) à une époque incertaine. Cependant on est fondé à croire qu'ils y furent conduits par Cyrus, roi de Perse; car ce prince, ayant entrepris la conquête de toute l'Asie, a dû évidemment étendre sa domination jusque-là; et comme il est prouvé qu'entre tous les rois de Perse c'est lui qui a eu le plus à coeur la culture des terres, il y a tout lieu de présumer qu'il aura fait passer dans ces cantons, extrêmement négligés par les Scythes, qui étaient les naturels du pays, la tribu des Germains en tout ou en partie, afin d'y introduire la fertilité. D'ailleurs un tel déplacement n'avait rien d'extraordinaire chez les Perses qui, pour s'assurer la possession des pays dont ils avaient fait la conquête, transportaient souvent d'une extrémité de leur Empire à l'autre la population entière d'une province, et entreprenaient même une battue générale dans les contrées dont ils voulaient faire sortir les habitants, afin d'empêcher que personne ne restât en arrière[3]). Dans la suite une troupe des Ger-

[1]) *Ger* (*Speer*, lance) est la même tige que *Wehr, guerre, guerra.* Voir le *Glossar* zu dem *Urtexte* des *Liedes der Nibelungen* und der *Klage.* Nebst einem kurzen Abrisse einer *altdeutschen Grammatik*, von Carl Friedrich Ludwig Arndt, 1815.

[2]) Petite mer au nord du Pont-Euxin, qui d'après les géographes anciens séparait l'Europe de l'Asie. Les *Palus-Méotides* portent aujourd'hui le nom de *mer d'Azov.*

[3]) C'est ainsi que les Hyrcaniens furent transférés de leur pays dans le canton de Thyatire en Lydie (d'où est provenu le nom de *Cyri campus*

mains transplantés sur les bords du Palus-Méotide se séparèrent de leurs frères et passèrent en Europe; mais l'Histoire ne fournit aucune lumière qui puisse fonder la moindre conjecture sur l'époque de leur départ, ni sur la direction qu'ils ont suivie dans leurs courses. Il est probable que quelqu'une des révolutions qui sont si fréquentes dans tous les états, et qui l'étaient bien davantage en ces temps-là, aura donné lieu à cette transmigration qu'ils firent en cotoyant ou en passant le Pont-Euxin (la mer Noire), et en traversant la Sarmatie européenne, la Pannonie, la Norique et tout le pays jusqu'au Rhin. On ignorera sans doute toujours aussi quel temps ils mirent à faire ce trajet, et de quelle durée fut leur séjour en Germanie jusqu'à l'époque où ils pénétrèrent dans la Gaule. Quoiqu'il en soit, Arioviste commandait cette troupe détachée lorsque, s'étant fait appeler au secours par les Séquaniens, il entra dans la Gaule et s'empara de ce pays. Les Germains rendirent leur nom si redoutable que les Gaulois effrayés et malinstruits, à l'approche d'autres peuples qui, enhardis par les progrès rapides d'Arioviste, passèrent successivement le Rhin, sans examiner s'ils étaient Germains ou s'ils ne l'étaient pas, les prirent pour tels et leur en donnèrent le nom. D'autre part, ces peuples flattés d'un nom qui leur faisait honneur et qui en outre leur procurait des succès au-delà de leurs espérances, s'en décorèrent eux-mêmes (*ita nationis nomen, non gentis, evaluisse paulatim, ut omnes primum à Victore ob metum, mox à seipsis invento nomine Germani vocarentur*, dit Tacite dans son livre: *De mor. Germ. c.* 2; ce qui fut

ou *campus Hyrcanus*), qu'on fit passer les habitants de Barca du canton de Cyrène dans la Bactriane et les Paeoniens des bords du Strymon en Thrace dans la Phrygie, d'où cependant la plupart d'entre eux parvinrent à s'évader et à retourner dans leur patrie.

imité généralément par tous les peuples étrangers. En sorte que depuis cette époque on a étendu le nom de *Germains* à tous les peuples originaires de cette vaste région qui fut ensuite appelée la *Germanie*, soit qu'ils fussent en-deçà ou au-delà du Rhin. Le passage d'Arioviste dans les Gaules est aussi le point fixe où le nom de *Suèves*, employé auparavant pour désigner l'ensemble des nations établies sur la rive droite du susdit fleuve, disparut tout à coup, et fit place à celui de *Germains*. Avant ce temps on n'avait aucune connaissance de ce dernier nom en Europe. Les Germains étaient une nation tout à fait étrangère, dont on n'avait pas même entendu parler auparavant, ce qui a fait observer à Tacite que de son temps le nom *Germains* était un mot *récent* (*vocabulum recens*); il est encore à remarquer qu'on ne trouve ni dans cet auteur, ni dans un autre ancien, aucun trait de l'histoire de Germanie qui précède cette époque, si ce n'est ce qui a été dit en passant de l'invasion que firent les Cimbres et les Teutons dans ce pays. Il ne paraît donc pas douteux que les Germains, introduits par Arioviste dans les Gaules, n'ayent été l'unique nation qui eût de tout temps en propre le nom de *Germains*, et qui le transmit à tant de peuples qui ne l'avaient point. Ce qui vient encore à l'appui de cette assertion, c'est que l'armée qu'Arioviste conduisit la première fois dans les Gaules, et qui comprenait l'élite des Germains en-deçà du Rhin, n'était forte que de 15,000 hommes, dont le nombre correspond assez avec cette bande de Germains, qui s'était séparée de cette autre troupe de la même nation qui avait été transplantée de la Perse sur les bords du Palus-Méotide; car ni l'une ni l'autre ne pouvait être fort nombreuse. D'ailleurs Tacite, et même César, malgré l'étrange abus qu'il fait du nom de *Germains*, qu'il applique à tous les Celtes qui étaient à l'o-

rient du Rhin, font foi, que la nation entière des Germains était venue fondre dans les Gaules et s'y fixer. En ce cas, ce ne serait pas dans l'Allemagne d'aujourd'hui, mais dans l'ancienne Gaule qu'on devrait chercher les descendants des vrais Germains de Perse, et notamment en partie dans le canton des Séquaniens, avoisinant le Rhin, et en partie entre la Meuse et la Moselle, c'est-à-dire que les premiers étaient dans ce qu'on appela dans la suite la *Germanie supérieure* et les autres dans la *Germanie inférieure*. Car s'il est vrai, comme César dit, que ce fut la fertilité du pays (*ob fertilitatem loci*) qui attira les Germains dans la Gaule, on peut admettre avec raison, que la tribu des véritables Germains qu'on nous a dépeints comme des laboureurs actifs et intelligents, n'aura pas abandonné les terres fertiles et abondantes qu'ils y occupaient, pour retourner dans la Grande-Germanie qui, au rapport de Tacite, était de son temps encore déserte et remplie de lacs, de marais et de broussailles.

Il s'ensuit de tout ce que je viens de rapporter, que les méprises, dans lesquelles sont tombés les historiens tant anciens que modernes à l'égard du nom et de l'origine des Germains, sont provenues de ce que ces écrivains, n'ayant pas eu connaissance des véritables Germains de Perse, n'ont pas su faire distinction entre ce peuple et ceux qui en prirent pour quelque temps le nom. Je dis pour quelque temps; car dans la suite les habitants de la Germanie, se ressouvenant peut-être de la célébrité que les *Teutons*, dont ils faisaient gloire de se dire les descendants[1]), avaient acquise jadis par leurs

[1]) On se rappellera que les Teutons, comme les Cimbres, après leur défaite par Marius, se disséminèrent dans la grande région, appelée plus tard la Grande-Germanie, et dans d'autres contrées, qu'ils s'y confondirent avec les indigènes du pays et s'entèrent entièrement sur ces derniers.

victoires, et regardant ce peuple belliqueux et vaillant comme une nation beaucoup plus ancienne que les Germains et issue même du dieu *Teut* ou *Thuisto* échangèrent le nom, qu'ils avaient emprunté de ces derniers, contre un autre plus analogue à leur origine, et adoptèrent celui de *Deutschen* et de *Deutschland* (Allemands et Allemagne), que les critiques modernes veulent qu'on écrive *Teutschen* et *Teutschland*, comme étant plus conforme aux règles de l'étymologie. Cependant, en dépit de ce changement, l'antique et respectable nom de *Germains* s'est conservé jusqu'à ce jour; les Latins n'expriment l'Allemagne et les Allemands que par *Germania* et *Germani*; les Anglais, qui apellent toujours les nations étrangères par le nom, sous lequel ils les ont connues pour la première fois, nomment encore aujourd'hui les Allemands *German*; les Français, pour qui les *Teutons* et les *Germains* sont le même peuple, employent souvent le mot *teutonique* et *germanique* pour l'adjectif *allemand*, comme dans *Ordre teutonique*, dans *Corps*, *Constitution*, *Confédération germanique etc.*; les Allemands mêmes se servent encore aujourd'hui des mots *Germanen* et *Germanien* dans le style poétique et élevé.

La gloire dont César se couvrait dans l'occident de l'Europe, ne l'empêcha point de veiller à ce qui se passait en Illyrie, province dépendante de son proconsulat. Vers le temps où une partie des Boïens avaient suivi Divicon dans les Gaules, d'autres bandes de la même nation s'étaient portées à Norée dont ils étaient occupés à faire le siège. César, informé de ces mouvements, donna ordre à quelques tribuns de chasser ces agresseurs, et offrit en même temps son alliance à *Vocion*, roi en Norique. Ce prince l'accepta avec plaisir, et devint tellement l'ami du héros romain que dans la suite

il lui envoya trois cents cavaliers bien armés et équipés pour combattre Pompée. César, voulant se convaincre par lui-même de l'état des choses en Illyrie, arrive inopinément à Aquilée. Il profita de son séjour en ce pays pour recruter son armée, et fut de retour dans la Gaule avant que ses ennemis se fussent seulement aperçus de son absence.

Dans la troisième année de la guerre des Gaules, les Pyrrustes[1]), peuple pannonien, pillèrent les nations voisines, alliées de Rome. César se montre, et les Pyrrustes mettent bas les armes, donnent des ôtages et reparent le dommage qu'ils avaient fait. Ce grand homme fit percer en-deçà de *Julium-Carnicum*, avec une peine inconcevable, à travers d'énormes rochers un chemin dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nos jours dans cette inscription qu'on trouve gravée sur la montagne dite *Kreuzberg*, non loin de Mauthen, dans un roc élevé: *Caj. Jul. Caesar hanc viam inviam rotabilem fecit.* On appelle encore à présent cette route la *vallée julienne* de *Val Giulia*, *Gilia*, en allemand *Geilthal*, et la chaîne de montagnes où il exécuta cet ouvrage étonnant, les *alpes juliennes.* L'antique *Pola* reçut le nom de *Pietas julia*, et il s'éleva dans cette contrée une nouvelle colonie sous celui de *Forum Julii.* César, qui ruminait de grands projets, s'occupa pendant son séjour dans les Alpes, à se procurer des notions exactes sur les différentes peuplades qui habitaient ces cantons: ce fut aussi dans ces mêmes montagnes qu'au rapport de Suétone, cet homme, également grand comme guerrier, comme politique et comme auteur, écrivit deux livres sur les analogies de la langue romaine.

Cependant, comme il avait été facile de prévoir, l'union entre les triumvirs romains ne subsista pas long-

[1]) Ils tiennent ce nom de la rivière de Pyrrus, en allemand *Rienz-Fluss*, dans la vallée dite *Pusterthal.*

temps, Pompée avait obtenu le proconsulat en Espagne et Crassus celui en Syrie pour cinq ans; mais les partisans de César, parmi lesquels étaient les tribuns, y avaient mis pour condition que celui-ci serait aussi continué pour cinq ans dans le gouvernement des Gaules. Crassus ayant été défait et tué dans une expédition qu'il avait entreprise imprudemment contre les Parthes, l'empire se trouva partagé entre Pompée et César. L'ambition ne tarda pas à les désunir. Pompée qui, au lieu d'aller résider en Espagne dont il était gouverneur, avait jugé à propos de rester à Rome, était favorisé par les consuls et les sénateurs; César avait pour lui le peuple, ébloui par ses exploits, et était en outre soutenu par une armée victorieuse. La fille de César, épouse de Pompée, étant morte, rien ne contraignit plus la jalousie de ce dernier contre le vainqueur des Gaules. Il chercha à renverser la fortune de son rival, et parvint à le rendre tellement suspect au sénat que celui-ci intima à César l'ordre de
50. congédier ses troupes et de quitter la Gaule, le déclarant ennemi de la patrie s'il refusait d'obéir. On chargea en même temps les consuls et les autres magistrats de défendre, conjointement avec Pompée, les intérêts de la république. Pour toute réponse César, qui se trouvait à Ravenne, marche droit à Rome; il répand la terreur partout. Pompée et ses adhérents, qui avaient espéré avoir le temps de faire leurs préparatifs avant que César eût rassemblé ses légions qui étaient dispersées dans la Gaule, sont obligés de prendre la fuite. Pompée se retire d'abord à Capoue, et y est suivi par le sénat. Pendant ce temps, César s'était avancé, avec sa petite armée, par l'Ombrie et Picenum jusqu'à Corfinium qu'il assiégea et prit. Au lieu de marcher à Rome, dont le chemin alors était ouvert, il se dirigea promptement sur l'Apulie, dans la vue d'y enlever Pompée et les séna-

teurs, ce qu'il pouvait tenter d'autant plus facilement que dans le temps intermédiaire il avait rassemblé ses légions. Mais Pompée et ses partisans, prévenus de l'approche de leur ennemi, s'enfuirent par-delà les monts à Brundusium et ensuite sur les côtes de l'Epire. César fit mine de les y poursuivre, mais ce n'était que pour cacher ses véritables desseins. Comme les troupes de Pompée en Espagne, où celui-ci avait de nombreux partisans, lui donnaient de l'inquiétude, il avait posté une partie de son armée entre les Pyrenées et les Alpes, et détaché quelques-unes de ses légions vers Narbonne, pour être à chaque instant en état de pénétrer en Espagne. Ensuite il se rendit à Rome, s'empara du trésor public, et s'attacha à rétablir l'ordre et la tranquillité. Il fut déclaré dictateur; mais il ne garda cette dignité qu'autant de temps qu'il lui fallait pour se faire créer, ainsi que Servilius-Isauricus, consuls pour l'année suivante. Après avoir fait ces dispositions, il alla chercher Pompée, qui se trouvait en Macédoine à la tête d'une forte armée. On en vint aux mains plusieurs fois; mais la journée de Pharsale fut décisive. César est vainqueur et son adversaire reste sans aucune ressource. Ce dernier, réduit à chercher une retraite en Égypte, se jette avec confiance entre les bras du jeune Ptolémée qui régnait dans ce pays, et dont Pompée avait rétabli le père sur le trône. L'ingrat Ptolémée n'eut pas honte de trahir le bienfaiteur de sa famille. Il fait assassiner Pompée et présenter sa tête à César. Ce héros témoigne son indignation et donne des larmes à son ennemi. Il vit en Égypte la belle Cléopatre et la plaça sur le trône que Ptolémée son frère lui disputait. Alors arriva dans Alexandrie le funeste incendie qui consuma la fameuse bibliothèque des Ptolémées.

49.

Sur ces entrefaites César, ayant appris que Phar-

nace, fils de Mithridate et roi du Bosphore, faisait des progrès en Asie, marcha contre ce prince; il rendit compte de cette expédition par ce rapport laconique: *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu (veni, vidi, vici).* Caton, célèbre romain, doué d'une âme grande et pleine d'énergie, voit la liberté dans les fers: il se donne la mort pour ne pas être témoin de l'assujettissement de sa patrie. César, de retour à Rome, y reçoit les plus grands honneurs. Bientôt il fut nommé dictateur et empereur; ses volontés devinrent la loi suprême. Il affecta d'abord beaucoup de douceur dans ses manières, et chercha surtout à se concilier les coeurs et les esprits. La sagesse de ses lois et son zèle pour le gouvernement étaient bien propres d'ailleurs à en imposer. Mais quelque peine qu'il se donnât pour cacher ses vues ambitieuses sous le voile des dehors les plus aimables, les vrais républicains n'en supportaient pas moins impatiemment leur sujétion. Ce qui aigrit encore leur ressentiment, c'était la découverte qu'ils firent qu'il ambitionnait le titre de roi, si détesté des Romains. Une conspiration s'étant formée contre la vie de César, il fut poignardé en plein sénat par M. Brutus et ses complices. Le consul Marc-Antoine, indigné de cet horrible attentat, harangue le peuple, l'attendrit sur le sort de César, si grand par ses hauts faits d'armes et par toutes ses belles qualités. Il fait lecture du testament de cet homme illustre qui renfermait des legs considérables pour le peuple romain. La reconnaissance et le discours de Marc-Antoine échauffent les têtes au point que la populace voulait mettre le feu aux maisons des conspirateurs. Ils ne purent se soustraire à la vengeance du peuple, qu'en prenant promptement la fuite.

45.

CHAPITRE V.

tave-Auguste, empereur. Conquête de la Norique et de la Pannonie par les Romains.

Le jeune Octave, fils adoptif de Jules-César, qui tait son grand-oncle, informé de la fin tragique de ce éros, accourt d'Apollinie où il étudiait l'éloquence, et e déclare l'héritier du défunt. Marc-Antoine s'oppose ses vues. Octave, qui n'avait alors que dix-huit ans, end son patrimoine pour acquitter les legs contenus ans le testament de César. Le peuple prend parti our Octave et condamne la conduite d'Antoine. Ces eux hommes, tantôt unis d'intérêts, tantôt opposés l'un l'autre, finirent par se faire la guerre. Le sénat qui e voyait méprisé par les deux chefs de parti, mais qui 'était pas assez fort pour les réduire sous son obéissance, les laissa s'entre-détruire. Enfin, ayant été intruits qu'Antoine vaincu par Octave s'était retiré aurès de Lépide dans la Gaule transalpine, il crut ne evoir plus garder de ménagement envers Octave. Pluieurs mortifications qu'on fit essuyer à celui-ci l'irritèrent llement, qu'il alla rejoindre Antoine et Lépide. S'étant ntendus ensemble ils se partagèrent le souverain pouoir pour cinq ans sous le nom de triumvirs. Lépide evait demeurer à Rome; Octave et Antoine se chargèrent de combattre les conjurés. Octave marcha vers lome à la tête d'une armée; il se fit nommer consul,

quoiqu'il eût à peine vingt ans, et fonda sa puissance sur l'affreux système de la terreur. Il exerça les plus horribles proscriptions: deux cents sénateurs, parmi lesquels se trouvait l'éloquent Cicéron, et plus de deux mille chevaliers furent mis à mort. On défendit sous peine de la vie de donner un asile aux proscrits; on alla même jusqu'à promettre des récompenses à ceux qui les tueraient. Brutus, Cassius et les autres meurtriers de César avaient été condamnés à mort; mais ils étaient soutenus par une armée formidable. Octave et Antoine se rendirent dans la Macédoine, où Brutus et Cassius
41. s'étaient réunis. Cette guerre se termina par la déroute générale de ces deux républicains qui, ne voulant pas survivre à la liberté qu'ils croyaient anéantie, se percèrent de leur épée. Octave, dont l'ambition veillait sans cesse, se voyant débarassé de ces deux ennemis dangereux, commença par dépouiller Lépide du peu d'autorité qu'il avait, et commanda au lieu de lui dans Rome. Antoine part pour l'Asie. Il commet des fautes graves. S'étant laissé séduire par les charmes de Cléopatre il s'oublie auprès de cette femme trop fameuse. Il prodigue l'or et les richesses des provinces en faveur des enfants nés de cette funeste union, et déshonore le nom romain. Octave profite de ces circonstances; il accuse son collègue devant le sénat. On résolut de faire la
32. guerre à Antoine. Octave va chercher son ennemi. Celui-ci combattait avec avantage sur le continent; mais inspiré par Cléopatre il ose se mesurer avec son rival sur la mer. La bataille navale d'Actium se donne. Pendant le combat Cléopatre se sauve avec ses galères; rien ne peut retenir Antoine qui abandonne son armée pour suivre cette princesse. Octave, ou plutôt Agrippa son général, remporte la victoire. L'Égypte fut conquise, et Antoine au désespoir se donna la mort à Alexandrie.

La reine, qu'on destinait à orner le triomphe d'Octave, mourut courageusement par le poison.

La bataille d'Actium avait décidé de la destinée de Rome, qui ne conserva plus que l'ombre d'une république. Octave, parvenu au suprême pouvoir, obtint du sénat le titre d'*Auguste* qu'il avait paru désirer. Ce prince, qui était à la fois orateur, philosophe et homme d'état, persuadé qu'un régime tyrannique ne pouvait être durable chez un peuple accoutumé à être libre, changea tout à coup de conduite. La clémence mêlée à propos de sévérité prit la place des actes de violence et de cruauté qui avaient signalé le commencement de son règne. Pour mieux en imposer il voulut ou feignit de vouloir abdiquer, et il déclara qu'il remettait la souveraine puissance au sénat et au peuple; mais on le prie de rester encore pendant dix ans à la tête du gouvernement: il y consent à condition qu'il serait libre de le quitter, sitôt que l'État n'aurait plus besoin de ses services. Octave-Auguste, quoique réellement maître de tout, se contenta néanmoins toujours du titre honorable de *César* et *Empereur*, titre peu propre à alarmer, puisqu'il était sans pouvoir au temps de la république. Ce prince, plus habile politique que grand capitaine, sut adroitement couvrir ses opérations sous le voile des formes républicaines. Il laissa au sénat ses charges; comme auparavant le peuple se rassemblait pour les élections, mais Auguste gouvernait les comices. En un mot il régnait en monarque, quoique le sénat et le peuple parussent jouir de leurs anciens droits. 30.

Jusqu'au temps de Jules-César la Norique et la Pannonie n'avaient pas été beaucoup inquiétées par les Romains. Outre qu'ils ne connaissaient que peu ou point du tout ces contrées, ils savaient qu'elles étaient habitées par des peuples braves jusqu'à la témérité et ex-

trêmement jaloux de leur indépendance. Ils savaient aussi qu'il serait d'autant plus dangereux d'entreprendre la conquête de ces provinces, qu'une longue chaîne de hautes montagnes, de bois épais et de larges fleuves, les rendaient inaccessibles du côté de l'Italie, et que du côté du Rhin la forêt hercynienne opposait un passage non moins difficile à franchir. De sorte que, selon toutes les apparences, les Romains n'auraient pas songé à troubler le repos dont jouissaient les habitants de ces contrées, si ces derniers n'avaient eux-mêmes, par leurs incursions continuelles sur les côtes adriatiques et dans la haute Italie, attiré l'attention de leurs fiers et puissants voisins, et excité leur ressentiment. Encore du vivant de Jules-César (44 avant J. C.) les Romains, sous les ordres de Décimus-Brutus, l'un des ennemis de ce grand homme, en étaient venus aux mains avec les peuples des Alpes qui avaient commis des ravages sur le territoire de la République. Lucius-Antoine, frère du triumvir, avait continué cette guerre. Octave, voulant par une vaste entreprise se montrer digne d'être l'héritier de Jules-César, conçut le projet de subjuguer entièrement ces nations barbares, et de réunir, par la voie de l'Illyrie, la Grèce à l'Italie. Pour commencer à mettre ce dessein en exécution, Térence-Varron fut envoyé, l'an 33, contre les *Salasses* qu'il réduisit plutôt par trahison que par la force des armes. Il partagea leurs terres entre les soldats de la cohorte prétorienne, et vendit comme esclaves les hommes en état de porter les armes. Asinius-Pollion désarma les *Dalmates*, et les força à exploiter les mines pour satisfaire la fougueuse avidité des vainqueurs. Les *Pannoniens sauvages*, cantonnés entre le Danube, la Drave et la Save, furent domptés par Vibius; il leur fit jeter les armes dans ces fleuves, afin qu'elles allassent annoncer aux habitants des rivages

jusqu'à la mer le sort qui attendait les peuples qui se montreraient rebelles aux lois des Romains. Octave en personne marcha contre les *Carnes* et les *Japydes*. Il mit le siège devant *Metulum*[1]; plusieurs attaques furent vigoureusement repoussées, et Octave même reçut une blessure; mais enfin la place fut emportée d'assaut. Les Japydes, réduits à l'extrémité, mettent le feu à leur maison de ville et périssent glorieusement les armes à la main. Metulum éprouva le sort de Numance et de Carthage; tous les vieillards, femmes et enfants devinrent la proie des flammes.

Plus d'une fois les Pannoniens tentèrent de sécouer le joug des Romains, tandis que les peuples germaniques, de leur côté, faisaient fréquemment des irruptions dans la Gaule transalpine. Les *Camoniens* (en all. *Camunnen*) et les *Venonais celtogaulois*, deux petites peuplades, dont le nom s'est conservé dans *Val camonica* et dans *Vintschgau* en Tyrol, eurent même la hardiesse d'envahir et de saccager les cantons d'Italie voinsins de leurs montagnes; ce qui irrita les Romains au plus haut degré. Publius-Silius fond sur ces peuples téméraires, les défait, les poursuit et porte le fer et le feu dans leurs demeures sauvages. *Tibère* et *Drusus*, que Livie, épouse d'Octave, avait eus d'un premier mari, reçurent alors ordre d'entreprendre une grande expédition contre les Celtogaulois et autres habitants des Alpes. Tibère, sortant des Gaules, après avoir passé le Rhin, se porta avec son armée vers le lac de Constance[2]. Il remonta 13.

[1]) Selon quelques historiens *Moedling* dans la basse Carniole, et selon d'autres *Laas* dans la Carniole intérieure, où il existe encore un petit village appelé *Metulla*.

[2]) Ce lac était anciennement appelé *l'eau acronique* ou *rénède*, et aussi *lac Brigantin* (lacus brigantinus) du nom du chef-lieu des Brigantes, habitants de ces rivages.

ensuite jusqu'à la source du Danube, où il trouva les *Vindons* du Lech ou *Vindéliciens*. Ayant attaqué et vaincu ce peuple il fonda, dans une belle et vaste plaine, au confluent du dit fleuve et de la Wertach, la plus brillante des colonies romaines (*colonia splendidissima*); il la nomma en l'honneur de l'Empereur son beau-père *Augusta Vindelicorum*, présentement *Augsbourg*. En même temps l'armée romaine commandée par Drusus pénétra, en plusieurs colonnes, dans les Alpes tyroliennes, et s'avança jusqu'aux bords de l'Inn, de l'Iller et du lac de Constance. Ce fut peut-être à cette occasion que *Campodunum* (aujourd'hui *Kempten*) échangea son ancien nom celtique en celui de *Drusomagus*, qui veut dire habitation de Drusus.

La réunion des armées des deux frères s'étant ainsi effectuée, ces généraux continuèrent leurs opérations. L'histoire ne nous a point transmis les détails de cette campagne; mais le résultat en fut que les Romains, après avoir vaincu et dompté les peuples des Alpes, et soumis la *Vindélicie* et la *Rhétie*[1]), s'emparèrent aussi de la *Norique* et de la *Pannonie*, et étendirent les limites de leur Empire jusqu'à la Dacie (Moldavie, Valachie et Transylvanie), et jusqu'aux bords du Dniester. L'année où les Romains firent la conquête de la Norique et de la Pannonie est incertaine. Appien même, tout bien instruit qu'il était des faits historiques de ce temps-là, n'a pu nous l'apprendre. Il est probable que ce

1) Ces pays confinaient du côté de l'orient aux alpes noriques et à l'Inn, du côté de l'occident au mont Adula (mont S. Gothard), au Rhin, et au lac de Constance, du côté septentrional au Danube. Vers le sud ils avaient pour limites les quatre lacs, appelés le lac Majeur, le lac de Côme, celui d'Iséo et le lac de Garde. Ainsi ils comprenaient à peu près une partie de la Souabe, le Tyrol, le pays des Grisons, la Valteline, le Vorarlberg, le duché de Bavière et Passau.

grand événement a eu lieu dans la première campagne, c'est-à-dire l'an 13 ou 14 avant J. C. Toutefois ce ne fut, à ce qu'on croit, que sous le règne de l'empereur Claude, que ces pays, de même que la Rhétie, devinrent effectivement provinces romaines, et eurent une organisation et des limites fixes.

CHAPITRE VI.

État et situation de la Norique et de la Pannonie sous les Romains. Tibère. Herman et Marbod. Marc-Aurèle. Le Christianisme. Constantin-le-Grand.

Octave-César-Auguste, satisfait d'avoir reculé les frontières de son Empire jusqu'aux rives du Danube et du Rhin, résolut, en prince sage et éclairé, de ne pas outre-passer le but qu'il s'était proposé par cette guerre, mais de se tenir dans les bornes que la nature elle-même semblait lui prescrire. Cependant, pour protéger ses états contre les peuples barbares qui traversaient fréquemment le Rhin et le Danube pour piller et ravager, il fit construire d'immenses fortifications sur les bords de ces fleuves, et y placer un nombre de troupes suffisant pour en défendre le passage. Drusus fit bâtir sur les rivages du Rhin cinquante châteaux forts, et commenda huit légions qui étaient chargées de veiller à la sûreté de cette frontière. Le Danube forma bientôt une barrière non moins infranchissable. Les hauteurs qui dominaient le fleuve et ses environs, tous les points qui offraient la possibilité d'un passage, furent garnis de citadelles, de tours (*Turres* ou du grec *πυργος*, d'où *Burgus*, Bourg), de pallisades et de fossés à eau. On éleva en outre dans les défilés des montagnes, entre les précipices et les torrents, des châtelets ou fortins, propres à en défendre le passage; et on établit de distance en distance des camps retranchés et des quartiers de cantonnement

(*stativa, praesidiaria castra legionum*). Cette formidable ligne de défense était appelée la grande frontière de l'Empire sur le Danube (*limes ad Danubium inter Romanos et Barbaros*), le cordon citérieur des limites et le boulevard de l'Italie et de l'Illyrie (*praesidia citeriora, munimen Italiae et Illyrici*). Au-delà du Danube était la Grande-Germanie. Cette contrée, qui n'offrait encore qu'un vaste désert plein de landes, de marais, de lacs et de bois, était habitée par une foule de petits peuples, plus ou moins nombreux. Une liberté naturelle remplaçait chez eux les bienfaits de la civilisation. Accoutumés à une vie vagabonde, et ennemis des domiciles fixes, ils passaient d'une rive d'un fleuve à l'autre et changeaient fréquemment de foyers. Ce qui fit qu'on les désignait communément sous le nom de *Suèves*, c'est-à-dire rôdeurs ou nomades, jusqu'à qu'ils prirent celui de *Germains*, ainsi qu'il a déjà été rapporté. Cependant toutes ces peuplades avaient des noms particuliers, dont plusieurs, comme entre autres les *Gètes*, les *Lujens*, les *Mugillons*, les *Simaniens*, les *Hermundures* et les *Narisques*, ont été cités par Ptolémée, Strabon et Tacite. Mais les *Marcomans* et les *Quades*, qui étaient cantonnés vis-à-vis de la Norique et de la haute Pannonie, le long de la rive gauche du Danube, depuis l'Inn jusqu'au-delà de la Raab, avaient une telle prépondérance sur les autres nations de la Germanie, que leur nom figure seul dans l'histoire, et fit bientôt disparaître tous les autres. Les noms que portent encore aujourd'hui divers endroits et rivières en nos provinces, ont tant de rapport avec ceux de quelques-uns des peuples précités, qu'on est tenté de croire que c'est à ces derniers qu'ils doivent leur existence. C'est ainsi qu'on se plaît à attribuer aux Mugillons et aux Narisques l'origine du nom de deux fleuves dans le canton dit *Muhl-*

viertel, appelés *Mughil* et *Muhel*, et de la *Narn*, autre rivière, et à faire dériver des Lujens le nom du ruisseau *Luinsitz*, à présent Lainsitz, de *Lujenfeld*, aujourd'hui Lugenfeld, de *Luitschau*, Lischau (*Luciorum augia*), de *Liuben*, Loiben entre Wachau et Crems; de *Luiz*, *Litsch*, *Lujmannes*, Loimans près d'Eisgarn; de *Luibendorf*, dans le voisinage de Horn, de *Lujerwald* (forêt des Lujens) etc. etc.

Octave-Auguste, qui connaissait très-bien l'importance des pays que ses armes venaient de conquérir, et qui attachait surtout un grand prix à la conservation de la Norique et de la Pannonie dont il sut bientôt apprécier toute la valeur, s'appliqua avec un soin particulier à la culture et à l'organisation de ces provinces. Il fit construire de très-belles et grandes routes depuis Altino et Verone jusqu'aux bords du Danube. Il établit dans la Norique et dans la Pannonie un grand nombre de colonies. Comme celles-ci étaient gouvernées d'après les lois des Romains, qu'elles jouissaient des mêmes droits civiques et avaient les mêmes moeurs, les mêmes besoins et les mêmes connaissances qu'eux; et qu'on accordait en même temps aux indigènes de mérite le droit de bourgeoisie romaine, il se forma bientôt au milieu de ces pays conquis un peuple de Romains, qui s'accrut rapidement par les mariages qu'ils contractèrent avec les Celtogaulois et les anciens habitants de ces contrées. Ces alliances s'effectuèrent avec d'autant plus de facilité que selon le témoignage de Cassiodore, secrétaire intime de Théodoric, roi des Ostrogoths, les peuples barbares avaient une grande inclination à épouser des femmes romaines (*antiqui barbari, qui elegerint, romanis mulieribus, nuptiali foedere, sociari*).

Lorsque les Romains prirent possession de la Norique et de la Pannonie, il y avait déjà plusieurs villes

en ces pays; mais le peu que les annalistes nous en rapportent est si incertain et repose sur des appuis si débiles, qu'on n'en peut tirer aucune conclusion raisonnable. *Carnunte* et *Aquilée* sont les seules villes marquantes en nos provinces dont l'histoire de ces temps ait fait mention. *Vindobona*, cette colonie des Vindes, dont il a déjà été parlé, existait à la vérité aussi, mais elle était encore de si peu d'importance qu'elle ne méritait pas d'occuper une place parmi les cités de nos cantons.

Sous la domination des Romains les villes ou municipes, bien qu'ils fussent soumis aux mêmes magistrats que les colonies, s'administraient d'après leurs propres institutions et coutumes; car il était de la politique de ce peuple conquérant de ne jamais forcer les nations vaincues à recevoir leurs lois. Mais les prérogatives dont jouissaient les colonies étaient si grandes, que les municipes enviaient le sort des premières et renonçaient souvent volontairement à leurs lois et usages, pour adopter ceux des Romains qui en retour leur déféraient le droit de cité. Les habitants des municipes étaient divisés en trois classes. Les sénatoriens, c'est à dire ceux qui étaient habiles à posséder une charge au sénat, formaient la première; ensuite venaient les chevaliers ou nobles, et la dernière classe était celle du peuple. Outre les municipes et les colonies, il y avait encore des établissements nommés *Mansions* et *Mutations (mansiones et mutationes)*. Les premières servaient de logement et de lieu de repos aux troupes dans leurs marches et aux autres voyageurs: les dernières étaient à l'usage des magazins, des relais et de la poste; ces établissements se trouvaient sur le bord des grands chemins, comme de notre temps les auberges et les maisons de poste.

Pour faciliter la surveillance des provinces on les

partagea en districts qui furent appelés *conventus*. Le préteur ou gouverneur du pays, conformément à ses instructions, les parcourait tour à tour; il y convoquait une assemblée des notables et prud'hommes du canton. Dans ces assises il rendait la justice, terminait par arbitrage les affaires des particuliers, percevait les deniers publics, dirigeait l'élection des magistrats, et exerçait la haute et moyenne police dans toute son étendue. En même temps on eut soin d'instruire les indigènes dans les lois, les moeurs, les usages, les arts et sciences des Romains; et on les laissa participer, du moins en apparence, aux brillants avantages attachés à l'honneur d'appartenir à la grande nation. Aussi, les peuples de la Norique et de la Pannonie, s'accoutumant peu à peu à leurs nouveaux maîtres, vivaient avec eux en bonne intelligence; et, loin de songer à rompre leurs liens, ils auraient peut-être fini par les chérir, si les Romains avaient continué à suivre les principes d'équité et de modération par lesquels ils s'étaient conduits dans le commencement.

Pendant que ce peuple-roi cherchait à consolider sa domination en nos contrées, Octave-Auguste exerçait dans Rome toute l'autorité d'un monarque. Mais connaissant l'aversion du sénat et du peuple pour le pouvoir absolu, il évitait soigneusement d'en porter le nom. Pour endormir la jalousie des Grands il flatta leur orgueil; il accepta la charge de consul et de tribun à vie, avec la dignité de pontife, et partagea les provinces avec le sénat. Celui-ci obtint les pays dont les Romains étaient depuis longtemps paisibles possesseurs; ils furent nommés *provinces communes*, *populaires*, *sénatoriales (provinciae publicae*, *populares*, *senatoriae)*. Auguste se reserva les pays limitrophes des états étrangers qui, étant le plus exposés aux attaques ennemies, exigeaient une plus grande sollicitude et vi-

gilance que les autres, mais où étaient aussi concentrées toutes les forces militaires de Rome. Ces provinces, appelées *provinciae Imperatorum*, *Caesarum*, furent aussi désignées plus tard sous le nom de *prétoriennes (praetoriae)*, parce que le préfet du prétoire impérial ou colonel des gardes exerçait dans les pays conquis la suprême autorité, tant civile que militaire. Les provinces du sénat étaient gouvernées par des proconsuls et par des procurateurs, et celles de l'empereur par des propréteurs, légats d'Auguste, et par des préfets *(praesides provinciae)*. Les proconsuls du sénat jouissaient de plus grands honneurs extérieurs que les légats et lieutenants de l'empereur. Les premiers ne sortaient que précédés de licteurs; les derniers n'avaient pour gardes que des soldats; mais la force et la victoire, qui, accompagnaient partout ces guerriers, imprimaient bien plus de respect et d'admiration que l'appareil pompeux qui entourait les autres.

L'empereur Octave-Auguste se voyant en tranquille possession de l'empire souverain, et n'ayant plus d'ennemis extérieurs à combattre, ferma pour la troisième fois le temple de Janus; ce qui était pour ce temps-là un phénomène très-remarquable.

Les décrets de la Providence étaient accomplis. Rome était la maîtresse du monde; la paix régnait dans l'univers. Alors, le verbe de Dieu, Jésus-Christ, ce sage législateur des Chrétiens, dont la morale est à la fois si sublime et si pure, naquit à Bethléem en Palestine, sous le règne d'Hérode, roi de Judée. Cette illustre naissance, annoncée depuis tant de siècles par les patriarches et les prophètes, eut lieu l'an de Rome 753. Les chronologistes modernes la placent quatre ans plus tôt; l'ère vulgaire commence à cette époque.

l'an I de l'ère vulgaire

Sous le gouvernement des Romains la civilisation, qui depuis l'arrivée des Celtogaulois dans la Norique et dans la Pannonie n'y avait fait que des progrès fort lents, se développa d'une manière extraordinaire. Plus éclairés et plus actifs que leurs prédécesseurs, les Romains étaient à peine maîtres de ces provinces, qu'ils furent au fait de la richesse de leurs productions et des ressources abondantes qu'elles renfermaient. Toutefois plus ils sentaient l'importance de cette acquisition, et plus ils s'occupèrent des moyens de la conserver à leur Empire. Malgré le calme qui régnait en ces pays et l'accord qui subsistait entre les indigènes et les Romains, ceux-ci appréhendaient toujours que ces nations qui, comme ils savaient bien, n'avaient renoncé qu'avec regret à leur heureuse indépendance et simplicité, chercheraient tôt ou tard à s'affranchir de leur sujétion. Cette crainte, que fortifia encore la connaissance qu'avaient les Romains de l'esprit belliqueux et intrépride de ces peuples, dont même quelques-uns, comme p. e. les *Taurisques*, retirés dans des montagnes et rochers inaccessibles, avaient su se soustraire au joug des vainqueurs, fit prendre à ces derniers des mesures de précaution et de sûreté, qui en effet étaient bien propres à prévenir le mal qu'ils redoutaient. Les jeunes gens en état de porter les armes furent transférés en Italie ; on vendit comme esclaves les individus indisciplinables, et d'autres furent apprivoisés et amollis par l'appât des jouissances du Midi. On distribua pour récompense aux soldats romains, qui avaient bien mérité de la patrie ou qui n'étaient plus en état de servir, des terres d'une grande étendue qu'ils défrichaient et faisaient fructifier ; et on suivit en général un système de politique qui tendait évidemment à disperser et à extirper peu à peu la population indigène du pays. Cette conduite violente et arbitraire mit les esprits dans une

ınde fermentation, qui s'accrut encore par les nom-
ıux enrôlements que les Romains ne cessèrent de faire
s tard en ces provinces.

Comme dans la suite les Pannoniens et les No-
ues servirent sous les enseignes des Romains, et prirent
› part très-active aux guerres que ceux-ci eurent à
ıtenir, il ne sera pas superflu de donner une idée de
tat militaire de cette célèbre nation. L'armée était
mposée de citoyens romains, d'alliés et de troupes
ıiliaires. Les alliés n'avaient d'autre solde que du
. Les troupes auxiliaires fournies par les étrangers
ient payées par jour. Les légions romaines étaient
› troupe choisie de cavaliers et de fantassins. L'in-
ıterie et la cavalerie était divisée en dix compagnies.
ı centuries formaient chaque compagnie ou cohorte d'in-
ıterie, et les compagnies de cavalerie ou escadrons
aient trois décuries; ainsi la légion était composée de
ixante centuries et de trente décuries. Le chef d'une
ırie se nommait décurion, et le chef d'une centurie
ıturion. Six tribuns commandaient l'infanterie, et un
ıl officier, nommé préfet, la cavalerie. Ces officiers
aient au-dessus d'eux des lieutenants et un général.
ı distinguait quatre espèces de soldats; les premiers,
ıs jeunes gens, étaient armés à la légère. Suivaient
piquiers qui étaient un peu plus âgés. La troisième
sse portait des boucliers, et elle était armée de sa-
›s. La quatrième classe était composée de vieux sol-
ts; ils combattaient au troisième rang, et ils avaient
ır armes des boucliers, des piques et des sabres. Les
ıeignes des Romains étaient une aigle, un loup, un
ıotaure, un cheval et un sanglier. L'aigle était l'en-
gne des seules légions. Les empereurs y ajoutèrent
éphant, le sphinx et le dragon. La cavalerie avait
ısi les siennes; c'étaient des espèces de voiles suspen-

dues à une pique; elles étaient mêlées de pourpre en forme de flammes. Les noms des empereurs étaient écrits sur ces étendards. Les Romains avaient des gardes qui étaient nommées cohortes ou gardes prétoriennes. Elles accompagnaient toujours le général et gardaient sa personne. Sous les empereurs elles devinrent bien funestes à l'État, et acquirent une autorité semblable à celle des Janissaires, qui ôtaient et donnaient l'empire au gré de leurs caprices ou passions. Aux temps de l'empereur Auguste toute l'armée romaine ne se montait qu'à vingt-cinq légions, ce qui faisait environ 150,000 hommes d'infanterie et 13,500 de cavalerie, sans compter les troupes auxiliaires, les cohortes prétoriennes, les gardes municipaux etc. On ne verra pas sans surprise à quel nombre prodigieux l'armée romaine fut portée sous les successeurs d'Octave. La discipline militaire était excellente. C'était une règle inviolable, que quiconque avait abandonné son poste ou laissé ses armes dans le combat, était puni de mort; et l'on a vu plus d'une fois des généraux condamner à mourir leurs enfants, pour avoir sans leur ordre gagné une bataille. Les soldats romains étaient d'une force, d'une adresse et d'une agilité extraordinaire. Ils durent ces qualités aux exercices du corps auxquels ils s'appliquaient sans cesse, ainsi qu'au travail continuel qu'on leur faisait faire. Marius, pour vaincre les Cimbres et les Teutons, commença par employer ses troupes à détourner les fleuves; Sylla, voyant que les soldats de son armée étaient effrayés de la guerre contre Mithridate, les fit tant travailler qu'ils demandèrent le combat comme la fin de leurs peines; et Scipion-Nasica, sans besoin, fit construire une flotte par les siens. On voit par là que les Romains regardaient l'oisiveté comme leur plus dangereux ennemi. La santé robuste dont jouissaient les soldats n'était pas un des

moindres avantages de cette vie active. Aussi ne remarque-t-on pas dans l'histoire que les troupes romaines, qui ont fait la guerre en tant de climats différents, aient essuyé de très-grandes pertes par les fatigues et maladies, qui aujourd'hui enlèvent souvent plus de monde que le fer et le feu de l'ennemi. Rien n'est plus propre à détruire la constitution du soldat, que le passage rapide d'un travail extrême à une extrême oisiveté. Si un Romain avait commis quelque faute, on le saignait par la raison que, la force étant la qualité principale de l'homme, c'était le dégrader que de l'affaiblir.

On comprendra fort bien qu'une discipline si sévère et si opposée au caractère de peuples, accoutumés à ne travailler qu'à leur volonté et à combattre pour leur intérêt bien plus que pour la gloire, ne fit que les indisposer encore davantage contre les Romains. Ce mécontentement augmenta au point que les Pannoniens, moins patients ou plus maltraités peut-être que les habitants de la Norique, résolurent de profiter du premier bon moment qui se présenterait, pour se délivrer du joug qui les opprimait. La guerre qui éclata quelque temps après entre les Romains et *Marbod*, roi des *Marcomans*[1]), leur fournit une occasion favorable à l'exécution de leur projet. Les Marcomans qui, dans le temps où les Romains attaquaient les Gaules, étaient cantonnés entre le Rhin et le Danube, non loin de l'Helvétie, avaient suivi la bannière d'Arioviste dans la guerre que celui-ci eut à soutenir contre Jules-César. Six lustres s'étaient depuis écoulés, lorsque Marbod, trouvant que les Romains étaient des voisins trop dangereux, jugea à propos de quitter avec les siens les

[1]) En allemand *Markomannen*, de *Mark-Mannen* (*Gränzkrieger*), ce qui veut dire gens de limites ou soldats de frontière.

bords du haut Rhin et du Mein qu'il occupait. Il se porta plus avant dans la forêt d'Hercynie, et parvint à réunir sous ses drapeaux les différentes peuplades qui erraient çà et là dans les bois et marais, depuis le Danube jusqu'au-delà de l'Elbe. Il chassa les *Boïens* de la Bohème, et se rendit maître de cette contrée, dont il fit le centre de son nouvel Empire, laissant toutefois au pays son ancien nom (*Bojohemum*), qui lui est resté depuis. Les Boïens en partie se mêlèrent avec les Marcomans, et en partie passèrent près de Passau (*Bojodurum*) sur la rive droite du Danube, où ils se disséminèrent par bandes dans les plaines qui se trouvent entre le Lech et l'Inn et jusqu'au lac de Neusiedl, au-delà des confins de la Norique et de la Pannonie, et qui furent appelées le *désert des Boïens*. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque précise, où cet événement arriva; on est néanmoins fondé à croire, que ce fut peu de temps avant que Tibère et Drusus entreprirent leur expédition contre les peuples des Alpes. Marbod, qui par la force de ses armes ou par son habile politique avait soumis les nations voisines, bâtit en Bohème une ville et résidence royale (*Bojohemum*, autrement nommé *Boviasmum*, *Bubienum*, *Maroboduum*). Il s'entoura de gardes et entretint une armée de 70,000 guerriers bien équipée et toujours prête à marcher, ainsi qu'un corps de 4000 hommes de cavalerie. Comme il avait reçu son éducation à Rome, il connaissait aussi bien les principes politiques des Romains que leur manière de faire la guerre. Il résolut de suivre en tout les mêmes maximes qu'eux. En conséquence il ne fit rien qui pût leur donner de justes sujets de plainte, quoiqu'il leur fit entrevoir en même temps qu'il ne les redoutait point. Mais l'empereur Auguste n'eut pas autant de ménagement. Ne voulant point souffrir si près de ses États un peuple

qui, avec une célérité presque sans exemple, avait su, au milieu des forêts, fonder un puissant Empire, et qui lui paraissait être très-capable de lui enlever la Pannonie et la Norique, donna ordre à Tibère d'attaquer Marbod sur tous les points. Tibère rassemble ses légions près de Carnunte, ville peu distante des limites de la Norique (*Carnunti*, dit expressément Paterculus, *qui locus ab hac parte Norico proximus, exercitum qui in Illyrico manebat in Marcomannos ducere orsus est*). Sentius-Saterninus devait se porter par le pays des Cattes et la forêt hercynienne sur les flancs et les derrières de l'ennemi, pendant que Tibère lui-même passerait le Danube pour l'attaquer en front. Déjà ce dernier général avait opéré ce passage et était sur le point de livrer bataille, lorsque des couriers lui apportèrent la nouvelle que les *Pannoniens* et les *Dalmates* s'étaient soulevés, et avaient massacré tous les Romains dont ils avaient pu se saisir. En effet, à peine ces peuples, impatients de rompre leur fers, avaient-ils vu partir les troupes romaines, qu'ils s'étaient levés en masse et avaient rassemblé une armée de 800,000 combattants. Elle était commandée par trois chefs, habiles dans l'art de la guerre, dont l'un se nommait *Pinnétès* et les deux autres *Bato*. Une colonne était destinée à faire une invasion en Italie, et l'autre à se rendre dans la Thrace et dans la Macédonie, où il y avait aussi un grand nombre de mécontents; une partie de leurs forces devait rester pour garder le pays. Après avoir fait main basse sur tout ce qu'ils avaient trouvé de Romains, les insurgés se mirent en marche vers les lieux de leur destination. L'armée, qui devait agir en Italie, était la plus nombreuse. Elle franchit les alpes juliennes et fondit sur les Etats romains situés au-delà de ces montagnes. Instruits dans l'art militaire par ceux-mêmes

6.

qu'ils allaient combattre, et guidés par la valeur intrépide qui leur était naturelle et qu'animait encore l'esprit de vengeance, les Pannoniens mirent bientôt Rome dans une telle alarme que l'empereur Auguste dit en plein sénat, que, si l'on ne prenait des mesures promptes et efficaces pour arrêter les progrès de l'ennemi, celui-ci pouvait être dans l'espace de dix jours aux portes de la capitale. Il est présumable, que la puissance romaine aurait été dès-lors anéantie, si Tibère n'était parvenu à faire promptement la paix avec Marbod, lequel, ajoutant foi aux suggestions du rusé Tibère, qui lui peignait *Herman*, prince des *Chérusques,* comme un rival dangereux, se laissa aisément persuader à un raccommodement avec Rome.

Tibère, secondé par Germanicus, fils de Drusus, dirigea alors toutes ses forces contre les Pannoniens. Ceux-ci se défendirent longtemps avec le plus grand courage; et, sans la désunion qui se mit entre les chefs des insurgés, les Romains seraient difficilement venus à bout de les faire rentrer dans l'obéissance. L'un des deux Bato laissa dans une bataille échapper Tibère qui était enveloppé de toutes parts; et lorsqu'enfin, après bien des efforts, les Romains eurent gagné le dessus, il se remit lui-même entre les mains des vainqueurs, qui l'envoyèrent chargé de présents et de décorations à Ravenne, où il fixa son domicile. Peu de temps après, les Romains parvinrent à réduire entièrement les Pannoniens qui, attaqués et poursuivis sans relâche par des troupes qui leur étaient supérieures à tous égards, et affaiblis encore par la faim et les maladies, ne pouvaient soutenir plus longtemps une lutte aussi inégale.

Rome, pour reconnaître les services signalés de Tibère, lui décerna des honneurs extraordinaires, parmi lesquels se distinguaient deux arcs de triomphe qui furent

érigés à Carnunte, principale place d'armes de ce grand général, et dont on voit encore aujourd'hui des restes à Petronel. De son côté, Tibère, triomphateur et Proconsul de Pannonie, éleva à Vindobona, dont ce prince avait fait, à ce qu'il paraît, un lieu de campement et un poste d'observation dans le cours de ses opérations militaires, un monument à Jupiter, en accomplissement d'un voeu qu'il avait fait sans doute dans un des moments critiques où il s'était trouvé. C'est le plus ancien monument des Romains en Autriche dont on ait connaissance; il portait pour inscription:

J. O. M.
Tib. Claud. Censor. P. Proconsul.
V. S. J. M.

(Tibère-Claude, censeur et proconsul de Pannonie, s'acquitte avec joie du voeu fait à Jupiter le plus Grand, le Meilleur).

À peine le calme fut-il rétabli dans les provinces insurgées, qu'un nouveau coup vint frapper les Romains. *Herman* ou *Arminius*, jeune héros, plein d'esprit et de valeur, à la tête de ses *Chérusques*[1]) et d'autres peuples germaniques, surprit et extermina, dans la forêt de Teutobourg[2]), les légions romaines, commandées par Quintilius-Varus. Les principaux chefs de l'armée romaine, pour se soustraire à un vil esclavage, se donnèrent la mort; d'autres subirent une mort cruelle sur les autels des idoles; d'autres encore terminèrent ignominieusement leur vie par la corde, et plusieurs Romains de distinction devinrent esclaves chez les barbares qui les

[1]) Peuple ancien et puissant de la Germanie cantonné entre le Weser et l'Elbe.

[2]) *Teutoburgum* était situé en Pannonie, aux environs de Cinq-Églises (Fünfkirchen).

employèrent à la garde des pourceaux et aux travaux les plus pénibles.

La nouvelle de cette terrible défaite fit une telle impression sur l'empereur Auguste que, dans son désespoir, il s'écria à différentes reprises: „Varus, Varus, rends-moi mes légions!“ Cependant le chagrin, que lui causait cette disgrâce, n'était pas le seul qui affligeait son âme; il en avait d'autres de très-graves. Marcellus, son neveu et gendre, étant mort au grand regret des Romains, il avait donné Julie sa fille, veuve de Marcellus, en mariage à son brave général Agrippa, qui avec l'habile Mécène partageait toute l'affection et la confiance de l'Empereur. Agrippa n'ayant guère survecu à Marcellus, Octave jeta, malgré lui, les yeux sur Tibère qu'il n'aimait pas. Il l'obligea à répudier une épouse chérie pour recevoir la main de Julie sa fille; il adopta Tibère et le désigna pour son successeur. Mais cette princesse tenait une conduite si ouvertement désordonnée que son père se vit contraint de l'exiler. Sa petite-fille de même nom finit, comme sa mère, sa vie dans la honte et le bannissement.

Octave-César-Auguste, premier empereur ro-
14. main, termina enfin sa carrière, âgé de 76 ans, après en avoir régné environ 44. Parmi les grands hommes qui illustrèrent son règne on compte surtout Virgile, Horace, Tite-Live, Quinte-Curce, Tibulle, Properce et Ovide. Il condamna ce dernier à l'exil pour des raisons secrètes. Les habitants de *Caransebes*, ville du Bannat en Hongrie, prétendent savoir par une tradition transmise de main en main par leurs ancêtres, que c'est dans leur ville qu'Ovide fut rélegué, et qu'elle reçut son nom de *Cara mihi sedes*, comme ce grand poète se plaisait à appeler sa chère mais triste demeure. Virgile et Horace furent plus heureux qu'Ovide. L'em-

pereur Auguste les combla de ses faveurs; ce qui fut cause sans doute qu'ils le chantèrent dans leurs vers, et lui prodiguèrent des éloges bien supérieurs à son mérite.

Herman avait envoyé à Marbod la tête de Quintilius-Varus, comme un trophée qui semblait lui dire que le moment de la délivrance et de la vengeance était enfin arrivé. Mais le roi des Marcomans, qui était un prince très-fier, refusa dédaigneusement de recevoir cet hideux présent, et ne trahit ainsi que trop la jalousie qu'il avait du triomphe de celui qu'il regardait alors plus que jamais comme son rival. On voit par là que déjà dans ces temps reculés cette funeste passion commençait à semer parmi les nations germaniques cette discorde qui plus tard donna tant d'avantage à leurs ennemis, et qui conduisit si souvent l'Allemagne au bord de sa ruine. Herman, offensé de ce refus, mais plus encore du peu de patriotisme que Marbod venait de manifester, fit présenter la tête de Varus à Tibère, alors empereur, comme un gage de son amitié; mais en même temps il déclara la guerre au roi des Marcomans. On vit alors des Germains combattre les Germains. La bataille qu'ils se livrèrent avec une valeur égale, se termina par une grande perte de part et d'autre; mais Marbod, ayant refusé de risquer une nouvelle action, fut abandonné des siens et obligé d'implorer le secours des Romains qui, bien-aises de voir leurs ennemis se détruire eux-mêmes, n'eurent garde de le lui accorder. La mort du brave et victorieux Herman, qui fut indignement assassiné par les siens, tira Marbod d'embarras; mais ce ne fut pas pour longtemps. Gothwald, nommé en langue romaine *Catualde*, jeune prince germain, avait été expulsé de ses états par Marbod, du temps où celui-ci était encore dans toute la splendeur de sa gloire, et se trouvait depuis lors sous la protection des Ro-

17.

mains. Tibère, qui ne cessait de fomenter les divisions des Germains, résolut de se servir de Catualde, pour renverser l'empire de Marbod. En conséquence il fit répandre, par le premier de ces princes, dans les terres des Marcomans le bruit que leur roi négociait en secret pour les rendre sujets de Rome. La défiance s'empara des esprits, et à peine Catualde parut-il à la tête d'une armée, que la plupart des Marcomans se declarèrent pour lui et crièrent qu'il devait être leur roi. Marbod vaincu, trahi, abandonné, dépouillé de ses trésors et de ses états, se réfugia dans la Norique, et sollicita une seconde fois l'appui des Romains. Mais il n'obtint d'autre faveur de l'empereur Tibère que la permission de passer ses jours à Ravenne, où il eut quelque temps après la triste consolation d'apprendre que l'auteur de ses maux avait eu un sort pareil au sien. Détrôné à son tour par Vibille, duc des Hermundures, Catualde chercha un asile chez les Romains, qui lui permirent de se retirer à Forum-Julium dans la Gaule narbonnaise. On assigna à ceux qui avaient suivi Marbod et Catualde des habitations entre la Morave et la Waag, et leur donna pour roi Vannius de la nation des Quades.

Pendant que ces événements se passaient en nos provinces, les Germains, cantonnés dans le voisinage de la Gaule, faisaient des tentatives réitérées pour s'emparer de ce pays. Tibère était venu au secours des provinces menacées, et avait fait avorter l'entreprise de l'ennemi; cependant il aurait eu beaucoup de peine à les garantir de nouvelles irruptions, s'il n'avait eu en Germanicus, son neveu, un soutien puissant. Ce prince, qui joignait une habilité et une valeur peu commune au caractère le plus noble et le plus aimable, sut non-seulement retenir les Germains dans les limites de leur pays, mais

il alla même les combattre sur leur propre terre. Dans le cours de ses campagnes il pénétra jusqu'aux côtes de l'Océan, où les Cimbres, ou plutôt les Teutons, avaient eu jadis leurs demeures, et il y fit la découverte de la pêche et du commerce de l'ambre jaune. Les Romains trouvèrent le negoce de cette production si avantageux, qu'ils l'établirent à Carnunte, capitale de la Pannonie, qu'il contribua à rendre célèbre et florissante. Cependant la gloire qu'acquérait Germanicus dans la guerre contre les Germains, sur lesquels il remporta plusieurs victoires, inspira de la crainte à Tibère, prince à la vérité courageux et très-instruit, mais dissimulé, méfiant, fourbe et sanguinaire. Il rappelle son neveu sous le spécieux prétexte de lui procurer du repos. Le sénat, le peuple le comble d'honneurs. Tibère jaloux, haineux, en est piqué en secret et songe à se défaire de Germanicus. Celui-ci reçoit un commandement en Asie, où le poison mit bientôt fin à ses jours. L'empereur Tibère ne pouvant plus souffrir le séjour de Rome, où il n'était ni aimé ni estimé, fixa sa résidence à Caprée.

Tandis que ce prince s'abandonnait dans cette retraite aux plus grandes fureurs et débauches, la Judée, réduite en province romaine, était témoin du plus horrible attentat qui souilla jamais la terre. Jésus-Christ, ce sage par excellence, dont toute la vie n'avait été qu'un tissu de bienfaits, de prodiges, de vertus et de perfections, fut cruellement livré au supplice honteux de la croix, et accomplit ainsi le grand oeuvre de notre rédemption, prédit par les prophètes. Tibère fut assassiné trois ans après la mort du Sauveur par Macron, son ministre.

34.

Caïus-Caligula, fils de Germanicus, succéda à Tibère. Il fit d'abord concevoir les plus heureuses espérances; il donna des preuves de modération et de sa-

gesse; mais bientôt il changea tellement de conduite, que les peuples, qui avaient cru voir dans son avénement l'aurore du bonheur, eurent sujet de regretter Tibère. Caligula le surpassa en cruauté. La voix sacrée de la nature, les liens de la reconnaissance et des services reçus ne peuvent l'arrêter; il sacrifie tout à sa rage. Rien ne prouve mieux le caractère de ce monstre à figure humaine que ces mots sortis de sa bouche: „Plût aux dieux, dit-il, que le peuple romain n'eût qu'une seule tête qu'on pût abattre d'un seul coup!“ Ce tyran odieux ne régna que quatre ans; il mourut assassiné
41. par Chérea, tribun d'une cohorte prétorienne. Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula, le remplaça sur le trône.

Sous le gouvernement de ce prince Vannius, qui régnait depuis trente ans paisiblement sur les Marcomans et les Quades, s'attira la haine de ses sujets qui l'exilèrent. La cause de sa disgrâce furent Vangion et Sidon ses neveux, qui soutenus par Vibille, duc des Hermundures, s'emparèrent de la puissance souveraine. Vannius avait sollicité la protection des Romains et se flattait d'autant plus de l'obtenir qu'il s'était toujours comporté envers eux en ami fidèle et loyal; mais il fut bien trompé dans son attente. Attilius-Hister, préfet de Pannonie, ne fit autre chose en faveur du prince dépossédé, que de paraître sur le Danube avec une flotille qui le reçut à bord, et de détacher quelques légions vers les rives de ce fleuve; afin d'empêcher que les Lygiens et les Hermundures, attirés par les riches trésors dont on disait Vannius possesseur, ne continuassent
50. leurs violentes irruptions. Vangion et Sidon partagèrent entre eux l'autorité royale, ou plutôt le premier régna, à ce qu'on suppose, sur les Marcomans, et l'autre sur les Quades. Depuis que Marbod avait été chassé de

ses États, les Marcomans et les Quades étaient reçus dans les légions romaines. C'était à la fois les honorer et les affaiblir. Sous le règne de l'empereur Claude la Norique et la Pannonie, où la culture faisait de jour en jour plus de progrès, jouirent d'un calme parfait. Ce monarque était naturellement bon et humain, mais d'un caractère faible, et susceptible de prendre toutes les impressions. Quoique l'ambition ne fût pas au nombre de ses défauts, et qu'il se montrât peu avide de conquêtes, il conçut néanmoins le projet de faire celle de la Bretagne (Angleterre). Plautius, son général, avait déjà fait quelques tentatives heureuses. Claude, plein de confiance, se rend dans cette île, y enlève plusieurs forts et triomphe. Après une guerre de quelques années presque tout le pays fut soumis à la domination des Romains.

Messaline, troisième épouse de l'empereur Claude, si fameuse par ses débordements scandaleux, étant morte, ce prince épousa Agrippine sa nièce, fille de Germanicus. Cette femme était hautaine, de moeurs dissolues et capable de tous les crimes. Elle avait un fils lorsqu'elle se maria avec Claude. C'était Domitius, plus connu sous le nom de Néron. Elle lui fit épouser Octavie, fille de l'Empereur, et résolut de le donner pour successeur à Claude, au préjudice de Britannicus frère d'Octavie. Bientôt elle parvint à faire adopter Domitius par le faible empereur; mais il ne tarda pas à éprouver des regrets, et à les faire entendre hautement à Agrippine. Celle-ci arrêta les suites de ce mécontentement. Claude mourut peu de temps après de poison. Domitius-Néron lui succéda n'étant âgé que de seize ans. Son nom seul peint ce monstre, et suffit pour donner l'idée de tout ce que l'on peut concevoir de plus exécrable. Des crimes et forfaits sans nombre qu'il commit je ne citerai que l'affreux incendie qui consuma plus de deux tiers de Rome, et dont il

54.

est généralement regardé comme l'auteur. L'histoire y ajoute même qu'il contempla le feu du haut d'une tour avec une satisfaction marquée, lisant un poème sur l'embrasement de Troye. Mais ce qui met le comble à son indignité, c'est qu'il accusa de cet incendie les Chrétiens qui commençaient à se multiplier. Ces malheureuses victimes furent condamnées comme incendiaires à être brûlées ou dévorées par les bêtes. C'est la première persécution qu'ait eu à souffrir le christianisme. Deux ans après, les apôtres S. Pierre et S. Paul moururent comme martyrs de l'Église à Rome, qui devint dès-lors la métropole du monde chrétien. Néron fit reconstruire la ville plus belle et plus régulière qu'elle n'était auparavant; mais il n'en était pas moins l'objet de l'exécration générale. Tous les citoyens, grands et petits, éclatent à la fois comme de concert. La mort du tyran est jurée. Vindex, commandant dans la Gaule, et Galba, gouverneur en Espagne, réunissent leurs forces. Tout abandonne Néron qui va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat condamne le tyran et proclame Galba césar. Néron devait être attaché à un poteau et battu de verges jusqu'à la mort, suivant l'ancienne coutume. Des soldats se présentent pour le saisir; il prend en main le poignard pour se donner la mort; mais le lâche n'en a pas le courage, et son secrétaire doit l'aider à couper la trame d'une vie chargée d'horreurs et d'atrocités.

68. Après la mort de Néron la Norique, qui avait déjà acquis une certaine influence dans les affaires publiques de l'État auquel elle appartenait, prit part aux guerres civiles des Romains. Galba, nommé successeur de Néron, ne jouit pas longtemps de la dignité impériale: Othon, qui s'était fait déclarer empereur par les cohortes prétoriennes, la lui ôta avec la vie dès l'année suivante; mais il ne tira pas grand avantage de son usurpation. En-

core du vivant de Galba les légions de Germanie qui campaient près de Cologne, avaient élevé à l'empire Vitellius leur général. Il fallut donc décider par les armes lequel des deux en resterait le seul maître. Othon eut d'abord quelques succès; mais son armée ayant été défaite par celle de Vitellius, non loin de Bédriac, il se tua lui-même après trois ou quatre ans de règne, et son rival victorieux fut reconnu empereur par le sénat. Vitellius n'eut pas un sort plus heureux que son prédécesseur. Comme les armées s'étaient arrogé le droit de disposer du trône, les légions de Syrie, qui faisaient la guerre aux Juifs révoltés, voulurent aussi se donner un empereur. Ils élurent Vespasien leur chef. Ce prince se présente en Italie, à la tête de son armée. Soutenu par les habitants de la Norique, qui combattaient pour la première fois sous les aigles romaines, il menace Cremone. On se bat aux portes de la ville; Vespasien y terrasse son ennemi et prend la place qu'il livra aux flammes. Vitellius, homme cruel, stupide et plongé dans la débauche et les plaisirs les plus honteux, ouvrant les yeux sur les dangers qui l'entourent, est sur le point d'abdiquer la couronne; mais le peuple s'y oppose, et il est forcé de garder le commandement. Primus, général de Vespasien, s'avance jusqu'aux portes de Rome; il s'empare de la ville. Vitellius est au pouvoir de son ennemi. On le traîne dans les rues de la ville, il expire au milieu des plus cruels tourments, et son cadavre mutilé est jeté dans le Tibre. Vespasien était le quatrième empereur reconnu par le sénat dans l'espace d'une année. Le destin, cette fois-ci, avait été très-favorable aux Romains. Vespasien se rendit digne de son élévation par ses vues sages et bienfaisantes, par son amour pour la justice et par son zèle à travailler au bien public. Il réprima la licence des moeurs, ent corrompues par l'épicu-

risme et la richesse des particuliers. Son exemple surtout donnait la plus grande force aux lois. Il aimait ses peuples et s'appliquait sans cesse à faire leur bonheur. Il se montra surtout obligeant et généreux envers les habitants de la Norique, à qui il était en grande partie redevable de la couronne qu'il portait, et les laissa jouir, de même que les Pannoniens, des fruits de la victoire et de la paix. Ce prince avait laissé la conduite de la guerre contre les Juifs à Titus son fils. Celui-ci, après avoir soumis la Judée, fit le siège de Jérusalem. Cette ville se défendit avec une obstination inconcevable. Enfin elle fut prise d'assaut et tous les habitants passés au fil de l'épée. Le superbe temple des Israélites fut brûlé; Titus fit entièrement détruire cette ville malheureuse, et accomplit ainsi l'oracle de Jésus-Christ qui avait prédit qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre.

79. Vespasien, après un règne paisible de dix ans, laissa l'empire à Titus son fils, qui malheureusement pour ses peuples ne gouverna qu'autant de temps qu'il fallait pour connaître et regretter ses vertus. Il ne régna que deux ans, et employa tout ce temps à faire des heureux. Il avait passé un jour sans trouver l'occasion d'exercer sa générosité: „Jai perdu ma journée," dit-il tristement à ses amis. Une autre fois, il disait: „qu'un Souverain ne devait jamais souffrir que personne se retirât triste d'auprès de lui." Sa conduite répondait parfaitement à cette excellente maxime; aussi était-il adoré des peuples qui l'appellèrent *l'amour et les délices du genre humain*. Sous l'empire de ce bon prince il arriva un événement bien extraordinaire. Le mont Vésuve s'embrâsa d'une manière effrayante. Deux villes, Herculane et Pompéi, situées au midi de Naples, furent abymées sous des montagnes de laves et de cendres. Ces villes, après avoir été entièrement ensévelies plus de dix-sept siècles, furent enfin

découvertes sous terre, et fournirent une infinité de raretés précieuses aux amateurs de l'antiquité.

Titus eut pour successeur Domitien son frère. Ce prince fut plus semblable à Néron qu'à son père et à son frère. Il mêlait à ses cruautés des amusements puérils et ridicules. Il persécuta non-seulement les Juifs, mais aussi les Chrétiens. S. Jean, après avoir été plongé dans une chaudière d'huile bouillante, fut rélegué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. 81.

Sous le gouvernement de Domitien le repos dont jouissaient les contrées du Danube fut de nouveau troublé. Les Daces ou Gètes, dont la puissance s'était beaucoup accrue, étendaient de jour en jour les limites de leur domination. Deux armées que Rome envoya pour les combattre furent taillées en pièces par Décébale, roi des Daces. Julien, général romain, parvint enfin à arrêter les progrès de l'ennemi. Il se disposait à poursuivre les succès qu'il venait d'obtenir, lorsqu'il reçut ordre de Domitien de marcher contre les Marcomans et les Quades, qui avaient refusé de le secourir contre Décébale. Les Romains furent vaincus et obligés à conclure une paix peu honorable. Domitien périt, comme presque tous les tyrans, d'une mort prématurée. Il tomba sous les coups d'un assassin la quinzième année de son règne, et Nerva fut appelé à l'empire. C'était un vieillard doux et vertueux, mais d'un caractère timide. Il montra une conduite opposée à celle de son prédécesseur, et se plaisait à dire „qu'un souverain devait régner de manière que, s'il abdiquait la couronne, il pût mener en sûreté la vie d'un particulier." Pour se donner un appui, il adopta Trajan, qui était doué de toutes les qualités qui font un prince parfait; et il acquit par là de nouveaux droits à l'affection et à la reconnaissance de ses peuples. Nerva étant descendu au tombeau, son fils adoptif monta sur le trône. Il en était digne 96. 98.

sous tous les rapports. Son gouvernement sage, modéré, humain, juste, et son respect pour les lois, le firent aimer généralement et lui méritèrent le surnom de *très-bon*. Il répondait à ceux qui blâmaient son excès de bonté „qu'un empereur devait se conduire à l'égard des particuliers comme il désirerait qu'un empereur se conduisît à son égard s'il était lui-même simple particulier.“ Ces paroles, si conformes à la morale chrétienne, sont d'autant plus dignes d'éloges, qu'elles sortent de la bouche d'un prince païen.

Trajan, qui s'était déjà distingué en Espagne par ses exploits militaires, voulant réparer l'affront que les aigles romaines avaient reçu de Décébale, se rend en Norique. Il y rassemble ses troupes, passe le Danube et fond sur la Dacie. Décébale se défendit en héros; mais, ayant été enfin vaincu par les Romains, il fut contraint de faire la paix sous les conditions les plus honteuses. Elle ne fut pas de longue durée. Le roi des Daces, qui en posant les armes n'avait obéi qu'à une dure nécessité, eut à peine rétabli ses forces qu'il recommença les hostilités. Ses efforts n'eurent pas un meilleur succès que la première fois; les Romains lui firent éprouver une défaite totale, et Décébale se vit réduit à la triste alternative, ou de s'abandonner à la merci d'un vainqueur justement irrité, ou d'aller traîner dans des climats étrangers une vie obscure et dépendante. Ne pouvant se résoudre à prendre l'un ou l'autre parti, mais voulant mourir en roi libre, il détruisit de sa propre main une existence, qui désormais lui était odieuse. Ses féaux suivirent son exemple. La XIIIème double légion romaine [1]), en garnison à Vindobona, prit une

100. 1. 2.

[1]) La XIIIème double légion (legio XIII. gemina) fut la première qui occupa le camp ou château fortifié (*castra*) de Vindobona, et y fixa son quartier de cantonnement, jusqu'au temps de Trajan, qui la conduisit avec lui pour combattre Décébale.

part très-active à cette guerre. Elle était pour la plus grande partie composée de soldats pannoniens et noriques. Les Romains faisaient grand cas de ces peuples à cause de leur courage, et les enrôlaient préférablement aux gens de guerre des autres provinces. Aussi nos contrées fournirent-elles au gouvernement romain de nombreuses troupes de toute arme, témoin les annales et les anciens monuments où l'on trouve une *légion des Noriques*, des *cavaliers pannoniens* et *dalmates*, une *cohorte herculienne des Rhétiens*, une *invincible cohorte des Taurisques*, des *lanciers de Lorch*, *de Comagène* et *de Sabarie* etc. La défaite de Décébale entraîna la perte de la Dacie, qui devint alors province romaine; *Zarmizegethusa*, sa capitale, échangea son nom contre celui *d'Ulpia Trajana*, *Colonia dacica Augusta*.

Trajan s'était rendu si redoutable que les Marcomans et les Quades, qui se disposaient à envahir les provinces romaines, furent retenus par la seule renommée de ce héros. Pour ôter aux peuples germaniques l'envie de faire des courses dans ses états, il établit sur les rives du Danube et du Rhin de nouvelles places d'armes et mit partout de fortes garnisons. La Germanie ne fut pas le seul théâtre de ses exploits militaires; il réunit à son empire la Séleucie, la Perse et la plus grande partie de l'Asie. La colonne trajane qu'on voit encore aujourd'hui à Rome est un monument de ces victoires. Ce grand et bon prince mourut à Sélinonte, ville de Cilicie, qui fut appelée depuis Trajanople. Il avait régné 19 ans.

117. Adrien se fit proclamer empereur par ses troupes et intima ensuite son élévation au sénat romain. Son administration fit oublier le moyen illégitime qu'il avait employé pour parvenir au trône. Il fit des ordonnances pleines de sagesse et des lois qui respirent l'humanité. Il s'appliqua à soulager ses peuples par la diminution des

inpôts, et supprima la loi barbare qui donnait aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs esclaves. Il fit un choix de toutes les lois des anciens préteurs, conserva celles qui portaient un grand caractère d'utilité, et en forma un code qu'on devait suivre toujours. Il améliora encore la discipline militaire, et donna l'exemple aux soldats, en s'assujéttissant lui-même aux plus grandes fatigues. Il parcourut son immense empire d'un bout à l'autre, fortifia partout les frontières, fonda des villes et des colonies, et leur donna des lois et statuts convenables. Il divisa la Pannonie en deux districts ou provinces, savoir la *basse* ou *première Pannonie* et la *haute* ou *seconde Pannonie.* Selon Ptolémée, qui vivait au temps d'Antonin-le-Pieux, la haute Pannonie ou la Pannonie supérieure avait pour limites, au midi l'Istrie et l'Illyrie; à l'ouest la basse Pannonie ou la Pannonie inférieure; à l'occident le mont Cétique; au nord-ouest les montagnes dites Cararancas, et au nord le Danube, depuis le mont Cétique jusqu'au-dessous de la Raab. Elle renfermait, outre une partie de la basse Autriche actuelle, une partie de la Hongrie, la Croatie, la Styrie et la Carniole. La Pannonie inférieure était à l'orient; elle comprenait une partie de la basse Hongrie et l'Esclavonie. La partie de la basse Pannonie qui est baignée par la Save est connue chez les historiens sous le nom de *Savia*, de *Pannonia ripuaria*, de *Pannonia Bibalia*, de *Pannonia Sirmiensis* et de *Pannonia Cibaliensis.*

Juvavia, *Juvavis* ou *Jovavum* (Salzbourg), *Cetio* ou *Cetium* (Closterneubourg? Göttweih? S. Hypolite [S. Pölten]? Trasmauer?), anciennes cités noriques, *Adrianople* et autres villes, doivent leur existence à l'empereur Adrien. Ce prince avait aussi rebâti la ville de Jérusalem, sous le nom d'*Aelia Capitolina* et élevé à Jupiter un temple sur les ruines de l'ancien. Les Juifs

indignés se soûlevèrent et attirèrent par là sur eux les plus terribles malheurs. Jules-Sévère, général romain, marcha contre les rebelles. Plus de 500,000 Juifs furent exterminés, et on défendit à ceux qui survécurent à ce désastre de rentrer dans Jérusalem. Les restes de ces infortunés furent dispersés par toute la terre, toujours en butte aux persécutions et aux outrages des peuples chez qui ils se trouvaient. Adrien tomba dans une maladie de langueur, qui aigrit son caractère et lui fit verser le sang de plusieurs illustres personnages. Il mourut sans enfants après un règne de vingt-un ans. Il avait adopté Antonin-le-Pieux qui fut son successeur.

Ce prince ramena les heureux temps de Titus et de Vespasien. Toutes les qualités douces et bienfaisantes ornaient son âme. Ami de la paix, il ne s'éleva aucune guerre pendant son règne. „J'aime mieux, dit-il, conserver un seul citoyen, que de perdre mille ennemis.“ Il affectionnait tellement son peuple qu'il prodiguait son patrimoine pour ménager celui de la nation. 138.

La Norique et la Pannonie eurent leur part aux bienfaits de ce gouvernement doux et paternel. Avidius-Cassius, qui commandait dans la dernière de ces provinces en qualité de préfet, de même que les autres légats ou procurateurs romains, connaissaient trop bien les intentions de leur maître, pour oser entreprendre la moindre chose qui pût mécontenter les peuples de ces contrées. Ceux-ci, en retour, traitaient les Romains en frères, et se montraient fidèles et soumis au Souverain que le destin leur avait donné. Contents de leur sort, et ne formant d'autre voeu que d'en jouir tranquillement, ils s'appliquaient avec beaucoup de zèle à étendre leurs connaissances, à améliorer leurs moeurs et usages, à augmenter les productions de leur pays, et à faire fleurir les arts et le commerce. Il en était tout autrement des peuples

germaniques qui, peu empressés de sortir de l'état d'ignorance et de barbarie où ils étaient encore ensévelis, ne pensaient à rien qu'à franchir le Rhin et le Danube et à fondre dans les belles et riches provinces romaines. Ils mirent bientôt après ce grand projet en exécution.

161. Antonin-le-Pieux mourut généralement regretté. Son nom était en si grande vénération que les empereurs pendant près d'un siècle se firent gloire de le porter comme celui d'Auguste. Le sénat proclama empereurs Marc-Aurèle et Lucius-Verus que le prince défunt avait adoptés par ordre d'Adrien; mais Verus étant décédé en 169, Marc-Aurèle resta seul maître de l'empire. Il gouverna en philosophe. Quoique ami de la vertu, et toujours occupé de régler toutes ses actions sur la justice et l'humanité, il n'exigeait point des hommes une perfection impossible; mais il s'efforçait d'en tirer tout l'avantage qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Sous le règne de ce prince, l'Empire romain fut de nouveau ébranlé. Tandis que des incendies, des tremblements de terre, des épidémies et la disette de vivres, en désolaient tour à tour l'intérieur, il se formait au déhors un orage qui menaçait Rome d'une destruction totale. Une foule innombrable de peuples germaniques, composée de Marcomans, de Quades, de Jazyges, de Narisques, de Hermundures, de Suèves, de Sarmates, d'Alains, de Bastarnes, de Vandales et autres, s'était confédérée contre les Romains. Pleins de confiance en leurs forces, brûlant d'abaisser l'orgueil de leurs fiers ennemis, mais plus encore, sans doute, de s'enrichir des dépouilles de cette grande nation, les Germains, après avoir traversé le Danube, envahirent la Norique et la Pannonie, et y commirent les plus affreux ravages. Ils pénètrent ensuite jusqu'à *Aquilée* et commencent à faire le siège de cette ville. Marc-Aurèle, ayant

rassemblé à la hâte une armée imposante, marcha au secours de la place. Il attaqua vivement les Germains, les repoussa avec grande perte, et les poursuivit avec tant d'ardeur, que non-seulement il les rechassa au-delà du Danube, mais qu'il alla planter ses aigles sur le territoire de ses ennemis. L'Empereur, qui avait d'abord établi son quartier-général à Sirmium, le transféra alors à Carnunte, qui fut durant trois années le point central de ses opérations militaires. Pendant ce temps Marc-Aurèle fit encore mieux fortifier les parties du pays qui étaient le plus exposées aux incursions des barbares. Voulant récompenser la fidélité que les habitants de la Norique et de la Pannonie lui avaient montrée dans cette guerre, et se les attacher encore davantage per les liens de la reconnaissance, il accorda le droit de bourgeoisie à plusieurs villes, fonda de nouvelles colonies à *Ovilabis* (*Wels*) et à *Laureacum* ou *Lauriacum* (*Lorch*), capitale de la Norique riveraine [1]), et fit divers autres arrangements, propres à augmenter la prospérité de ces provinces.

Cependant les Germains, qui s'étaient répandus en grand nombre dans les terres circonvoisines des rivières de Theya, de Morave (March), de Waag et de Gran, loin d'être découragés par les revers qu'ils avaient essuyés, continuaient à pousser la guerre avec la plus grande vigueur, et ne

[1]) Le rapport des auteurs qui attribuent la première fondation de cette ville aux Romains n'est pas exact. Cet endroit existait déjà au temps des Celto-Gaulois, et s'appelait *Laurah* ou *Loracha*, du nom de la rivière de *Loraha* qui passe à côté. (Voir la carte géographique N°. I.) Au reste, ce lieu n'était alors que peu de chose et ce ne fut que sous l'empire romain qu'il devint une des plus grandes et des plus importantes villes qui se trouvassent sur les bords du Danube: elle s'étendait depuis l'Ens jusqu'aux environs d'Ebersberg. On voit encore à présent à peu de distance de ce bourg des vestiges d'une grande porte, qui servait, à ce qu'on prétend, d'entrée à cette ancienne ville. Sous les Celto-Gaulois Lorch était l'entrepôt du fer norique, et sous les Romains il se trouvait dans cette ville une manufacture de boucliers, et la IIème légion y avait son quartier de cantonnement.

pensaient qu'aux moyens de se venger de leurs glorieux ennemis. Comme ils ne voyaient guère de possibilité de vaincre les Romains en bataille rangée, ils eurent recours à la ruse. Les Quades, faisant semblant de ne pouvoir résister plus longtemps aux armes victorieuses des Romains, se retirèrent dans l'intérieur de leur pays, et réussirent par ce moyen à attirer leurs adversaires, trop ardents à les poursuivre, dans des lieux déserts et des montagnes inconnues peu distantes des Carpathes, où Marc-Aurèle, qui commandait en personne l'armée romaine, se trouva enveloppé de tous les côtés par des ennemis nombreux et en grande partie invisibles. Resserrés sur un terrain étroit, tourmentés par la faim, dépourvus même d'eau depuis cinq jours, dans un temps excessivement chaud, brûlés par les rayons ardents du soleil, et sans cesse harcelés par un ennemi furieux, les Romains furent réduits à une telle extrémité que la présence de l'Empereur et la crainte de déshonorer le nom romain purent seules les empêcher de mettre bas les armes. Dans cette perplexité, la XIIème légion, qui était en grande partie composée de Chrétiens, se mit en prières. À l'instant le tonnerre gronde, et une pluie douce et bienfaisante rafraîchit les 174. Romains; tandis qu'une grêle et des foudres accablèrent leurs ennemis, qui furent dispersés et mis en fuite. Tertilien, Eusèbe et Cyphilin, rapportent que ce miracle, qu'ils attribuent aux prières des soldats chrétiens de la XIIème légion, la fit appeler *légion fulminante (fulminatrix)* [1]. Marc-Aurèle, aussi étonné que ravi de ce succès inattendu, traversa en vainqueur tout le pays situé entre les monts Carpathes et le Danube; il éleva

[1]) Jules-Capitolin, biographe de Marc-Aurèle, dit que ce fut Jupiter le pluvieux (*Pluvius*) qui à l'invocation de l'Empereur opéra ce prodige, et Dion le rapporte à Anuphis, enchanteur égyptien, qui avait évoqué Mercure et les démons aëriens.

partout des forts et les garnit de soldats. Il accorda aux Germains confédérés la paix qu'ils demandaient, mais sous des conditions différentes pour chaque peuplade de la ligue. Il fut interdit aux Jazyges de naviguer sur le Danube et d'habiter les îles de ce fleuve. Les Marcomans furent obligés de se tenir éloignés de cette rivière à une distance de trente-huit stades, et on leur prescrivit le temps et le lieu où il leur serait permis de faire le commerce avec les Romains. Les Quades durent fournir une grande quantité de chevaux et de boeufs, et renoncer à toute liaison avec les Marcomans ainsi qu'à toute rélation avec les Romains. En revanche d'autres peuples germaniques obtinrent une diminution ou entière exemption des tributs, le droit de cité romaine, et quelques-uns même des subsides annuels. D'autres se répandirent dans la Pannonie ou allèrent se fixer dans la Gaule et l'Italie; mais une troupe de ceux qui s'étaient cantonnés aux environs de Ravenne, ayant eu l'extrême hardiesse d'enlever cette ville par force, on transplanta tous les barbares établis en Italie dans d'autres contrées.

Marc-Aurèle avait choisi pendant son séjour en nos provinces *Vindobona* pour sa résidence principale. Cette ville était depuis le règne de l'empereur Tibère un quartier de cantonnement entouré de murs, et un poste d'observation sur le Danube. Aurélius-Victor et Eutrope l'appellent *Oppidum*, qui veut dire petite ville ou bourg, ou ville de second rang. Marc-Aurèle, ayant su apprécier plus que n'avaient fait ses prédécesseurs la position aussi agréable qu'avantageuse de Vindobona, s'attacha à l'embellir, comme le prouvent entre autres les monuments qu'il y fit ériger en mémoire de ses triomphes. Il n'est pas douteux que cette cité eût été élevée, encore du temps de ce prince, au rang des municipes romains, si les guerres continuelles où il fut engagé et sa mort

prématurée n'y avaient mis obstacle. Sous Marc-Aurèle la Xème double légion (*legio X. gemina*), que ce prince avait amenée des bords du Rhin lorsqu'il marcha contre les Marcomans, fut mise en garnison à Vindobona, ou plutôt dans le camp ou château fortifié, appelé *Castra stativa*, dont il sera fait mention dans la suite de cette histoire. M. *Fuhrmann* raconte dans son ouvrage: *Alt und neues Oesterreich* (I. Partie, 4. livre, 11. chapitre) que la Xème double légion *fabienne*, appelée ainsi du nom de son chef, *Flavius Fabianus*, se nommait aussi *legio X alaudarum*, par la raison que les soldats de cette légion portaient des casques, qui ressemblaient aux crêtes des alouettes, et que ces oiseaux étaient aussi représentés sur leurs bannières ou étendards. C'est d'après cela, ajoute cet historien, que les margraves d'Autriche choisirent un pareil écusson pour leurs armes, savoir cinq alouettes en champ d'azur. Les Germains, qui étaient loin de renoncer aux grands desseins qu'ils avaient conçus, ne purent rester longtemps en paix avec Rome; et Marc-Aurèle se vit contraint de reprendre les armes. Quoique sa santé fût chancellante, il entreprit une campagne d'hiver. Les Germains et les Sarmates, leurs alliés, furent vaincus, et les pays au-delà du Danube jusqu'aux Carpathes et bien avant dans la forêt de Bohème (*Böhmerwald*) auraient été probablement réduits en provinces romaines, si la mort n'avait emporté en ce moment l'empereur Marc-Aurèle. Vindobona reçut le dernier soupir de ce grand et respectable prince. Il était âgé de 60 ans, dont il en avait 180. régné 18. Cependent les généraux et le sénat conseillèrent à Commode, fils et successeur de Marc-Aurèle, de dompter entièrement les barbares, qui étaient découragés par leurs défaites; mais ce prince, pressé par un désir immodéré de jouir des plaisirs de Rome, fit la paix avec les Germains, à condition qu'ils lui remettraient tous les

prisonniers et transfuges romains; qu'ils lui livreraient tous les ans une certaine quantité de blé; que les Quades fourniraient un corps auxiliaire de 13,000 hommes, et les Marcomans un autre moins nombreux. En retour il laissa les Germains en possession de leurs terres sur la rive gauche du Danube, ainsi que des forts que son père y avait fait construire pour les tenir en respect. L'empereur Commode ressemblait peu à l'auteur de ses jours. Il partagea les goûts de l'odieux Néron et parut se plaire à le copier en tout. Il se livra aux plus infâmes débauches et se fit un jeu de verser le sang des hommes les plus vertueux et les plus distingués. En peu de temps il devint l'objet du mépris et de l'exécration générale; il mourut empoisonné, n'étant âgé que de 31 ans. Le sé- 181. nat et le peuple romain s'empressèrent de proclamer empereur Pertinax, vieillard vertueux, qui s'était distingué dans les armes sous Marc-Aurèle, et qui avait rendu des services importants à la patrie. Quoique le règne de ce prince ne durât que trois mois, ce temps néanmoins lui suffit pour faire renaître les lois, les moeurs et l'agriculture qu'il regardait avec raison comme la richesse de l'état; mais ses sages ordonnances qui portaient le caractère de la réforme lui valurent la mort. Les prétoriens, qui depuis longtemps n'étaient plus accoutumés à la discipline, assassinèrent ce sage prince et vendirent sans pudeur le trône à l'enchère. Didius-Julien, homme distingué par sa naissance, le met au plus haut prix et en prend possession; mais Septime-Sévère, qui était gouverneur de la haute Pannonie, ayant été déclaré empereur par son armée, marche vers Rome; Didius est aban- 193. donné, le sénat le condamne à mourir et envoie des députés à Septime pour le reconnaître. La plupart des historiens rapportent que c'est en Illyrie que ce prince fut proclamé empereur par les légions; mais c'est s'exprimer

d'une manière trop vague, attendu que les Romains comprenaient sous la dénomination d'*Illyrie* tous les pays situés entre l'Helvétie, l'Italie et le Danube, qui formaient la frontière générale de la Germanie, de l'Italie et d'Hellas *(Grèce)*, et dont la Norique et la Pannonie faisaient partie [1]). Ce furent *Carnunte*, capitale de la Pannonie, et *Sabarie* (aujourd'hui *Stein-am-Anger*), autre ville de cette province, qui les premières proclamèrent Septime-Sévère empereur. Cette circonstance fait voir, quel degré d'influence et de considération ces deux villes avaient atteint alors: comment auraient-elles sans cela osé donner un maître au grand nombre de peuples dont se composait l'immense Empire romain? Carnunte avait une si grande étendue qu'elle comprenait tout le canton où sont situés à présent Petronel, Hainbourg et Altenbourg - allemand *(Deutsch-Altenburg)*. Indépendamment du commerce considérable qu'elle faisait en ambre jaune, elle avait une riche fabrique de boucliers; elle était la principale place d'armes des Romains dans ces contrées, le receptacle de leurs flottes sur le Danube, et le centre de

[1]) Plus tard les Romains transportèrent le nom d'*Illyrie* au Littoral de l'Adriatique depuis l'Arsia jusqu'au Dreilon, et y comprirent aussi le pays intérieur jusqu'aux fleuves nommés la Save et le Drino. On divisait l'Illyrie en *Illyrie romaine* et *Illyrie grecque*. La première, qui s'étendait depuis l'Arsia jusqu'au Dreilon, comprenait la Dalmatie d'aujourd'hui, une partie de la Frontière militaire, et quelques parties de la Serbie et de la Bosnie. L'Illyrie grecque se composait de ce qu'on nomme aujourd'hui l'Albanie. — Dans le 4ème siècle avant J. C. l'étendue de l'Illyrie était encore plus grande; on comprenait sous ce nom toutes les provinces qui confinaient à la Grèce du côté du nord-ouest, et à l'Italie du côté du nord-est. Lorsque l'empereur Constantin partagea son Empire en quatre grandes préfectures, l'*Illyrie* fut une de ces provinces. Elle se divisait *a*) en *Illyrie occidentale*, qui embrassait la Dalmatie, la Pannonie, la Norique et la Savie, et *b*) en *Illyrie orientale*, qui était composée de l'Illyrie proprement dite, de la Dacie, de la Moesie, de la Macédoine et de la Thrace.

toutes les affaires du gouvernement en ce pays. Outre les municipes et les colonies, dont il a déjà été fait mention dans cette histoire, il y en avait encore en Norique et en Pannonie plusieurs autres qu'on trouve pour la plupart dans l'itinéraire antonin et la Table peutingérienne. Les plus marquants de ces endroits sont: *Laa, Laab* ou *Laha* sur la Theya; *Aquae* ou *Thermae cetiae* ou *pannonicae* (Bade en Autriche); *Aequinoctium (Fischamend), Alanova (Mannswerth? Ebersdorf?), Arlape* ou *Arelate (Pechlarn), Scarabantia (Skapring? Oedenburg? Eisenstadt?), Comagena (Greifenstein? Tuln? Zeiselmauer?) Loco Felicis (Niederwalsee), Villa Gai (Schwechat), Namare (Mauer), Lentia (Linz*, aujourd'hui capitale de la haute Autriche). Mais ce que les chroniques nous apprennent de ces villes ou bourgs est si peu de chose, qu'à l'égard de quelques-uns de ces endroits on ne peut pas même indiquer exactement la place où ils étaient situés.

Septime-Sévère eut à défendre son trône contre deux généraux qui le lui disputaient. L'un était Niger qui avait sous ses ordres les légions de Syrie, et l'autre était Albin qui commandait celles de la Bretagne. Ces deux compétiteurs ayant été vaincus par Sévère, celui-ci était tranquille possesseur de la couronne, lorsqu'il se convainquit un jour, par ses propres yeux, que Caracalla son fils avait voulu attenter à sa vie. L'Empereur pardonna à ce prince dénaturé son crime; mais cet acte de bonté et de clémence fit si peu d'impression sur ce malheureux, que l'année suivante il essaya de détrôner son père. La conspiration fut découverte et les séditieux reçurent le châtiment qu'ils méritaient. Caracalla obtint encore une fois son pardon. L'Empereur était déjà malade. Le chagrin aigrit ses maux et acheva d'épuiser ses forces. Il finit sa carrière à York en Angleterre, où il faisait la 211.

guerre aux Bretons. Pour arrêter les incursions de ces derniers, il avait fait élever dans cette île une grande muraille dont on voit encore les ruines. Sévère, quoiqu'il ne fût pas sans vertus et sans talents, méconnut souvent les principes de la justice et de l'humanité. Trop servilement voué à ses ministres il ne voyait et n'agissait que par eux. Il en résulta des actes de violence et de cruauté qui furent tous mis sur le compte de ce prince trop docile et trop confiant. Caracalla, fils aîné de l'empereur Septime-Sévère, partagea, après la mort de son père, le gouvernement avec Géta son frère. Ces princes, aussi opposés de moeurs que de caractère, ne purent s'accorder longtemps. Il se jurèrent une haine mutuelle qui s'accrut à un tel point que Caracalla assassina son frère dans les bras mêmes de Julie leur mère. Il se rend aussitôt au camp des Prétoriens et se fait reconnaître seul empereur. Ce prince, qui n'est connu que par ses cruautés et son odieuse tyrannie, était grand admirateur d'Alexandre et crut l'imiter en parcourant la plupart des provinces romaines. Il aimait surtout à séjourner dans les pays arrosés par le Danube, et particulièrement dans la Norique et dans la Pannonie qu'il connaissait du temps de sa jeunesse, et qu'il savait être d'une grande ressource pour les plaisirs de la chasse dont il était amateur passionné. Il se plaisait à exercer son agilité et son courage dans la course et dans la poursuite des bêtes féroces dont les forêts de ces contrées abondaient. Il avait pour aides des chiens celtiques et pannoniens, qui jouissaient d'une si grande réputation chez les anciens, que les Romains, c'est-à-dire ceux qui étaient grands chasseurs et qui avaient de la fortune, faisaient fréquemment dresser en Pannonie des monuments en mémoire de ces animaux favoris, comme le démontre entre autres le tombeau élevé à un certain Dromo et à un Hylax que l'on trouve chez Schoenwiesner. La prédi-

lection qu'avait l'empereur Caracalla pour les cantons voisins du Danube eut le bon effet que non-seulement il traita ces provinces avec moins de rigueur que les autres, mais qu'il chercha encore à rester en paix et en bonne intelligence avec les peuples de la Germanie. Pour les disposer favorablement il parraissait souvent habillé dans leur costume national, et les choisissait de préférence pour composer sa garde.

Caracalla ne gouverna l'Empire que pendant six ans, au bout desquels il mourut de la main de Macrin, préfet du prétoire, qui se fit proclamer empereur lui-même. Il ne jouit pas longtemps de son crime. Héliogabale, parent de Caracalla, se présente, il est proclamé à son tour par une partie de l'armée. Les troupes abandonnent Macrin; il est pris et mis à mort. Héliogabale, prêtre du soleil, n'avait que quatorze ans lorsqu'il s'assit sur le trône. Il y fit monter avec lui tous les vices et les passions les plus infâmes. Il changea d'épouse chaque année; il se maria un jour comme femme à un esclave, à qui il donna tout pouvoir. Ses débauches sont trop horribles pour qu'une plume honnête puisse se permettre d'en faire le récit. Il établit un comité de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures et sur d'autres bagatelles semblables. Sa cruauté égalait la dépravation de ses moeurs. Il tua de sa propre main son gouverneur, qui lui avait rendu les plus grands services, et chercha à faire mourir Alexien, connu depuis sous le nom d'Alexandre-Sévère qu'il avait adopté pour fils; mais celui-ci fut protégé par les prétoriens qui massacrèrent Héliogabale et sa mère Soemis. Le corps de cet indigne tyran fut jeté dans un égoût de la ville; il en fut ensuite retiré pour être précipité dans le Tibre.

218.

222.

Alexandre-Sévère, proclamé empereur, fut un maître plein de bonté et de justice; il possédait toutes les

vertus militaires et civiles. Il gouverna avec sagesse et gagna tous les coeurs. Il avait une telle vénération pour les grands hommes qu'il leur rendait une espèce de culte dans son palais. Il y honorait Jésus-Christ qu'il plaça parmis les Sages. Il chassa les flatteurs et les bouffons; il supprima la vénalité des charges: „Quiconque achète, dit-il, vend à son tour.“ Il faisait payer généreusement les gouverneurs des provinces, pour qu'ils ne fussent point à charge aux peuples. Ce prince eut fait certainement bien d'autres réformes utiles au bien public, si de nouvelles guerres survenues ne l'avaient interrompu dans ses louables travaux.

Arsace avait établi l'empire des Parthes vers l'an 251 avant J. C., et cet empire se soutenait constamment, malgré les efforts que les Romains faisaient depuis environ cinq siècles pour le renverser. Artaxerce, roi de Perse, paraît, attaque les Parthes, et cette grande nation s'évanouit tout à coup. Ce prince, enflé de ses succès, tourne ses armes contre les Romains. Alexandre va à sa rencontre, le bat plusieurs fois et remporte une victoire complète. Il se trouvait à Antioche en Syrie, où il se préparait à cueillir de nouveaux lauriers, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Germains avaient passé le Rhin et attaqué les Gaules. Il revient promptement en Europe, se fait voir à Rome, et marche, sans perdre du temps, au secours des provinces envahies. Il était accompagné d'un grand nombre de Parthes, armés d'arcs et de flèches, et de Maures à cheval, habiles dans l'art de lancer le javelot. À son arrivée, les Germains avaient déjà fait de si grands progrès, qu'un capitaine moins brave et moins actif qu'Alexandre eut eu bien de la peine à les arrêter; mais à la veille de livrer bataille aux Germains, ce prince, âgé seulement de vingt-six ans, fut assassiné à l'instigation de Maximin, l'un des principaux chefs de l'armée romaine. Ce-

235.

lui-ci, qui était Goth de nation, se fraya par ce crime affreux un chemin au trône. Il termina heureusement la guerre contre les Germains qui furent forcés d'abandonner la Gaule et de retourner dans leurs cantons. Non content de ces succès, Maximin pénétra dans la Germanie, et y exerça un tel ravage, que les habitants, saisis d'une terreur panique, se cachèrent dans les bois. Il espérait assujéttir toute la Germanie ; mais les divisions qui régnaient dans l'intérieur de ses États l'obligèrent à renoncer à ce projet.

Après la mort d'Alexandre, on vit dans l'espace de cinquante années plus de cinquante césars se renverser du trône. Les armées qui avaient usurpé tout pouvoir, proclamaient, déposaient et massacraient tour à tour les empereurs; mais ces règnes éphémères présentent tant de confusion, et offrent d'ailleurs si peu d'intérêt que je passerai rapidement sur leur histoire.

Maximin, qui était un prince cruel et sanguinaire, après avoir été déposé par le sénat dans la seconde année de son règne, fut remplacé par les deux Gordien, père et fils, déclarés empereurs par les légions d'Afrique; mais ces deux princes, ayant été bientôt après vaincus et tués par un des généraux de Maximin, le sénat leur substitua deux autres empereurs, Maxime et Balbin, auxquels le peuple voulut qu'on adjoingnît un césar qui fut le jeune Gordien, proche parent des défunts. Maximin, ne respirant que vengeance, se met en marche de Sirmium et s'avance jusqu'à Aquilée qu'il investit; mais, pendant qu'il faisait le siège de cette ville, il fut poignardé avec son fils par ses propres soldats. Cependant les troupes, et particulièrement les cohortes prétoriennes, ne voulurent pas reconnaître les deux empereurs nommés par le sénat. Maxime et Balbin sont arrachés du palais, accablés d'outrages et de coups et inhumainement assassinés par les soldats: aussitôt ils amènent dans le camp le jeune césar,

238. et le proclament empereur sous le nom de Gordien III. Ce prince, qui avait beaucoup de vertu et de capacité, fit la guerre avec succès aux Perses; mais, pendant qu'il soutenait au dehors la gloire des armes romaines, on machinait sa perte dans l'intérieur de ses États. Philippe. Arabe de naissance et préfet du prétoire, avait suborné les soldats et parvint à arracher au jeune empereur la couronne et la vie. Il ne jouit pas longtemps des fruits de sa trahison; car à peine eut-il régné quelques années que
249. les Pannoniens se soûlevèrent contre l'usurpateur, et élurent Dèce qui était de leur nation. Philippe, lui ayant livré bataille, eut le même sort que celui qu'il avait fait éprouver à son jeune et aimable Souverain. L'empereur Dèce avait de grandes qualités et vertus; mais il les ternit par les cruelles persécutions qu'il fit souffrir aux Chrétiens. Pendant le court espace de son règne il en périt des milliers par son ordre. Le pape S. Fabien fut du nombre des martyrs; mais le sang de tant de victimes innocentes cria vengeance devant le trône du Juge suprême; leur voix fut écoutée. Dèce, ayant été engagé dans une guerre avec les Goths, fut englouti, au milieu du combat, dans un marais, lui et son cheval. Aussitôt les légions proclament empereur Gallus, lieutenant de l'armée de Dèce.
251. Le nouveau monarque s'associa son fils Volusien. Deux ans après, Émilien, gouverneur de la Moesie, ayant levé l'étendard de la révolte, Gallus marcha contre le rebelle; mais il fut tué en route par les siens avec son fils. Émilien, à peine revêtu de la pourpre, eut la même destinée que Gallus son prédécesseur.

Avant de passer aux empereurs suivants il est essentiel de faire remarquer, que dès le règne de Septime-Sévère cette grande et formidable ligue de peuples germaniques, qui deux siècles après renversa le puissant empire d'Occident, avait commencé à prendre racine et

que, nonobstant les revers qu'elle avait essuyés différentes fois, elle s'était consolidée de plus en plus sous les successeurs de ce prince. Les trois principales nations de cette ligue étaient les *Allemands*, les *Francs* et les *Goths* [1]). À ces derniers s'étaient joints les *Bourguignons*, les *Saxons* des côtes de la Belgique [2]), les *Hérules* cantonnés sur les rives de la mer Baltique, les *Suèves* et autres. Les Goths, qu'on croit être les mêmes que les *Gètes*, descendants des anciens Scythes, s'avancèrent des bords de l'Oder et de la Vistule, qu'ils habitaient, vers le Danube et la mer Noire. Les Francs (qui est probablement le nom commun d'une confédération de peuples germaniques, établis dans les cantons situés entre le Rhin, le Weser et l'Elbe) prirent leur course du côté de l'Ouest vers les régions septentrionales de l'Europe. Les Allemands, qui étaient composés de Marcomans, de Quades, de Hermundures, de Narisques et d'une multitude d'autres peuplades [3]), traversèrent la Germanie du côté du Sud-ouest, et se portèrent vers les fleuves limitrophes, le Rhin et le Danube. Cependant, quelque formidable que puisse paraître cette fédération, elle ne causa que peu d'inquiétude au gouvernement romain, qui ne vit longtemps en elle qu'une masse informe de hordes sauvages, que l'espoir du butin ou l'envie de vivre sous un ciel plus doux et dans des pays plus féconds, avait fait quitter leurs plages froides et ari-

[1]) L'histoire fait pour la première fois mention des *Allemands* et des *Goths* l'an 213, et des *Francs* entre les années 237—244 de l'ère vulgaire sous l'empereur Gordien III.

[2]) Les *Saxons* sont connus, comme habitants de la presqu'île cimbrique (le pays de Holstein, Ditmarschen et Stormaren), depuis 160 de notre ère.

[3]) C'est l'assemblage de tant de différents peuples qui les a fait appeler *Allemannen*, *alle-Mannen* (*omnes viri*, amas d'hommes), d'où est venu le mot d'*Allemands* et d'*Allemagne*.

des. D'ailleurs ces peuples n'avaient encore qu'une idée obscure de la discipline et de la tactique militaire, et ils étaient en tout, hormis en courage, fort inférieurs aux Romains. C'est aussi la cause pourquoi, malgré l'immensité de leur nombre, ces peuples barbares, comme les Romains les appelaient, ne firent que des progrès extrêmement lents, et il fallut que Rome dégénérât au point où nous verrons dans la suite, pour être vaincue et terrassée par eux.

260. Valérien, préfet de la Norique et de la Rhétie, étant monté sur le trône impérial avec le consentement du sénat, qui n'avait pas reconnu Émilien, associa à l'empire Gallien, son fils. Il gouverna d'abord avec justice et douceur; mais il se démentit ensuite et persécuta cruellement les Chrétiens. L'Église, dès sa naissance, avait été combattue par divers hérésiarques, les Gnostiques, les Ébionistes, les Montanistes etc. Sous ce règne il s'éleva contre elle un nouvel ennemi; ce fut Sabellius qui confondit les trois personnes en Dieu.

La religion chrétienne s'était introduite dans la Pannonie et dans la Norique vers le milieu du troisième siècle. Lorch (*Laureacum*), cette cité autrefois si florissante et maintenant réduite à un chétif village, peut avec justice s'attribuer la gloire d'avoir été le premier berceau du christianisme en Autriche. Il y fut transporté d'*Aquilée* qui est censée la mère église de la Norique et de la Pannonie. Cette cité antique et célèbre révère encore aujourd'hui l'évangéliste S. Marc ainsi que Hermagore et Juvence, ses disciples et successeurs, comme les premiers prédicateurs de la Foi en ses murs. Parmi les évêchés, qui existaient déjà sous le gouvernement de Dèce, celui de *Lorch* était le plus ancien, et il devint dans la suite la métropole de toutes les églises dans ces contrées. Il fut conféré à S. Maximilien qui avait beaucoup contribué à

repandre la lumière de la Foi en ces provinces [1]). Ce prélat est regardé par nos annalistes comme le premier martyr en Autriche, qui confirma de son sang la vérité de l'évangile. Ayant refusé de sacrifier aux faux dieux, il fut décapité à Cilli, sa ville natale, par ordre d'Eulasius, préteur romain. L'empereur Valérien, sous le règne duquel ce triste événement se passa, finit ses jours d'une manière déplorable. Étant tombé au pouvoir de Sapor, roi de Perse, à qui il faisait la guerre, il fut traité par son ennemi avec une indignité sans exemple. Toutes les fois que Sapor montait à cheval, il faisait courber Valérien, et lui mettait le pied sur la tête; enfin il le fit mourir dans les tourments.

Cependant Gallien, aussi mauvais prince que fils dénaturé, se livrait à la débauche sans songer à l'empire, ni à la captivité de son père; aussi son règne n'offre-t-il que troubles et confusion. Chaque armée nomma empereur son chef. On vit paraître jusqu'à trente tyrans qui déchirèrent l'Empire. Les Germains profitèrent de ces désordres pour envahir la Gaule et d'autres provinces romaines. Attalus, roi des Marcomans, à la tête d'une armée nombreuse, fondit sur la Pannonie et la Dacie, et y commit les plus terribles ravages. Gallien, que l'imminence du péril qui menaçait ses États avait enfin arraché à ses plaisirs déréglés, paraît pour combattre les Marcomans; mais la crainte que lui inspirait un ennemi si puissant, jointe à l'amour qu'il conçut pour Pipa ou Pipara, fille d'Attalus, l'engagea à faire avec ce prince un arrangement, par lequel il lui céda un territoire assez

[1]) La tour isolée qui se trouve au milieu de la grande place de la ville d'Ens, bâtie à peu de distance de Lorch, porte encore cette inscription:

Coepit ut oblatos sibi Maximilianus honores,
Imperii hoc Anasi surgere coepit opus.
Cinthius ad quartum sceptri cum verterat annum
Suscepti finis grata laboris est.

considérable dans la Pannonie supérieure, y compris les villes de *Carnunte*, *Subarie* et *Vindobona*; ensuite il épousa Pipa sous le nom de Cornélie-Salonine. Il existe encore plusieurs médailles, sur lesquelles cette princesse est représentée sous la figure de Diane (comme emblême de la chasteté qui caractérisait les femmes germaniques), tenant d'une main l'olivier de la paix et baissant de l'autre le javelot (*Diana felix. Victrix. Pax aug. Augusta in pace*, *aequitas aug.*). Pipa ou plutôt Cornélie était douée de tant de charmes, d'amabilité et d'esprit, qu'elle enchaîna entièrement le coeur volage de Gallien, qu'aucune femme jusqu'alors n'avait été en état de fixer. De son côté, cette princesse s'attacha sincèrement à son époux. Elle l'accompagna même au camp devant la ville de Milan, lorsque ce prince y alla assiéger Auréolus, qui avait été déclaré empereur par les légions du Danube; mais ce ne fut que pour être témoin de sa fin tragique. Gallien fut assassiné pendant la nuit par ses soldats. Il eut pour
267. successeur Claude II., qui fut reconnu par le sénat et l'armée.

Attalus, roi des Marcomans, fier des avantages qu'il avait obtenus sous le règne précédent, chercha à agrandir encore davantage ses Etats; mais, pour agir avec plus de sûreté, il fit alliance avec les Suèves et les Allemands. Ces peuples ligués passent les Alpes et pénètrent en Italie. L'empereur Claude s'avance avec son armée jusqu'au lac de Garde, attaque les Germains et les défait totalement. Il serait assurément parvenu à les repousser au-delà du Danube, si la mort ne l'avait surpris
270. à Sirmium en Pannonie. Il n'avait régné que trois ans. Quintille son frère s'empara alors du trône; mais peu de jours après son avénement il se fit ouvrir les veines pour prévenir la trahison de ses soldats qui avaient déféré la couronne impériale à Aurélien.

Ce prince, quoique d'une basse extraction, méritait par sa bravoure et ses talents militaires de commander aux Romains. Les Quades, qui avaient fait une invasion dans la Pannonie, furent bientôt obligés de repasser le Danube. Aurélien marcha contre les Marcomans et leurs alliés qui occupaient toujours une partie de l'Italie. Ces peuples, se voyant poursuivis par les Romains, sortirent à l'improviste des forêts près de Plaisance, et firent un tel carnage de leurs ennemis que Rome même en fut consternée; mais la fortune changea bientôt. Les Marcomans avaient divisé leur armée en trois colonnes pour saccager l'Italie. Aurélien attaqua le premier de ces corps près de Fano dans l'Ombrie, le second aux environs de Plaisance, le troisième dans la plaine de Pavie, et les vainquit successivement tous les trois. Ces défaites affaiblirent tellement les Marcomans qu'ils se hâtèrent d'évacuer l'Italie et de retourner dans leur pays. Aurélien dirigea alors ses armes contre les Goths. Ce peuple, qui en 180 avait occupé la Dacie orientale et s'était avancé jusqu'au Danube, avait tant imposé aux Romains, que ceux-ci, pour ne pas être sans cesse inquiétés par cette nation turbulente, s'étaient obligés à leur payer un tribut annuel. Mais l'empereur Philippe ayant refusé de remplir cet engagement, les Goths s'en étaient vengés en dévastant la Thrace et la Moesie. Comme depuis ce temps, ils ne discontinuaient pas de faire des courses sur le territoire romain, l'empereur Aurélien résolut de les combattre. Il les vainquit plusieurs fois, et en fit périr un très-grand nombre. Toutefois, comme il était persuadé qu'à la longue il ne pourrait conserver la Dacie, ce prince abandonna entièrement ce pays, et en transplanta les habitants et les garnisons dans la Moesie, qu'on nomma la Dacie *aurélienne*, et les Goths et les Vandales se mirent en possession de l'ancienne Dacie appelée *trajane*.

Aurélien reconquit la Gaule, l'Espagne et la Bretagne sur Tetricus, l'un des trente tyrans romains dont j'ai fait mention, et il repoussa les Francs qui avaient fait des incursions sur les terres romaines. Il fit aussi trembler les Perses; mais le plus grand de ses exploits fut la victoire qu'il remporta sur la fameuse et fière Zénobie, reine de Palmyre. Cette femme, qui tient un rang distingué parmi les têtes couronnées, était une héroïne pleine de talents et de connaissances, mais en même temps dévorée d'ambition. Elle était veuve d'Odenat, qui sous l'empereur Gallien s'était déclaré vengeur de Rome et l'avait fait triompher des Perses. Peu satisfaite de l'Égypte, de la Capadoce et de la Bithynie qu'elle avait réunies à son Empire, elle étendait ses vues jusque sur celui des Romains. Aurélien va à sa rencontre, la force à sortir d'Antioche, met son armée en déroute et poursuit la reine jusqu'à Palmyre qu'il investit. Les assiégés sont la proie d'une affreuse famine; Zénobie est obligée de prendre la fuite. Elle est faite prisonnière et amenée à Aurélien. Ce prince, se souvenant d'une lettre pleine de fierté que lui avait écrite la reine pendant le siège, lui en fait des reproches; elle répond: „Aurélien sait vaincre, je le reconnais pour empereur; Gallien et ses semblables ne m'ont jamais paru dignes de ce nom.“ L'Empereur accorda la vie à Zénobie; mais il se déshonora en faisant mourir Longin, qu'il soupçonnait avoir dicté cette lettre. Longin était un homme de lettres de grand mérite; son traité du Sublime est un ouvrage admirable. Aurélien, voulant se venger des outrages faits au peuple romain par Sapor, roi de Perse, lui déclare la guerre. Déjà il s'était mis en marche, et il était sur le point de passer le Bosphore de Thrace, lorsque Mnestée, l'un de ses secrétaires, pour prévenir l'effet d'un châtiment dont son maître l'avait menacé, le fit poignarder. Sa mort occasionna un deuil gé-

néral dans l'armée. Ses assassins furent punis, et on éleva un Temple à Aurélien dans le lieu même où il avait 275. été assassiné. Il ne régna que cinq ans. Ce prince avait rebâti dans la Gaule l'ancienne ville de Genabum, qui fut appelée Aurelianum (aujourd'hui Orléans). La ville de Dijon fut aussi fondée par lui.

Après la mort d'Aurélien il y eut un court interrègne, parce que les troupes qui, comme on sait, s'étaient arrogé depuis longtemps le droit de choisir un empereur, en déférèrent cette fois-ci l'élection au sénat. Cette condescendance inattendue doit faire croire que la fermeté et la sagesse d'Aurélien avait su comprimer les ambitieux et rappeler les légions à leur devoir. Le sénat élut enfin, du consentement de l'armée, Tacite, un de ses membres. C'était un bon et vertueux vieillard. Il appartenait à la famille du célèbre historien Tacite dont il estimait beaucoup les ouvrages. Il fit les ordonnances les plus sages et gouverna avec discernement et modération. Malheureusement pour Rome, il ne jouit du pouvoir que huit mois Un de ses parents, homme violent et emporté, qui avait obtenu de lui une place importante, ayant été assassiné, les meurtriers, pour se soustraire à la mort, firent périr l'Empereur lui-même, sans être arrêtés par son âge et ses vertus. Tacite mort, les armées, sortant de 276. nouveau des bornes de leur devoir, nommèrent deux empereurs à la fois, Florien, frère du défunt, et Probus, homme d'un mérite rare; mais les partisans de Florien, honteux de n'avoir pas donné la préférence à Probus, abandonnèrent ce malheureux prince et, l'ayant fait mourir, ils jurèrent obéissance à son rival. Selon d'autres Florien succéda d'abord seul à Tacite son frère, mais se donna la mort deux mois après, parce qu'il avait appris que Probus avait été élu par les soldats.

Sous le gouvernement de l'empereur Probus les

Quades reparurent dans la Pannonie; mais il les chassa bientôt de cette province qui était sa patrie, et dont il devint le bienfaiteur. Ce prince est un des meilleurs et des plus sages empereurs romains qui aient régné sur la Pannonie et la Norique. Quoique ami de la paix il sut faire la guerre en habile et grand capitaine. Après avoir vaincu les Isauriens, repoussé les Germains au-delà du Necker, paralysé les forces des Sarmates, et mis la Gaule à l'abri des irruptions des Francs, des Bourguignons et des Lygiens, il n'eut rien de plus à coeur que de repeupler et de faire refleurir la Pannonie qui avait été fort dévastée par les courses des barbares. Pour cet effet il y établit les Bastarnes et d'autres peuples fugitifs ou faits prisonniers, leur assigna des terres à cultiver, les pourvut d'outils de labourage et de bétail, les exempta en outre durant un certain nombre d'années de toute espèce de contribution, et fit ainsi de ces hordes demi-sauvages des membres utiles à la société. Il restaura les villes saccagées, fit revivre l'agriculture en nos provinces, y introduisit les vignes que l'empereur Domitien avait défendu d'y planter, encouragea les arts, les métiers et le commerce; en un mot, il fut pour l'Autriche un second Marc-Aurèle. Il ne se distingua pas moins en Asie, où il réprima l'ennemi et étouffa plusieurs révoltes. Enfin il parvint à rétablir le calme et l'ordre partout. Jugeant très-sagement que l'oisiveté du soldat en temps de paix était préjudiciable aux armées et à l'État, il employa ses troupes au plantage des vignes et à d'autres travaux utiles. Mais un jour ses soldats se révoltèrent et tuèrent cet excellent prince dans un accès de fureur. Quelques historiens rapportent, qu'il avait promis aux Romains de les mettre en état de se passer de troupes, et que ce fut pour avoir laissé échapper cette parole, qu'on le fit mourir.

La mort de ce grand homme releva le courage des 282.
ıples sarmates; mais Carus, préfet du prétoire, qui
ıit remplacé Probus sur le trône, attaqua les Jazyges
, renforcés par des bandes de Quades et de Marco-
ns, étaient entrés hostilement sur les terres des Ro-
ins, et les tailla en pièces. 16,000 barbares mordirent
poussière, 20,000 furent faits prisonniers et répartis
ns les légions ou dans les provinces. Carus créa au-
stes ses deux fils, Carin et Numérien. Il fit quelques
ıquêtes sur les Perses. Il les poursuivait vivement,
squ'un jour on le trouva mort dans sa tente. Carin
Numérien lui succédèrent sans élection. Ils gouver-
'ent l'Empire conjointement pendant quelques mois, après
quels Numérien fut tué par Aper, son beau-père, déjà
ıpçonné d'être le meurtrier de Carus.

Ce fut alors qu'on vit monter sur le premier trône 284.
monde le fils d'un simple esclave, ne portant d'autre
n que celui de sa petite ville natale, appelée *Do-*
a en Dalmatie, dont on fit *Diokles* et ensuite Dioclé-
n; mais quelque basse que fut sa naissance, elle ne
mpêcha point de devenir pour l'Empire romain un autre
tave-Auguste. Ses grands talents militaires, son gé-
et sa profonde politique, l'avaient fait élire empereur
· l'armée et le peuple, mécontents d'ailleurs de Carin,
nce énormement vicieux. Celui-ci, transporté de rage,
'e bataille à Dioclétien; mais il périt par la main d'un
ses officiers dont il avait déshonoré la couche. Dio-
tien signala le commencement de son règne par un bel
e de modération: il pardonna généreusement à tous
partisans de Carin son rival, et leur laissa même les
ces et dignités qu'ils possédaient. Quoique doué d'un
ırit très-actif et énergique, il sentit néanmoins que la
ɜ d'un seul homme ne suffisait point pour gouverner
Empire d'une si vaste étendue, et qui d'ailleurs était

pressé et attaqué de toutes parts par des peuples ennemis. En conséquence il s'associa, la seconde année de son règne, Maximien-Hercule, sous le titre d'auguste et de corégent. Celui-ci, né Pannonien, était un guerrier d'une 292. grande valeur et intrépidité. Six ans après l'empereur Dioclétien créa encore deux césars, Constance-Chlore, fils d'un pâtre de Moesie, et Maximien-Galère, noble dardanien, l'un et l'autre chefs militaires pleins de mérite. Il partagea l'Empire entre ces différents Souverains. Maximien-Hercule eut l'Italie et l'Afrique; Constance-Chlore les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, et Galère les provinces illyriennes, la Norique, la Pannonie et les pays limitrophes. Dioclétien se reserva la Thrace, qui formait la clef de l'Europe et de l'Asie, et l'Égypte. On ne sait laquelle des deux choses on doit admirer le plus, ou de la résolution que prit si facilement Dioclétien de partager son autorité, ou de la longue union qui subsista entre ces quatre potentats, nonobstant la différence de leur caractère, de leurs passions et de leurs vues politiques. Dioclétien transporta sa résidence de Rome à Nicomédie, et Maximien établit la sienne à Milan.

C'est sous le gouvernement du césar Galère que la Norique fut divisée en *Norique méditerannée ou centrale*, et en *Norique riveraine* ou *littorale* (Noricum mediterraneum et ripense), ainsi qu'il est marqué au commencement de cet ouvrage. La basse Pannonie fut subdivisée en plusieurs districts (*Amantia, Sirmiensis, Cibaliensis* et *Bubalia*). Le canton de cette province qui était situé entre la Save et la Drave reçut le nom de *Savia*; et Valérie, fille favorite de Dioclétien et épouse de Galère, prêta le sien à la partie de terre comprise entre le Drave et le Danube, qui fut appelée *Valeria*, Pour complaire à sa compagne Galère fit en faveur de ces contrées plusieurs arrangements utiles à leur culture.

Il fit creuser un canal pour l'écoulement des eaux du lac de Neusiedl dans le Danube, et ordonna d'abattre les bois impénétrables sur les rivages de ce fleuve et en d'autres endroits. Mais ces avantages ne furent qu'un faible dédommagement pour les maux que la Norique et la Pannonie eurent à souffrir sous la domination de ce prince ambitieux et cruel. Les dépenses exorbitantes de sa cour et de son armée, le démembrement et la subdivision des provinces, la multiplication des autorités militaires et civiles, et même celle des municipes, épuisèrent entièrement le pays; et la persécution des Chrétiens, à laquelle Galère, leur ennemi déclaré, parvint à faire souscrire Dioclétien, mit le comble aux misères de la nation.

Le saint guerrier Florien, tribun à *Citium* [1]), ayant appris qu'Aquilin, préfet romain à Lorch, faisait mourir par ordre de Galère tous les Chrétiens qui ne voulaient pas sacrifier aux faux dieux, accourut dans cette ville, déclarant hautement qu'il était lui-même chrétien, qu'il venait pour encourager ses frères affligés et souffrants, et pour braver avec eux les tourments et même la mort. Aquilin tenta de corrompre la fidélité de Florien; il le pressa vivement d'offrir un sacrifice à Mars. Le tribun feint de se rendre à ses instances, et se laisse conduire sur la place publique qui était le lieu destiné pour l'holocauste; mais à peine y est-il arrivé, qu'il se met à haranguer le peuple rassemblé. Après lui avoir fortement repré-

[1]) *Citium*, qu'on croit être le même que *Cetium*, est selon quelques historiens le bourg de *Closterneubourg* en basse Autriche, parce que cette ville était située au pied du mont Cétique. *Mannert* dans sa *Géographie des Grecs et des Romains* fait voir distinctement qu'il tient Göttweih pour le mont Cétique, mais qu'il croit trouver Citium à l'endroit où est aujourd'hui *Mautern*, avec quoi l'échelle de la Table peutingérienne s'accorde assez, attendu que Göttweih n'est éloigné de Comagène que de trente milles romains, faisant environ huit milles d'Allemagne, comme il est indiqué dans la Table.

senté l'absurdité et impiété du culte idolâtrique, il protesta en termes pleins d'énergie et d'onction, qu'il n'existait qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et qu'il était prêt à confirmer cette vérité par l'effusion de tout son sang. Il exhorta ensuite ses frères chrétiens à rester fermes et inébranlables dans leur croyance et, se servant des expressions de son maître céleste, il leur dit ces paroles si consolantes pour les âmes vraiment chrétiennes: „Ne vous laissez jamais ébranler par la puissance de ceux qui ne peuvent tourmenter que votre corps, et songez bien que celui qui croit en Jésus-Christ est indestructible et ne peut mourir“ . . . Il ne put achever.

Aquilin, furieux de voir son attente trompée, et inquiet de l'impression que produisait le discours et l'exemple de Florien sur le peuple, étonné de tant d'héroïsme, le fit saisir par ses satellites et jeter dans la rivière d'Ens. Le corps de ce vénérable martyr fut inhumé à l'endroit où se trouve maintenant l'abbaye de S. Florien, d'où on le transféra à Rome et ensuite en Pologne. Peu de temps après le préfet Armance fit subir le même sort à S. Quirin, évêque de Siscia (*Siszek*) qui, ayant rejeté avec indignation l'ordre de sacrifier aux dieux, fut précipité, une pierre au cou, dans les flots de la Guns, à Sabarie en Pannonie. S. Victorin, évêque de Pettau, moissonna également la palme du martyre.

303 ou 304.

Dioclétien obtint de brillants succès contre les Perses et les barbares, tandis que Maximien chassait les Germains qui avaient de nouveau envahi la Gaule. Constance, de son côté, se couvrit de gloire dans la Perse; il y gagna plusieurs batailles et défit entièrement Narsès, roi de Perse, petit-fils de Sapor. Après tant de victoires remportées sur les ennemis Dioclétien se rendit à Rome, et triompha avec son collègue Maximien sur tous

les peuples vaincus. Mais peu de temps après cette pompeuse cérémonie ce sage prince, dégoûté des grandeurs et du pouvoir, abdiqua la couronne et se retira à Salone en Dalmatie. Il avait fait bâtir dans le voisinage de cette ville, le long des bords de l'Adriatique, un magnifique palais. Cet édifice était si spacieux qu'on construisit avec le temps dans ses ruines la ville de Spalatro, aussi remarquable par la perspective pittoresque qu'elle présente du côté de la mer, que par la forme singulière de sa structure et les antiquités qu'elle renferme dans ses murs. Maximien suivit bientôt l'exemple de son illustre collègue et passa le reste de ses jours à Milan. L'un et l'autre avaient régné vingt ans.

305-307.

Sous le règne de Dioclétien l'Empire romain fut divisé en quatre préfectures, savoir l'*Orient*, l'*Illyrie*, l'*Italie* et la *Gaule*. L'état militaire, qui du temps de l'empereur Octave-Auguste ne se montait qu'à 25 légions, fut porté depuis l'époque dioclétienne à 70 en Orient et à 62 en Occident!

Après l'abdication des deux empereurs, Constance et Galère gouvernèrent avec la qualité d'augustes, et Maximin, neveu de Galère, et Sévère sont nommés césars. Comme les principes de Constance, prince juste, affable et bienfaisant, étaient entièrement opposés à ceux de Galère, ils convinrent de partager le domaine de l'Empire, pour gouverner séparément leurs États. Constance se contenta de l'Espagne, de la Gaule et de la Bretagne. Il rendit ses sujets heureux; mais ils perdirent ce bon prince dès la seconde année de son règne; il mourut à Yorck dans la Bretagne, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Aussitôt on proclama auguste Constantin, fils du défunt. Galère, qui voyait en ce prince un concurrent redoutable, ne consentit qu'avec peine à le reconnaître pour césar. La même

année Maxence, fils de Maximien, se fit déclarer auguste à Rome. Galère envoie le césar Sévère pour le combattre. Maxence appelle à son secours son père et le replace sur le trône: celui-ci assiège Sévère dans Ravenne, et s'étant saisi de sa personne il le fait mourir. Mais bientôt après, comme il cherchait à dépouiller son fils, il fut chassé de Rome, il alla d'abord se réfugier auprès de Galère en Illyrie, d'où il passa ensuite dans les Gaules auprès de Constantin qui était son gendre. Peu de temps après, ayant été convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de son bienfaiteur, il fut obligé de s'étrangler lui-même. Galère avait nommé césar Licinius à la place de Sévère. Le césar Maximin, qui gouver-

308. nait en Orient, se fit proclamer empereur; ce qui engagea Galère à déclarer augustes les quatre princes régnants, savoir Galère, Maximin, Constantin et Licinius.

311. Galère, étant descendu au tombeau, l'année suivante, Maxence fit la guerre à Constantin, sous prétexte de venger la mort de Maximien son père. Elle lui fut très-funeste; car, ayant été attaqué par son adversaire près de Rome, il fut submergé dans la suite sous les ruines d'un pont qu'il avait fait jeter sur le Tibre. La ville et le sénat s'empressent d'ouvrir leurs portes à Constantin et le proclament le libérateur de Rome. Ce prince se déclara ouvertement pour les Chrétiens, leur permit l'exercice public de leur culte, et fit publier plusieurs édits aussi favorables à la vraie religion que contraires à l'idolâtrie. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome et à ses successeurs. Il bâtit et fonda plusieurs églises. Il répara et embellit Rome et autres villes. Il rétablit le sénat dans tous ses droits, et remédia à plusieurs désordres par l'établissement de bonnes lois civiles.

Cependant, Maximin qui avait eu l'Asie dans le

partage qu'il avait fait avec Licinius, et qui persécutait cruellement l'Église, voyait d'un oeil jaloux les succès du jeune Constantin, et était surtout irrité des faveurs que ce dernier accordait aux Chrétiens. Il s'avance pour combattre son ennemi; mais Licinius, beau-frère de Constantin, et qui avait été élu empereur à Carnunte après la mort de Galère, va à sa rencontre en Illyrie, et le défait complètement. Maximin se réfugia à Tarse en Caramanie, où il mourut bientôt après. Dans le cours de cette même année l'empereur Dioclétien termina sa carrière dans la retraite qu'il avait choisie.

310.

Constantin et Licinius régnèrent quelque temps ensemble; mais ils se brouillèrent bientôt et finirent par se faire une guerre opiniâtre. Constantin gagna deux batailles, l'une près de Cibalis et l'autre près de Mardia. Licinius, pour obtenir la paix, fut obligé de céder à son rival victorieux la Grèce, la Macédoine, la Norique, la Pannonie et autres provinces; il ne conserva que l'Orient. Constantin profita de ce moment pour nommer césars ses trois fils, Crispus, Constantin et Constance. Pendant la paix l'empereur Constantin fit de nouvelles lois. Il abolit l'affreux supplice de la croix et établit le repos du dimanche pour tous les états, excepté l'agriculture. Cependant plus ce prince favorisait les Chrétiens, plus Licinius affectait de les persécuter; l'ambition de Constantin s'en prévalut comme d'un prétexte pour déclarer la guerre à son antagoniste. Licinius, ayant été vaincu dans deux combats qui furent livrés aux environs d'Adrianople et de Chrysopole, fut forcé de déposer la pourpre. Constantin lui accorda la vie; mais il n'en jouit pas longtemps; il fut étranglé à quelque temps de là, on ne dit pas pourquoi ni par qui

323.

Constantin, seul maître de l'Empire, redoubla de zèle pour les Chrétiens. Tout ce qui concernait cette re-

ligion devint affaire de l'État, et l'Église jouit enfin de cette paix, après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. En 325 on tint à Nicée en Bithynie le premier concile écuménique, c'est-à-dire formé des évêques de tout le monde chrétien. Il s'y trouva trois cent dix-huit évêques, parmi lesquels on comptait dix-sept Ariens. La doctrine d'Arius, qui soutenait que Jésus-Christ n'était pas Dieu, fut condamnée en présence de l'Empereur. Le schismatique et tous ses adhérents furent exilés. Les sectaires refusèrent de se soumettre au sentiment de l'Église; mais ce qui plus est, ils parvinrent peu à peu à changer tellement les idées religieuses de Constantin qu'il finit par protéger l'arianisme, contre lequel il s'était déclaré avec beaucoup de rigueur. Il rappela Arius et ordonna à Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir son antagoniste. Ce prélat, n'ayant pas voulu y consentir, en fut puni par l'exil. Constantin avait l'esprit grand et élevé, mais facile à tromper. Ce dernier défaut lui fit commettre plusieurs actes d'injustice et de cruauté. Depuis longtemps il était absent de Rome. Lorsqu'il y parut, Fausta, qu'il avait épousée en secondes noces, accuse Crispus, fils aîné de l'Empereur, de lui avoir fait une déclaration d'amour. Constantin, sans aucun examen, condamna sur le champ son fils à la mort. Fausta est accusée à son tour d'un commerce illicite; le prince, sans autre formalité, ordonne de la faire mourir. Plusieurs hommes distingués meurent par ordre de Constantin, on ne sait par quels motifs. Le jeune Licinius, qui n'était âgé que de douze ans, fut du nombre des victimes. Cette conduite barbare le rendit odieux aux habitants de Rome; on ne lui cache pas la haine qu'il inspire, la populace même le charge d'injures. L'Empereur, dégoûté du séjour d'une ville qui le détestait, et qui d'ailleurs était remplie de superstitions et d'idolâtrie, résolut

de la quitter pour toujours, et de fonder une nouvelle Capitale. Il fit choix de Bysance et lui donna le nom de *Constantinople.*

Cette ville, bâtie à l'instar de Rome sur sept collines et située sur le Bosphore de Thrace, changea alors entièrement de face. Il en augmenta beaucoup l'enceinte; il y fit construire de superbes édifices, enfin il en fit une nouvelle Rome. Il en accrut prodigieusement la population en multipliant les privilèges en faveur des citoyens de cette ville, et en accordant de grands avantages aux étrangers qui venaient s'y établir. Cette création d'une seconde métropole donna lieu à Constantin de diviser ses États en deux Empires. Celui d'*Orient* contenait tous les pays compris depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Égypte, et depuis le golfe Adriatique jusqu'aux confins de la Perse. Le reste des possessions romaines formait l'empire d'*Occident.* Sous ce prince les cohortes ou gardes prétoriennes, si redoutables et si dangereuses, perdirent toute leur influence. Il substitua à la place des préfets du prétoire deux maîtres de la milice; il établit aussi des patrices qui étaient supérieurs aux préfets dont la dignité par là était réduite presque à rien. Les patrices d'ailleurs n'avaient aucunes fonctions à remplir.

Dans le cours de son règne Constantin visita la plupart des provinces romaines. Il parcourut les Gaules, s'arrêta quelque temps à Trèves, et fit construire des forts et des têtes de pont sur les bords du Rhin. Plus d'une fois on le vit, à l'exemple du grand Jules-César à qui il ressemblait sous plusieurs rapports, arriver des régions les plus lointaines à Aquilée, à Sabarie et aux bords du Danube, y donner des lois, réprimer les abus et prendre des mesures pour la sûreté de ces pays. Ce fut aussi à cette vigilance continuelle, jointe aux divisions que son adroite politique savait faire naître et alimenter

parmi les peuples du voisinage, que la Norique, la Pannonie et les provinces limitrophes, furent redevables du long repos dont elles jouirent sous le gouvernement de Constantin. Cependant dans la dernière période de son règne cette tranquillité fut de nouveau troublée dans les cantons du bas Danube. Les Sarmates, fortement pressés par les Goths, implorèrent la protection de l'empereur Constantin qui la leur promit. Les Goths, regardant cette promesse comme une déclaration de guerre, franchirent le Danube et pénétrèrent dans la Moesie qui fut pillée et ravagée d'un bout à l'autre. Les légions romaines, saisies d'épouvante à l'aspect des figures monstrueuses que les Goths portaient sur leurs casques et sur leurs lances, reculèrent d'abord devant l'ennemi; mais Constantin, qui commandait en personne, leur ayant démontré l'absurdité de leur crainte, releva tellement leur courage, qu'elles fondirent avec impétuosité sur les Goths et les battirent à plate couture. Comme les Chersonésiens, excités par Constantin, s'étaient jetés sur le flanc de ses ennemis en même temps qu'il les attaquait de front, les Goths se trouvèrent enfermés dans des montagnes désertes, où ils périrent autant par le froid et la faim que par le glaive des Romains. Mais Constantin était trop prudent pour pousser à l'extrémité un ennemi vaillant et intrépide. Il accorda la paix aux Goths, donna à leurs chefs de l'argent et des marques d'honneur, recompensa généreusement les Chersonésiens et pourvut à la sûreté des Sarmates. Ces derniers se montrèrent mécontents de ce qu'une partie des frais de la guerre entreprise à leur sujet avait été comprise dans les subsides annuels. Ils s'en dédommagèrent par des incursions réitérées sur les terres de leurs voisins. Constantin, offensé de cette conduite, les abandonna à leur sort. La suite en fut que le Goth Gébéric, à peine parvenu au suprême pouvoir,

attaqua et vainquit Visumar, prince des Vandales, qui perdit à la fois et ses États et la vie. Les restes de la nation sarmate, pour se mettre en état de résister à leurs ennemis, donnèrent à leurs esclaves la liberté et des armes; mais ceux-ci, exaspérés par leur longue sujétion et gonflés par leurs succès, se réunirent sous le nom de *Sarmatae limigantes* et chassèrent du pays leurs anciens maîtres, qui en partie allèrent servir sous les étendards des Goths, en partie se rendirent auprès des Quades établis le long des Carpathes, entre la Morave, la Waag et la Gran, et en partie enfin cherchèrent un asile chez les Romains, qui leur donnèrent des terres en Pannonie et en d'autres provinces.

Pendant ce temps-là Sapor II, roi de Perse, ravageait l'Empire romain. L'Empereur, sur le déclin de son âge, va trouver son ennemi en Asie et l'oblige à reculer. Il tombe dangereusement malade à Nicomédie; il reçoit le baptême et meurt entre les mains de son directeur arien, après lui avoir confié son testament. Contantin, surnommé le Grand, était âgé de 63 ans, et en avait régné trente. 337.

L'Empire fut alors partagé entre les trois fils du prince défunt. Constantin, l'aîné, eut la Gaule, l'Espagne et la Bretagne; Constance l'Égypte et l'Asie; et Constant l'Italie, l'Afrique, la Grèce et les provinces du Danube. Constantin, ayant péri après trois ans de règne dans la guerre qu'il faisait à Constant son frère, laissa celui-ci en possession de tout l'Occident; mais Constant perdit lui-même la vie par les embuches de Magnence, capitaine des gardes, qui s'était fait déclarer empereur à Rome. L'Illyrie, ne voulant reconnaître ni l'assassin de Constant, ni Constance frère de ce dernier, déféra l'Empire au vieux général Vetranio. Constance refusa toute négociation avec Magnence, chargea Gallus,

son neveu, de la guerre contre les Perses, et persuada à Vetranio de s'unir à lui pour combattre l'usurpateur. À cet effet il lui proposa une entrevue à Sirmium. Vetranio y parut avec des forces supérieures; mais elles ne lui furent d'aucune utilité. L'armée, qui voyait d'un côté un vieillard rude et faible d'esprit, et de l'autre un prince de bonne mine, aimable, qui semblaït fait pour commander, reçut Constance avec de grandes acclamations et passa toute entière sous ses enseignes. Vetranio, abandonné des siens, obtint de l'Empereur un asile agréable et une riche pension. Constance alla ensuite à la recherche de Magnence; les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Mursia (*Essek*) et en vinrent aux mains. Le combat fut long et terrible. Enfin, Magnence vaincu, se voyant perdu sans ressource, se donne la mort et laisse son rival seul maître de l'Empire. Après la mort de Constantin-le-Grand, les troupes, qui ne voulaient dépendre que de ses fils, avaient fait mourir tous les neveux de ce prince. Gallus et Julien, fils de Jules-Constance, avaient seuls échappé à ce massacre. Dans la suite ces deux princes s'étant rendus suspects, Gallus périt par les ordres de Constance. Julien dut la vie aux prières de l'impératrice Eusébie; l'Empereur l'envoya commander dans les Gaules, et l'éleva même à la dignité de césar. Après un court séjour à Rome qu'il était allé visiter, Constance fut obligé de se rendre en toute diligence sur les bords du Danube, pour faire la guerre aux Quades et aux Marcomans qui, renforcés par les Sarmates, dévastaient la Moesie et la Pannonie. Ce prince fit jeter un pont de bateaux sur le Danube, entre Essek et Peter-Varadin, et conduisit son armée dans le pays marécageux de la Teisse. Mais, avant qu'on en vint aux hostilités, Vitrodur, fils du roi Viduar, Agilmond et quelques autres chefs barbares, redoutant les armes des Romains, s'humilièrent

356-357.

devant l'Empereur. Ils rendirent les prisonniers et le butin, donnèrent des ôtages et jurèrent fidélité. En retour Constance leur laissa leurs terres. Il attaqua alors les Sarmates cantonnés dans le désert bourbeux entre le Danube et la Teisse. Ils eurent en vain recours aux prières, à la ruse, aux armes; ils furent domptés et chassés bien loin au-delà des Carpathes: toutefois étant revenus soudainement sur les rives du Danube, ils demandèrent avec instance d'être admis comme alliés ou mercenaires dans les États romains. Constance leur permit de passer le Danube, et leur donna audience, assis sur un trône resplendissant qui avait été élevé à peu de distance de la place où se trouve aujourd'hui la ville de Bude. Mais au milieu du discours plein de majesté que l'Empereur adressait aux suppliants, un des chefs sarmates jeta son soulier en l'air avec le cri: „*Marha! Marha!*" c'était le signal d'une révolte générale. Tel qu'un torrent qui s'est subitement grossi entraîne dans son cours impétueux tout ce qu'il trouve sur son passage, tel ce peuple barbare s'élance pour se saisir de la personne de l'Empereur. Le trône fut renversé, tout ce qui le décorait mis en pièces et éparpillé, et le monarque eut été perdu sans ressource, si ses fidèles gardes ne l'avaient défendu avec une valeur vraiment héroïque. S'étant jeté sur le premier cheval qu'il put trouver il rejoignit promptement son armée, qui par bonheur était campée dans le voisinage. Les soldats romains, furieux de la trahison inouïe dont leur prince avait failli être la victime, fondirent sur leurs perfides ennemis et ne cessèrent le massacre qu'après les avoir entièrement exterminés. Enfin Constance, pour se procurer du repos de la part des Sarmates, leur assura la possession de leur pays et accorda à Zizaïs leur chef le titre royal. Ce qui porta sans doute l'Empereur à traiter ce peuple inconstant avec tant d'indulgence, ce fut l'inquié-

tude que lui donnèrent les mouvements qui avaient lieu à cette même époque sur les bords du Rhin. Les Allemands, pressés par l'extrême désir de s'emparer des Gaules, avaient passé ce fleuve. Mais bien qu'ils fussent trois fois plus nombreux que les Romains, ils n'avaient pas fait de grands progrès; le césar Julien, qui commandait dans les Gaules, savait rendre vaines toutes leurs entreprises. Ce prince, voyant que ces audacieux étrangers ne pensaient pas à se retirer du territoire romain, se décida à leur livrer bataille, espérant de suppléer par sa stratégie, par la bravoure de ses soldats et par leur habileté dans le métier de la guerre, au petit nombre des combattants. Les deux armées en vinrent aux mains à peu près au même endroit, où quatre cents ans auparavant César fit succomber Arioviste. Les Allemands avaient pour chef Chnodomar, prince distingué par sa valeur et la hauteur extraordinaire de sa taille. On se battit de part et d'autre avec un égal acharnement. La victoire fut longtemps balancée; enfin l'ardeur des Allemands se ralentit; les Romains qui s'en aperçoivent, redoublent d'efforts et forcent les Allemands à fuir en désordre. Mais, comme ceux-ci avaient le Rhin derrière eux et qu'ils étaient poursuivis vivement par l'ennemi, il en périt autant dans les flots que dans le combat même. Chnodomar, étant enfoncé avec son cheval dans un marais, se rendit à son vainqueur. Julien, après avoir délivré la Gaule de la présence des Allemands, crut que pour leur faire perdre l'envie de tenter de nouvelles irruptions, il n'y avait de meilleur moyen que de porter la guerre au sein de leurs propres États. Il traversa donc à son tour le Rhin, s'avança bien avant dans la Germanie, et n'évacua ce pays qu'après l'avoir ravagé et contraint les Allemands à rebâtir les villes qu'ils avaient détruites sur les bords du Rhin. Il défit aussi les Francs salyens et les

Chamaves, et se couvrit de tant de lauriers qu'ils méritèrent la jalousie de l'empereur Constance. Ce prince chercha de différentes manières à entraver les opérations de son heureux rival et alla jusqu'à susciter secrètement les barbares contre lui. Julien, proclamé empereur par ses légions victorieuses, ayant trouvé sur un de ses prisonniers nommé Vadomar des preuves convaincantes des sentiments d'inimitié que Constance avait pour lui, quitta la Gaule avec une partie de ses troupes et se mit en marche vers l'Illyrie. Son armée était divisée en plusieurs colonnes. Nevitta, qui commandait la cavallerie, prit sa route par le plat pays de la Rhétie et de la Norique; Jovius et Jovin conduisirent la plus grande partie de l'infanterie à travers les Alpes, et Julien lui-même avec 3000 hommes d'élite, partant de la Rauracie, se jeta dans les défilés de la Forêt noire (*Martiana sylva*) près de la source du Danube, et marcha le long de ce fleuve, au milieu des montagnes, des marais et des forêts. Enfin, après avoir souffert les plus grandes fatigues et privations, il arriva à l'endroit qu'il avait destiné pour s'embarquer et qu'on présume avoir été entre Ratisbonne et Vienne. Il surprit la flotte qui y était à l'ancre, et l'ayant renforcée par celles de Lorch, de Pechlarn et d'autres villes, à côté desquelles il passa, il descendit le Danube jusqu'à Bononia (*Bonostor*, non loin de Peter-Varadin), et y débarqua ses troupes, sans se laisser retenir un seul instant par l'attitude hostile des gardes du rivage, ni par l'admiration dont furent frappés les habitants de la côte, étonnés de cette entreprise téméraire. Sirmium était le lieu désigné pour le rassemblement des divers corps d'armée. Comme les troupes de Julien, divisées en plusieurs colonnes, marchaient par des routes différentes, et se montraient ainsi dans toutes les contrées de l'Illyrie, le bruit se répandit que ce prince avait amené avec lui des

forces militaires très-considérables. Lucinien, commandant en chef de l'Illyrie, qui croyait Julien encore aux bords du Rhin, ne pouvant ajouter foi à cette nouvelle, prit le parti d'aller reconnaître par lui-même, si l'on ne s'était pas laissé tromper par de fausses apparences. Il ne se convainquit que trop bien de la présence de ce prince; car ayant été pris par les soldats de Julien, il fut mené devant lui. Tout confus et ne sachant comment se conduire dans cette circonstance fâcheuse, Lucinien se borna à représenter à l'Empereur son imprudence de se hasarder avec une poignée de braves au milieu de ses nombreux ennemis. „Gardez vos sages avis, lui répliqua Julien, pour Constance votre maître; quand je vous ai donné à baiser ma pourpre, je ne recevais pas un conseiller, mais un suppliant.“ Il rendit ensuite publique la correspondance de son rival avec les barbares, faisant le monde juge entre l'auguste qui les avait attirés dans l'Empire et celui qui les en avait chassés. Ce procédé aussi étrange qu'indélicat fut généralement improuvé, et lorsque Julien, après la mort de Constance, postula suivant l'ancien usage le titre impérial, le sénat romain en le lui accordant ne put se refuser de lui dire ces paroles: „mais respecte, nous t'en prions, le fondateur de ta fortune.“ À la nouvelle de l'élévation de Julien à la dignité impériale, Constance, occupé à faire la guerre aux Perses, s'était mis en marche pour aller attaquer son ennemi qu'il se flattait de vaincre facilement; mais quelques semaines après il 361. mourut à Mopsucrène. Il expira, comme son père, entre les bras des Ariens dont il était un grand protecteur.

Julien, prince estimable d'ailleurs par ses vertus et qualités privées, renonça entièrement à la religion chrétienne après l'avoir professée vingt ans, ce qui lui fit appliquer le surnom d'*apostat*. Il rouvrit les temples païens, sacrifia aux dieux et chercha à amalgamer les

cérémonies et usages du christianisme avec ceux du culte idolâtrique. Il voulut rétablir Jérusalem sur ses anciens fondements, pour démentir les oracles divins. Mais ses inutiles efforts n'aboutirent qu'à prouver d'une manière plus éclatante la divinité d'une religion qu'il voulait détruire. Quoiqu'il fût l'ennemi mortel des Chrétiens, il n'employa contre eux ni le feu, ni le fer, ni les tourments; il était trop habile politique pour avoir recours à ces moyens violents. Il se contenta de leur témoigner le plus grand mépris, il les priva de leurs charges, de leurs privilèges, leur interdit même l'étude des belles-lettres et tâcha de toute manière de les faire tomber dans une abjection complète. Ce prince ne gouverna que deux ans. Ayant déclaré la guerre aux Perses, il s'engagea témérairement dans un combat et mourut percé d'un javelot. Il fut le fondateur de la ville de Paris qu'il fit bâtir à la place de l'ancienne Lutèce (*Lutetia*), ville de peu d'apparence sur une des îles de la Seine. 363.

Il eut pour successeur Jovien, prince aimable et d'un coeur excellent. Il rappela les évêques bannis, remit les soldats sous les lois du christianisme et conclut avec les Perses une paix plus nécessaire qu'honorable. Par malheur il ne fit que se montrer à l'Empire; car il mourut étouffé par la vapeur du charbon qu'on avait allumé pour échauffer sa chambre. Valentinien lui succède; il associe à l'empire son frère Valens. Ces deux princes, fils de Gratien, comte africain, étaient nés à Cibalis en Pannonie. Valentinien gouverna les trois préfectures d'Italie, d'Illyrie et de Gaule en qualité d'auguste, et Valens celle de l'Orient comme corégent.

L'empereur Valentinien eut un soin particulier de mettre les frontières de ses États et surtout la Norique et la Pannonie à l'abri des courses des peuples barbares; il y éleva une ligne de fortifications respectable qui s'é-

tendait depuis Lorch jusqu'à Aquincum (*Bude*), et qui renfermait aussi *Vindobona*, *Carnunte* et *Bregetio* (Szöny). Au nombre des forts qu'il fit construire se trouve *Commercium*, qui est le fondement primitif de *Comorn* en Hongrie et forme la clef de l'île de Schutt. Mais non content d'avoir mis ses provinces dans le meilleur état de défense contre les invasions ennemies, Valentinien fut assez inconsidéré pour faire construire des fortins et des têtes de pont sur les terres mêmes des Quades, qui habitaient la rive gauche du Danube. Ce peuple, qui vivait depuis assez longtemps en paix avec les Romains, se plaignit de cet acte arbitraire à Equitius, général en chef de l'Illyrie. Celui-ci fit d'abord suspendre les travaux, puis en référa à l'Empereur et lui demanda de nouvelles instructions; mais Valentinien, sans daigner lui répondre, envoya Marcellien, fils de Maxime son favori, avec l'ordre exprès de faire continuer sans interruption les fortifications commencées sur le territoire étranger, et le nomma en même temps duc de la Valérie pannonienne. Cette action injuste, mais plus encore la mort de leur roi Gabin, qui à l'instigation de Marcellien fut lâchement assassiné, au retour d'une entrevue amicale à laquelle il avait été invité, excita tellement la rage des Quades, qu'ils traversèrent aussitôt le Danube et fondirent sur la haute Pannonie, où ils firent les plus horribles ravages. Ils massacrèrent ou mutilèrent impitoyablement les gens de la campagne occupés à la récolte, et trainèrent en esclavage ceux qui ne tombaient pas sous leurs coups. Ils pillèrent, saccagèrent, brûlèrent les villes et les villages, et détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage. Valentinien, secondé par ses capitaines Mérobaud et Sébastien, ne parvint qu'avec de grands efforts à arrêter les ravages de ces furieux. Enfin, après les avoir chassés au-delà du Danube, il passa ce fleuve, s'avança dans

leur pays et, usant de représailles, il y mit tout à feu et à sang. L'approche de l'hiver termina cette terrible campagne. L'Empereur alors résolut de parcourir les places et cantons dévastés par les barbares. Quel spectacle déchirant! Ces belles contrées, naguère si florissantes, si heureuses, n'offraient plus à ses yeux que le tableau affligeant de la misère et de la désolation; il voulut visiter la capitale de la Pannonie, et il ne trouva qu'une grande ruine! Carnunte, cette vaste et antique cité, qui avait été pendant si longtemps la principale place d'armes des Romains au Danube et le siège de leur gouvernement en ces pays, cette ville célèbre où fleurissaient les arts et le commerce, n'existait plus! Elle était tombée sous la main exterminatrice des barbares, pour ne plus jamais se relever. C'est alors que Valentinien regretta de n'avoir pas écouté l'avis salutaire du sage Equitius; mais qu'aurait-il ressenti, s'il avait pu prévoir qu'il deviendrait lui-même la victime d'une guerre qu'il avait provoquée si imprudemment? S'étant rendu à Bregetio, il y fut suivi par des députés quades qui vinrent solliciter la paix. Ils furent présentés à l'Empereur par Equitius, qui était parvenu non sans peine à persuader son maître de leur donner audience. Après avoir remontré à l'Empereur que les excès commis de leur part ne devaient être attribués qu'à l'emportement des riverains rapaces et irrités, ils en rejetèrent, pour encore mieux s'excuser, la faute principale sur les ouvrages de fortification entrepris aussi injustement que mal à propos par Marcellien. L'Empereur avait écouté avec calme le discours des députés; mais à ce dernier reproche qui n'était que trop fondé, il se sentit transporté d'une telle colère, qu'une veine lui étant crevée, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui mit fin à ses jours. Equitius et Mérobaud accordèrent la paix aux Quades et proclamèrent auguste Valenti-

375.

nien II, qui n'était âgé que de quatre ans, conjointement avec Gratien, décoré déjà depuis 367 de la pourpre impériale. Ces princes étaient tous deux fils de l'empereur défunt, mais de différents lits. Valentinien se fixa en Italie, et Gratien commanda dans les Gaules et l'Espagne.

CHAPITRE VII.

Vicissitudes que subirent la Norique et la Pannonie vers la fin de l'Empire romain. Théodose-le-Grand. Alaric. Attila.

Depuis un temps immémorial trois grandes nations parcouraient les déserts et montagnes qui séparent la Sibérie des Indes et de la Chine, savoir les *Turcs* qui subjuguèrent dans la suite l'Asie antérieure, l'Égypte et une partie de l'Europe; les *Calmoucks* ou *Mogols* qui firent la conquête des Indes-Orientales, et les *Mantschous* auxquels appartenaient les *Hiognu* ou *Huns*. Ces derniers, qui nous touchent particulièrement, avaient fondé 1220 avant notre ère un grand Empire qui confinait vers le nord à la Sibérie, vers le midi à la muraille de la Chine, vers l'orient à la Tartarie, et vers l'occident aux pays de Hami et Igur jusqu'au fleuve appelé Irtysch. Ils avaient pour toute demeure des tentes et vivaient de leur travail et de brigandage. Cet état de choses dura jusque vers l'an 210 avant J. C., où les Huns sous leur roi Meta commencèrent à faire des conquêtes. Par là ils agrandirent tellement leur Empire que celui-ci s'étendit, à ce qu'on croit, depuis la Corée et la mer du Japon jusqu'à la frontière orientale de Kapschak, et peut-être jusqu'au Volga. Depuis 171 jusqu'à 161 avant l'ère chrétienne la Chine fut tributaire des Huns. Cependant leurs guerres multipliées et étendues diminuèrent peu à peu leur puissance, qui déclina encore davantage lorsque, plusieurs rois huns s'étant élevés, ils se conbattirent

les uns les autres. Enfin, en 48 avant J. C., l'empire des Huns fut divisé en celui du Nord et en celui du Sud. Ces deux États se firent une guerre continuelle jusqu'à ce que les Huns septentrionaux, ayant été successivement défaits par les Sien-pi et les Chinois (87-93 après J. C.), furent pour la plupart obligés d'abandonner leur pays. Ces émigrés fondèrent dans la province dite *umifienne*, et dans la Bachkirie, un nouvel Empire qui s'étendait depuis le Jaik et le pays des Yguriens jusqu'à Acsu et Kasgar. Cet Empire, appelé celui des Huns occidentaux, se maintint jusqu'en 374, où étant pressés par les Sien-pi et autres peuples qui se répandaient de plus en plus vers l'Occident, ils passèrent le Volga et ensuite le Don pour aller conquérir une nouvelle patrie. L'année suivante ils subjuguèrent les Alains et fondirent conjointement avec ceux-ci sur les Goths. Cette dernière nation étendait son empire depuis le Don jusqu'à la Teisse, et bien avant au nord, vu que les Esthoniens et plusieurs autres peuples finnois et lettons lui obéissaient. Les Goths se divisaient en *Ostrogoths* qui étaient établis du côté de la mer Noire sous le roi Emanaric, et en *Visigoths* qui habitaient la Dacie trajane et la Podolie. Ces derniers étaient gouvernés par plusieurs petits rois, parmi lesquels Athanaric et Fritiger étaient les plus puissants. Ce furent les Ostrogoths qui eurent d'abord à défendre leurs foyers contre les Huns et les Alains. Les deux partis combattirent avec une égale ardeur; mais Emanaric, voyant qu'il ne pouvait résister plus longtemps à ses ennemis, aima mieux se donner la mort que de s'humilier. La guerre avec Vithimir, son successeur, commença en 375; il fut vaincu et tué. Alathée et Saphrax, guerriers pleins de courage, ramassent les débris de l'armée ostrogothe et les conduisent avec leur nouveau roi Vhitéric vers le Niester, où Athanaric était cantonné avec ses Visigoths.

Ceux-ci, n'ayant pu soutenir l'attaque des Huns, avaient demandé à l'empereur Valens la permission de passer le Danube; et ils se trouvaient déjà en-deçà de ce fleuve, lorsque Alathée et Saphrax arrivèrent avec leur jeune roi et le reste de leur nation sur les bords opposés. Ils sollicitèrent pareillement le passage du Danube; mais il leur fut refusé par l'Empereur. Les Visigoths, plus heureux que leurs frères, obtinrent de ce prince de nouvelles terres au midi du Danube, et promirent en revanche de défendre avec fidélité et courage ce fleuve contre les incursions ennemies. Mais la cupidité et la mauvaise foi de Maxime et de Lupicin, préfets romains, détruisirent bientôt les heureux effets de cet arrangement. Ils poussèrent l'impudence jusqu'à exiger de leurs nouveaux colons un esclave pour quelques livres de viande, et même des femmes et des enfants pour des armes et des outils; oui, ce qui plus est, on ne rougit point de souiller le sol romain du sang d'un prince étranger qui, se fiant à la foi des traités et aux droits de l'hospitalité, sacrés même chez les peuples les plus barbares, y était venu s'établir avec son peuple. Fritiger, l'un des rois visigoths, sortant un jour d'un banquet auquel il avait été invité, fut traitreusement assassiné. Les Visigoths, furieux de cette atrocité inouïe, prirent d'accord avec les Ostrogoths la résolution d'abandonner sur-le-champ cette terre perfide, et d'aller conquérir des ètats au sein même des provinces de leurs cruels oppresseurs.

Ce projet fut presque aussitôt exécuté que conçu. Tandis qu'une partie des Visigoths, remontant le Danube, pénètrent dans la haute Pannonie et jusqu'aux Alpes carniennes et juliennes, les autres prennent leur course par la Moesie et marchent directement sur Constantinople. Valens se présente à leur rencontre et leur livre bataille près d'Adrianople; les Romains furent défaits et perdirent plus de la moitié de leur armée. L'Empereur, ayant

été blessé dans la mêlée, se fait porter dans une cabane pour faire panser sa blessure. Les vainqueurs y mirent le 378. feu, et Valens fut consumé avec ceux qui l'entouraient. Ce prince avait été un grand persécuteur des Catholiques. Il maltraita leurs évêques, les exila et livra leurs temples aux Ariens; mais l'Église trouva de dignes défenseurs de la Foi dans les Basile, les Grégoire de Nazianze et de Nysse, les Jérôme, les Ambroise et plusieurs autres.

Les Goths victorieux parurent devant la capitale de l'empire d'Orient; mais n'étant pas préparés à en faire le siége, ils s'éloignèrent des murs de Constantinople, et se répandirent dans la Grèce et dans tous les pays jusqu'au Danube. D'autres peuples barbares, tels que les *Sarmates*, les *Quades*, les *Alains*, les *Vandales*, les *Huns*, les *Marcomans*, profitèrent des succès des Goths pour piller et ruiner la Scythie, la Macédoine, la Thrace, la Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, les deux Épires, la Dalmatie et les provinces de la Pannonie. En même temps des hordes innombrables de *Saxons*, de *Bourguignons*, de *Hérules*, d'*Allemands*, de *Gépides* et de *Quades*, dévastèrent les cantons voisins du Rhin. Les habitants de Mayence furent cruellement égorgés au pied même des autels sacrés. Worms, après s'être longtemps défendu avec le plus grand courage, tomba au pouvoir des barbares; et Spire, Strasbourg, Rheims, Arras, Amiens, Tournai, les villes de la Belgique, la province de Lyon et de Narbonne, la Novempopulanie, la Septimanie, toutes n'offrirent bientôt plus qu'une immense ruine. Dans ces circonstances critiques l'empereur Gratien envoya à Théodose, dont le père, général de grand mérite, avait été exécuté sur un faux soupçon, 379. l'ordre de quitter sa retraite en Espagne et de se rendre sans délai à Sirmium. Il l'associa à l'empire, et lui céda la

préfecture de l'Orient, à laquelle on avait réuni l'Illyrie. Théodose, qui fut chargé par Gratien de continuer la guerre contre les Goths, chercha d'abord à les affaiblir, en semant la discorde parmi eux; et après les avoir attaqués et vaincus séparément, il assigna pour demeure aux Visigoths la Thrace, et aux Ostrogoths la Phrygie et la Lydie. Quarante mille hommes de cette nation furent pris en qualité d'alliés à la solde de l'empire d'Orient.

Sur ces entrefaites Gratien, averti que Maxime, qui commendait dans la Bretagne et s'avançait dans les Gaules, s'était fait déclarer empereur par ses troupes, se préparait à aller combattre ce général rebelle; mais ne se croyant pas assez fort pour se mesurer seul avec lui, il appela les Huns à son secours. Ces barbares, bien-aises de prendre part à une expédition dont ils se promettaient de grands avantages, se mirent en marche vers les Gaules sous la conduite de Gaines, leur prince. Cette assistance ne put détourner l'orage qui planait sur la tête de l'empereur Gratien. Ayant excité le mécontentement de ses soldats il fut abandonné par les siens et assassiné aux environs de la ville de Lyon. Théodose, parvenu au trône impérial par la mort de Gratien, laissa Valentinien II, frère de ce dernier, en possession de l'Italie et des provinces cisalpines. Valentinien, après s'être montré très-libéral envers les Huns, qui n'étaient pas gens à s'en aller les mains vides, leur permit le passage par ses États, pour retourner dans la Dacie qu'ils avaient nouvellement acquise. Justine, mère du jeune empereur, voulait par là donner à l'anticésar Maxime une preuve de ses sentiments pacifiques; mais il fut peu sensible à cette marque d'attention. La souveraineté des Gaules et de l'Espagne ne suffisait pas à son ambition, il voulait y joindre encore celle de l'Italie. Toutefois les remontrances pleines de raison et de fermeté que lui fit S. Ambroise, autant que la

383.

crainte que lui inspirait Théodose, l'arrêtèrent quelque temps, et ce ne fut qu'en 387 qu'il franchit subitement les Alpes et pénétra en Italie. Le jeune auguste effrayé s'enfuit à Thessalonique, et députa vers Théodose pour solliciter son appui. Ce prince, aussi religieux que sage Souverain, ne faisait jamais la guerre sans nécessité; mais quand il était obligé de combattre, il montrait autant d'énergie que d'habilité dans ses opérations. Quoiqu'il eût lieu d'être très-mécontent de la conduite de Justine, mère de Valentinien qui, imbue de l'arianisme, persécutait le digne S. Ambroise et autres pasteurs catholiques, il n'en promit pas moins de secourir le jeune empereur de toutes ses forces. Pour se mettre mieux en état de tenir sa parole, il gagna par ses présents Charaton, roi des Huns, et parvint à renforcer ses légions par des bandes nombreuses de cette nation, ainsi que de celle des Alains et des Goths. „Quelle métamorphose! dit à cette occasion Pacatus, panégyriste de Théodose, les barbares, jadis ennemis irréconciliables de Rome, obéissent aujourd'hui à ses généraux et combattent sous les enseignes contre lesquelles ils dirigeaient naguère leurs coups; on les voit maintenant former la garnison de ces mêmes villes de Pannonie où ils portèrent auparavant la destruction et la mort; et le Goth, le Hun et l'Alain, y paraissent à présent sur la place de revue et montent alternativement la grande-garde.“ Par le secours de ces terribles auxiliaires Théodose repoussa jusqu'à Siscia l'avant-garde de l'armée de Maxime qui avait pénétré dans la Pannonie. Il suivit sans relâche son ennemi et, l'ayant atteint dans la plaine de Pettau en Styrie, il lui livra bataille et remporta la victoire. Il s'avança ensuite jusqu'à Aemona (*Laibach*) et arriva à Aquilée. Maxime, fait prisonnier, fut conduit enchaîné 388. devant Théodose et devint la victime de la fureur des soldats. Valentinien II remonta sur le trône d'Occident,

et Théodose, après avoir rétabli l'ordre et la tranquillité à Milan, se rendit à Rome.

Quatre ans après, Théodose fut contraint de prendre de nouveau les armes pour punir des sujets rebelles. L'aimable et bon Valentinien avait été trouvé étranglé. Arbogaste, Franc de nation, ministre en Occident et, selon d'autres, capitaine des gardes du jeune prince, fut soupçonné d'avoir commis ce crime atroce, et ce avec d'autant plus de fondement, qu'il ceignit aussitôt le front d'Eugène, orateur et secrétaire intime, du diadème impérial. Théodose, indigné au dernier point de cet horrible forfait, n'attendit pour se venger que jusqu'au moment où il eut rassemblé des forces suffisantes pour cette entreprise. Ayant réuni, au grand étonnement de tout le monde, sous les aigles romaines des hordes nombreuses de *Goths*, d'*Arabes*, de *Huns*, d'*Ibériens* et d'autres barbares, commandés par leurs princes Gaines et Saül, il marcha contre l'anticésar Eugène, l'attaqua au pied des Alpes juliennes, près de la rivière de Wippach, et lui fit éprouver une défaite totale. Eugène, étant tombé au pouvoir des vainqueurs, fut massacré aux pieds de Théodose, qui devint par là le seul dominateur en Orient et en Occident. Arbogaste, après avoir erré quelques jours dans les montagnes, échappa par un suicide à la punition qu'il avait méritée.

L'empereur Théodose ne survécut pas longtemps à sa victoire. Il mourut à Milan, après avoir partagé ses États entre ses deux fils, Arcadius et Honorius. Le titre de *Grand*, dont Théodose fut décoré, était une récompense dûe à ses vertus plus encore qu'à ses hauts faits d'armes. Il n'avait qu'un seul défaut, c'était son humeur fougueuse et irritable. Le premier mouvement de son courroux était terrible; mais la bonté de son coeur le faisait bientôt rentrer en lui-même. Antioche révoltée était sur le point de subir le châtiment qui lui était dû; une parole de son

395.

évêque S. Flavien suffit pour arrêter son bras vengeur et obtenir la grâce de la ville criminelle. Une autre fois il fit couler, dans un accès de colère, le sang à Thessalonique; mais il répara cette faute d'une manière digne d'un prince vraiment chrétien; car S. Ambroise lui ayant imposé une pénitence publique, l'Empereur s'y soumit avec une humiliation qu'on ne put assez admirer.

Arcadius régna en Orient et Honorius en Occident. Ce dernier Empire comprenait tout ce qui appartenait encore aux Romains en Afrique, en Italie, en Illyrie, en Espagne, dans la Bretagne et dans les Gaules; car plusieurs cantons de ces provinces étaient au pouvoir des peuples barbares qui étendaient chaque jour davantage leur domination. L'Empire romain penchait manifestement vers sa ruine. Les nations subjuguées étaient partout en mouvement, les peuples libres et indomptés, à qui la translation du siège impérial de Rome à Constantinople avait ouvert la barrière qui les retenait, envahissaient de tous côtés le territoire romain, y enlevaient les places fortes, s'enrichissaient des dépouilles de leurs ennemis; en un mot tous n'aspiraient qu'à vaincre et à renverser ce fier et redoutable colosse, qui depuis tant de siècles tenait l'univers enchaîné. Cependant, quelque fatales que fussent les conjonctures où se trouvaient alors les Romains, il ne leur aurait pas été impossible de conjurer l'orage prêt à fondre sur eux, s'ils avaient seulement conservé une teinte de la valeur, de la vertu et des bons exemples de leurs pères. Mais depuis longtemps les Romains n'étaient plus ce peuple belliqueux, nourri dans les fatigues et accoutumé à une vie sobre et dure: après avoir dépouillé l'Asie et s'être enrichis des débris des provinces et royaumes conquis, l'usage des plaisirs inconnus jusqu'alors, lamagn ifi cence, le luxe, la bonne chère, la lubricité, tous les vices orientaux avaient remplacé cette frugalité,

cette simplicité et pureté des moeurs qui caractérisaient les anciens Romains. Ils s'étaient distingués de toutes les nations de la terre non-seulement par l'art et la discipline militaire, mais encore par leur prudence et leur constance, par leur amour de la gloire et de la patrie. Toutes ces vertus, qui leur avaient fait entreprendre tant de guerres, qui les avaient fait si souvent triompher, et qui les avaient enfin rendus les maîtres de l'univers, s'étaient peu à peu entièrement évanouies; l'art de la guerre seul leur était resté et avait été la cause que, malgré la faiblesse et la tyrannie de la plupart de leurs princes, ils avaient conservé jusqu'alors ce qu'ils avaient acquis; mais une licence effrénée vint leur ôter encore ce dernier appui. La corruption engendra la mollesse et celle-ci la lâcheté. Les soldats romains, ces hommes si forts, si robustes, finirent par être tellement énervés qu'ils laissèrent jusqu'à l'usage de leurs armes qu'ils trouvaient trop pésantes; ils avaient déjà obtenu de l'empereur Gratien la permission de quitter leur cuirasse et ensuite leur casque, de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils devaient chercher leur salut dans la fuite. Il n'est donc pas surprenant qu'ils fussent vaincus par des peuples, qui étaient encore dans toute la vigueur de leur force primitive, et dont le grand nombre, les armes meurtrières et la bravoure, suppléaient au défaut de leur connaissance de l'art militaire. Mais ce qui affaiblit encore davantage la puissance des Romains, ce fut le dernier partage de l'Empire qui, en divisant le peu de forces qui leur restaient, rompit la seule digue qu'ils avaient à opposer au torrent qui menaçait de les engloutir. Cette division leur devint d'autant plus funeste qu'Arcadius et Honorius, [illegible] vertueux, mais faibles empereurs, étaient sous le Rufin et de Stilicon, deux hommes intriguants [illegible]. Au lieu d'être d'accord et d'agir de con-

cert contre l'ennemi commun, ces ministres n'avaient en vue que leurs intérêts particuliers, et cherchaient à étendre leur pouvoir l'un aux dépens de l'autre. Pour y parvenir ils n'eurent pas honte de se servir des armes des barbares mêmes. Tandis que Rufin, né Gascon, qui commandait à l'Orient sous le nom d'Arcadius, incitait les Huns et les Visigoths à fondre sur les états d'Honorius qu'il promit de ne pas secourir, Stilicon, Vandale de naissance, s'efforçait à l'aide d'autres barbares d'enlever à l'empereur d'Orient les provinces du Danube. Qu'en résulta-t-il? Les Huns, qui jusqu'alors étaient restés tranquilles sur les bords du Danube, ravagèrent les provinces asiatiques, et les Visigoths sous leur roi *Alaric* celles en Europe. Mais Rufin devint la victime de ses intrigues criminelles; il fut massacré par ses soldats. Eutrope, qui lui succéda dans le ministère, pour avoir du repos de la part d'Alaric, dont il redoutait la puissance, lui céda la préfecture de l'Illyrie orientale, et donna par cette démarche impolitique le signal de la destruction de l'empire d'Occident.

Fridégilde, reine des Marcomans, fit un traité de paix et d'alliance avec l'empereur Honorius, à la recommandation de S. Ambroise, évêque de Milan. Cette princesse avec tout son peuple avait embrassé la religion chrétienne (396). Elle fut instruite dans les préceptes de la vraie croyance au moyen d'un commerce de lettres qu'elle entretint avec ce saint homme. Il était venu dès l'an 380 en Norique et en Pannonie, dans la vue d'extirper les erreurs de l'arianisme qui y avait jeté de profondes racines. Il se rendit d'abord à Sirmium, où les évêques étaient assemblés, et ensuite à Aquilée. Il eut le chagrin de se convaincre que le plus grand nombre de ces prélats et de leurs diocésains étaient attachés à cette fausse doctrine. Mais l'éloquence persuasive et la

grandes lumières de S. Ambroise, qu'on peut placer avec raison parmi les apôtres de l'Autriche, surent si bien les désabuser, qu'à son départ il eut la consolante satisfaction de voir la grande majorité des pasteurs et de leurs troupeaux rentrés au sein de l'Église.

Peu d'années après cette heureuse convertion Alaric, mécontent de ne pas recevoir régulièrement la partie des subsides annuels que Rome s'était obligée à lui payer, passa au milieu de l'hiver les monts juliens, et s'avança jusqu'aux bords de l'Adige et du Pô. L'empereur Honorius, qui était sur le point d'être assiégé dans Ravenne, pour se tirer d'embarras, promit à Alaric de lui céder les Gaules et l'Espagne. Le roi des Visigoths se met en marche, pour aller prendre possession de ces États; mais Stilicon ayant renforcé son armée par diverses bandes de peuples barbares, traverse rapidement la Rhétie et la Norique, franchit les Alpes, attaque les Visigoths, les défait en deux batailles et les force à retourner en Illyrie.

400.

403-404.

Ce fut alors que toutes les nations, comme frappées d'un coup électrique, se mirent en mouvement et fondirent de tous côtés sur l'Empire romain, qui était d'autant moins en état de faire partout face à ses ennemis, que les troupes de frontière au Rhin, au Danube et dans les Gaules, avaient été retirées pour défendre l'Italie contre Alaric.

Radagaise, général des Goths, ayant rassemblé sur les bords du Rhin et du Danube une armée de 500,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient des Sarmates, des Vandales, des Alains et des Suèves, passa le Danube et pénétra par les Alpes juliennes jusqu'à Florence, résolu de marcher à Rome et de détruire de fond en comble cette ancienne capitale du monde; mais Stilicon sut par ses manoeuvres habiles si bien enfermer cette

formidable armée ennemie dans les montagnes de la Tuscie près de Fiésole, qu'elle fut en grande partie exterminée par le fer des Romains et plus encore par la disette. Radagaise lui-même tomba entre les mains des vainqueurs et fut bientôt exécuté à mort. Les Alains, les 406. Vandales et les Suèves se portèrent au-delà du Rhin et, après avoir traversé les Gaules et franchi les Pyrénées, ils soumirent l'Espagne. Les Suèves, qui avaient été cantonnés au-dessous du Mein, prirent pour eux la Galice; les Alains (originairement un peuple dont la domination s'étendait depuis le Caucase jusqu'au détroit caspien) eurent en partage la Lusitanie; la province carthaginoise et la Bétique échurent aux Silingiens, qui étaient une des nations vandales. La Bretagne seule se défendait avec avantage contre les agressions de plusieurs peuples barbares, qui visaient à s'en emparer; mais l'empereur Honorius, attaqué et pressé de toutes parts, retira en 412 ses légions de ce pays, pour s'en servir en Italie, et le laissa ainsi à la merci des Calédoniens et autres insulaires sauvages, qui le ravagèrent à un tel degré qu'il n'y resta bientôt plus aucune trace de la culture que les Romains avaient apportée dans cette île.

Pour réparer la perte, que l'empire d'Occident venait de faire, Stilicon résolut d'enlever l'Illyrie à celui d'Orient. Alaric, qui était préfet de cette province, lui promit son assistance; mais la mort de Stilicon, qui après avoir hésité assez longtemps à exécuter son dessein, était devenu dans l'intervalle la victime d'une cabale de cour, fit échouer cette entreprise. Alaric voulut être dédommagé du temps qu'il avait perdu et des frais que ses préparatifs de guerre lui avaient occasionnés. Pour appuyer 408. sa prétention il entre en Italie et pénètre jusqu'aux portes de Rome. On s'empresse de le satisfaire et il se retire; mais, devenu plus hardi et plus présomptueux par ses succès,

il exigea bientôt qu'on lui cédât la Norique et lui fournît chaque année une certaine quantité de provisions. En retour il promit d'aider Honorius à combattre tous ses ennemis. L'Empereur n'ayant pas voulu consentir à cet arrangement, Alaric parut une seconde fois devant Rome et força 409. cette ville à lui ouvrir ses portes. Il plaça la couronne impériale sur la tête d'Attalus, homme de la plus basse extraction, et dirigea sa marche vers Ravenne dans l'intention d'y assiéger Honorius. Ce prince se raccommode promptement avec Alaric qui dépose l'anticésar Attalus; mais presque aussitôt ils se brouillent de nouveau. Le roi des Visigoths assiège Rome pour la troisième fois. La place lui opposa une vive résistance: cela ne fit qu'empirer le mal; car ayant été prise d'assaut elle fut 410. livrée au pillage. Alaric songeait à poursuivre ses conquêtes; mais la mort le surprit à Cosenza au moment où il voulait passer en Sicile et en Afrique. Ataulphe, son beau-frère qui lui succéda, après s'être tourné encore une fois du côté de Rome et avoir parcouru l'Italie, s'empara de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux et de quelques autres places dans la Gaule. Après Ataulphe, Ségéric ayant régné quelques jours, Vallix le remplaça sur le trône. L'empereur Honorius fit avec ce prince un traité, par lequel il lui céda la seconde Aquitaine et quelques villes entre la Garonne et l'Océan. Telle fut l'origine de 418. l'empire des Visigoths, qui commencèrent dès lors à s'étendre en Espagne par leurs conquêtes sur les Vandales et les autres peuples qui s'y étaient établis. Toulouse devint la capitale de ce nouvel Empire.

Environ la même époque les *Francs* parvinrent aussi à jeter les premiers fondements de leur monarchie. Cette nation, qui se divisait en *Francs saliens* et *ripuaires*, avait en 240 envahi la Gaule belgique; mais depuis lors elle n'avait guère étendu sa domination, parce

qu'étant gouvernée par un trop grand nombre de rois et de princes il lui manquait cette unité de pouvoir et de sentiment, si nécessaire aux grandes entreprises. Elle avait dû voir comment les Allemands, les Vandales, les Alains, les Suèves et les Visigoths s'étaient emparés de plusieurs belles provinces de la Gaule, tandis qu'elle était réduite au Brabant et au pays de Liège, appelés alors la *Tongrie*. Pour sortir de cet état de faiblesse et d'abaissement, et pour se mettre à même de faire à leur tour des conquètes, les Francs se réunirent sous un seul roi, nommé *Pharamond*. Ce prince, qui était fils du duc Marcomir, persuadé que, pour rendre une nation puissante on devait avant tout chercher à la former et policer, institua des lois qu'il fit passer à l'instar de Numa-Pompilius, pour l'ouvrage d'un dieu, afin de les graver plus profondément dans l'âme de ses sujets. Cela lui réussit si bien que les Francs, pénétrés de respect et d'admiration, reçurent ces lois avec ardeur, comme si en effet elles avaient été inspirées par le dieu Mars, pour qui Pharamond avait un zèle tout particulier. C'est pourquoi on les appela *lois saliques* du nom des Saliens, qui étaient les prêtres de Mars; quoique plusieurs auteurs le fassent dériver des *Saliens*, la principale tribu franque, qui était établie originairement sur les bords de la *Saale* en Franconie. La plus remarquable de ces lois est celle qui déclarait les femmes incapables de posséder les terres saliques [1]; ce fut sur cette disposition qu'on fonda l'usage qui exclut les femmes de la succession au trône de France. Cette loi a quelquefois causé de grands troubles en France; mais elle n'en a pas moins subsisté jusqu'à ce jour.

Tandis que les peuples barbares attaquaient et dé-

[1]) On nommait ainsi les terres qui furent distribuées aux guerriers francs après la conquête de la Gaule.

membraient les États de l'empereur Honorius, ce prince avait encore à lutter contre la trahison et les intrigues de ses propres ministres et généraux. Constantin s'était fait déclarer empereur par les légions britanniques (408); Gildon et Héraclien, gouverneurs en Afrique, refusaient d'obéir et molestaient la Gaule par la prohibition de la traite des blés. Les généraux intègres devinrent tous suspects, et pour ne pas tomber comme victimes de la malveillance et des cabales, ils se virent réduits à la nécessité de lever l'étendard de la révolte et de réaliser ainsi le crime dont ils étaient faussement soupçonnés. Nous en verrons bientôt un exemple aussi triste que frappant. Au milieu de ces désastres un seul homme, aussi dévoué à son prince qu'à sa patrie, s'efforçait avec une noble ardeur de soutenir l'Empire chancellant des Romains; c'était *Géneride*, qui sous le titre de duc gouvernait la Norique et la Pannonie. Barbare de naissance, mais doué d'une âme grande, guerrier distingué, bienfaiteur des pays confiés à ses soins, ami du soldat et la terreur des ennemis de Rome, il parvint à rétablir en ces provinces la discipline militaire et à tirer l'autorité impériale de l'état d'avilissement dans lequel elle était tombée.

Sous le règne d'Honorius, l'Église prit de grands accroissements. S. Jérôme et S. Augustin, prélats distingués autant par leurs vertus que par leur profonde érudition, réunirent les Donatistes à l'Église romaine: ils confondirent les Pélagiens et quelques autres hérétiques. L'empereur Honorius soutint par ses édits la doctrine catholique mieux qu'il ne défendit l'Empire par ses armes. Il mourut d'hydropisie à Ravenne, qui depuis lors fut toujours le siège de l'empire d'Occident, et il ne laissa point d'enfants mâles. Arcadius, son frère et empereur d'Orient, l'avait depuis longtemps (408) précédé au tombeau. Ce prince, qui avait beaucoup protégé les

423.

Ariens, eut un fils, Théodose-le-Jeune, qui fut son successeur. Après la mort d'Honorius, un secrétaire impérial nommé Jean usurpa le trône d'Occident, et chercha à le défendre par le secours des Huns contre Théodose II à qui il appartenait de plein droit. Le rebelle fut vaincu et décapité. Théodose aurait pu alors réunir de nouveau les deux Empires; mais il se contenta de celui d'Orient auquel il joignit l'Illyrie, et laissa celui d'Occident à Valentinien III, fils de Constance et de Pulchérie, soeur d'Honorius, sous la tutelle de sa mère. Ce prince, qui n'était âgé que de cinq ans, ne portait que le titre d'empereur; Aétius, homme courageux et d'un esprit adroit, avait tout le pouvoir. Ce général, jaloux du comte Boniface, qui commandait en Afrique, résolut de perdre son rival. Ne voulant ou n'osant pas se déclarer ouvertement contre un homme, dont la conduite avait toujours été irréprochable, il eut recours à la ruse. Il avertit en secret Boniface qu'on l'avait calomnié auprès de l'impératrice-mère, et qu'elle avait décidé son rappel et même sa mort. Pendant ce temps-là il chercha lui-même à le rendre suspect à cette princesse, et lui conseilla de le rappeler avant que les plans ambitieux qu'il lui imputait eussent le temps de mûrir. Ce conseil perfide ayant été suivi, Boniface, outré de voir ses services si mal récompensés, et voulant se soustraire au supplice dont il se croyait menacé, appelle les Vandales à son secours. Ceux-ci quittent aussitôt la Bétique (Andalousie), sous la conduite de leur roi Genséric, et ayant passé le détroit, ils arrivent en Afrique. Ils furent bientôt maîtres du pays, malgré ce même Boniface qui, après s'être réconcilié avec l'Empereur, fit de vains efforts pour rechasser les barbares. Pendant que les Vandales s'emparaient de l'Afrique, les Visigoths assujettirent la plus grande partie de l'Espagne. Ils cherchèrent aussi à s'étendre

du côté des Gaules; mais l'habileté d'Aétius, qui soutenait les restes de la domination romaine en ces contrées, les empêcha de faire de grands progrès. Après avoir été pendant quelque temps tour à tour vainqueurs et vaincus, ils firent la paix avec l'empereur Valentinien. Aétius remporta aussi plusieurs avantages sur les Francs, commandés par Clodion, successeur de Pharamond. Ce peuple, qui était toujours en possession de la partie de la Belgique qu'il avait conquise, renouvela sous Clodion, qui tenait sa cour à Dispargum (Duysborg près Bruxelles), ses tentatives pour agrandir son territoire. Il était parvenu en effet à l'étendre jusqu'à la Somme; mais il fut réduit par Aétius à ses anciennes limites. Ce grand Capitaine vainquit aussi Gundicaire, roi des Bourguignons qui, ne voulant pas risquer le beau royaume qu'il avait à peine acquis, fit un traité de paix avec les Romains.

Aussi longtemps que le brave Généride vecut, la Pannonie et la Norique goûtèrent les douceurs de la paix; mais à peine eut-il terminé sa carrière, que les *Juthunges* firent naître des troubles dans cette dernière province et dans la Rhétie. Aétius accourut et parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité; mais la calomnie ne l'épargna pas plus que les autres généraux, ce qui fut cause qu'il se réfugia auprès des Huns, qui avaient leur établissement principal dans les cantons où se trouvent aujourd'hui Tokai, Erlau et Jaszbérény. Toutefois, rendu sage par ce qui s'était passé en Afrique, il n'eut garde de se lier étroitement avec un peuple, dont le nom seul commençait à faire trembler les autres nations barbares mêmes; il rentra au contraire bientôt dans sa patrie, et employa tous ses efforts pour sauver l'Empire qui était près de s'écrouler.

431-433.

Les Huns, qui avaient été appelés par l'anticésar Jean, pour appuyer son usurpation, s'étaient campés, sous

leur roi Roas ou Rugilas, dans la Hongrie actuelle et paraissaient vouloir y rester. Pour les engager à la retraite, Théodose II leur avait cédé la Pannonie; mais comme ils ne cessaient de faire des courses dans les États de ce prince, il entra en négociation avec leur roi. Le traité ne fut cependant conclu qu'avec *Attila*, petit-fils et successeur de Roas, à qui l'Empereur s'obligea à payer un tribut annuel de 700 livres poids d'or, tribut qui fut porté à la somme de 2100 livres même monnaie, après une guerre malheureuse que fit Théodose en 466. Mais ce ne fut pas sur l'Orient seul que ce peuple redoutable exerça sa maligne influence; elle s'étendit bientôt aussi sur l'Occident et jusque dans les Gaules. Après la mort de Clodion, ses deux fils s'étaient brouillés au sujet de l'héritage de ses États. Mérovée, qui était le cadet, eut recours à l'empereur Valentinien, et l'aîné recherche l'appui du roi des Huns. Celui-ci le lui accorda d'autant plus volontiers, que cette expédition s'accordait parfaitement avec le plan qu'il avait formé d'anéantir à la fois la puissance des Romains, des Francs et des Visigoths. Une autre idée l'occupait encore. Honorée, soeur de Valentinien, avait, moyennant une bague qu'elle lui envoya, offert sa main à Attila, par le secours duquel elle espérait délivrer son frère de l'état de gêne et de contrainte où il était tenu. Attila avait consenti avec joie à une alliance, par laquelle il croyait acquérir des droits sur une partie de l'empire d'Occident. Mais comme il prévoyait que son union avec la princesse Honorée trouverait de l'opposition de la part de l'Empereur, ou plutôt de son ministère, il résolut de se rendre si redoutable qu'on n'oserait plus rien lui refuser. À cet effet il rassembla 500,000 combattants, avec lesquels il alla fondre sur le pays des Francs et de là sur les Gaules. Cependant, toute formidable qu'était cette armée, elle fut vaincue près de Châlons-sur-Marne par

450-451.

Aétius, qui avait pour allié Théodoric, roi des Visigoths, qui fut tué pendant le combat. Mérovée, qui avait succédé à Clodion, roi des Francs, Sangipan, roi des Alains, les Armoriques, les Parisiens, une troupe de Saxons et un grand nombre d'Allemands, s'étaient joints à l'armée romaine pour combattre Attila qui, de son côté, était assisté par les Ostrogoths sous les ordres de Théodémir, Valamir et Théodoric, et par Hardaric, roi des Gépides. Attila, voyant son but manqué, repassa le Danube et retourna dans la Pannonie, où il parvint bientôt à rassembler une nouvelle armée. À peine une année s'était-elle écoulée qu'il recommença les hostilités. Ayant traversé la Norique méditerranée, il marche sur Aquilée et en fait le siège. Pour surcroît de disgrâce, Aétius, le brave défenseur de l'Empire, n'était pas dans ce moment en Italie. On sentit bientôt les tristes effets de cette absence. Aquilée, qui avait été si souvent le boulevard de Rome, se défendit, il est vrai, avec une valeur opiniâtre; mais Attila sut tellement animer ses soldats qu'ils emportèrent la place d'assaut. La ville fut rasée, les hommes furent passés au fil de l'épée, et les femmes et les enfants menés en esclavage. L'histoire nous a conservé un beau trait de chasteté d'une des femmes livrées à la merci de ces barbares vainqueurs. Sollicitée au crime par l'un de ces brutaux et se voyant hors d'état de lui résister, elle le pria de la laisser du moins monter au plus haut étage de sa maison. Le Hun le lui permit, et dès qu'elle y fut arrivée, elle se précipita d'une fenêtre qui donnait sur la rivière, en disant au barbare: „Si tu veux jouir de moi, misérable, suis-moi.“ Plusieurs autres cités antiques, parmi lesquelles étaient Milan, Ravenne et Pavie, furent saccagées, et partout où les Huns passèrent ils laissèrent des traces sanglantes de leur cruauté. La terreur que leur nom inspirait fut telle que les habitants de la terre

ferme abandonnèrent leurs foyers; ils se réfugièrent sur les petites îles formées par les lagunes situées sur la pointe septentrionale du golfe Adriatique, qui depuis les invasions des Visigoths en Italie servaient déjà de retraite assurée à d'autres fugitifs, et ils aidèrent à y fonder la ville de Venise [1]. Rome même eut été infailliblement perdue, si le pape S. Léon ne fût parvenu à se faire respecter par Attila et à l'apaiser. Ce prélat l'attend sur le rivage du Mincio, lui fait des présents, le conjure de ne pas outrager par son entrée dans la ville éternelle le tombeau du prince des apôtres, et lui remontre que ce fut pour avoir violé ce sol sacré qu'Alaric mourut dans toute la vigueur de sa jeunesse. Attila n'était pas un homme aussi dur et cruel qu'il le paraissait. Quoiqu'il aimât beaucoup la guerre, sa propre main n'avait que rarement versé le sang; naturellement porté à la bienfaisance, il traitait avec bonté l'ennemi qui se soumettait, et lorsque une fois il avait pardonné, il ne se ressouvenait jamais de la faute passée. Il donna dans cette occasion une preuve de ces sentiments; car son coeur fut tellement touché par le discours du pontife romain qu'il renonça au dessein qu'il avait d'aller à Rome, et se contenta de faire du butin et d'exiger un tribut annuel. Il reprit le chemin de la Pannonie et repassa le Danube. Il se proposait de tourner ses armes contre Marcien qui en 450 avait succédé à Théodose II dans l'empire d'Orient, lorsque une hémorrhagie qui lui survint dans la première nuit de son mariage avec la belle Ildigonde (*Ildiko* ou *Hildichunde*) mit subitement fin à sa vie, et délivra ainsi la terre du plus terrible de ses ennemis. Attila fut surnommé le *fléau de Dieu*.

453-454.

La mort de ce prince détruisit l'empire des Huns,

[1]) Cette ville tient son nom des Vénètes qui s'étaient établis les premiers dans les lagunes.

dont la domination s'étendait en Asie jusqu'à Derbent en Perse, en Europe depuis le Don jusqu'à la Teisse et bien avant au Nord, puis de ce côté du Danube sur la Pannonie et la Moesie. Les fils d'Attila, divisés par un vil intérêt, voulurent décider par un coup de dés quels peuples et pays chacun d'eux aurait à gouverner, tout comme s'ils avaient été des troupeaux et des ustensiles de ménage. Hardaric, roi des Gépides, indigné de ce procédé grossier, fondit avec son armée sur ces enfants désunis et indélicats. Il les défit près de la petite rivière de Netad ou Nedad en Pannonie si complètement qu'Ellak y périt avec 30,000 des siens, et que les autres furent obligés de se réfugier dans les recoins de la mer Noire. Quelques tribus de la nation des Huns, ainsi que de celle des Sarmates et des Cémandres, reçurent de l'empereur Marcien la permission de s'établir dans les environs du château de Martina en Illyrie. Les Gépides prirent possession de la Dacie, et les Ostrogoths se fixèrent, du consentement de Marcien, dans la Pannonie et y occupèrent un terrain d'une telle étendue qu'il avait pour bornes, vers le nord le Danube, vers l'ouest la Norique, vers l'est la Moesie et vers le sud la Dalmatie. L'année, qui suivit la mort d'Attila, l'Empire romain, qui déclinait de jour en jour davantage, perdit le seul homme qui par son courage et par son habileté en empêchait la chûte. L'empereur Valentinien, qui haïssait Aétius à qui il devait tout, las de supporter les hauteurs de ce Général, le tua brutalement; mais bientôt les amis d'Aétius vengèrent sa mort et assassinèrent l'Empereur 455. par le conseil de Maxime. Celui-ci étant monté sur le trône épousa Eudoxie, veuve de Valentinien. Cette princesse, pour punir les meurtriers de son mari, appelle les Vandales en Italie. Genséric vient d'Afrique pour ruiner Rome. Elle dut encore une fois son salut à S. Léon.

Les barbares se contentèrent de la piller. Maxime, qui avait pris lâchemeut la fuite, fut déchiré en pièces et jeté dans le Tibre. Avitus se couvrit alors de la pourpre; 456. mais il en fut bientôt dépouillé et fait évêque. Majorien lui succéda. Ce fut la même année que mourut Marcien, empereur d'Orient, prince religieux et digne de régner dans des temps plus fortunés. Il eut pour successeur Léon I.

Pendant que ces événements se passaient, les deux Pannonies et tous les pays voisins du Danube étaient le théâtre de la plus grande confusion. Sur la rive gauche les *Hérules* et les *Rugiens* avaient occupé les anciennes terres des Marcomans et des Quades, situées vis-à-vis de la Norique et de la Pannonie, et qui s'étendaient depuis la montagne dite *Manhardsberg* jusqu'au-delà de la Waag et de la Gran. Proche de ces peuples habitaient les *Turcilingiens* et les *Scyres*, et au-dessous d'eux jusqu'à la Dacie, des tribus sarmates, gépides et vénèdes. D'un autre côté, diverses bandes de barbares parcouraient sans plan fixe les montagnes entre le Danube et l'Italie, tandis que les Thuringiens, les Allemands et autres peuples ligués traversaient pêle-mêle la Vindélicie, la Rhétie et la Norique, et s'avançaient jusque dans la Pannonie. Déjà les Allemands avaient mis le pied sur le territoire ennemi en Italie, lorsqu'ils se virent arrêtés dans leur marche par le général Burca qui, leur ayant livré bataille, fit triompher encore une fois les aigles romaines.

Vers ce même temps, Cunimond (*Chunimund*), roi des Suèves, dirigea sa course vers la Dalmatie et en chassa les troupeaux des Ostrogoths. Ceux-ci étaient soumis à trois rois, nommés Valamir, Théodémir et Vidimir. Le premier était établi entre la Scarniunga et ce qu'on appelait *l'eau Noire* (entre la Drave et la Save?); le second occupait les terres voisines du lac

appelé *Neusiedler-See*, en Pannonie; et le troisième était placé entre les cantons occupés par les deux autres. Ces princes étaient frères et, bien qu'ils eussent chacun leur État particulier, ils vivaient néanmoins dans le plus parfait accord. Instruits par l'exemple des fils d'Attila, auxquels la discorde avait été si funeste, ils étaient restés constamment unis et avaient acquis par ce moyen une grande supériorité sur tous les peuples du voisinage. Lorsque Théodémir eut appris l'affront que lui avait fait le roi des Suèves, il rassembla promptement ses troupes et surprit au milieu d'une nuit obscure et orageuse le camp ennemi. La défaite des Suèves fut totale. Ceux qui ne périrent point par le fer furent faits prisonniers. Cunimond était du nombre de ces derniers; il fut traité avec de grands égards; et de son côté il sut tellement s'insinuer dans les bonnes grâces de son vainqueur, que celui-ci lui rendit la liberté et l'adopta même pour fils. Mais à peine ce prince ingrat fut-il libre qu'il suscita les Scyres contre la nation gothe. Aussitôt ils quittent leurs cantons, fondent à l'improviste sur les Goths et tuent leur roi Valamir. Les Goths, irrités de cette agression perfide, jurent d'exterminer toute la nation des Scyres; mais Hunimond et Alaric, princes suèves, après s'être assurés de l'appui de Beuga et de Babai, rois des Sarmates, recueillirent les restes des Scyres, sous leurs princes Étichon et Wulfon (*Wulfo*, *Anulf*, *Welf*), et les renforcèrent par un grand nombre de Gépides et de Rugiens. Étant parvenus de cette manière à former une armée considérable, ils se croyaient assez forts pour tenir tête à Théodémir. Ils se trompèrent dans leur calcul; car le roi des Goths, les ayant attaqués avec impétuosité, remporta de nouveau la victoire. À quelque temps de là, ce prince passa avec ses troupes le Danube, qui était couvert d'une glace épaisse et se porta sur les derrières des

470.
472.

Suèves; mais, ayant trouvé que les Allemands s'étaient rangés du côté de ses ennemis et occupaient toutes les montagnes des environs, il ne put rien entreprendre contre eux. Jornandès, historien goth, rapporte, à la vérité, que Théodémir cueillit de nouveaux lauriens dans cette campagne et les suivantes; mais on a peine à le croire, attendu que dès lors Gibulde et Hunimond parcoururent, depuis l'Iller et le Lech jusqu'à l'Ens et la Morave, tout le pays de Rhétie et de Norique, observant, à ce qui paraît, d'un oeil jaloux les Hérules, lorsque ceux-ci tournèrent leurs regards sur l'Italie. Ceci engagea *Odoacre*, roi des Hérules, à se joindre aux Francs, pour combattre les Allemands. Ce prince, qui était fils d'Étichon et frère de Wulfon, avait déjà passé quelques années auparavant (465) en Italie avec une troupe, composée de Hérules, de Scyres, de Rugies et de Turcilingiens, qui avaient pris service dans l'armée romaine. Lui-même avait rempli la charge (très-honorable en ce temps-là) d'écuyer d'Oreste, natif de Pettau en Pannonie, général de l'empereur Majorien, et s'était formé dans le métier de la guerre sous ce grand Capitaine. Ce fut sans doute l'état pitoyable où il trouva l'Empire romain, qui fit naître en lui les grands desseins qu'il exécuta dans la suite. En effet, cet Empire, jadis si formidable et si florissant, était dans une décadence qui annonçait sa ruine totale; et par une étrange fatalité les Romains eux-mêmes semblaient conspirer pour avancer l'époque de leur chûte. Au lieu de se réunir sous leurs aigles qui les avaient si souvent conduits à la victoire, et de faire ces nobles efforts qui les avaient sauvés plus d'une fois d'une perte presque inévitable, ils voyaient avec une tranquillité et insouciance impardonnable une province après l'autre devenir la proie des barbares, et l'intérieur de l'Empire déchiré par les factions. Semblables à un homme usé par le temps, qui

s'endort dans les bras de l'apathie, ils avaient perdu jusqu'au sentiment de leur grandeur passée. Des ambitieux d'une naissance obscure et de peu de mérite profitèrent de cet engourdissement général pour ceindre tour à tour leur front du diadème impérial. Majorien ayant péri en 461 par les fourberies de Ricimer, Sévère, qui lui succéda, eut le même sort. Aprés un court interrègne, Léon I, empereur d'Orient, envoya (465) Anthémius pour occuper le trône romain; mais il fut aussi empoisonné par Ricimer. Olybrius, après lui, ne régna que quelques mois. Il eut, l'an 473, pour successeur Glicère, que Julius-Nepos obligea en 474 de quitter la pourpre impériale, pour devenir malgré lui évêque de Salome. Enfin Oreste ôta la couronne à Julius-Nepos et la plaça sur la tête de son fils Romulus-Momyllus-Augustule (475).

Sur ces entrefaites les peuples barbares se répandaient de plus en plus dans les cantons voisins du Danube, les pillaient et ravageaient d'une manière affreuse. Les plus anciennes cités romaines, assises vers le haut Danube, n'existaient plus. *Brigantia* (Bregenz sur le lac de Constance), *Campodunum* (Kempten) sur l'Iller, et *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg) étaient de ce nombre; mais ces villes se relevèrent avec le temps, et fleurissent encore aujourd'hui en Allemagne. Les autres établissements romains dans ces mêmes contrées, parmi lesquels se trouvaient *Quintana Castra* (Kunzer), entre Passau et Ratisbonne, furent détruits l'un après l'autre par les Allemands et les Suèves, qui avaient leur siège principal dans les cantons situés entre le Lech et le lac de Constance, et qu'on appelle aujourd'hui la *Souabe*, c'est-à-dire le *pays des Suèves*. Les habitants des villes saccagées et des terres ruinées se réfugièrent à Lauriacum en Norique, et dans la grande vallée où l'Inn d'un côté et l'Ilz de l'autre se déchargent dans le Danube.

CHAPITRE VIII.

Le roi Féléthée. *Vindobona, Fabiana et Faviana* (Vienne). S. Séverin. Odoacre et Théodoric.

Dans l'état de confusion où étaient alors les choses, ***Féléthée*** (Fälöt, Fälöd, Fälateus) dit aussi ***Fava*** (*qui et fava dicitur*), fils et successeur de Flaccithée (Flacka où Flackia, Flaccitheus), roi des ***Rugiens***, qui étaient cantonnés sur la rive gauche du Danube [1]), résolut vers l'année 470 de passer ce fleuve et d'occuper les villes abandonnées, ainsi que celles qui n'étaient que faiblement défendues, afin que d'autres peuples ne s'en rendissent maîtres avant lui et ne devinssent peut-être par là dangereux aux Rugiens mêmes. Selon d'autres historiens, le gouvernement romain, qui était beaucoup trop faible pour s'opposer aux irruptions que les barbares faisaient continuellement dans la Pannonie et la Norique, donna ces pays, du moins en partie, à peu près comme un fief, en garde aux Rugiens. Cette opinion me paraît mieux fondée que la première, par la raison que les Rugiens non-seulement prirent possession de *Comagène*, d'*Asturis* et de ***Fabiana*** (nom sous lequel les Romains désignaient alors l'ancienne ville de Vindobona [2]), sans éprouver la moindre résistance de

[1]) Le pays habité par les Rugiens s'étendait depuis la montagne dite *Manhardsberg* jusqu'au-delà des rivières de Waag et de Gran, et portait alors en partie le nom de *Rugie* ou *Rugiland* (Rugilandia). Les Rugiens furent aussi les premiers habitants connus de la Poméranie, et c'est d'eux que l'île de *Rugen* tient son nom.

[2]) Dans la *Notice de l'Empire* (Notitia Imperii) cette ville est nommée

la part des garnisons de ces villes, mais les habitèrent même ensuite conjointement avec les Romains, ce qui certainement n'aurait pas eu lieu, si les Rugiens étaient entrés en ennemis dans ces provinces.

La ville de *Vindobona* (Vienne), malgré l'ancienneté de son origine et les peines que l'empereur Marc-Aurèle s'était données pour la faire fleurir, n'avait acquis quelque importance qu'après la destruction de Carnunte. Elle devint alors, selon la *Notice de l'Empire*, la résidence non-seulement de l'état-major de la Xème double (gemina) légion romaine, mais aussi celle du préfet de la flotte istrienne. En 390 après J. C. Vindobona fut rangé au nombre des villes régulières comme il est démontré par l'itinéraire théodosien, où cette ville est marquée de deux tours. Au rapport de plusieurs historiens, cette ancienne cité fut entièrement engloutie pendant la transmigration des peuples barbares, que nous avons vus se précipiter comme un torrent vers les contrées méridionales, et il s'éleva sur les mêmes lieux une seconde ville romaine, appelée *Fabiana*, nom qu'elle portait, comme on l'a dit plus haut, lorsqu'elle fut occupée par les Rugiens. Cette place avait été fort délabrée par les incursions continuelles des barbares dans ces contrées. Néanmoins Féléthée, charmé de la situation aussi agréable qu'avantageuse du lieu, qui lui offrait à la fois un point d'appui, pour se raffermir sur la rive droite du Danube, et une retraite sûre en Rugie, en cas qu'il

aussi *Vindomana*, que Jornandès écrit *Vindomina*. Sous Tibère le nom de Vindobona fut changé en celui de *Juliobona*; mais comme la ville de Carnunte, voisine de Juliobona, s'éleva dans le premier et deuxième siècle, et que Juliobona au contraire fut négligée, Pline ou ne connait pas même cet endroit ou le juge trop insignifiant pour en faire mention. Toutefois l'ancien nom de Vindobona eut peu à peu la supériorité sur les autres dénominations, et la conserva aussi dans les siècles suivants.

fût obligé de repasser ce fleuve, et flatté peut-être du rapport qu'il trouvait entre le nom de la ville et le sien, résolut de la rétablir et l'appela *Faviana* [1]) du nom de *Fava* qu'il portait. Telle est du moins l'opinion de la plupart des historiens et géographes. Quelques auteurs cependant disent que Faviana vient de Flacka, père de Féléthée, entre autres M. *Fuhrmann*, qui dans son livre: *Altes und neues Oesterreich*, raconte que Féléthée hérita la ville de *Faviana* de son père [2]). Il y a aussi des écrivains qui nient entièrement l'étymologie rugienne du nom de Faviana, et lui attribuent exclusivement une origine romaine. Mais ces auteurs mêmes ne sont pas d'accord entre eux. Les uns prétendent que *Fabiana* doit son nom à un préfet ou général romain, appelé *Fabianus*, et les autres le font dériver d'une cohorte ou légion *Fabienne*; enfin d'autres encore sont d'opinion, que cette ville a reçu son nom de la famille patricienne

[1]) *Favianis*, comme l'écrivent la plupart des historiens et géographes, est l'ablatif de Faviana, qui est un pluriel comme Fabiana (où le mot castra est sous-entendu), nom que les Romains employaient souvent pour désigner leurs Fabiana castra, dont-il sera parlé plus bas. Il est d'ailleurs connu que ce peuple guerrier exprimait quelquefois par *Castra* ce que nous appellons ville ou place forte, comme p. e. *Castra Comagena*, Comagène; *Castra Batavina* (près de Passau, à l'endroit où est situé aujourd'hui Innstadt); *Castra Veloviana* (vis-à-vis de Pechlarn en basse Autriche); *Castra Marciana* ou *Mariana*, Marbourg; oui, un endroit, qu'on suppose avoir été Gemünde, en Carinthie, portait même le nom *ad Castra* tout court.

[2]) *Conrad Mannert*, citant Jornandès, c. 50, remarque dans sa *Géographie des Grecs et des Romains*, que Vienne ne peut être désigné sous le nom de *Faviana*, par la raison que la première ville s'appelait *Vindomina* et appartenait au temps de S. Séverin aux Goths et non pas aux Romains; à quoi on peut objecter, qu'il n'est pas marqué dans les sources que les Goths qui, après la mort d'Attila, s'étaient établis sous Théodoric dans la Pannonie inférieure, aient étendu leur domination jusqu'à Vienne qui était, comme on sait, situé à l'extrémité occidentale de la Pannonie supérieure.

des *Fabiens*, qu'ils disent avoir été patronne de la ville de Vindobona.

Quelqu'opposées que puissent paraître ces diverses opinions, je crois cependant qu'elles ne sont pas irréconciliables, et qu'elles peuvent pour la plupart être plus ou moins conformes à la vérité. Que les Romains, d'après leur système de barrière et de colonisation, avaient dans la proximité de leurs municipes des camps fixes d'été et d'hiver (*castra stativa, aestiva et hyberna*), qui étaient séparés de la ville par des tours et des murailles, c'est un fait avéré [1]. Ceci prouve suffisamment l'existence d'un tel camp fortifié ou château (*castrum*) proche de Vindobona, où un tel fort était d'autant plus nécessaire, que cette ville, assise sur le Danube, qui formait la limite de l'empire des Romains, était sous plusieurs rapports une place de la plus grande importance. Apparemment que les Romains, après l'assujettissement de la Pannonie, auront construit ces *castra* pour mettre cette frontière à couvert d'une invasion de la part des Quades et des Marcomans. Mais si, d'un côté, il est assez vraisemblable que *Fabiuna* (qui veut dire autant que fabiana castra) doit son origine à la *cohorte fabienne* [2]),

[1]) Appien, parlant de la campagne d'Auguste contre les Pannoniens, raconte que ce prince eut soin de séparer par un mur une certaine partie de la ville du reste de la place. — On remarque encore aujourd'hui à l'endroit où était l'ancienne ville de Carnunte des vestiges du rempart, des murailles et des fossés des *Castra stativa* de la XIVème légion carnuntienne, qui formaient le château ou la citadelle de cette colonie.

[2]) Une pierre antique qui fut trouvée à *Langendorf* portait cette inscription:

FABIANA-COHORS.
VINDOBON. — —
MUN. — —

Voir l'ouvrage intitulé: *Wien, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten*, par le baron J. de Hormayr, ouvrage qui renferme

stationnée à *Vindobona*, et que cette cohorte a reçu le sien de son chef ou d'un de ses officiers distingués, appelé *Fabianus*, il est aussi, d'autre part, d'autant plus possible, que ce dernier fût de la famille patricienne des *Fabiens*, que plusieurs personnages de ce nom, comme entre autres *Flavius-Fabianus* et *Lucius-Annius-Fabianus*, commandèrent les légions romaines, ou remplirent des emplois civils en Pannonie. Au surplus, presque tous les historiens et géographes s'accordant à dire, que ce ne fut que vers le milieu du Vème siècle, que le nom de *Vindobona* disparut et fit place, les uns disent à *Fabiana* tout seul, et les autres à celui de *Fabiana*, *Faviana* ou *Favianis*, qu'ils prennent pour un seul et même nom; ce qui est un abus qui provient apparemment de ce que ces auteurs ou n'auront pas eu connaissance des *fabiana castra*, ou se seront imaginé que la destruction de Vindobona aura entraîné aussi celle de la forteresse. Mais je ne trouve chez aucun ancien nul indice qui puisse faire conjecturer que *Fabiana* qui, comme je l'ai déjà fait remarquer, est identique avec fabiana castra, ait cessé d'exister en même temps que Vindobona. Il est au contraire à présumer, que les *castra stativa*, qui étaient régulièrement murés (*murata*) et défendus par une bonne garnison, se seront maintenus jusqu'alors au milieu de ces temps orageux. Ceci est d'autant plus croyable, que les Romains, au lieu de donner à leur prétendue nouvelle cité le nom de Vindobona que portait l'ancienne ville, conservèrent celui de *Fabiana*, qui se rapporte évidemment aux fabiana castra; ce qui semble assez montrer que ce château, camp fortifié, citadelle ou comme on veut l'appeler,

une grande richesse d'inscriptions, de monuments et de notices, du temps où la Norique et la Pannonie étaient soumises à l'empire romain.

existait encore et ne fit que remplacer Vindobona qui n'était plus. Pour ce qui est de la position des fabiana castra, aucun annaliste ni géographe n'a pu l'indiquer; le baron F. Prandau, dans son *Histoire critique de Vienne,* dit qu'ils se trouvaient selon toute probabilité près de l'église S. Marc (faubourg dit *Landstrasse*), à cause de la situation dans la proximité du Danube, suivant l'usage des Romains. Mais cet endroit est évidemment trop éloigné de Vindobona, dont les *castra* formaient la citadelle; il y a plutôt lieu de croire qu'ils auront été établis beaucoup plus près, peut-être dans le circuit même de la ville de Vienne d'aujourd'hui, et notamment vers le bastion de la Porte rouge *(Rothenthurm-Bastei)*, où il y avait des points bien plus élevés et peu distants du Danube dont un bras baignait même autrefois la hauteur où sont à-présent situées les églises de Notre-Dame aux Degrés (*Mariastiegen*) et de S. Rupert *(S. Ruprecht)*. Au reste il est possible que les Romains, après la destruction de Vindobona, aient agrandi leur établissement militaire, en le réunissant avec ce qui restait de la cité ruinée, et lui aient donné de cette manière la forme d'une ville régulière. Mais on ne peut admettre raisonnablement que Rome, qui avait dans ce temps-là à lutter contre d'innombrables ennemis, et qui voyait son Empire s'écrouler de toutes parts, ait songé à construire une nouvelle ville dans une province éloignée, où elle était à peine encore la maîtresse. Ce qui prouve que les Romains étaient loin d'avoir une telle intention, c'est qu'ils laissèrent, comme nous l'avons vu, leurs villes sur le Danube, parmi lesquelles était Fabiana, dans un abandon qui en augmentait tous les jours la dégradation. Toutefois le gouvernement romain, pour empêcher que ces places ne devinssent la proie des peuples barbares, jugea à propos de les céder à Féléthée, roi des

Rugiens qui, par les raisons que j'ai alléguées plus haut, releva la ville de Fabiana le mieux possible et la mit dans un état de défense respectable. Il changea le nom de Fabiana en celui de *Faviana* qui était encore plus analogue avec *Fava*, comme ce prince s'appelait aussi. Féléthée ne fit en cela que se conformer à l'esprit de son temps; car l'histoire nous apprend que les anciens peuples n'étaient pas dans l'habitude d'adopter des noms étrangers, mais qu'ils se plaisaient à donner celui de leur nation ou de leurs chefs aux villes et pays dont ils prenaient possession, comme les Rugiens l'avaient déjà fait à l'égard des terres qu'ils occupaient au-delà du Danube, et qu'ils avaient appelées la *Rugie*. Ce qui est certain, c'est que depuis l'arrivée des Rugiens à Fabiana, ce nom se perdit, comme celui de Vindobona, et que cette ville ne fut plus appelée autrement que *Faviana, Favianis* [1]), et était sous Féléthée une cité close et à l'abri d'un coup de main.

Quant à l'identité de *Vindobona*, de *Fabiana* et de *Faviana* avec la ville de *Vienne* d'aujourd'hui, les restes et vestiges qu'on a trouvés prouvent incontestablement, qu'une cité romaine a existé dans le circuit de Vienne. Que cette ville s'appelait *Vindobona*, attestent les échelles, l'itinéraire antonin, la Table théodoso-peutingérienne, la Notice de l'Empire oriental et occidental (*Notitia utriusque Imperii*), les pierres et les briques qui nomment expressément le municipe de *Vindobona*, la concordance de ces briques avec les sources primitives, relativement aux légions cantonnées dans ou autour de Vindobona [2]). L'identité de *Vindobona* avec *Vienne* étant ainsi démontrée, celle de *Fabiana* et de *Faviana*

[1]) Au rapport du Baron F. Prandau elle fut aussi nommée *Favia* dans le moyen âge.

[2]) Voir Hormayr et Prandau dans leurs ouvrages précités.

avec la même ville s'explique facilement par ce qu'on a lu plus haut relativement aux *fabiana castra* et par ce qui a été dit du roi Féléthée et des Rugiens.

En résumé, il résulte de tout ce que j'ai rapporté tant ci-dessus, que dans le chapitre second de cette première époque, où il est parlé de la fondation primitive de Vindobona par les Vindes ou Vindons, que *Vindobona* fut *l'habitation des Vindes*, et plus tard *la cité romaine*, *Fabiana*, *la citadelle des Romains*, et *Faviana* ou *Favianis la ville de Féléthée*, autrement appelé *Fava*, comme *Vienne* devint dans la suite celle d'Henri II, dit Jasomirgott, ainsi qu'on le verra en temps et lieu.

Nous avons vu, que le christianisme s'était introduit de bonne heure dans la Norique et dans la Pannonie. Ces pays avaient déjà plusieurs églises et chapelles; elles étaient soumises à des évêques. Ceux-ci vivaient des dons pieux des fidèles; mais dans les temps calamiteux, les dignes prélats abandonnaient volontiers les dîmes aux indigents, et paissaient sous tous les rapports leurs brebis en bons pasteurs. Plusieurs peuples barbares avaient reçu des Romains la Foi et le baptême. Les Goths et les Rugiens étaient chrétiens, mais de la secte d'Arius, qui avait encore de nombreux adhérents dans la haute Pannonie et dans la Norique riveraine. Une partie du bas peuple dans cette dernière province continuait même d'être attaché aux abominables sacrifices (*pars plebis nefandis sacrificiis inhaerebat*), lorsque la Providence, ayant pitié de ce funeste aveuglement, envoya un de ses élus pour dessiller les yeux à ces pauvres ignorants et les convertir à la vraie religion. *S. Séverin*, propagateur zélé de la Foi, était venu, l'an 454, des régions orientales s'établir en nos climats. On n'a jamais su positivement quelle fut sa patrie, sa famille; lui-même en faisait le plus grand mystère. Cependant son costume,

son langage, son maintien, tout annonçait en lui un Romain de distinction. Il était d'une haute stature et imprimait le respect à tous ceux qui l'approchaient. Un calme, une sérénité noble, qui est le partage des âmes grandes, était répandue sur son front. Son habit était de gros drap et sa couche la terre dure, ou tout au plus une couverture de poil. Il allait pieds nus au milieu de l'hiver le plus rigoureux; il se privait de tous les agréments et de toutes les commodités de la vie, et ne paraissait avoir d'autre besoin que de faire du bien à ses semblables. Il assistait les indigents, consolait les affligés, donnait asile aux fugitifs, délivrait les prisonniers, ramenait les dévoyés, instruisait et convertissait ceux qui gémissaient encore dans l'esclavage de l'idolâtrie. Sa vie exemplaire, la profondeur de ses connaissances, la sagesse de ses avis et l'éclat de ses vertus, lui acquirent un si grand renom, que Flaccithée, roi des Rugiens, quoique arien, frappé de tant de perfections, venait le visiter et n'entreprenait presque rien sans le consulter. Son fils Féléthée et d'autres princes suivirent cet exemple et eurent lieu de s'en applaudir. Comme de cette manière S. Séverin était informé des desseins de ces princes, et qu'il avait constamment l'oeil sur les mouvements des peuples, il était aussi à même d'avertir les villes, menacées par les barbares, des dangers qui les environnaient. Les habitants de ces villes qui avaient foi à ses paroles, s'ils étaient trop faibles pour résister aux attaques de leurs farouches ennemis, échappaient du moins à la captivité et à la mort, tandis que les incrédules d'entre eux payaient cher leur manque de confiance, témoin entre autres *Juvavia*, la cité d'Adrien. Étant instruit que les Hérules, les Scyres et les Turcilingiens étaient en marche pour suivre Odoacre en Italie, S. Séverin envoya en toute

diligence Moderatus, chantre de l'église de Lorch, à Juvavia, pour prévenir les habitants de cette ville qu'une prompte fuite pouvait seule les sauver. Un deuxième exprès suivit immédiatement le premier. Il était porteur de l'avis, que celui qui resterait encore une seule nuit dans la ville, serait perdu sans ressource. Mais les Juvaviens ne crurent point le saint homme. Qu'en arriva-t-il? la nuit suivante les barbares surprirent la place, massacrèrent ou firent esclave une grande partie de la population, détruisirent les fortifications et mirent le feu à la ville. Le saint prêtre Maxime fut arraché de la caverne qu'il habitait et pendu à un arbre, et ses cinquante compagnons religieux furent précipités du haut des rochers.

Asturis [1]) fut la première ville en Norique où S. Séverin prêcha l'évangile; de là il se rendit à *Comagène* et ensuite à *Faviana*. Il fut appelé dans cette dernière ville par les habitants, qui étaient en proie à toutes les horreurs de la famine. Cette détresse provenait de ce que les bateaux chargés de grains, qui devaient arriver par eau de la Rhétie, étaient gelés dans l'Inn. S. Séverin trouva les habitants réduits à l'extrémité. Ils accourent au-devant de lui, l'entourent et le conjurent de les secourir dans leur misère. Le bon et vénérable prédicateur les console, les encourage à la patience et les exhorte à mettre une pleine et entière confiance en celui qui règle les destinées. S'étant ensuite prosterné au pied de l'autel, il adressa au Ciel les plus ferventes prières, et lui demanda avec humilité et instance de détourner le malheur affreux dont la ville était menacée. La Providence daigna exaucer les voeux de son digne serviteur; une rupture soudaine des glaces ouvrit promptement un libre

[1]) Cet endroit était situé près la frontière de la Norique riveraine vers la Pannonie, dans le canton où est aujourd'hui Zeiselmauer, bourg sur le Danube, non loin de Comagène.

passage aux bâtiments avitailleurs, qui vinrent bientôt mouiller sous les murs de la ville affamée.

Féléthée, roi des Rugiens, céda la ville et le territoire de Faviana à son frère Frédéric qui lui avait demandé un établissement; après quoi il s'avança, à la tête d'une armée nombreuse, vers Lorch dans l'intention d'emmener avec lui tous les individus qui s'étaient réfugiés dans cette ville et de les répartir dans Faviana et les autres endroits ruinés et dépeuplés. Les habitants de Lorch, effrayés de l'approche des Rugiens, prièrent S. Séverin, qui se trouvait en cette ville, de se présenter à la rencontre de Féléthée et d'intercéder pour eux. Cet excellent pasteur marcha toute la nuit et atteignit l'armée rugienne à quelque distance de la ville. Lorsqu'il se trouva près du roi il lui parla en ces termes: „Que le Ciel veuille te donner sa paix, ô bon prince! il m'envoie pour implorer ta clémence en faveur du peuple de Lorch. Souviens-toi des bienfaits dont la miséricorde divine a comblé Flaccithée, ton père, par mon entremise. Tant qu'il régna, il ne fit rien sans me consulter. L'expérience lui a appris quels bons fruits porte l'obéissance, et que le plus grand avantage du vainqueur est de ne pas s'enorgueillir de sa fortune!" — Souffrirai-je donc, répondit le roi, que le peuple pour lequel tu t'intéresses, devienne la proie des Allemands et des Thuringiens, et qu'ils le fassent périr par le glaive ou le traînent en esclavage? N'ai-je pas moi-même des villes et des châteaux où il peut vivre en paix et en sûreté?" — S. Séverin répliqua: „Est-ce donc toi qui as protégé ce peuple jusqu'à présent? Ou crois-tu que la main du Tout-Puissant l'ait conservé pour te servir? Or ça, ô prince grâcieux! ne méprise pas mon conseil et laisse ces pauvres gens sous ma garde. Tes redoutables guerriers sont plus propres à les ruiner qu'à les conduire dans un asile assuré.

Établi aide et témoin en ces temps désastreux, moi-même je t'aménerai ce peuple affligé!" Il dit, et bientôt on vit les habitants de Lorch, conduits par Constance leur évêque, sortir tristement de leurs murs, sous l'égide de S. Séverin qui entra en négociation avec le roi Féléthée par rapport à leur nouvel établissement. Ils furent distribués dans Faviana et d'autres villes, où ils vécurent avec les Rugiens et les Romains en paix et en bonne intelligence.

S. Séverin retourna ensuite dans le couvent qu'il avait fait construire hors de l'enceinte de Faviana [1]), continuant avec un zèle infatigable à enseigner, à convertir et prédisant, comment sous peu tous les membres de cette communauté religieuse seraient emmenés sur le territoire romain, sans sentir les liens de l'esclavage. Le monastère de S. Séverin est le plus ancien en Autriche; on croit assez généralement que c'est celui de S. Jean voisin de l'*Alserbach*, au faubourg qui du nom de ce ruisseau s'appelle *Alservorstadt.* On ne sait, si ce fut dès lors ou à une époque plus récente que prit naissance l'abbaye de *Heiligenstadt*, qui veut dire *ville sainte*, ainsi appelée par le peuple à cause du grand nombre de Saints, disciples de S. Séverin, qui l'habitèrent, et nommément Eugippius, biographe de ce vénérable apôtre, Lucillus et Marcien, qui furent Supérieurs de cette communauté, Paulus, Tiburias, évêque, Antonius Lurinensis, métropolitain de la Norique méditerranée, Léontin, natif de Sabarie, Moderatus, Maxime, Maximien, Silvius, Bonosus etc. Encore dans les actes publics du moyen âge Heiligenstadt est nommé la petite ville et le saint lieu *(urbicula et sanctus locus)*. Aussi cet endroit fut en tout temps considéré et honoré comme une des plus anciennes pépinières du christianisme en nos

[1]) Ce couvent, le premier et le plus grand que ce digne pasteur fit bâtir, était en grande partie composé de frères lais.

contrées; et, lorsque l'évêché de Vienne fut érigé, on transféra à Heiligenstadt l'ancien consistoire de Lorch ou de Passau qui y ordonna sur la place où la très-vieille église S. Michel et la chapelle S. Jacques offrent encore aujourd'hui aux antiquaires un vaste champ de découvertes. À quelque distance de Heiligenstadt S. Séverin avait une petite maison de prière; elle était bâtie sur un côteau pierreux et solitaire, entre les vignobles (*ad vineas*), à l'endroit où se trouve actuellement le village de *Severing*, *Sivring*, dont l'église, aussi remarquable par son antiquité que par son architecture, nous a conservé la mémoire du séjour qu'a fait en ces lieux ce digne apôtre de l'Autriche. Il consacrait dans cette retraite des journées et nuits entières à rendre gloire et louange à Dieu, et à lui demander des forces et des lumières pour remplir dignement sa sainte mission. Mais, comme il se voyait trop souvent interrompu dans ses méditations et exercices de piété par l'affluence du peuple, que le bruit de sa sainteté faisait accourir de tous côtés pour le voir et l'entendre, il abandonna son humble et paisible réduit et alla chercher un autre gîte par delà les monts. Il s'arrêta à Burgum (*Burkersdorf*), dont le site agreste lui plut. Il y éleva un petit hermitage sur le penchant d'une montagne boisée. Ce fut dans cette solitude qu'il se livrait à la contemplation des choses divines et des erreurs humaines, qu'il gémissait sur les péchés du peuple et les malheurs des temps, et se délassait de ses fatigues et des scènes sanglantes dont chaque jour il était témoin, ne cessant de supplier la Providence d'éclairer par un rayon de sa grâce ceux qui vivaient encore sous l'empire affreux du paganisme, et de protéger les peuples des provinces, au salut et au bien-être desquels il s'était consacré.

Dans ces temps calamiteux il n'y avait hors des murs de Faviana ni repos, ni sûreté, à cause des hordes bar-

bares qui rôdaient autour de la place et qui enlevaient tous les hommes et les bestiaux qu'ils trouvaient sans défense. Les habitants de la ville, désolés de ces rapines, eurent recours à S. Séverin à qui ils contèrent leurs doléances. L'homme béni de Dieu, touché de leurs malheurs, se tourna vers Mamertin, alors tribun, et lui demanda s'il avait des soldats pour attaquer et chasser les brigands. Mamertin lui ayant répondu qu'il en avait bien, mais qu'ils étaient en petit nombre et mal-armés, le saint prélat répartit: „mais l'ennemi a des armes que tes guerriers sauront lui arracher; que font les armes et le nombre, là où le Tout-Puissant est lui-même à la tête des combattants? Sors hardiment de la place avec ta petite troupe, poursuis les ravisseurs, et Dieu vous conduise!" Le tribun, encouragé par ces paroles, se mit à la recherche des barbares et, les ayant atteints au ruisseau nommé *Dicuntia* (selon une vieille tradition près de Zwoelfaxing sur la Schwechat), il en tua un grand nombre et dispersa ou prit les autres. Il mena les captifs, pieds et poings liés, devant S. Séverin, qui leur ôta les chaînes, les rafraichit et ensuite les renvoya libres, en les admonétant sérieusement de bien se garder à l'avenir d'inquiéter Faviana. Cette ville, de même que celles de Lorch et de Passau, les seules où il y eût encore de petites garnisons romaines, continuèrent encore pendant quelque temps à se défendre contre les agressions des peuples barbares; mais lorsqu'il n'arriva plus ni ordre ni solde de l'Italie, ni renfort ni provision de la Rhétie, cette milice romaine abandonna les places ci-dessus mentionnées et retourna dans son pays.

Pendant que S. Séverin propageait en nos contrées les lumières de la Foi, et faisait son possible pour soulager les maux qui pesaient sur la nation, *Odoacre*, roi des Hérules, à qui le saint apôtre avait prédit la gloire qui

l'attendait au delà des Alpes, mettait à exécution le projet qu'il méditait depuis longtemps. Étant entré avec une forte armée en Italie, il assiégea Oreste dans Pavie, et emporta Ravenne, où il fut proclamé roi d'Italie (476). Le jeune empereur Augustule, ayant perdu son père qu'Odoacre avait fait mourir, vint trouver en tremblant son vainqueur et lui remit le diadème impérial. Odoacre, touché de la beauté et de l'ingénuité de l'enfant auguste, lui assigna pour retraite le château de plaisance de Luculle en Campanie. C'est ainsi que presque sans combat prit fin le puissant Empire romain qui durant douze siècles avait dicté la loi à toutes les nations, et qui avait été l'objet de leur haine et de leur jalousie, comme celui de leur terreur et de leur admiration. Ce qui est assez remarquable, c'est que ce dernier empereur s'appelait *Romulus*, comme le fondateur et premier roi de Rome, et *Augustule*, diminutif d'*Auguste*, nom qu'avait porté Octave, premier empereur romain. Odoacre, maître de l'Italie, s'occupa des moyens de consolider sa nouvelle domination; mais bientôt les événements, qui eurent lieu dans les provinces du Danube, rendirent sa présence nécessaire en ces cantons.

S. Séverin, qui depuis deux ans avait prédit sa mort, sentant que son heure était venue, fit appeler le roi Féléthée et Gisa son épouse, il leur donna des avis salutaires, et les engagea à s'abstenir de toute action d'injustice, leur faisant en même temps entrevoir que les jours heureux de leur règne étaient sur leur déclin. Frédéric, frère du roi et souverain de Faviana, parut aussi au chevet du mourant. S. Séverin, le fixant d'un air significatif et chagrin, le pria, le conjura de ne point mettre une main téméraire sur la propriété des indigents et des captifs. Frédéric répondit à cette admonition par de vives protestations de déférence et de respect; mais

l'homme de Dieu, qui lisait dans le coeur de ce prince, reprit d'un air sévère: „Cesse de prodiguer de belles paroles, tu ne respecteras pas même ma pauvre cellule; bientôt tu manifesteras tes véritables sentiments. Je ne désire pas la vengeance; mais elle est près de t'atteindre!“ — Tout arriva comme il l'avait prédit. S. Séverin eut à peine fermé les yeux (482) que Frédéric, aussi pauvre qu'avide, donna ordre à un de ses officiers nommé Avitien, d'aller ramasser tout ce qui se trouvait dans le monastère et l'église de S. Séverin, y compris le calice d'argent, le seul qui existât, et de le lui apporter. Mais une terreur panique saisit le ravisseur du sanctuaire, il se crut possédé et tourmenté par des esprits infernaux, se retira du monde et commença à mener une vie spirituelle dans le désert. Frédéric subit bientôt après le châtiment dont S. Séverin l'avait menacé, il périt par la main de son neveu Frédéric, fils de Féléthée et de Gisa. Odoacre qui, en sa qualité de roi d'Italie, croyait avoir aussi des droits sur la Dalmatie, la Pannonie, la Norique et la Rhétie, venait de soumettre le premier de ces pays, lorsqu'il apprit le pillage du couvent de S. Séverin et l'assassinat de Frédéric. Considérant ces désordres dans une province dont il prétendait être le Suzerain, comme un outrage fait à sa personne, il marcha contre les Rugiens, ravagea leurs terres au delà du Danube, et réunit de nouveau la Norique et la Pannonie aux États romains. Féléthée fut fait prisonnier avec son épouse et conduit en Italie. Frédéric leur fils, qui était parvenu à se sauver, retourna après le départ d'Odoacre dans la Rugie, où il suscita de nouveaux troubles. Odoacre qui sur le refus de Zénon, successeur de Léon I, empereur d'Orient, de lui accorder le titre de Patrice, régnait sous celui de roi d'Italie, envoya contre Frédéric une armée, dont il confia le commandement à Anoulf ou

487.

Wulfon son frère. Celui-ci dévasta tout le pays jusqu'aux environs de Faviana, démantela toutes les places fortes, et emmena les Romains qui se trouvaient encore en ces contrées avec lui en Italie. Les habitants du monastère de S. Séverin suivirent ce prince, ils prirent avec eux les restes vénérables de ce digne et bienheureux prélat et les transportèrent à Naples, où ils reposent encore.

Frédéric échappa une seconde fois à ses ennemis. Il se réfugia avec les siens dans la Moesie, et se mit sous la protection de *Théodoric*, roi des Ostrogoths, qui était fils de Théodemir et d'Ereliéva, la plus chérie de ses concubines. Il tâcha de l'aigrir contre Odoacre, en quoi il réussit d'autant plus facilement que Théodoric était jaloux de la gloire et de la puissance du roi d'Italie, qui était un titre auquel il aspirait lui-même. Il profita avec joie de la permission de passer en Italie, que l'empereur Zénon lui accorda en même temps avec la dignité de Consul et de Patrice, pour attaquer Odoacre. Ce dernier fut 489. vaincu près d'Aquilée et de Verone, et tenu pendant trois ans assiégé dans Ravenne. À la fin Odoacre se rendit sous la condition qu'il régnerait conjointement avec son rival; mais cet arrangement ne dura guère. Odoacre, ayant intrigué contre son collègue, fut assassiné se trou- 493. vant à table.

Lorsque Théodoric se vit seul en possession de la couronne d'Italie, il quitta le costume goth et se vêtit de la pourpre romaine. Il porta une attention particulière sur les provinces du Danube. Il repeupla les villes abandonnées, leur donna des gouverneurs *(Praefecti et comites)*, restaura les places qui avaient été saccagées par les barbares et fonda plusieurs nouvelles colonies. Il rétablit l'ancienne forme de gouvernement, les distributions de pain et les jeux publics. À l'exemple d'Odoa-

cre, Théodoric se regardait comme l'héritier de tous les États des ci-devant empereurs d'Occident. Plus habile et plus heureux que son prédécesseur il recula considérablement les bornes de son Empire. Depuis la Sicile jusqu'au lac de Genève et bien avant dans la Pannonie tout obéissait à ses lois. Il conquit aussi la Bohème qui devint alors une province de l'empire des Goths. Il donna à la Norique et à la Rhétie, qui lui étaient également soumises, un duc pour les gouverner, et remit les frontières du Danube dans un état de défense respectable. Ce fut aussi sous le règne de ce grand prince que Favia ou Faviana reçut son premier évêque dans la personne de Mamertin, tribun romain, le même qui avait été envoyé par S. Séverin pour disperser des hordes de barbares, et leur arracher les captifs et le butin qu'ils avaient faits en ces pays. Vers ce même temps Théodore remplaça l'évêque Constance, qui avait suivi S. Séverin au tombeau, sur le siège métropolitain de l'église de Lorch, église fondée, comme s'exprime Symmaque, alors pontife romain, par les apôtres mêmes.

Après la fin tragique d'Odoacre des bandes détachées de Hérules, de Scyres et de Thurcilingiens, retournant de l'Italie dans leurs anciens foyers, se répandirent en nos contrées. Ils en vinrent aux prises avec les *Lombards.* Ce peuple, dont il sera fait plus amplement mention au chapitre suivant, avait occupé les terres rugiennes dévastées par le frère d'Odoacre. Les Hérules et leurs alliés, ayant été totalement défaits par les Lombards, s'enfuirent au delà du Danube, et allèrent chercher un asile chez les Gépides en Transylvanie.

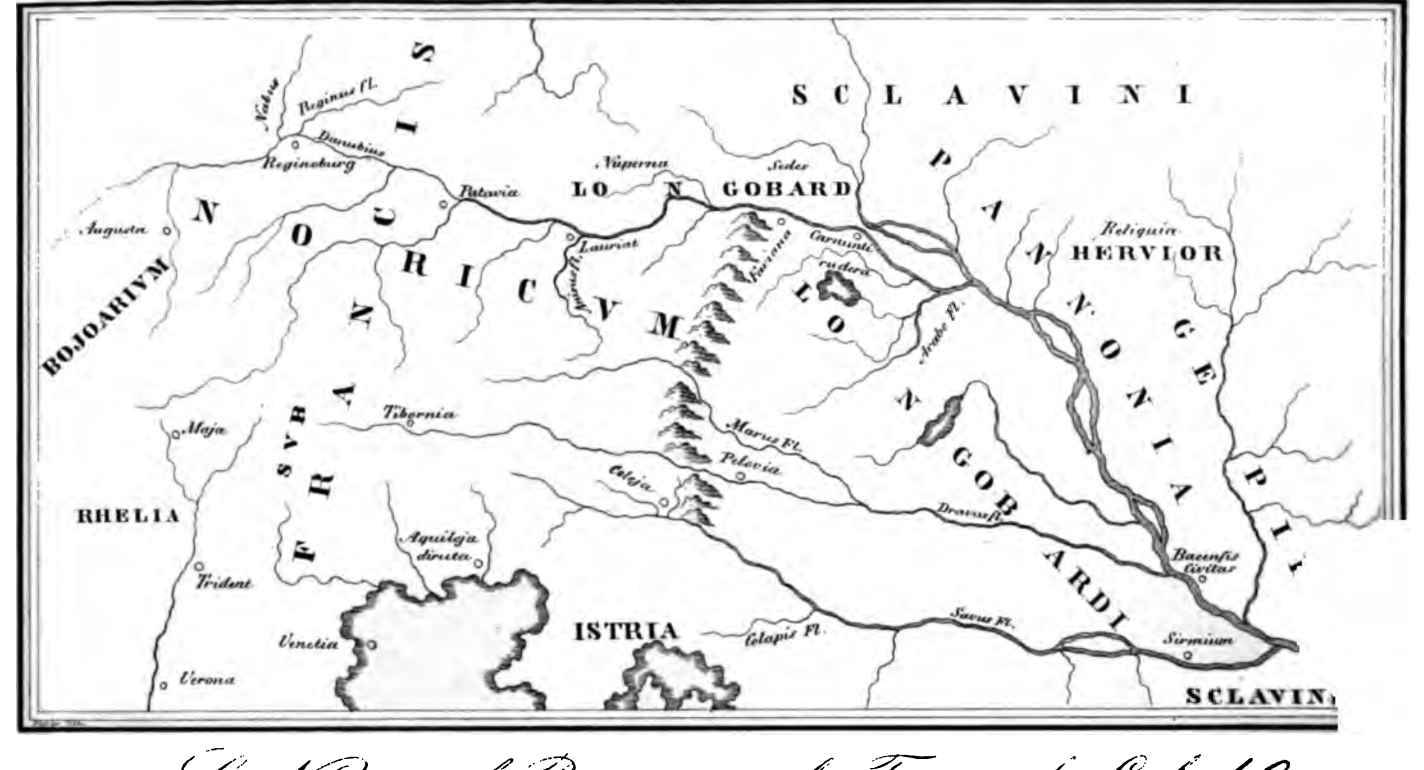
Depuis la chûte de l'empire d'Occident, les nations barbares, profitant de l'occasion favorable, avaient fait de grands progrès dans les Gaules. Childéric, roi des Francs, qui avait succédé à Mérovée son père,

s'était rendu maître de plusieurs villes importantes ; mais l'honneur de délivrer entièrement la Gaule de la domination romaine était réservé à Clovis son fils. Syagre, qui était le seul général que les Romains eussent au delà des Alpes, avait établi sa résidence dans la ville de Soissons, d'où il regardait, comme d'un port assuré, le triste naufrage de l'Empire, près d'être englouti; mais Clovis, qui brûlait du désir d'étendre plus loin les limites de son royaume, enleva bientôt aux Romains la petite étendue de pays qui leur restait encore dans les Gaules, et qui se réduisait à l'État de Soissons (486). Les Francs, ayant soumis la plus grande partie des Gaules à leur puissance, résolurent de faire la guerre aux Allemands, qui haïssaient mortellement les Francs, et qui ne voyaient qu'avec dépit ceux-ci maîtres d'un pays dont ils avaient eux-mêmes tenté si souvent de s'emparer. Cette guerre dura plusieurs années, pendant lesquelles Andochus, général des Allemands, ravagea les extrémités de la Gaule. Gibulde, leur roi, persuadé qu'il ne pouvait espérer de grands succès avec les forces qu'il avait, chercha de tous côtés à rammasser des troupes, et il parvint effectivement à se voir à la tête d'une armée si formidable qu'il provoqua lui-même Clovis au combat. Les Allemands, enhardis par la supériorité de leur nombre, firent une attaque très-vive et remportèrent d'abord l'avantage sur leurs ennemis. Ceux-ci commencèrent à plier. Clovis, qui s'en aperçut, inquiet de l'issue de l'action, eut recours à son dieu Jupiter, selon l'ancienne coutume des gentils; mais voyant qu'il n'assistait ni arrêtait ses soldats, il invoque le Dieu de Clotilde son épouse, princesse chrétienne et pleine de piété, promettant de se faire baptiser, s'il triomphait de ses ennemis. À peine eut-il formé cette résolution que, se lançant à la tête de ses troupes, il alla fondre sur les Allemands, leur arracha la vic-

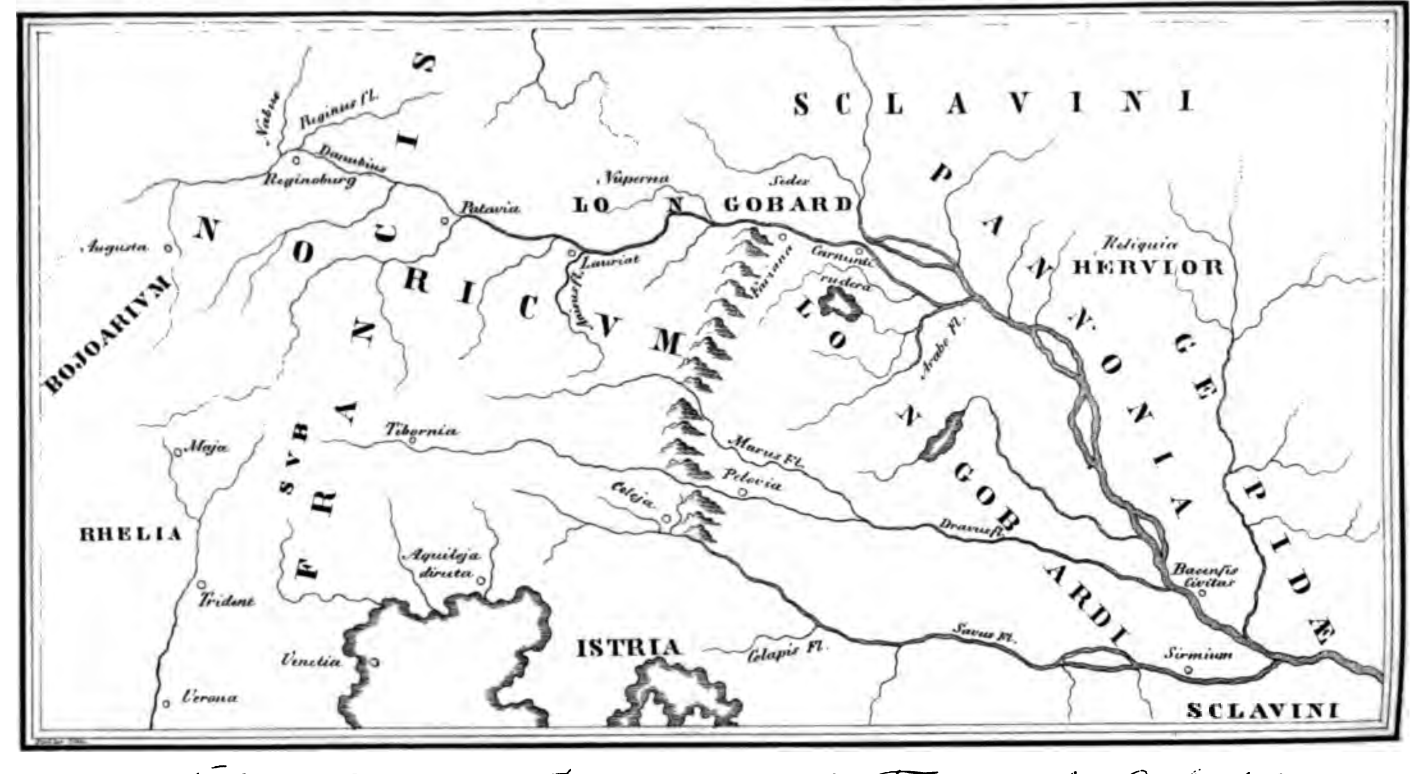
toire prête à se déclarer pour eux, et mit en fuite tous ceux qui se présentèrent. Cette bataille eut lieu à Zulpich. 496.
Le roi Gibulde perdit la vie dans le combat, et les Allemands allèrent chercher un refuge dans les montagnes de la Rhétie et de la Noriqne. Théodoric, roi d'Italie, les prit sous sa protection et leur donna des terres dans ses États. Il engagea Clovis à la modération, et sut si bien contenir les Francs que, tant qu'il vécut, il leur fut impossible d'étendre leur domination sur la rive droite du Rhin. Clovis, qui reçut la couronne royale à Cologne, fit faire la cérémonie du baptême, et s'enrôla heureusement dans 499.
la milice de l'Église, avec le louable dessein de combattre dorénavant sous l'étendard de Jésus-Christ. Les Francs, faisant gloire d'imiter l'action de leur roi, reçurent également le baptême, et attirèrent par leur exemple un grand nombre de peuples idolâtres dans le giron de l'Église. Clovis était alors le seul roi catholique qui fût au monde. Anastase, successeur de Zénon, empereur d'Orient (†491), favorisait les Eytuchiens; Hunnéric, Gontamont et Frasomond, qui avaient régné successivement sur les Vandales en Afrique, s'étaient déclarés pour les Ariens. Théodoric, roi d'Italie, Alaric, roi des Visigoths et Gondebaud, roi des Bourguignons, professaient également cette fausse doctrine. Les évêques catholiques, soumis aux rois visigoths et bourguignons, désiraient passer sous les lois de Clovis; du moins ils en étaient soupçonnés. Ces raisons firent prendre à ce prince conquérant et ambitieux les armes contre Gondebaud et contre Alaric. Ce dernier fut vaincu à la bataille de Vouilé, il fut tué par Clovis dans la chaleur du combat. Le roi des Francs parcourut tout le pays en vainqueur, soumit tout jusqu'aux Pyrénées et au Rhône, et chassa entièrement de la Gaule les Visigoths qui continuèrent de régner en Espagne. Clovis, qui est le fonda-

teur de la monarchie française, étant descendu au tombeau, ses quatre fils partagèrent son royaume. Childéric régna à Paris, dès lors la capitale des Gaules; Thierry à Metz; Clodomir à Orléans, et Clotaire à Soissons (511-558).

Pendant que ces événements se passaient dans les Gaules, Frédéric, prince rugien, le même qui avait assassiné son oncle, était venu troubler la tranquillité dont jouissaient nos contrées. Soit qu'il voulût se remettre en possession des terres qui avaient appartenu à ses pères, soit qu'il eût en tête quelque autre projet, il se souleva contre le prince qui l'avait protégé dans ses disgrâces; mais il courut lui-même au devant du châtiment que méritaient ses crimes et sa trahison. Ayant été vaincu par les troupes de Théodoric il fut tué, selon Ennodius, dans le combat de la main de ce prince. Théodoric, qui pendant le cours de son règne avait donné de grandes preuves de bonté, de sagesse et de modération, oublia ces vertus dans la dernière période de sa vie. Symmaque et Boèce, deux illustres Romains, furent les victimes de ses soupçons jaloux. Le remords de cette action empoi-
526. sonna ses jours, et le mit bientôt dans le tombeau. Il eut pour successeurs Athalric, qui régna jusqu'en 534; Amalasonte (535); Théodat ou Théodachat (536); Vitigès (540); Ildebalde (541); Éraric (543), et ensuite Totila.



La Norique et la Pannonie sous les Francs et les Lombards &c.



La Norique et la Pannonie sous les Francs et les Lombards.

à ce qu'on croit, d'une branche collatérale de la Maison royale mérovingienne (*patre ex nobili senatorum familia ortus, ex Chlodovici regis Francorum filia procreatus*, dit Paul-Diaconius), et selon Frédégaire, Aimoin et la chronique de S. Dénys: *du plus grand lignage de la terre.* A Châlons-sur-Marne Thierry donna des lois écrites aux Francs, aux Allemands, aux Bavarois et aux autres peuples soumis à sa domination. Théodebert son fils, qui lui succéda en 535, acheva la conquête des Alpes méridionales du Tyrol, et s'empara des terres situées entre la mer Adriatique, le Pô et l'Adda en haute Italie. Dans une lettre, qu'il adressa à l'empereur Justinien, il comprit aussi les Lombards, qui habitaient nos contrées, parmi les peuples sujets de l'empire des Francs; ce qui blessa infiniment la cour de Byzance qui se flattait toujours d'avoir une espèce de suprématie sur les rois barbares et d'être restée l'héritière universelle de l'ancien Empire du monde. Cette conduite présomptueuse de Théodebert amena un rapprochement entre le gouvernement impérial et les Lombards. La suite en fut que ces derniers furent mis en possession des villes de Norique et des places fortes en Pannonie, et qu'on leur accorda en outre une solde considérable. En retour, ils s'engagèrent à servir avec zèle et fidélité sous les drapeaux des empereurs d'Orient.

Voilà donc la Norique et la Pannonie de nouveau assujetties à d'autres dominateurs; mais la plus grande et la plus belle portion de ces provinces était échue en partage aux Lombards. Leur territoire s'étendait depuis l'Ens jusqu'à bien avant en Pannonie; tandis que les Francs ne tenaient que les cantons situés au delà de cette rivière. Comme ces deux peuples, également valeureux, savaient bien défendre les terres dont ils étaient en possession, ils s'abstenaient de s'inquiéter l'un l'autre dans la jouissance de leur domaine

respectif; aussi ces contrées goûtèrent-elles pendant plusieurs années une paix et un calme auxquels elles n'étaient guère accoutumées. Mais, bienque ces pays, qui semblaient être destinés à passer par toutes les chances de la fortune, cessâssent pour quelque temps d'être le théâtre de luttes sanglantes et désastreuses, ils ne pouvaient se flatter de sortir de sitôt de l'état de misère où les avaient réduits les violentes irruptions et les fréquents ravages des barbares. La partie de la Norique sujette des Francs se releva la première de sa ruine, par la raison que ce peuple, étant plus instruit et policé que les Lombards, savait mieux apprécier et utiliser un pays, non moins important par sa position topographique que par la fécondité et la richesse de son terroir. Les Francs y introduisirent leurs connaissances, leurs moeurs, leurs usages et leur religion, y firent revivre la culture, l'industrie, les arts utiles, et donnèrent à leurs nouveaux concitoyens une législature conforme à la leur. Il n'en était pas de même chez les Lombards qui, n'ayant pas encore un gouvernement certain, et vivant encore dans une espèce de sauvageté, n'avaient ni le goût, ni assez de lumières pour faire fructifier les germes d'abondance et de prospérité qu'ils voyaient naître autour d'eux. Cependant le voisinage et le commerce des Francs, dont ils s'empressèrent d'adopter les moeurs et les coutumes; leurs relations avec les Grecs, leurs alliés; leur intelligence naturelle et leur activité leur firent faire des progrès si rapides dans la civilisation, qu'on est autorisé à croire que, s'ils étaient demeurés en nos contrées, ils seraient en peu de temps parvenus à y former un État pareil à celui qu'ils fondèrent plus tard dans le midi de l'Europe.

Comme les *Lombards* paraîtront souvent sur la scène politique dans cette histoire, et que leurs descendants font aujourd'hui partie des peuples sujets de l'empire d'Au-

triche, il eut été intéressant de connaître l'origine de cette nation, ainsi que les différentes contrées qu'elle parcourut avant qu'elle vint s'établir en nos provinces; mais malheureusement, malgré le grand nombre d'auteurs que j'ai compulsés pour avoir des éclaircissements sur cet objet, je n'ai pu recueillir que ce qu'on va lire. Velléïus, Strabon, Tacite et Ptolémée racontent que déjà au temps de la naissance de J. C. les Lombards étaient établis le long de l'Elbe (dans le pays de Magdebourg et l'ancienne Marche jusqu'au pays de Luneboarg); que vivement pressés par l'empereur Tibère, qui se disposait à les attaquer avec des forces supérieures, ils abandonnèrent leurs cantons, et allèrent s'établir parmi les Reuchliniens, les Avions, les Angles, les Varins, les Suardones et les Nuitons et autres peuples qui, selon Tacite, faisaient partie de la grande nation suève, et qui avaient leurs demeures sur les côtes de la mer Baltique et dans les pays entre l'Elbe et l'Oder. Mais, au rapport de Paul-Diaconius, les Lombards, si ce ne sont pas ceux qu'on vient de nommer, du moins d'autres de la même race, sont venus de la Scandinavie dans l'île de Scoringa, d'où ils passèrent en Mauringie (la Poméranie antérieure?) et de là dans le Gothland [1]). Dans la suite, ils se répandirent dans les provinces nommées *Anthabit*, *Bathaïl* et *Vurgundaïb* (l'ancien pays des Bourguignons

[1]) Diaconius, qui a décrit les courses des Lombards, n'a pu entendre par Gothland l'île suédoise de ce nom, attendu que pour y arriver il eut fallu qu'ils repassassent la Baltique, ce qui était tout à fait contraire au but de leur émigration. Il est donc présumable que cet auteur aura voulu parler du pays que les Goths occupaient, selon Tacite, sur les bords de la Vistule et de la mer Baltique et qu'on appelait également Gothland, pays dont l'accès était ouvert après le départ des Goths pour les régions de l'Orient, et d'où les Lombards pouvaient se rendre par les terres voisines des Bourguignons facilement dans la Grande-Pologne où ils avaient l'intention d'aller.

Zosime appelle aussi *Vrougondiens* et *Vourgon-*
). Après avoir erré longtemps sous la conduite de
entreprenants, ils se fixèrent de vive force parmi
Vandales et les Rugiens de la côte baltique. De
prirent leur route vers l'Orient et y firent la guerre
Bulgares [1]). On ignore si les Lombards sont par-
s ou non à former un établissement en Bulgarie, et
n quittant le Gothland et les autres contrées qu'ils
ent occupées, ils y ont laissé du monde pour garder
ays, comme les anciens peuples avaient assez l'habi-
e de faire dans leurs émigrations, ou enfin si dans la
te ils sont encore retournés dans ces cantons. Mais ce
i est certain, c'est qu'au temps où les terres rugiennes
r les bords du Danube furent rendues désertes par les
vages d'Odoacre et d'Anoulf son frère, les Lombards
taient cantonnés à peu de distance de là, et qu'ils s'em-
ressèrent d'occuper les contrées abandonnées, dont ils
stèrent paisibles possesseurs.

D'un autre côté, Clodomir, secondé par ses deux

[1]) On ne doit pas prendre ce peuple pour les habitants de la Bulgarie, province de l'empire d'Orient et qui faisait partie de la haute Moesie située au delà du Danube, mais pour ceux d'une autre contrée du même nom en Russie au delà du Volga, qui est sans doute le fleuve à travers duquel, au rapport de Diaconius, les Lombards se frayèrent un passage, les armes à la main. Mais, ayant été surpris dans la nuit par les Bulgares, ils furent taillés en pièces et perdirent leur chef Agilmond. Lamissio, qui le remplaça, vengea la mort de son prédécesseur, en faisant éprouver une défaite totale à ses ennemis. Ce furent apparemment ces Bulgares vaincus qui dans le cours du troisième siècle de notre ère, où un si grand nombre de peuples barbares fondirent à la fois sur l'empire d'Orient, pénétrèrent dans la Moesie et se mirent en possession de la partie de ce pays qui de leur nom s'appelle encore la Bulgarie (dans la Turquie européenne) et qu'on désigne aussi sous le nom de Petite-Bulgarie, pour la distinguer de la Grande-Bulgarie qui est dans l'Asie mineure. Quoiqu'il en soit, il résulte de la relation qu'on vient de lire que les Lombards ont dirigé leur course vers l'Orient et la Grande-Scythie qui peut-être avait été leur séjour principal et originaire.

frères Childebert et Clotaire, porta la guerre en Bourgogne. Il vainquit le roi Sigismond, le prit et le fit mourir, lui et ses enfants. Peu de temps après il entreprit une nouvelle expédition contre Gondémar, successeur de Sigismond. Elle ne lui fut pas si heureuse que la première; il y perdit lui-même la vie. Clotaire et Childebert ses frères, ayant appris sa mort, poignardèrent sans pitié deux fils de ce prince, et partagèrent son royaume (534). Sous prétexte de venger la mort du prince, dont ils avaient eux-mêmes assassiné et dépouillé les enfants, ils attaquèrent Gondemar et lui enlevèrent ses États.

Pendant ce temps-là, Bélisaire, général de Justinien I, avait mis fin à l'empire des Vandales en Afrique. Étant ensuite passé en Italie il s'était rendu maître de Rome, malgré les efforts qu'avait faits Vitigès, roi des Ostrogoths, pour défendre et pour reprendre cette ville. Bélisaire s'était dejà signalé auparavant par les victoires qu'il avait remportées sur les Perses; cependant tous ces mérites ne purent le mettre à l'abri des revers. Il fut soupçonné d'avoir conspiré contre l'Empereur son maître, et ce prince lui donna pour prison sa propre maison. Mais bientôt après son innocence fut reconnue, et il mourut dans les mêmes dignités et le même rang qu'il avait occupés auparavant. Sa prétendue misère est une fable inventée par quelque romancier.

Totila, roi des Ostrogoths, prince doué de grandes qualités, était parvenu à relever la puissance chancellante de sa nation, lorsque l'eunuque Narsès, général byzantin, reçut ordre de marcher contre lui. Ce guerrier possédait de grands talents et une politique consommée. Ayant rassemblé une armée nombreuse qu'il renforça encore par les Lombards, il franchit les Alpes juliennes et alla fondre sur l'Italie. Totila lui opposa la plus vive résistance; mais il fut défait et tué. Teïa, qui lui suc-

céda, après avoir soutenu encore pendant quelque temps les efforts de son redoutable adversaire, éprouva le même sort que son prédécesseur. La domination des Goths en Italie finit en sa personne. Narsès, qui gouverna alors 553. ce pays pour l'empereur d'Orient, envoya une partie des Ostrogoths à Constantinople; d'autres demeurèrent en Italie et se confondirent avec les anciens habitants de cette contrée. Narsès, se voyant maître de l'Italie, s'empressa de congédier ses sauvages alliés, après les avoir chargés de présents. Les Lombards, de retour dans leurs foyers, eurent des démêlés sanglants avec les Gépides qui s'étaient répandus dans la basse Pannonie, et avaient conduit avec eux des hordes nombreuses de Slaves, Eslaves, ou Esclavons. Les Gépides furent complètement battus par Alboin, fils d'Audoin, chef des Lombards, qui avait été soutenu par les Huns. Alboin, homme cruel et ambitieux, tua de sa propre main Cunemond, roi des Gépides, prit son crâne pour tasse à boire, et força la belle Rosemonde, fille du prince défunt, à devenir son épouse. Cette victoire mit les Lombards en possession de l'Esclavonie, de la Hongrie et de la Transylvanie d'aujourd'hui.

La mort de l'empereur Justinien entraîna aussi la 565. chûte de Narsès. Justin II, neveu et successeur de ce prince, lui enviait ses trésors, et l'impératrice Sophie tournait en dérision l'eunuque qu'elle voulait placer à la quenouille parmi ses femmes. Narsès, le vainqueur des Goths, devenu comme autrefois Stilicon, Boniface et Aétius, la victime des viles intrigues de la Cour, s'en vengea aussi de la même manière. Il appela les Lombards en Italie. Les Lombards, qui ne demandaient pas mieux que de retourner dans cette contrée délicieuse, qu'ils n'avaient quittée qu'avec le plus grand regret, se rendirent avec empressement à cette invitation. Ils abandon-

nèrent la Pannonie et les terres adjacentes qu'ils occupaient et les remirent aux Huns, sous la condition que, s'ils échouaient dans leur expédition, ils pourraient rentrer sans obstacle dans leurs anciens cantons. Les Lombards, auxquels s'étaient joints une partie des Huns et plusieurs autres bandes de barbares, parmi lesquels on comptait 20,000 Saxons, se saisirent de tout le pays depuis le Frioul jusqu'à Pavie, Turin et même jusque vers Béné- 568-572. vent. Ils y fondèrent un royaume qu'ils appelèrent *Lombardie*, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Alboin, premier roi des Lombards, fit de Pavie sa capitale. Il se crut alors au comble de la félicité; mais dans la quatrième année de sa nouvelle domination il fut assassiné, à l'instigation de Rosemonde son épouse, qui avait juré de venger les mânes de son père. Cléphis lui succéda en 572. Après sa mort, les Lombards furent gouvernés pendant dix ans par des ducs; puis ils eurent des rois jusqu'à Didier, vaincu par Charlemagne qui éteignit l'ancien royaume de Lombardie [1]). Après les conquêtes des Lombards, il ne resta aux Byzantins en Italie que Rome, Ravenne et quelques villes maritimes. Les empereurs envoyèrent dans la deuxième de ces villes des gouverneurs qu'on nomma *Exarques*, et ce fut là l'origine de l'exarchat de Ravenne. Le patrice Longin est le premier qui ait eu ce titre.

[1]) Comme la *Lombardie* forme actuellement avec les ci-devant États vénitiens un des royaumes de l'empire d'Autriche, et que par conséquent tout ce qui concerne ce beau pays doit avoir de l'intérêt pour ceux qui veulent connaitre à fond l'histoire générale de la monarchie autrichienne, je joins ici une table chronologique des anciens rois lombards, avec un aperçu analytique des principaux événements qui ont eu lieu sous leur règne.

Table chronologique des rois de Lombardie et des événements les plus remarquables qui eurent lieu sous leur règne.

Depuis 568 jusqu'en 572 de J. C.

Alboin, premier roi de Lombardie, après un court règne de quatre ans et quelques mois, périt par les embûches de sa femme Rosemonde. Elle s'enfuit à Ravenne avec Helminge, un des meurtriers, auprès de Longin qui en était devenu exarque. Celui-ci conseilla à la reine d'épouser Helminge qui, s'étant aperçu un jour que sa femme lui faisait avaler un breuvage empoisonné, l'obligea d'en prendre le reste.

De 572 à 583.

Cléphis, ayant succédé à Alboin, fut assassiné à Imola par un de ses domestiques. Sa mort fut suivie d'un interrègne de 10 ans, pendant lequel les Généraux de son armée gouvernèrent, sous le titre de ducs, dans les principales villes du royaume. On en fait monter le nombre jusqu'à 30, selon d'autres même jusqu'à 36.

De 583 à 590.

Les Lombards, las du gouvernement aristocratique, et ayant à se défendre contre un puissant ennemi, choisirent pour roi Flavius-Autharic, fils de Cléphis et grand guerrier.

De 590 à 617.

Après la mort d'Autharic, les Lombards proclamèrent roi Agilulphe, général de ses troupes. Il s'empara de la plus grande partie de l'Italie et fit un grand nombre de prisonniers, dont le pape Grégoire paya la rançon. Son règne fut long et glorieux.

De 617 à 625.

Adoualde ou Adelvalde, le plus jeune dés fils d'Agilulphe, avait été reconnu roi par la nation du vivant de son père; mais devenu, à ce qu'on prétend, insensé par un breuvage, il fut chassé du trône, avant d'avoir commencé à régner par lui-même.

De 625 à 636.

Après la déposition d'Adoualde, les évêques firent élire roi Ariovalde, qui régna paisiblement 11 ans.

De 636 à 652.

Il eut pour successeur son fils Rotharis, prince juste, vaillant et sage. Son règne est surtout remarquable par la rédaction d'un recueil de lois écrites, qui servirent de fondement au *Code lombard.*

De 652 á 661.

Rotharis laissa sa couronne à Rodoalde son fils qui n'en jouit que quelques mois. Comme il n'avait pas d'enfants, les Lombards assemblèrent les états et choisirent Aripert I pour leur roi.

De 661 à 687.

Ce prince étant mort, ses fils Bertaride et Gondebert lui succédèrent ensemble; mais bientôt celui-ci est assassiné et l'autre mis en fuite par l'usurpateur Grimoald, duc de Bénévent, qui parvint à s'emparer du trône. Son règne, qui dura 9 ans, fut plus équitable et plus modéré que ne semblait annoncer un tel commencement. Son fils Garibalde, à peine monté sur le trône, fut contraint d'en descendre pour faire place au légitime Souverain. Bertaride, fils d'Aripert, qui s'était réfugié dans la Bretagne, ayant appris la mort de l'usurpateur,

revint en Lombardie et fut reconnu pour roi par la nation. Ce prince fit le bonheur de son peuple qui le chérit pendant sa vie et le regretta après sa mort, arrivée la 16ème année de son règne.

De 687 à 700.

Bertaride s'était associé quelque temps avant de mourir Cunibert son fils, qui resta paisible possesseur du trône, et qui non moins bon que son père, fut pleuré par ses sujets, après un règne de 14 ans.

De 700 à 713.

Luitpert, fils de Cunibert, qui succéda à son père, ne fit que paraître sur le trône, ainsi que l'usurpateur Ragimbert; mais Aripert II, fils de ce dernier, régna 11 ans, luttant sans cesse contre Asprand, son puissant compétiteur, qui, l'ayant enfin contraint de prendre la fuite, fut élu roi à sa place. Celui-ci mourut après avoir gouverné quelques mois le royaume.

De 713 à 744.

Asprand laissa un fils nommé Luitprand qui fut son successeur. C'était un bon et sage prince, qui rendit ses sujets heureux pendant les 32 années de son règne.

De 744 à 750.

Hildebrand, neveu de Luitprand, monta sur le trône après la mort de son oncle; mais il fut chassé au bout de quelques mois et remplacé par Rachis, prince aussi vaillant que généreux et humain. Celui-ci accorda d'abord, à la sollicitation du pontife Zacharie, une paix de vingt ans à l'Italie, et ne s'occupa depuis que du bien-être de ses sujets. Il corrigea leurs lois et leur en donna de nouvelles, plus capables de faire cesser les dissentions intestines. Après avoir porté la couronne pendant cinq

ans, il y renonça volontairement pour se faire moine au Mont-Cassin, et renferma dans un monastère qu'il avait bâti sa femme Thesia et sa fille Ratrude.

De 750 à 756.

Après l'abdication de Rachis la noblesse lombarde choisit pour roi son frère Astolphe. Le règne de ce prince fut de sept années qu'il employa presque entièrement à faire la guerre avec des succès très-variés.

De 756 à 774.

Astolphe ne laissant ni fils ni proche parent, Didier, duc de Tuscie, qui avait été son connétable, fut porté sur le trône. Le moine Rachis, qui y avait renoncé, s'avisa de vouloir y remonter; mais le pape Étienne lui fit sentir la ridiculité de cette démarche, et lui persuada de retourner dans son couvent. Didier avait fait à ce pontife les plus brillantes promesses; et en effet il donna à l'Église la ville de Fayence, le duché de Ferrare et la Marche d'Ancône. Ce prince plus malheureux que blâmable, après 18 ans de règne, fut, comme on verra par la suite de cette histoire, vaincu et fait prisonnier par Charlemagne, qui mit ainsi fin au royaume des Lombards. Il mourut au couvent de Corvey en Westphalie, où il avait été enfermé.

CHAPITRE X.

La Norique et la Pannonie soumises à la puissance des Hunno-Avares et des Slavons. Principaux événements qui se passèrent en Europe jusqu'à la délivrance de l'Autriche par Charlemagne.

La fondation du nouvel empire des Lombards assura aux Huns la possession des terres que les premiers leur avaient abandonnées en nos contrées. Les Huns s'appelaient aussi *Avares* du nom d'un de leurs chefs; c'est pourquoi on les désigne souvent sous celui de *Hunno-Avares* ou de *Hunnivares*. L'histoire ne nous apprend pas, si ce peuple faisait partie de ces Huns qui après la défaite des fils d'Attila restèrent en arrière sur les confins de la Norique et de la Pannonie, ou s'ils appartenaient à ceux qui avaient obtenu de l'empereur Marcien des terres dans l'Illyrie méridionale, ou enfin si ce furent de nouvelles hordes de la même race, qui sortirent, sous le règne de Justinien, des régions du Nord-Est. C'était une nation idolâtre qui unissait un extérieur hideux à une âme féroce et à la plus crasse ignorance. Elle ne connaissait d'autres occupations que la chasse, le brigandage et la guerre qu'elle faisait avec beaucoup d'adresse et avec un courage téméraire. Assis sur leurs petits coursiers légers et véloces, sans armure, sans provisions, sans pontons et sans bateaux, les Huns franchissaient hardiment les plus larges fleuves, et parcouraient avec une célérité incroyable les contrées les plus éloignées et les plus étendues. À l'avantage qu'ils avaient dans les attaques imprévues ils joignaient celui de ne pouvoir être que

difficilement atteints dans la fuite. Il est connu que toutes les nations barbares se distinguaient chacune par leur manière particulière de s'armer et de combattre. Ainsi, tout comme les Goths et les Vandales étaient redoutables l'épée à la main, les Huns étaient des archers admirables; et de même que les Suèves et les Allemands étaient de bons hommes d'infanterie, de même les Huns formaient une excellente cavalerie légère. Les Huns n'avaient pas la moindre idée de culture; au contraire, le commerce, l'agriculture, les clairières, la résistance même aux éléments, en un mot, tous les arts et travaux utiles n'étaient pour eux que des objets de mépris et de dérision. Ils fuyaient les villes et les lieux clos qui n'étaient à leurs yeux que des prisons odieuses, et le temps qu'ils n'employaient pas à chasser ou à faire la guerre, ils le passaient dans la crapule la plus honteuse. Mais ce qui imprimait le sceau à leur caractère abject et barbare, c'était leur acharnement à renverser les temples et tous les symboles sacrés de la Foi, pour y substituer des blocs monstrueux, représentant leurs dieux. Et ce fut sous le joug d'un tel peuple qu'une grande partie de nos belles et fertiles contrées gémirent pendant l'espace de plus de deux siècles (568-791)! Durant tout ce temps elles furent en proie aux maux et désastres de tout genre, sur lesquels les chroniques autrichiennes, comme si elles eussent voulu nous épargner un sentiment pénible et douloureux, ont jeté un voile impénétrable. Je profiterai de ce long intervalle pour faire un récit succint des événements qui se passèrent dans les Gaules et le reste de l'Europe, jusqu'au règne de Charlemagne qui délivra enfin l'Autriche de ses barbares oppresseurs.

L'*empire des Francs* avait été divisé, après la mort de Clovis, en France orientale ou Austrasie, qui comprenait tout ce qu'ils possédaient en Allemagne, et en

France occidentale ou Neustrie, qui s'étendait depuis la Meuse jusqu'à la Loire. Les Francs, qui en courage et en intrépidité ne le cédaient à aucune des autres nations germaniqnes, les surpassaient toutes en adresse et en vivacité. Ils étaient fort éveillés et de complexion joviale, qualités qu'ils durent apparemment en grande partie à l'influence du climat doux et agréable sous lequel ils vivaient. Les gens d'un tel caractère sont rarement méchants et cruels; aussi les peuples réduits sous la domination des Francs n'eurent pas sujet de se plaindre de la dureté de leurs fers; mais ceux envers lesquels les vainqueurs en usèrent avec le plus de générosité, ce furent les indigènes de la Gaule. Ils ne changèrent presque rien à l'ancienne constitution du pays. Ils permirent aux Gaulois de conserver l'usage des lois qu'ils avaient reçues des Romains, leur propre milice, l'ancien ordre de leurs états, et les laissèrent en jouissance de leurs droits, privilèges et dignités, se contentant d'établir dans les villes tantôt un duc, tantôt un comte qui surveillait, au nom du roi, l'administration civile et militaire. Les Francs partageaient même avec les Gaulois les grands et les petits emplois municipaux, et jusqu'aux charges de la Cour du roi. Il n'était pas rare de voir des descendants des anciens Gaulois revêtus du patriciat ou de quelque autre dignité, et des Francs remplir la place de sénateur dans les villes. Les secrétaires intimes, les envoyés et les officiers des troupes municipales étaient choisis, plus ou moins, parmi les citoyens des deux nations; et après un certain laps de temps les Gaulois n'eurent plus d'autre désavantage sur les Francs que de se voir placés quelques degrés au-dessous de leurs vainqueurs. Cependant, bienque les Francs eussent formé la classe privilégiée dans les Gaules, et que ce fût d'eux que cette grande contrée reçut le nom qu'elle porte aujourd'hui, ce n'en

sont pas moins les Gaulois, comme étant toujours la masse nombreuse du peuple, qui doivent être regardés comme les véritables aïeux des Français [1].

Clotaire I, ayant perdu successivement ses trois frères, réunit en sa personne tout l'empire des Francs. Il le posséda jusqu'en 561, qu'il mourut. Le royaume fut alors de nouveau partagé entre ses quatre fils. Caribert eut le royaume de Paris, Gontran celui de Bourgogne et d'Orléans, Sigebert celui de Metz ou d'Austrasie, et Chilpéric I celui de Soissons. Caribert mourut sans laisser d'enfants. Gontran, prince sage et religieux, gouverna ses États dans une profonde paix. Ceux de Sigebert et de Chilpéric n'en jouirent pas de même: ces deux princes, animés par Brunehaut et Frédegonde leurs épouses, femmes hautaines et cruelles, se firent une guerre sanglante. Enfin Frédegonde, voyant Chilpéric réduit à l'extrémité dans Tournai, fit assassiner Sigebert. Ce prince laissa un fils, Childebert, qui lui succéda. Chilpéric fut poignardé lui-même au retour de la chasse, quelques années après. Clotaire II, âgé de quatre ans, hérita du royaume de son père. Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, en mourant laissa ses États à Childebert son neveu, roi d'Austrasie, qui eut lui-même pour successeurs ses deux fils, Théodebert au royaume d'Austrasie, et Théodoric au royaume de Bourgogne. Ces deux princes, qui haïssaient Clotaire, fils de Chilpéric, se coalisèrent pour lui faire la guerre; mais, la jalousie et l'ambition les ayant désunis, ils tournèrent leurs armes l'un contre l'autre Il leur en coûta la vie à tous les deux. Comme ils n'avaient pas de postérité légitime, Clotaire devint seul maître de l'Empire (584-628). Dagobert son fils, qui régna après lui (628-638), sut encore conser-

[1]) La *Franconie*, province d'Allemagne, tient pareillement son nom des Francs, dont une partie habitent encore ce pays.

ver toute l'autorité d'un monarque puissant et redoutable; mais après sa mort l'empire des Francs tomba dans la plus grande décadence. Plus les princes de la maison de Clovis s'éloignaient de leur tige illustre, et plus on les voyait défaillir et dégénérer. Imbecilles, fainéants, plongés dans la mollesse et dans la dissipation, ils n'offrirent bientôt plus qu'un vain simulacre de royauté. Les maires du palais s'étaient emparés du souverain pouvoir, et gouvernaient l'Empire sous le nom de leurs rois. Après la mort de Thierry IV, Charles-Martel, fils naturel du duc Pépin, surnommé d'Héristal, exerça la suprême autorité sous le titre de Majordôme. Il combattit les Sarrasins qu'il chassa plusieurs fois de la Provence et du Languedoc, appelés alors la Septimanie; il porta encore ses armes en Allemagne. Il soumit la Saxe, la Thuringe et la Bavière, qui cherchaient à s'affranchir de la domination des Francs, et prépara par ces exploits ceux-ci à la révolution qui devait bientôt s'effectuer. Grégoire III, pontife romain, se voyant pressé par les Grecs, et exposé aux invasions des Lombards, demanda du secours à Charles-Martel, à qui il promit, en retour, de se soustraire aux empereurs d'Orient et de mettre Rome sous ses lois. Cet arrangement eut pu avoir son effet, si la mort n'eut enlevé les trois personnes qui y étaient le plus intéressées, c'est-à-dire le pape Grégoire, l'empereur Léon et Charles-Martel. Ils moururent tous trois dans le courant de l'année 741. Charles laissa deux fils, Carloman et Pepin qui partagèrent l'autorité dont avaient joui leur père. Carloman, s'étant fait religieux au Mont-Cassin, Pepin dit le Bref gouverna seul sous le nom de Childéric III qui était le dernier prince de la race mérovingienne. Les Francs, qui voulaient réunir le nom et l'autorité de roi dans la même personne, consultèrent à cet égard le Pape Zacharie et, ayant reçu une réponse favorable, ils

se crurent dégagés de leurs serments envers Childéric; ils le condamnèrent à la vie monacale et mirent la couronne royale sur la tête de Pepin (752). C'est alors que commença la seconde race royale des Francs qui fut appelée *carlovingienne* du nom de Charles-Martel son père.

Deux ans après, à la prière du pape Étienne III, successeur de Zacharie, le nouveau roi des Francs, accompagné de Tassilon, duc de Bavière son vassal, se rend en Italie pour s'opposer aux usurpations d'Astolphe, roi des Lombards, qui, non content d'avoir enlevé l'exarchat de Ravenne aux empereurs grecs, avait envahi le territoire de l'Église. Je dois faire remarquer ici que la négligence des empereurs byzantins avait mis les papes dans la nécessité de gouverner dans Rome, qu'ils avaient longtemps défendue seuls contre les efforts des Lombards. Pepin attaque le roi de Lombardie, le défait et ne lui accorde la paix que sous la promesse de restituer l'exarchat à l'empereur, et au pape les villes qu'il avait usurpées sur le Saint-Siège. Mais à peine le roi des Francs a-t-il repassé les Alpes qu'Astolphe, loin de tenir ce qu'il avait promis, assiège Rome. Étienne, réduit à l'extrémité, conjure de nouveau son allié de venir le délivrer. Pepin rentre en Italie avec une puissante armée, et après avoir dégagé Rome, il va assiéger Pavie, et force Astolphe à s'en tenir non-seulement au premier traité, mais à dédommager encore le pape par la cession de plusieurs de ses propres villes. Ce fut là le premier fondement de l'indépendance temporelle des papes. Quelques historiens prétendent que Pepin, après avoir ôté l'exarchat à Astolphe, en fit présent au pontife romain; mais cette donation est très-douteuse, car les archevêques prirent alors le titre d'exarques, ce qu'ils n'auraient pas fait si ce pays avait appartenu au domaine des papes. Il est possible que Pepin, voulant avantager

en Italie ceux qui avaient affermi en France sa domination, ait donné quelques terres au pape; mais il n'est pas probable qu'il ait disposé d'un pays qui ne lui appartenait pas.

L'*Italie* ayant été ainsi pacifiée, Pepin se porta avec son armée en Allemagne, où les Saxons et les Bavarois s'étaient ligués pour sécouer le joug des Francs. Les confédérés furent vaincus et chassés de leurs forteresses. Pepin eut ensuite à combattre Grypon son frère qui se révolta plusieurs fois, et Vaifre, duc d'Aquitaine, qui avait attenté sur les gens de l'Église. Grypon, ayant été battu, prit la fuite, et Vaifre fut défait à différentes reprises. Ce dernier fut enfin assassiné par ses gens, et son duché fut réuni à la couronne, l'an 768. Ce fut la même année que Pepin-le-Bref mourut. Il fut inhumé dans l'église S. Dénys à Paris, et n'eut pour tout épitaphe que ces mots: *Pepin*, *père de Charlemagne.* Il fut le premier roi en Europe qui se fit oindre et sacrer. Avant lui on proclamait les rois en les élevant, en présence du peuple, sur les boucliers, ce qu'on appelait *élever sur le pavois.* Pepin fut aussi le premier monarque qui adopta le titre: *par la grâce de Dieu.* Ce prince eut de Berthe son épouse trois fils, Charles, connu sous le nom de Charlemagne, Carloman et Pepin; mais la mort de ces deux derniers princes laissa Charles maître de toute la Monarchie.

L'*Empire grec* ou d'*Orient* brillait sous le règne de Justinien I dans tout l'éclat de sa gloire. Ses frontières s'étaient considérablement étendues; ses places fortes en Europe et en Asie avaient été en partie reparées et en partie augmentées. L'intérieur n'offrait pas un aspect moins satisfaisant. Le commerce et les arts, qui avaient été fort négligés sous les règnes précédents, recommençaient à fleurir, et on avait ouvert une nouvelle source

à l'industrie en transplantant de Perse à Constantinople la culture des vers à soie. Mais de tous les bienfaits que l'empereur Justinien répandit sur ses peuples, le plus grand fut sans contredit celui de leur avoir donné ces excellentes lois qui nous ont été transmises par le fameux code qui porte le nom de ce sage prince. Sous son successeur Justin II (565-578) cet Empire florissant commença à décliner. Les Huns ou Avares firent de fréquentes incursions sur le territoire byzantin, ils les continuèrent sous les empereurs Tibère II (578-582), et Maurice (582-602); mais sous le règne de Phocas (602-610), l'Empire grec fut encore en butte à de plus grands malheurs. Cosroës, roi de Perse, menaçait de tout envahir. Après avoir pris et pillé Jérusalem, où il enleva entre autres objets précieux le bois de la sainte Croix, il s'empara de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie mineure. Les Sarrasins [1]) achevaient de ravager ce qui avait échappé à la fureur des Perses. Héraclius [2]), successeur de Phocas (610-641), effrayé des grands progrès de l'ennemi, demande la paix. Le prince persan la lui refuse s'il ne consent à adorer le Soleil. Héraclius, pour venger sa religion, marche contre Cosroës, et par cinq grandes victoires pénètre jusqu'au coeur de la Perse. Cosroës est tué par Siroès son fils qui se réconcilie avec l'Empereur, et lui rend la croix de Notre-Seigneur. Héraclius revint triomphant à Constantinople, la portant dans ses mains.

Vers la même époque il s'éleva en Orient un homme plus à craindre pour l'Église que les armes des Perses. Ce fut *Mahomet*, le fameux prophète des Ottomans.

[1]) *Sarrasin* veut dire habitant de l'Orient.

[2]) Il avait été préfet de l'Afrique. S'étant ligué avec d'autres Grands contre Phocas, qui s'était rendu odieux par sa tyrannie, il le vainquit, s'empara de sa personne et le fit mourir.

Dans les commencements sa doctrine, qui était un assemblage du christianisme et du judaïsme, ne trouva que peu de partisans. On le regarda comme un séditieux, et, pour se mettre à l'abri des poursuites des magistrats, il se vit obligé de s'enfuir de la Mecque sa patrie. Il se retira à Médine que les Arabes appellent par cette raison *Medinath-Al-Nabi*, c'est-à-dire le domaine du Prophète. Cette fuite chez les Mahométans est une époque mémorable, d'où ils commencent à compter leurs années; elle s'appelle Hégire, et se rapporte à l'an 622 de l'ère chrétienne. Cependant Mahomet, qui était un homme habile et entreprenant, ne se laissa pas rebuter par ce revers. Il continua à enseigner avec un zèle infatigable sa nouvelle religion, et parvint à y entraîner une grande partie des Sarrasins. Comme il voulait fonder un État indépendant, il embrassa les intérêts d'Héraclius, lorsque celui-ci prit les armes contre Phocas, et en obtint aisement pour son domaine quelques cantons sur la frontière de l'Arabie-Heureuse. Peu à peu il agrandit son territoire, et devint enfin le fondateur d'un Empire puissant. Après sa mort, arrivée la neuvième année de l'Hégire, Aboubècre, son proche parent, lui succéda. Devenu roi des Arabes et des Sarrasins, il prit le titre de Calife, qui veut dire successeur; et ce nom passa depuis aux autres Souverains du pays. Les Sarrasins, qui avaient été jusqu'alors alliés des empereurs grecs, devinrent leurs adversaires sous le règne d'Omar, successeur d'Aboubècre. Ils enlevèrent aux Byzantins Damas et autres villes de Syrie, pénétrèrent en Égypte et prirent Jérusalem.

Sous l'empire d'Héraclius les Grecs perdirent leurs possessions en Espagne. Pendant le court règne de ses fils et successeurs, Constantin III et Héracléonas (641), les Arabes, qui avaient déjà commencé à se remuer du temps du père de ces princes, devinrent plus

entreprenants; et sous le règne de Constant II (642-648), ils se rendirent maîtres de Chypre, de Rhodes, de l'Égypte et de la plus grande partie de l'Afrique. Ce prince protégea les Monothélites [1]) jusqu'à persécuter les Catholiques, pour les obliger à recevoir une espèce de formulaire qu'il avait dressé sous le nom de Type, et qui renouvelait la défense de disputer sur les volontés de Jésus-Christ. Sans s'inquiéter des progrès des Sarrasins qui vinrent le braver jusque sous les murs de Constantinople, il attaque le chef de l'Église romaine; mais ayant trouvé dans le pape S. Martin une vertu à l'épreuve de ses menaces, il en fit un martyr. Enfin la haine qu'il portait aux Catholiques le rendit lui-même si odieux aux habitants de Constantinople, qu'il quitta cette capitale. Il passa à Rome qu'il pilla, et de là en Sicile, où il fut assassiné, se trouvant au bain. Sous le règne de Constantin IV Pogonat (668-685), outre les conquêtes des Sarrasins qui ravagèrent l'Afrique et pénétrèrent dans la Sicile, l'Empire fut exposé aux irruptions des Bulgares qui passèrent le Danube et entrèrent dans la Thrace. Constantinople même ne dut son salut qu'au feu grégois, qui fut inventé par un ingénieur nommé Callinique, et qui ne fut que trop bien remplacé par la poudre à canon. L'Empereur fit avec les ennemis de l'État une paix honteuse; celle qu'il procura à l'Église lui porta plus d'honneur; par ses soins le concile général condamna les Monothélites. Constantin eut pour successeur Justinien II (685-694). Ce prince, s'étant attiré la haine du peuple, fut détrôné par le patrice Léonce qui s'était distingué dans la guerre contre les Sarrasins; mais celui-ci eut à peine régné quelques années (694-698), qu'il fut à son tour dépossédé par Tibère III Apsimare, déclaré empereur par l'armée. Cependant Justinien, étant parvenu à remonter sur le trône en 701, fit mourir les deux usur-

[1]) Sectaires du 7ème siècle qui ne reconnaissent qu'une seule volonté en J. C.

pateurs, Léonce et Tibère-Apsimare. Ses disgrâces ne l'avaient pas corrigé, il fut aussi cruel qu'auparavant. Les soldats irrités proclament empereur un certain Bardane qu'ils nomment Philippique (711-713). Celui-ci arrive à Byzance et fait mourir Justinien; mais ayant été forcé de descendre du trône, on lui donna pour successeur Anastase II (714), qui ne s'y plaça que pour s'en voir chassé par Théodose III (714-716). Après celui-ci, Léon l'Isaurien parvint à l'empire (717). Il remporta d'abord quelques avantages sur les Sarrasins; mais il ne lui suffisait point d'avoir à combattre ces peuples ennemis, il fit encore la guerre aux saintes images. Offensé de l'opposition qu'il trouva dans les pontifes romains, il arme contre eux, et par là facilite à Luitprand, roi de Lombardie, les moyens de s'emparer de l'exarchat de Ravenne et de pousser ses conquêtes en Italie jusqu'à menacer la ville de Rome même. Ce fut dans ces circonstances fâcheuses que les papes se virent obligés d'avoir recours aux rois Francs, ainsi qu'il a été rapporté plus haut.

L'*Espagne* était restée, en grande partie, soumise à la domination des Visigoths, après qu'ils eurent été expulsés de la Gaule. Quelques provinces de cette péninsule obéissaient aux lois des empereurs grecs, et le reste appartenait aux Suèves. Mais insensiblement les Visigoths se rendirent maîtres de toute l'Espagne. Leur roi Léovigilde chassa, en 570, les Byzantins de la Murcie, de Grenade et de Cordoue, et ne leur laissa que quelques villes, dont ils restèrent possesseurs encore durant 35 ans. Ensuite il s'empara de la Biscaye (573), de la Navarre (582) et fit la conquête de tout l'État des Suèves (585). Sous le gouvernement de Suintilia (623), les Visigoths réunirent encore à leur Empire les dernières villes que les Byzantins possédaient dans cette contrée, et devinrent par là les dominateurs de toute la

presqu'île des Pyrénées, ainsi que d'une partie de la Gaule méridionale et de la côte d'Afrique.

Dans le commencement les Visigoths et les naturels du pays vivaient ensemble comme deux peuples étrangers l'un à l'autre. Les indigènes se conformaient aux lois qu'ils avaient reçues des Romains, et les Visigoths suivaient leurs anciennes coutumes nationales. Les Visigoths étaient Ariens et les Espagnols Catholiques; l'Église eut donc à soutenir des combats d'autant plus dangereux que les dissidents étaient les maîtres et les vainqueurs. Néanmoins elle triompha, et en 589 le roi Reccarède embrassa la religion catholique romaine avec tous ses Goths et la partie des Suèves qui étaient attachés à l'arianisme. Les Arabes qui, après des tentatives réitérées, étaient enfin parvenus à faire la conquête de l'Afrique septentrionale, s'avancèrent vers la Forteresse de Ceuta, la dernière possession qui restât aux Visigoths sur la côte africaine. Le comte Julien, frère du roi Vitiza, la défendit avec avantage; mais au moment où il repoussait Musa, gouverneur d'Afrique, Rodéric, qui avait déjà excité autrefois une sédition contre Vitiza qui venait de mourir (710), ravit la couronne à Evan et à Sisebut, fils du roi défunt, et s'en décora lui-même. Les princes dépossédés et leurs deux oncles, Oppa, archevêque de Seville, et le comte Julien, excitèrent les Arabes de Mauritanie à passer le détroit et à enlever l'Espagne à l'usurpateur, en faveur des héritiers légitimes. Musa, chef des Sarrasins, suivit ce conseil (711), et le nom de *Tarik* [1]), son lieutenant, indique encore de nos jours, quelle fut la conséquence de cet appel. En 713 les Mores attaquèrent et tuèrent Rodéric près de Xerès-de-la-Frontéra, et remportèrent une victoire com-

[1]) Le nom de Gibraltar, le *Calpe* des Anciens, signifie proprement Rocher de Tarik, et se trouve composé des mots arabes: *Gebel al Tarik.*

plète. Ensuite ils se rendirent maîtres de la partie méridionale de l'Espagne (714–715), non pas, comme on l'espérait, pour la rendre aux princes visigoths, mais pour la réunir à l'Empire des califes de Damas. Musa, voulant donner à l'Espagne le nom de sa patrie originaire, joint avec son propre nom, l'appela *Musarabie*. On désigna en effet sous le nom de *Musarabes* ou *Mosarabes* les chrétiens espagnols qui descendaient des Mores. Les Sarrasins cherchèrent dans la suite à étendre encore davantage leur domination en Espagne; mais ils ne purent atteindre leur but et furent obligés de se contenter de la possession des provinces méridionales; celles du Nord restèrent aux Visigoths et formèrent ce qu'on appela depuis le royaume d'Oviédo ou d'Asturie.

La *Bretagne*, où depuis l'année 412 les Romains n'avaient plus eu de force armée, ayant été entièrement abandonnée par eux en 427, les Calédoniens, qui se divisaient en deux peuples, nommés *Pictes* et *Scots* ou *Écossais*, profitèrent de ce départ pour faire de nouvelles incursions dans les terres des habitants du plat pays et les dévaster. Ceux-ci, qui avaient pour roi Vortiger, prince faible et peu entendu au métier de la guerre, se voyant hors d'état de résister à ces farouches montagnards, appelèrent à leur secours les Saxons établis dans le pays de Holstein et qui passaient pour des corsaires habiles et heureux. Hengist et Horsa paraissent bientôt avec leurs flottes, et délivrent les habitants de l'île britanique des sauvages Calédoniens (449). Mais les Saxons et les peuples qui leur étaient alliés, tels que les Jutes, les Angles et les Frisons, ne se contentèrent pas d'être les libérateurs de l'île, ils voulurent aussi en être les Souverains. Il s'ensuivit une guerre à outrance entre eux et les Bretons, qui étaient résolus de maintenir leur indépendance. Comme les Saxons devaient gagner chaque pouce

de terrain par la force des armes, ce qui leur enlevait beaucoup de monde, ils se virent obligés de faire venir souvent de nouvelles troupes de leur nation. Celles-ci, qui avaient chacune leur commandant particulier, attaquèrent séparément l'une province après l'autre, et s'y établirent ensuite sous leurs chefs qui prirent le titre de roi. De cette manière il s'éleva insensiblement dans la Bretagne sept royaumes saxons: *Kent* (depuis l'an 449 jusqu'en 823 [1]), *Northumberland* (588-827), *Est-Anglie* (575-792), *Mercie* (585-825), *Essex* (527-747), *Sussex* (514-722) *et* *Wessex* (560-800). Tous les royaumes de cette Heptarchie furent réunis en 827 sous le sceptre d'Egbert I, roi de Wessex. Les anciens habitants ne gardèrent plus que ce que nous appelons le pays de Galles. Les Bretons qui ne se retirèrent pas dans cette province périrent presque tous par les petites, mais sanglantes guerres qu'ils avaient à soutenir sans relâche contre les usurpateurs de leur patrie; en sorte que ceux-ci furent obligés de remplacer les familles détruites ou expulsées par des habitants de leur propre pays. Cette nouvelle population changea entièrement l'ancien ordre des choses dans l'île. Avec ces nouveaux colons s'introduisirent d'autres moeurs et usages, d'autres lois et un autre langage. Tout jusqu'au nom du pays subit un changement; il fut appelé *Angleterre* du nom des Anglo-Saxons, sous lequel on désignait communément les Saxons britanniques, pour les distinguer apparemment de ceux qui habitaient le continent. Néanmoins cette nouvelle dénomination n'a pu empêcher que celle de ***Bretagne*** ne soit également restée en usage jusqu'à ce jour.

La *Germanie* ou *Allemagne*, surtout la partie sep-

[1]) C'est dans le royaume de Kent que le christianisme s'établit le premier en Angleterre. Il y fut introduit, vers 596-598, par une mission de prêtres romains, ayant à leur tête S. Augustin.

tentrionale de cette contrée, depuis la forêt hercynienne jusqu'aux montagnes de la Suède, n'était encore guère avancée dans la civilisation. Les habitants n'avaient qu'une faible idée de l'agriculture et de l'industrie. Ceux qui demeuraient dans le voisinage de la mer vivaient de la pêche et de piraterie, et ceux du plat pays se nourrissaient de bétail, de la pêche et même de fruits sauvages. Ils ne cultivaient la terre que rarement. Leurs demeures n'étaient que des huttes couvertes de peaux, de branches d'arbre et de gazon. Chaque père de famille était maître et juge absolu dans sa maison. Il avait le droit d'intervenir dans les affaires qui concernaient le bien-être de la communauté, et participait ainsi à l'autorité souveraine. Seulement en temps de guerre il renonçait volontairement à son indépendance illimitée, et se soumettait aux ordres des chefs élus par la nation. Les habitants du Midi jusqu'aux rives du Rhin et du Danube se rapprochaient davantage de l'ordre social, sans s'écarter toutefois des principes de liberté, naturels aux peuples germaniques. Ils avaient, outre leurs rois ou princes, des nobles, des libres ou communs, des affranchis et des esclaves. Le roi ou prince, qui devait être de la classe des nobles, parvenait à sa dignité par la voie de l'élection. Mais ennemis du joug et de la dépendance, les Germains n'accordaient à leurs rois qu'autant d'autorité qu'il leur en fallait pour le bien public. Pas même tous les peuples germaniques avaient des princes; quelques uns se contentaient de s'en donner en temps de guerre; mais c'étaient plutôt des Généraux que des Souverains; puisque toute leur autorité finissait avec la guerre. Pendant la paix, la puissance du roi était fort circonscrite. Il présidait aux assemblées du peuple, mais il n'avait que l'initiative et le droit d'exécuter les décrets des représentants de la nation. En revanche, on lui obéissait sans restric-

tion durant la guerre. La Noblesse était une noblesse personnelle qui se transmettait cependant quelquefois aux fils des rois, princes ou guerriers qui se distinguaient par leur valeur. Les prérogatives d'un noble consistaient dans la capacité d'être élu roi, et dans l'honneur d'appartenir à la suite du Souverain. Celle-ci était composée en entier de gentilshommes, et formait en temps de paix la Cour du prince, et sa garde en temps de guerre. Les libres ou communs accompagnaient les nobles, et jouissaient au reste de la même indépendance et libre législation que ces derniers. Les affranchis exerçaient, moyennant une modique taille qu'ils payaient, l'agriculture ou quelque métier, soit pour leur propre compte, soit pour celui de leur patron. Les esclaves enfin, qui pour la plupart étaient composés de prisonniers de guerre ou de leurs descendants, avaient une petite propriété qui fournissait à leur subsistance, mais du produit de laquelle ils devaient remettre une partie à leurs maîtres. Le maintien de l'ordre et de la tranquillité était sous la surveillance des prêtres, qui seuls avaient le droit d'imposer des punitions corporelles, non pas en leur propre nom ou en celui du roi ou de la nation, mais au nom des dieux. Chaque peuple germanique avait son assemblée ou convention nationale, où le roi, les nobles et les libres avaient voix et séance. C'était là qu'on choisissait les rois ou princes, qu'on punissait les crimes capitaux, et qu'on nommait les juges du pays. Ceux-ci, accompagnés d'échevins, parcouraient les différents cantons, pour prêter assistance aux pères de famille dans l'exercice du gouvernement patriarchal. Le grand et unique objet du gouvernement civil et politique des Germains était la gloire des armes. Tous, hormis les esclaves, étaient obligés de s'enrôler et de servir sans solde, et à leurs propres dépens. Dans les combats c'était une honte pour

un Prince de se laisser surpasser en valeur, et c'était une infamie ineffaçable pour les soldats d'abandonner leur Prince, ou de se laisser enlever leur bouclier. Un Germain ne pouvait être décoré des armes, que lorsqu'il avait atteint l'âge viril. Le Magistrat suprême l'en revêtissait, et c'était toujours dans les assemblées publiques que s'en faisait la cérémonie [1].

Les Germains ne connaissaient pour bien solide que la santé, la force, le courage et la liberté; ils étaient peu avides d'étendre leur domination; les armes, les chevaux, les esclaves et les grains de leurs ennemis, faisaient toute leur ambition. Mais lorsque les Romains furent devenus leurs voisins, ils se corrompirent peu à peu en apprenant à connaître l'usage de l'or et de l'argent, et les arts qui servent aux commodités de la vie. Les femmes n'apportaient point de dot à leurs maris; ceux-ci, au contraire, en devaient donner une aux femmes, et c'est de là qu'est venu l'usage des présents de noces qu'on appelle aujourd'hui *Morgengabe*, que le mari fait encore en Allemagne à son épouse, le lendemain de son mariage. C'était aussi un usage général chez les Germains d'accoutumer les enfants dès leurs plus tendres années à une vie dure et laborieuse. Lorsqu'une nation jouissait de la paix, elle envoyait la plus belle partie de sa Jeunesse chez un autre peuple qui était en guerre, pour la tenir toujours en haleine et la former de plus en plus par l'expérience. Depuis le Rhin jusqu'aux confins de la Scandinavie, les Germains étaient encore ensévelis dans une profonde idolâtrie. Teut ou Tuisto, Mann, Hertha, Wodan et Odin, étaient les objets communs de leur adoration; mais outre ces dieux il y

[1]) On croit que la cérémonie que pratiquaient les empereurs d'Allemagne de créer des chevaliers le jour de leur couronnement, en les frappant sur l'épaule avec l'épée, tire son origine des anciens Germains.

avait encore d'autres êtres personnifiés et héros particuliers à qui ils rendaient honneur.

Les habitants du *Nord* scandinave (le Danemark, la Norwège et la Suède) n'étaient connus des Anciens que sur des bruits obscurs. Tacite fait mention des *Sueones* (Suédois) qu'il appelle un peuple navigateur. Pline a connu une île (presqu'île), nommée *Nerigon* (Norwège). *Thule*, dont les auteurs anciens parlent beaucoup, est selon le sentiment de plusieurs antiquaires la région que nous appelons l'Island. Le nom de *Danus* est infiniment plus récent, puisqu'il paraît pour la première fois chez Grégoire de Tours dans le VI[ème] siècle; cependant si les Cimbres, comme on présume, sont réellement venus du Jutland, les Danois ont figuré dans l'Histoire dès l'an 115 avant notre ère.

Venise, cet État si petit dans ses commencements, mais fameux par la suite, était seule exempte des calamités auxquelles l'Europe était en proie; elle était redevable de cet avantage à son isolement au milieu de la mer, et plus encore à sa prudente et habile conduite. Évitant avec soin de s'immiscer dans les affaires politiques du Continent, elle consacrait le temps que les autres nations employaient à se combattre et à s'entre-détruire, à la consolidation de son établissement, à l'amélioration et à l'accroissement de sa marine et de son commerce, et posait ainsi d'une main lente, mais sûre, la base de la grandeur et puissance qu'elle acquit dans la suite. — La fondation primitive de Venise remonte jusqu'au V[ème] siècle où, vers la fin de l'Empire romain occidental, les courses dévastatrices des Visigoths sous Alaric obligèrent les habitants de la terre ferme de la *Vénétie* [1]) à se réfugier dans les îles des lagunes du golfe Adriatique. Cette par-

[1]) Lorsque l'empereur Constantin-le-Grand divisa, en 330 après J. C., l'Empire romain en 17 provinces, la Vénétie fut de ce nombre.

tie de mer renfermait une groupe d'îlots sur lesquels dominait l'île de *Rialto*. Les marchands de Padoue fondèrent dans cette dernière un entrepôt, et, comme le terrain des autres îles n'était guère propre à la construction de bâtiments, il s'éleva bientôt à Rialto un établissement qui ne fut plus abandonné, même après que les Visigoths eurent repassé les Alpes. Les Padouans, qui s'étaient arrogé une espèce de suprématie sur les îles, envoyèrent chaque année des consuls à Rialto et ordonnèrent qu'on y construisît une ville, afin que tous les habitants des îles dispersés fussent réunis et pussent se défendre contre les attaques ennemies. Ce fut là l'origine de la ville de Venise. L'invasion des Huns sous Attila amena de nouveaux colons dans les lagunes, et bientôt la population s'y accrut au point, qu'on se vit obligé d'établir un *tribun* dans chaque île, pour veiller à l'administration de la justice, ainsi qu'au maintien de l'ordre et de la tranquillité. Lorsque plus tard Odoacre et Théodoric (476 et 493) entreprirent leur expédition en Italie, d'autres habitants de la terre ferme, surtout les riches et les notables, se sauvèrent avec leurs trésors également dans les îles du golfe Adriatique. Séparés du continent, ces colons n'existaient que pour leur commerce lequel leurs relations avec Ravenne, capitale de Théodoric, roi des Ostrogoths, rendirent encore plus actif. Cependant dans la suite le négoce des habitants des îles fut entravé par les combats qu'ils furent obligés de livrer aux Esclavons qui s'étaient établis sur les côtes adriatiques. Ces hardis corsaires incommodaient non-seulement le commerce des Vénitiens, mais ils menaçaient aussi les îles mêmes d'une attaque; ce qui mit les habitants dans la nécessité d'armer leurs navires; ils furent engagés dans une guerre interminable avec ces pirates. Toutefois cette longue lutte fut plutôt un bien qu'un mal pour les Vénitiens; car

elle développa leurs forces assoupies, et posa les fondements de cette puissante marine militaire qui dans la suite rendit Venise si redoutable à ses ennemis. L'expulsion des Ostrogoths de l'Italie par l'empereur Justinien (552-554) ouvrit aux Vénitiens les ports du Levant, et leur commerce s'agrandit encore après la conquête de la haute Italie par les Lombards. Ce peuple, plus guerrier que commerçant, entra bientôt en relation avec les habitants des îles qui lui fournissaient tous les objets nécessaires à la commodité et aux agréments de la vie. Par là les Vénitiens virent accroître de plus en plus leur richesse et leur crédit. Ils se croyaient alors assez forts pour se détacher de Padoue, qui avait maintenu jusqu'alors l'autorité supérieure sur les îles. Ils allèrent jusqu'à défendre aux Padouans la navigation dans les lagunes. Cependant Padoue ayant été détruite par les Lombards (568), les habitants de cette ville cherchèrent et trouvèrent un refuge dans les îles qu'ils avaient les premiers colonisées. L'opulence croissante des Vénitiens amena aussi un changement dans leurs rapports sociaux. Ces insulaires avaient vécu jusqu'alors dans une espèce de liberté et d'égalité résultante du mode de leur établissement. Mais peu à peu le riche se sépara des pauvres, les passions s'éveillèrent et avec elles la discorde. Dès le commencement du VIème siècle on avait élevé les tribuns des plus grandes îles au rang de *tribuns supérieurs*, et on leur avait subordonné les tribuns des plus petites îles. Cet arrangement, loin d'apporter quelque avantage à la communauté, n'avait fait que mécontenter le peuple d'autant plus que ces nouveaux magistrats se rendirent odieux par l'abus de leur pouvoir. En conséquence les habitants des lagunes résolurent, par le conseil du patriarche de Grado [1]),

[1]) Les Lombards avaient expulsé le patriarche d'Aquilée, qui se réfugia dans l'île de Grado et y transplanta son patriarchat, et comme le

d'élire un chef de l'État, sous le titre de *duc* ou de *doge*. Douze notables, parmi lesquels étaient un Monrosi, Contarini, Memmo, Dandolo, Gradenigo, Falieri et autres, furent chargés de l'élection, et leur choix tomba sur *Paul-Luc Anafesto d'Hèraclée* (697). Il fut statué que le doge exercerait seul l'autorité souveraine et aurait plein pouvoir de convoquer l'assemblée générale dans les cas extraordinaires. Il pouvait nommer les tribuns, établir des juges; il avait à décider tous les différends des particuliers, tant ecclésiastiques que laïques, excepté les affaires qui étaient strictement du ressort de l'Église. Le droit de confirmer les évêques choisis par le clergé et le peuple était aussi un des attributs du doge. L'unité du gouvernement eut des résultats fort avantageux pour Venise. Le doge Anafesto, homme sage et prudent, accorda les différends des communes et conclut avec le roi des Lombards un accommodement, en vertu duquel ce prince céda aux Vénitiens la côte entre la grande et la petite Adige. Le doge fit fortifier les embouchures des deux fleuves, et ces ouvrages furent d'une grande utilité pour les Vénitiens dans les combats qu'ils eurent à soutenir contre les pirates. Le siège du gouvernement de l'État vénitien fut établi à Héraclée.

La *Bavière*, alors appelée *Bojoarie*, dont l'histoire est liée sous plusieurs rapports à celle de l'Autriche, après avoir servi de gîte à plusieurs peuples nomades et avoir passé par les mêmes vicissitudes que les autres pays germaniques, formait depuis le VIème siècle (526-535) un État particulier sous la dépendance des rois d'Austrasie, et était gouvernée par un duc héréditaire de la maison des Agilolfingiens. Il est difficile de déterminer si le peuple établi en Bavière descendait ou non des Boïens qui vin-

roi Alboin nomma un Arien patriarche d'Aquilée, ils s'éleva entre les deux patriarches une querelle qui dura pendant six siècles.

rent anciennement se cantonner dans cette contrée. Quelques historiens, il est vrai, racontent que la population de la Bojoarie était formée des anciens Boïens et des débris de l'ancienne ligue des Quades et des Marcomans, et d'autres disent qu'elle se composait des restes de peuplades germaniques détruites; mais ce ne sont que des données vagues qui ne s'appuient sur aucune autorité. Sous le gouvernement du duc Théodon I, qui vivait vers le milieu du VIIème siècle, S. Emméran, évêque de Poitiers en Aquitaine, ayant été informé que dans un temps où la plupart des peuples européens adoraient déjà le vrai Dieu, les Hunno-Avares continuaient à servir de misérables idoles, et qu'ils se livraient en outre aux vices les plus dégoûtants, forma la noble et héroïque résolution de se rendre en Norique et en Pannonie pour éclairer et convertir cette nation féroce et ignorante. Mais à son arrivée à Ratisbonne, où le duc de Bojoarie tenait sa Cour, ce prince instruit du dessein qui avait conduit Emméran dans cette ville, lui dit qu'il ne pouvait ni lui conseiller, ni lui permettre de continuer sa route pour se rendre dans le pays des Huns, attendu qu'il était en guerre avec cette nation barbare et ennemie de tout l'univers, qui désolait ses propres terres comme celles de ses voisins, et avait réduit en désert les beaux et fertiles cantons de l'Ens. Emméran, cédant aux sollicitations du duc Théodon et de sa famille qui désiraient le garder auprès d'eux, demeura en Bavière, dont la Cour, le pays et les habitants lui plaisaient beaucoup, et ce avec juste raison. En effet, selon le témoignage des hagiographes Aribon de Frisingue et Méginfred, prévôt de Magdebourg, la *Bojuvarie* (c'est le nom que ces écrivains donnent à la Bavière), qui embrassait presque tout le terrain entre le Lech et l'Ens, était déjà alors un pays excellent, riche en blés, en bétail, en vins, en miel et en poissons, ayant du sel suffissam-

ment et du fer en abondance, et renfermant dans le sein de ses montagnes des mines d'or et d'argent. Les Bojoariens ou Bavarois, qui étaient une nation éclairée, active, d'un esprit vif et d'un carractère solide, avaient devancé tous les autres peuples de la Germanie dans la civilisation. Ils étaient redevables de ce bienfait aux princes francs et particulièrement à Thierry ou Théodoric, roi d'Austrasie, qui leur donna les premières lois écrites et apporta de nouveaux éléments de la culture, qui produisirent bientôt de bons fruits chez ce peuple intelligent et laborieux.

Emméran séjourna pendant trois ans (649-652) en Bavière, au grand contentement du duc Théodon, de Lambert et d'Utha, ses enfants, et des habitants du pays qui le vénéraient et chérissaient comme un homme merveilleux et bienfaisant. Après ce terme il prit subitement congé de la Cour, les uns disent pour des raisons secrètes, les autres pour faire un voyage à la Terre-Sainte qu'il avait résolu d'aller visiter. Ce départ, qui causa beaucoup de regret aux Bavarois, fut funeste au prélat lui-même; car Lambert, fils du duc Théodon, sur un soupçon mal-fondé poursuivit Emméran avec quelques affidés, et dans son furieux aveuglement il le fit assassiner à Helfendorf. Le malheureux prince n'osant, après cet horrible attentat, reparaître en Bavière, où la nouvelle de la mort du saint évêque avait excité l'indignation générale, s'enfuit avec ses complices chez les Hunno-Avares au delà de l'Ens où sa race, à ce qu'on prétend, ne s'éteignit qu'environ au même temps où finit celle de Hohenstaufen. Le duc Théodon, qui était alors sans enfants, pour expier autant que possible le crime de son fils, et apaiser la colère du peuple, fit inhumer Emméran avec grande solennité dans la capitale, et construire au milieu d'un bocage dédié auparavant aux idoles, une maison de prière, à la place de laquelle s'éleva dans la suite un dôme

magnifique et l'abbaye qui porte encore aujourd'hui le nom de ce respectable prélat.

Théodon II, successeur de Théodon I (vers l'année 680), répara la perte que la Bavière avait faite en la personne d'Emméran, en appelant dans ses États *S. Rupert (Hrodpert, Routbert)*, qui était allié à sa Maison par les Mérovingiens, et qui avait son siège à Worms sur le Rhin, pour y venir prêcher les vérités évangéliques et adoucir les moeurs des habitants. Ce prélat se faisant un devoir d'accepter une invitation qu'il regardait comme un avis du Ciel, envoya d'abord quelques prédicateurs. Il les suivit bientôt après (vers l'an 696). Le duc Théodon avec un grand nombre de seigneurs et d'habitants de la Bavière, après avoir été suffisamment instruits dans la vraie croyance, reçurent le baptême de la main du saint apôtre. Ce grand oeuvre accompli, Rupert s'embarqua sur le Danube, qu'il descendit jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, prêchant et baptisant partout dans les cantons avoisinant ce fleuve. À son retour, il s'arrêta pendant quelque temps dans l'ancienne ville de Lorch et, s'étant ensuite éloigné des rives de l'Ens, il arriva dans le voisinage de la rivière de Salza ou Salzach, où l'on venait, comme il avait appris, de découvrir de vieilles masures d'édifices d'une ample dimension et d'une forme singulière. C'étaient les restes de l'antique *Juvavia*, qui plus de deux siècles avant avait été détruite par les Hérules et autres peuples barbares. Le duc Théodon, que la nouvelle de cette intéressante découverte avait déjà attiré dans ces lieux, fit présent à Rupert des ruines de cette ancienne cité romaine; il y ajouta un château situé au dos d'une montagne voisine, ainsi que la vallée dite *Salzachthal*, qui, étant encore remplie de ronces, de broussailles et de marais, n'avait pas, à la vérité, une grande valeur; mais le digne

missionnaire sut faire un excellent emploi de cette donation. À l'aide de douze confrères, qu'il alla lui-même chercher dans l'intérieur de l'empire des Francs, il dessécha et défricha le terrain et le fit fructifier. Après quoi il bâtit dans ces cantons, en l'honneur de S. Pierre, une église où jusqu'à ce jour les croyants vont rendre hommage à la Divinité, et fonda sur les ruines de Juvavia la ville que les riches sources salées de ce canton firent appeler *Salzbourg*. Ainsi prit naissance le magnifique et célèbre archevêché de ce nom, qui donna à l'Église des princes distingués, et à l'Autriche de fidèles et zélés partisans. S. Rupert mourut l'an 718 (selon d'autres entre les années 723 et 726). Il est en grande vénération chez les peuples de l'Autriche, qui le comptent avec raison au nombre de ses apôtres. Une vieille tradition et une antique inscription qu'on a trouvée nomment expressément ses deux disciples, Cunald et Gisalric, comme ceux qui ont annoncé la parole de Dieu chez les Avares à *Faviana* (Vienne), et y ont élevé, l'an 740, à la mémoire de leur saint instituteur l'église de S. Rupert (?), la plus ancienne de cette ville.

Théodon II, profitant des querelles qui divisaient alors les rois francs, sut se rendre indépendant de leur Empire (690-696); mais il détruisit son propre ouvrage en partageant (722) ses États entre ses trois fils. Ceux-ci se brouillèrent au point de se combattre l'un l'autre. Le majordôme Charles-Martel intervint à main armée dans le différend de ces princes, moins pour les accorder que pour les remettre dans la dépendence dont leur père s'était affranchi; en quoi il réussit sans faire beaucoup d'efforts (725).

Cependant les Huns ou Avares avaient éprouvé depuis quelque temps (623) une grande révolution dans l'intérieur de leur pays. L'arrogance et la dureté avec

laquelle ils traitaient les *Slaves* leurs alliés en fut la cause. Comme ces derniers ont un rapport direct avec l'histoire de l'empire d'Autriche dont la population actuelle est, en grande partie, formée de cet ancien peuple, il est important de savoir quels furent son nom, son domicile primitif, ainsi que les pays où il s'est successivement établi avant qu'il arrivât dans nos provinces. À l'égard du premier point, nous sommes restés longtemps dans l'incertitude. Quelques historiens, entre autres J. G. Eichhorn [1], présument que les Slaves ou Slavons sortent de la même tige que les Germains aborigènes de la haute Asie, et qu'ils ont, comme ceux-ci, adopté le nom particulier de l'une de leurs tribus, qui s'est étendu ensuite à toute la nation. Le même auteur dit qu'à l'époque, où les Slaves se formèrent en peuple séparé, ils s'appelaient probablement *Savromates (Sawromaten)*, qui peut-être veut dire autant que Mèdes septentrionaux, d'où l'on aura fait avec le temps *Servomates* ou *Serbonates (Servomaten* ou *Serbomaten)* et ensuite *Serbes* ou *Serbiens*, sous lequel nom ils parurent pour la première fois dans l'histoire; qu'ils prirent de bonne heure possession de la Pologne, de la Silésie, de la Lusace et de la Misnie; que les Sarmates, ayant envahi la Dacie, se donnèrent eux-mêmes ou reçurent de leurs voisins le nom de *Jazyges* ou de *Sedlovates* (c'est-à-dire *Métanstes*, arrivants, colons, qui fut changé depuis en celui de *Slovates, Slovènes (Slowaten, Slowaenen)*, chez Nestor *Slovjènes (Slowjenen)*, et en *Sloves (Slowen)*; lequel dernier nom fut enfin corrompu en celui de *Slaves* ou *Slavons (Slaven)*. D'autres, au contraire, prétendent que les Slaves sont un peuple issu d'une race toute différente de celle des Germains, lequel suivit de près ces derniers et les remplaça dans les divers pays, à mesure qu'ils les aban—

[1]) Weltgeschichte. Göttingen. 1799.

donnaient lors de leurs transmigrations. Enfin, ce fut encore le conseiller aulique baron de Hammer, qui parvint à soulever le voile qui couvrait l'origine primitive d'une nation qui était destinée à jouer un grand rôle en Europe. Voici ce que cet écrivain nous apprend à ce sujet dans son lumineux commentaire sur le Schahnamè. Les Slaves, *Ssakalib*, le pluriel de *Saklab* ou *Ssoklob*) se trouvent dans le Schahnamè toujours parmi les peuples turaniens; ce sont les *Scolotes* (Σκωλοτοι) d'Hérodote qui donne à ces derniers le nom de *Scythes* que d'autres historiens ont appelés *Turcs*, c'est-à-dire *Turan*. Mais Hérodote dit aussi que les Scythes se nomment Saces ou Sacéens [1]), et c'est cette double dénomination, combinée avec les notices historiques de l'Orient, qui répand une nouvelle et grande clarté sur les *Ssakalib* (Slaves), dont il est fait si souvent mention dans le Schahnamè et qui ne sont autres que les Saces des Grecs. Hérodote ajoute immédiatement après que les Scythes *amurgiens* s'appellent *Saces*. Les invasions que les historiens grecs rapportent des Sacéens, les Orientaux les attribuent aux Turcs et aux Ssakalib, et même la fête triomphale Σακαια, dont parlent Strabon, Ctésias et Athénée, est désignée dans l'ancien calendrier persan comme ayant été instituée pour célébrer les victoires remportées sur les Turcs. Il est donc probable que le mot Αμερνοι d'Hérodote n'est que le nom estropié de Τερνοι (Turcs), comme l'est celui de Σκωλοτοι (Scolotes) au lieu de *Ssoklob* ou *Ssakalib*;

[1]) Cet éclaircissement s'accorde parfaitement avec les deux passages suivants de Solin et de Strabon: *Scythus Persae lingua sua Sacas (Ssakalib) dicunt, et invicem Scythae Persas Chorsaros (Gurkessar) nominant*. Solin. Cap. 4. — Σκύθαι Σκλάβοι νέμονται. Chrestomath. Strabon. En sorte que d'après le témoignage unanime d'auteurs persans, grecs et latins, les Scythes et les Saces d'Hérodote sont les *Ssakalib* des Orientaux, c'est-à-dire, les Slaves. Note du conseiller aulique de Hammer.

car, tout comme chez cet auteur les *Saces* et *Amurgiens* sont le même peuple, les *Turcs* et les *Ssakalib* le sont dans le Schahnamè. De manière que, d'après le Schahnamè et l'ancien calendrier persan de Kaswini, les Slaves se retrouvent dans les Saces d'Hérodote et de Diodore; et leur princesse *Ζαρινα* chez le dernier historien est la plus ancienne Zarine (Czarine) que nous aient fait connaître les annales des Slavons dont l'histoire primitive, de même que celle des Germains, est enveloppée dans une obscurité, que des sources orientales seules, comme le fait observer, le conseiller aulique de Hammer, sont en état de faire disparaître. Ce qu'il y a assez de remarquable, c'est que J. G. Eichhorn, tout porté qu'il est à croire à l'extraction germanique des Slaves, se rencontre en quelque façon avec le conseiller de Hammer; puisqu'il convient qu'au temps de Pline et de Ptolémée ces peuples habitaient encore près du Volga parmi les Scythes, qui d'après ce qui a été dit ci-dessus ne sont autres que les Saces et les Slaves (*Ssakalib*). Une autre circonstance qui mérite d'être rapportée, c'est que le nom de *Savromates* donné par Eichhorn aux anciens Slaves, n'est pas absolument étranger dans le Schahnamè; car au nombre des peuples qui y sont cités comme étant, ainsi que les Ssakalib et les Turcs, voisins des Chinois et des Indiens, il s'en trouve un qui porte le nom de *Sauromates (Sermedi)*, lequel a une si grande ressemblance avec celui de *Savromates*, que, si ces deux noms ne sont pas identiques, il est du moins plus que probable que l'un a donné naissance à l'autre.

Les premiers Slaves qui se détachèrent de la grande masse de cette nation, ce furent les *Serbes* ou *Serbiens* (et non *Serviens*, comme on les appelle communément) qui existent encore aujourd'hui. Dans le cours du Vme siècle après J. C. des bandes de Slavons entrèrent en

Russie sous le nom de *Polènes*, de *Derevlanes*, de *Vetiches*, de *Sevériens* (Polaenen, Derwlanen, Waetischen, Seweren) etc. On ignore s'ils portaient déjà ce nom à leur arrivée en Russie, ou s'ils le reçurent en ce pays même. Une autre branche considérable de ce même peuple, appelée *Czèches* ou *Tchèques* (Czechen), vint s'établir en Bohème, où ils furent connus sous le nom de *Luczènes*, de *Bilons* et de *Croates*, À la même époque où les Romains font mention des Serbiens, une tribu slavonne quitta ses possessions septentrionales, et se dirigea vers l'Occident. Elle vainquit les Daces en Pannonie et se fixa dans leur pays. Enfin la nation des Slaves, qui était beaucoup plus nombreuse que celle des Germains, s'établit successivement en Styrie, en Carinthie, en Carniole, dans la Marche Vénède (Windische Mark), en Moravie, en Bohème, en Silésie, en Pologne, en Lusace, en Misnie, dans la Marche de Brandenbourg, dans le pays de Lauenbourg et dans une partie de celui de Holstein. L'occupation de toutes ces provinces eut lieu à différentes époques qu'il est impossible de déterminer; mais ce qu'on sait pour certain, c'est que les Slaves se sont répandus dans tous les pays situés entre le Don et l'Elbe, ainsi qu'entre la mer Baltique et l'Adriatique, et qu'ils prirent d'eux-mêmes ou reçurent des peuples ou contrées où ils se fixèrent de nouveaux noms, en sorte que celui de *slaves* ne fut plus attaché à aucune branche ou tribu particulière, mais devint le nom générique dont on se servit pour désigner l'origine commune des différents peuples slavons. Les principaux sont: 1) les *Slovaques (Slowacken)* en Hongrie; 2) les *Vénèdes (Winden, Slavi venedi)*, au midi de l'Allemagne, en Carniole, en Carinthie, en Styrie et en Frioul; 3) les *Vendes (Wenden)*, établis au nord et à l'orient de l'Allemagne depuis l'Elbe, le long de la mer Baltique, jusqu'à la Vistule,

et du côté de l'occident jusqu'à l'extrémité de la Bohème, lesquels se subdivisaient: a) en *Obotrites* dans le pays de Mecklembourg; b) en *Pomériens*, *Wélatabes* ou *Wilses (Wilsen)*, depuis l'Oder jusqu'à la Vistule; c) en *Ukrains (Uker)* ou *Vendes de frontière*, dans les cinq Marches de Brandebourg; d) en *Sorabes* entre la Saale et l'Elbe dans la haute Saxe actuelle; e) en *Lusaciens*; 4) les *Tchèques* en Bohème; 5) les *Moraves* et les *Silésiens*; 6) les *Leckes* ou *Leckhes* en Pologne; 7) les *Russes*; 8) les *Illyriens* ou *Croates (Chrobaten)*, les *Esclávons (Slavonier)*, les *Serbiens (Servier* ou *Serbier)* et les *Bosniuques (Bosnier)* autour du Danube; 9) les *Antes* sur les bords du Niester.

D'après le portrait, que Procope de Césarée et d'autres écrivains nous ont fait des peuples slavons, ils n'avaient pas à beaucoup près le caractère cruel et malicieux des Hunno-Avares. Ils étaient, au contraire, d'une humeur sociable, et se distinguaient des autres nations barbares par leur franchise et leur bonne foi. Ils étaient grands, bien faits et robustes. Ils avaient la peau basanée, et leurs cheveux tiraient sur le roux. Ils parlaient presque tous le même langage qui avait un son fort barbare. Quand ils allaient au combat, ils étaient ordinairement à pied, et n'avaient pour armes que des javelots et de petits boucliers; mais leur courage savait suppléer à ce défaut. Un grand nombre de peuplades slavonnes vivaient, sous le nom de confédérés, parmi les Huns ou Avares; mais ceux-ci, étant les plus forts, ne leur faisaient que trop sentir leur supériorité, et se comportaient envers eux plutôt en tyrans qu'en amis et compagnons. Les Huns restaient constamment réunis, les armes à la main, ou enfermés dans leurs enceintes qui avaient la forme d'un camp retranché, prêts dans chaque instant à

fondre sur les Slavons isolés. Dans les combats, ceux-ci étaient obligés de faire l'avant-garde. La fortune leur était-elle contraire, alors seulement les Huns s'avançaient pour soutenir leurs alliés. Les Slaves avaient à souffrir des oppressions de tout genre; ils devaient payer un tribut excessif, loger les Huns durant l'hiver, leur abandonner les fruits de leurs travaux, et même leur livrer leurs femmes et leurs filles. Mais les fils, que les Hunno-Avares avaient procréés avec ces femmes et ces filles slavonnes, ne pouvant supporter plus longtemps la brutalité et les vexations de leurs pères, résolurent de sécouer ce joug odieux et de s'ériger en maîtres à leur tour. Conduits par *Samon*, Franc de nation [1], qu'ils avaient choisi pour leur chef, les Slaves se jettent sur les Huns, les battent à différentes reprises, et rendent leur nom redoutable non-seulement à leurs anciens dominateurs, mais aux peuples voisins mêmes. Bientôt toutes les peuplades slavonnes jusqu'aux frontières des états des Francs et des Lombards furent en mouvement. Samon, étant parvenu à réunir toute cette nation, fonda un Empire sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, et l'appela la *Grande-Croatie* (*Chrobatie*). Ce nouveau roi devint si puissant, qu'il osa même entreprendre des courses sur les terres des Francs, dont il tira un gros butin; ce qui engagea le roi Dagobert, qui régnait alors en France, de députer Sichaire au prince slavon pour lui faire des plaintes des désordres que causaient ses sujets; mais cet ambassadeur n'ayant pas eu la satisfaction qu'il attendait, il lui déclara la guerre au nom du rois des Francs (630). L'armée de Dagobert, composée de Francs, d'Allemands et de Thuringiens, arrêta d'abord les fureurs de ses ennemis; mais ne pouvant contenir entièrement les Slaves, qui renouvelaient leurs excursions sur le territoire

[1]) Il était natif de *Senogugo*, village près de Bruxelles.

des Francs chaque fois que ceux-ci s'éloignaient, il céda le royaume d'Austrasie à Aribert son frère, afin qu'étant présent il pût repousser plus facilement les efforts des Slaves. Samon régna 35 ans (623-658) et laissa de douze femmes vénédes une postérité fort nombreuse.

Après sa mort les Hunno-Avares, qui pendant tout ce temps n'avaient osé rien entreprendre contre les Slaves, cherchèrent à recouvrer leur ancienne prédomination. Mais les Slaves, qui savaient bien ce qu'ils avaient à attendre de la vengeance de leurs adversaires, si ceux-ci étaient vainqueurs, appelèrent les Franco-bavarois à leur secours. On se fit, entre les monts cétiques et comagéniens et ceux de la Carinthie jusqu'aux rives de l'Ens, une petite guerre meurtrière qui acheva de ruiner le pays. Sous le règne d'Odilon, duc de Bavière, les Huns, avec qui il était constamment en guerre, prirent et saccagèrent la ville de *Lorch*, dont l'évêque Vivilon transféra son siège à Passau (737). Cette ville resta aussi Siège épiscopal, lorsque dans la suite Odilon, secondé par Boniface, ce digne propagateur de la Foi, divisa la Bavière en quatre diocèses: savoir *Ratisbonne*, *Salzbourg*, *Frisingue* et *Passau*. Ce même duc, qui avait beaucoup de zèle pour la religion, fonda un couvent de Bénédictins à Monsée dans la haute Autriche, qui faisait alors partie de la Bavière.

Odilon, qui n'était pas exempt de cet esprit d'indépendance qui semble avoir été héréditaire dans la famille des Agilolfingiens, excita les Aquitains, les Saxons, les Slaves et les Thuringiens contre Pepin-le-Bref, alors majordôme et ensuite roi des Francs, espérant trouver par ce moyen l'occasion de se soustraire aux lois de ces derniers. Mais il fut trompé dans son attente. Ayant 743. été vaincu sur les bords du Lech, il fut pris dans la fuite et conduit en France, où il resta prisonnier une année en-

tière. Au bout de ce temps, il recouvra sa liberté; mais le chagrin qu'il ressentit de sa disgrâce influa tellement sur sa santé, qu'il mourut bientôt après, laissant de son épouse Chiltrude, qui était soeur de Pepin, un fils nommé Tassillon. Ce prince, à qui le malheur arrivé à son père aurait dû servir de leçon, en fut si peu affecté, qu'il s'enveloppa dans les troubles suscités par Grypon, frère de Pepin. C'était pour ce dernier un motif plus que suffisant pour réunir immédiatement la Bavière à son Empire; mais soit par générosité, soit par ménagement pour la mémoire d'une soeur chérie, il investit de nouveau son neveu de ce duché, et ne tira jamais l'épée contre Tassillon, pas même lorsque celui-ci l'abandonna dans la guerre qu'il faisait aux Aquitains et retourna dans son pays avec des intentions qui paraissaient très-suspectes. Charlemagne, fils et successeur de Pepin, en usa avec bien plus de sévérité envers lui, comme nous ne tarderons pas à le voir. Ce monarque était occupé à combattre les Saxons, lorsqu'il fut appelé en Italie par le pape Adrien I, pour le secourir contre Didier, roi de Lombardie, qui avait envahi le territoire de l'Église. On attribue cet acte d'hostilité aux causes suivantes. Charlemagne et Carloman son frère avaient épousé Irmingarde et Gerbirge, filles du roi lombard. Carloman étant mort, sa veuve s'était rétirée avec ses enfants qu'on avait dépouillés de leurs droits à l'héritage paternel, à la cour de Didier, qui ne put dissimuler son ressentiment de l'injustice commise envers ses petits-fils; mais sa colère ne connut point de bornes, lorsque Charlemagne lui renvoya sa fille Irmingarde qu'il avait répudiée, à la persuasion du pontife romain. Brûlant de se venger de cette double offense, il commença par s'emparer de l'exarchat de Ravenne, et ne voulut jamais le rendre, malgré les vives sollicitations des ambassadeurs du roi des Francs; ce qui

obligea enfin ce prince de se transporter en Italie à la tête d'une armée au mois d'Octobre. Après avoir défait les troupes lombardes, il assiégea et prit Verone; il commença ensuite le siège de Pavie, où Didier s'était réfugié avec sa femme et ses enfants. Comme ce siège traînait en longueur, Charlemagne alla à Rome pour y célébrer les fêtes de Pâques. Étant retourné l'année suivante (774) devant la ville assiégée, il la fit attaquer avec une vigueur redoublée, et s'en rendit maître. Il fit raser Didier et le confina dans un monastère. Ainsi finit le royaume des Lombards après une durée de 205 ans (568-774). Charlemagne se fait couronner roi d'Italie d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la ville de Monza. Fritburge, autre fille de Didier et épouse de Tassillon II, duc de Bavière, irritée de ce que Charlemagne, non content d'avoir ravi la couronne à son père, le tenait encore captif, fit promettre à son époux de s'affranchir de la domination des Francs. Tassillon ne céda que trop facilement aux instances de son épouse; mais, se sentant trop faible pour entrer en lice avec un si puissant adversaire, il attira les Hunno-Avares dans le pays. Il eut bientôt lieu de se répentir de sa témérité; car ses desseins ayant été découverts et rompus, il fut déposé et enfermé dans un couvent, avec sa femme et ses fils. Avec lui s'éteignit la race des Agilolfingiens dont il etait le onzième prince (788).

Les Huns n'en envahirent pas moins le pays au-dessus de l'Ens, ainsi que la Bavière et le Frioul. Il en résulta une longue et sanglante guerre entre ce peuple et les Francs. Charlemagne, voulant y mettre un terme, marcha en personne contre ces barbares. Après les avoir vaincus deux fois, il leur livra une troisième bataille près du Danube, dans la plaine d'Hibosa ou Ibosa. Il les tailla en pièces, et se rendit maître de tout le territoire

789.

ennemi jusqu'aux bords de l'Ens. Il réunit à la Bavière [1], le *Nordgau* [2] situé sur la rive gauche du Danube jusqu'aux montagnes de la Bohème et de la Thuringe qui était, comme on l'a déjà remarqué, autrefois d'une bien plus ample étendue qu'à présent. Pour ôter aux Grands du royaume les moyens de se rendre de nouveau indépendants, à quoi, comme il savait, ils n'étaient que trop enclins, il abolit la dignité de duc, non-seulement en Bavière, mais dans tout son Empire. Il divisa les pays entre le Lech et l'Ens en comtés et les fit gouverner par des vassaux fidèles et intelligents. Ils furent nommés *juges* ou *comtes provinciaux*, parce qu'ils étaient chargés de rendre la justice dans la province ou le district confié à leur administration. C'était un emploi amovible; et la jurisdiction de ces fonctionnaires ne s'étendait que sur une seule province ou sur un seul canton.

791. Comme les Hunno-Avares, pour se venger de leurs défaites, ne cessaient de faire des courses sur les terres franques et de les ravager, Charlemagne rassembla près de Ratisbonne une forte armée, composée de Francs, de Bavarois, d'Allemands, de Thuringiens et de Frisons, avec laquelle il s'avança sur la rive droite du Danube jusqu'aux bords de l'Ens, où existaient encore des restes considérables de l'ancienne ville de *Lorch*. En même temps ses deux braves capitaines, le comte Théodoric et le camerlingue Méginfred, dirigèrent leur marche sur l'autre rive du Danube. Le roi des Francs reçut à Lorch

[1] À cette époque, la Bavière était bornée à l'orient par l'Ens, à l'occident par le Lech et au nord par le Danube; du côté du midi elle s'étendait dans les montagnes jusqu'aux sources de la Drave et de la Piave.

[2] Le *Nordgau* s'étendait, sur les rives septentrionales du Danube, jusqu'au Mein et à la Souabe, puis jusqu'à la forêt du Nord ou de la Bohème; il était situé entre les rivières d'Iltz, de Rednitz et d'Altmuhl aux frontières de la Souabe.

l'importante nouvelle que Pepin, l'aîné de ses fils, qui s'était avancé avec une armée nombreuse du côté de l'Italie, avait remporté une victoire signalée sur les Avares. Après avoir rendu grâce de ce bienfait au Dieu des armées, et passé trois jours dans le jeûne et la prière, les Francs, animés d'une ardeur nouvelle, marchèrent courageusement à l'ennemi. Les Huns, qui avaient à défendre cette fois-ci leurs propres foyers, opposèrent la plus vive résistance; mais tous leurs efforts furent inutiles. Renversés, battus sur tous les points par l'armée des Francs, ils furent repoussés avec une perte immense jusqu'au delà de la Raab en Pannonie. Charlemagne, pour empêcher l'ennemi de se raffermir en Autriche au cas qu'il leur réussît de s'en emparer de nouveau, fit raser toutes les fortifications dans ce pays. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que les Hunno-Avares, qui étendaient leur domination jusqu'à la mer Caspienne, quoique affaiblis par les grandes pertes qu'ils avaient essuyées, étaient encore bien loin d'être domptés. Ce ne fut qu'après une lutte opiniâtre et meurtrière, qui dura depuis 791 jusqu'en 798, que le prince Pepin, général plein de courage et de talents militaires, parvint à pénétrer au sein du principal établissement des Hunno-Avares, situé entre la Save et la Teisse. Ce canton, qui était le même où Attila avait eu autrefois son camp, était défendu par une chaîne de formidables retranchements. Mais les Francs, décidés à délivrer ces malheureuses contrées et l'Europe entière d'une nation barbare qui n'en avait été que trop longtemps le fléau, surmontèrent avec une valeur sans égale toutes les difficultés qui s'opposaient à leur entreprise. De leur côté, les Huns, effrayés des apprêts terribles qui se faisaient pour les détruire, augmentèrent le nombre de leurs fortifications, s'entourèrent de hautes palissades, de fossés

profonds, et prirent toutes les mesures possibles pour se défendre avec vigueur. N'ignorant pas que le salut de leur État et leur existence même dépendait de l'issue de cette guerre, ils opposèrent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse de leurs ennemis. Mais cette obstination ne fit qu'enflammer encore davantage le courage des Francs, dont l'intrépidité ne connut plus d'obstacle. Ils emportent d'assaut un fort après l'autre, renversent tous les retranchements, culbutent l'ennemi de toutes parts, et le forcent à fuir dans la dernière enceinte. Ici un nouveau combat s'engage. Les Huns, mis aux abois, se défendent avec la fureur du désespoir, ils font pleuvoir sur leurs ennemis des traits de toute espèce, des dards enflammés, de grosses pierres; mais les Francs, animés du désir d'exterminer ce peuple féroce et idolâtre, bravent avec une audace sans exemple tous les dangers; ils escaladent le dernier retranchement, se précipitent sur leurs adversaires, et en font un horrible carnage. Ceux qui ne tombèrent pas sous le glaive vengeur des Francs, furent traînés en esclavage. Le chef des Avares et leurs notables perdirent avec la vie le butin immense qu'ils avaient entassé de toutes les parties de notre hémisphère. Quelques tribus séparées de ce peuple continuèrent à faire résistance qui, à la vérité, coûta la vie à Géraud, gouverneur du Frioul, et à Eric, nouveau duc de ce pays, qui étaient les premiers capitaines de l'armée franque; mais ce fut le seul avantage que les Hunno-Avares tirèrent de leur opposition. Attaqués et vaincus de toutes parts, ils périrent par milliers, et la destruction de ce peuple, naguère si formidable, fut si complète, qu'il n'en resta bientôt plus que le nom et le triste souvenir de ses iniquités et de sa cruelle tyrannie.

CHAPITRE XI.

Charlemagne [1]), régénérateur de l'Autriche. Organisation civile de ce pays. Rétablissement de l'empire d'Occident.

L'arrivée de *Charlemagne* en Autriche produisit sur ce pays le même effet que l'apparition du soleil qui, après une longue nuit obscure et orageuse, vient éclairer et rasséréner la face de la terre. Durant plus de deux siècles cette malheureuse contrée avait langui dans la plus affreuse misère. Les villes étaient détruites ou ruinées, les églises et les couvents avaient disparu ou été employés à des profanes et vils usages, l'agriculture, les arts, le commerce, toutes les institutions utiles, étaient anéanties; en un mot les Huns et Avares n'avaient laissé à l'Autriche que le seul bien dont ils ne pouvaient pas la dépouiller, la fertilité de son sol et les autres richesses qu'elle tenait de la nature. Charlemagne, qui attachait à la possession de la Pannonie et de la Norique autant d'importance qu'y avaient mis les empereurs romains, ne se contenta point d'avoir délivré les contrées de leurs barbares oppresseurs; mais il voulut aussi en devenir le régénérateur. Il incorpora les terres conquises depuis l'Ens jusqu'à la Leitha à ses vastes États, et en fit la *Marche orientale* de l'empire des Francs, ainsi que le boulevard de la Bavière. Pour être à même d'apporter une plus

[1]) Ce nom, qui vient du latin *Carolus Magnus*, ne lui fut donné qu'après que plusieurs princes du nom de Charles eurent régné soit en France, soit en Allemagne.

grande attention au rétablissement et à l'organisation de ces provinces, il laissa à son fils Pepin le soin de continuer la guerre contre les Hunno-Avares, dont l'empire fut détruit au bout de quelques années, comme il est marqué à la fin du chapitre précédent.

Charlemagne s'occupa avant tout des moyens propres à repeupler l'Autriche, que l'expulsion des Hunno-Avares avait presque laissée sans habitants Par ses soins des colonies nombreuses de Francs, de Bavarois, de Souabes, vinrent s'y établir. Il y transporta aussi quelques-unes des trente mille familles saxonnes déportées, qui sous l'ardent Vitikind avaient défendu avec le courage du désespoir leur liberté et leurs dieux. Le nombre de ces colons fut encore augmenté par les Slaves [1], qui des bords de l'Elbe et de l'Oder vinrent se joindre à ceux de leur nation qui depuis longtemps s'étaient établis en nos contrées. Les Slaves, dont la population s'accroissait de plus en plus, s'étaient répandus dans la Bohème, la Moravie, la Silésie, la Pannonie et autres régions. Ils étaient connus sous différents noms, suivant les pays qu'ils habitaient; mais on les désignait communément sous celui de *Slaves* ou *Vénèdes* (*Winden*), qui est encore à présent le nom générique de cette nation. Ceux qui se fixèrent près de Martina, aujourd'hui Marbourg en Styrie, et qui s'étendirent dans la suite jusqu'à Cilli et dans la Carniole, furent appelés *Slaves carantaniens*, parce que ces provinces appartenaient à l'ancienne Carantanie. Plusieurs dénominations, telles que *Frankenbourg*, *Frankenberg*, *Bayerisch-Weidhofen*, *Bayerisch-Gratz*, *Sachsenfeld*, *Sachseneck*, *Sachsenbourg*, *Windisch-Gratz*, *Windisch-Mark* (Marche vénède), et autres, ont conservé jusqu'à ce jour le souvenir de l'éta-

[1]) Charlemagne avait aussi combattu les Slaves, et contraint plusieurs de leurs princes et de leurs ducs à lui faire hommage (789).

blissement de ces différents colons dans les provinces autrichiennes. Cependant il était bien plus facile de donner des habitants à l'Autriche, que de trouver un mode de gouvernement qui fût également convenable aux nations, si différentes d'humeur, de moeurs et de caractère, qui formaient cette nouvelle population, et de tirer le pays de l'état de dépérissement, où il était tombé sous l'empire des Hunno-Avares. Pour réussir dans cette entreprise, il fallait être aussi capable de grandes choses que l'était Charlemagne. Ce Souverain, conformément à l'ordre qu'il avait établi dans ses États, divisa la nouvelle Marche orientale en divers districts ou cantons, appelés en allemand *Gauen*, en langue gothique *Gauja* [1]. C'est ainsi que prirent naissance le *Grundgau* ou *Grundwiesengau (Grundwitza)*, les comtés de *Spitz*, de *Grein*, de *Wachau*, d'*Alt-Pechlarn* et plusieurs autres. Ces nouveaux comtés furent administrés par des juges provinciaux, qu'on nommait comtes de district *(Gaugrafen)*, par des vicomtes *(Unter-Grafen)* et par des députés de province *(Landbothen)*, desquels toute personne qui se croyait lésée dans ses droits pouvait appeler au tribunal des commissaires ou délégués royaux *(Sendrichter)*, lors du voyage d'inspection qu'ils faisaient tous les ans dans les provinces du royaume. Ces juges tenaient dans leurs tournées des assemblées particulières, auxquelles les évêques, les abbés, les comtes, les avoués des églises, et tous ceux qui avaient part à l'administration, soit spirituelle, soit temporelle, étaient obligés d'assister. On examinait dans ces assemblées la conduite des magistrats, on punissait le prévaricateurs, et on délibérait sur les besoins, tant publics que particuliers. Ces visites officielles, déjà pratiquées sous le règne d'Octave-Auguste, étaient une mesure très-sage qui mérite d'être

[1]) Voir la note 1, pag. 61.

recommandée aux Souverains, surtout à ceux dont l'Empire est trop étendu pour être suffisamment surveillé par l'oeil du maître. Mais s'ils veulent tirer un parti avantageux soit de leurs propres voyages dans les provinces, soit de ceux de leurs délégués, il faudrait qu'on ignorât le temps et le lieu où ils arrivent, que leur présence fût toujours promise et jamais annoncée, que les peuples enfin toujours l'espérassent et les prévaricateurs la craignissent; car une fois qu'on en est prévenu, il est facile de faire disparaître, ou plutôt de cacher momentanément les abus et les désordres, qui renaissent aussitôt que le prince ou son représentant s'est éloigné.

Outre les comtes de district il y en avait encore d'autres d'un genre différent. Ceux qui avaient la surveillance sur une province ou un pays étaient nommés Landgraves (*Landgrafen*, *Comites provinciae*); les comtes de district leur étaient subordonnés, comme euxmêmes l'étaient aux ducs [1]). Les comtes qui commandaient dans un bourg ou château s'appelaient Burgraves (*Burggrafen*); et on désignait, sous le nom de comtes palatins (*Pfalzgrafen*), ceux qui avaient la préfecture d'un palais [2]). Mais la charge la plus importante et la plus pénible avaient à remplir les comtes auxquels était confiée la sûreté et la défense des frontières. Ils portaient le titre de comtes des limites ou Margraves (*Grenz-* ou *Markgrafen* [3]) et jouissaient d'un plus grand pouvoir

[1]) Les *Landgraves* étaient originairement de simples préfets ou gouverneurs de province, mais dans la suite ils s'érigèrent en Souverains ou obtinrent la dignité de Landgrave, comme par exemple les margraves de Thuringe et les comtes de Hesse. — Dans quelques contrées on donnait aussi le nom de Landgrave au juge ou préposé d'un tribunal rural.

[2]) *Pfalz* veut dire autant que *Pallast*, palais ou résidence royale.

[3]) *Mark* vient du mot persan *Mars*, d'où *Marsban*, *Markhüter* (garde des frontières), *Markgraf*.

que tous les autres comtes. Le premier margrave de la Marche orientale fut Gontram, comte d'Erdingau. Tous ces grands officiers ci-dessus mentionnés dépendaient immédiatement du roi, qui les nommait et destituait à son gré. Cependant avec le temps plusieurs d'entre eux devinrent héréditaires, et donnèrent naissance aux états de l'Empire germanique.

Comme Charlemagne, après la conquête de l'Autriche, avait trouvé ce pays presque désert, et que c'était lui qui avait, pour ainsi dire, colonisé de nouveau cette contrée, il pouvait à bon droit s'en attribuer la propriété foncière. Toutefois il ne garda qu'une partie des terres abandonnées et distribua le reste aux hauts fonctionnaires et à d'autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières, pour les posséder, soit en propre, soit à titre de bénéfice. Les comtes furent le mieux partagés, parce que leur rang et les fonctions de leur charge les obligeaient à faire de grandes dépenses, surtout en temps de guerre. Indépendamment des biens-fonds très-considérables que ces grands officiers possédaient à titre de fief, ils obtenaient quelquefois de la munificence royale des terrains et cantons particuliers, pour en jouir comme propriétaires directs. Charlemagne se réserva, outre les bois et forêts, à la possession desquelles était attaché le droit de chasse, les villes et endroits situés sur le Danube, qui n'avaient pas été entièrement dévastés par les Hunno-Avares. De ce nombre étaient *Faviana* (*Vienne*), *Tuln*, *Melk*, *Mautern* et *Trasmauer*. On eut soin de rendre les villes, de même que les bourgs et villages ruinés, au plus tôt habitables, afin de faire revivre l'agriculture dans les campagnes circonvoisines. Elles furent semées de gros et de menus grains, plantées de vignobles et rendues productives autant que possible. *Tuln* s'était mieux conservé que toutes les autres places et tenait par cette

raison le premier rang parmi les villes du pays. Il n'en était pas de même de *Lorch*, qui avait été tellement saccagé et ruiné, que pour le relever il eut fallu la rebâtir entièrement. Néanmoins Charlemagne, voulant conserver à la postérité ce qui restait encore de cette ancienne métropole, fit rétablir, autant qu'il était possible, cet endroit qui existe encore aujourd'hui comme village à peu de distance de la ville d'Ens.

Charlemagne fonda en outre en Autriche plusieurs métairies semblables à celles qui existaient déjà dans les autres provinces de son Empire. Il y en avait entre autres une près de Gedersdorf et une autre dans les environs d'Hollabrun. Il s'en trouvait même une, à ce qui paraît, dans la grande plaine nommée *Marchfeld*, et notamment dans la proximité de la Morave (March) qui la traverse. La plupart de ces métairies, qu'on ne doit pas comparer aux fermes ou censes d'aujourd'hui, contenaient, outre plusieurs bâtiments ruraux, des champs, des prairies, des bois fort étendus; on y travaillait à la culture des champs et des vignes, on y faisait des nourritures, entretenait les abeilles et exerçait en un mot tous les genres d'économie rurale. Dans les métairies du roi se trouvaient, outre les serfs et valets chargés de l'économie, tous les gens de métier dont on avait besoin, tels que charrons, forgeurs, armuriers, boulangers, brasseurs etc.; il y avait même dans quelques-uns de ces établissements des ouvriers en or et en argent. On ne tarda pas à établir des barrières dans les cantons voisins du Danube, qui pour la plupart appartenaient au domaine du roi; il en existait déjà une à Efferding en haute Autriche du temps de Charlemagne.

Ce prince chercha aussi à faire sortir le commerce de l'inaction ténébreuse où il était plongé. Le trafic de bestiaux, auquel seul se réduisait, pour ainsi dire, le

négoce en nos contrées sous les Romains, continuait toujours d'être la branche principale du commerce. La coupe de bois était d'un grand rapport, et l'objet de commerce le plus important après le bétail. Charlemagne préscrivit aux marchands, qui allaient trafiquer dans les pays des Slaves et des Avares, riverains du Danube, de l'Ens et de l'Elbe, une route particulière sur laquelle ils devaient être escortés et protégés par les comtes préposés aux différents cantons. Ce qui ne laisse aucun doute sur les grandes vues que ce Souverain avait sur le commerce, c'est son projet de joindre le Rhin au Danube et d'ouvrir ainsi une communication avec la mer Noire. À ces fins il fit commencer entre l'Altmuhl et la Rednitz [1]) un canal dont on prétend trouver quelques restes près de la ville de Weissenbourg en Franconie. Il est à présumer que Tuln, Crems ou Mautern et Vienne étaient des endroits où l'on passait le Danube, et avaient par conséquent des barrières aussi. Charlemagne établit dans les villes des foires de marchands et de Juifs dont il recevait des taxes considérables. Comme les lieux où se tenaient les grands marchés avaient le privilège de battre monnaie, il est très-probable qu'on aura établi d'abord une monnaierie à Tuln, qui était regardé alors comme la ville principale du pays. Ce qui est certain, c'est qu'il y en avait une à Passau, qui devint bientôt une ville florissante, de même qu'à Ratisbonne.

Les autres provinces conquises sur les Huns et nommément la Pannonie, la Croatie, l'Esclavonie, la Carantanie, le Frioul et la Dalmatie, furent aussi divisées en cantons et comtés, et réglées en tout sur le pied établi dans la Marche orientale qui, de son côté, avait reçu une organisation modelée sur celle de l'empire des Francs.

[1]) Ces deux rivières coulent en Franconie; l'une se jette dans le Danube près de Kehlheim, et l'autre se perd dans le Mein.

Les anciens ducs [1]) et princes qui existaient déjà en ces contrées sous l'empire des Slaves, et qui avaient reconnu volontairement Charlemagne pour leur maître et Souverain, conservèrent leur titre. C'est pourquoi il y avait encore toujours des princes et des ducs d'Esclavonie, de Frioul etc., bien qu'ils se fussent déjà soumis à Charlemagne, l'an 788. Entre autres ducs et princes de cette espèce on cite Inge, Privitslauga (*Prewitzlaug*), Cencia ou Zencias, Zthoimar et Etgar. Mais cette dignité n'était qu'apparente et ne donnait à ceux qui en étaient revêtus d'autre pouvoir que celui qu'avaient les comtes. Ils devaient, comme ces derniers, lever des troupes en temps de guerre et joindre leur bannière à celle du margrave, sous les ordres duquel ils commandaient. La Carniole, le pays de Gorice et la Marche vénède, où habitaient les Slavons ou Vénèdes, faisaient alors partie du Frioul qui était administré par un margrave ou gouverneur particulier.

Après la mort du pape Adrien I, ses neveux et favoris, qui avaient été promus par lui aux premières charges de l'Église, irrités de ce que Léon III, simple prêtre du Vatican, avait été élevé au souverain pontificat, résolurent de s'en venger. Pour se mettre à l'abri de tout soupçon, ils lui montrèrent pendant quelques années la plus grande soumission. Mais un jour, Léon fut assailli par une bande de conjurés, pendant qu'il assistait à une procession solennelle. Ces factieux, s'étant emparés de sa personne, s'efforcèrent de lui crever les yeux et de lui arracher la langue. Il échappa comme par miracle à leur barbarie; on l'enferma dans une étroite prison. Ceux qui lui étaient fidèles le transportèrent au Vatican et de là à Spolète. Il en partit pour se réfugier auprès de Charle-

[1]) On attribue la création de la dignité ducale à l'empereur Dioclétien et celle des comtes à Théodose-le-Grand; douze comtés formaient anciennement un duché.

magne qui se trouvait alors à Paderborn. Ce prince lui fit un accueil aussi cordial que respectueux et promit de se rendre à Rome, pour connaître des accusations qu'on intentait contre le pape, et qui avait servi de prétexte à la rebellion. Le Roi lui accorda une nombreuse escorte pour retourner à Rome et le suivit de près avec Arnon, archevêque de Salzbourg et un grand nombre d'autres prélats et seigneurs. Léon s'étant justifié par serment des crimes qu'on lui imputait, l'affaire selon quelques-uns en demeura là, et selon d'autres Charlemagne fit punir sévèrement les séditieux.

Ce prince se rendit, le jour de Noël de l'année 800, dans la basilique de S. Pierre pour y entendre la messe. Voulant flatter l'amour-propre du peuple, il avait remplacé son habit national, qui était de la plus grande simplicité, par le costume de Patrice romain, dont il prenait la qualité avec celle de roi des Francs et des Lombards. Après la fonction des saints mystères, Léon III posa soudainement sur la tête de son illustre protecteur une couronne magnifique, et au même moment le temple rétentit du cri: „vive Charles, le plus grand, le plus pieux des princes! vive l'auguste Empereur des Romains!“ Ensuite la tête et le corps du monarque reçurent l'onction royale, et après avoir été salué, suivant l'usage des anciens césars, Auguste et Empereur par le pontife de Rome, il prêta le serment du sacre, nommément de protéger et de défendre la religion et les privilèges de l'Église catholique romaine, et reçut à son tour celui du pape et du peuple qui le reconnurent pour leur maître et Souverain. Depuis ce moment Charlemagne exerça toute l'autorité des anciens empereurs, et il fut stipulé qu'aucun pape ne serait élu à l'avenir que du consentement de l'Empereur et en présence des commissaires impériaux.

C'est ainsi que 324 ans après son extinction fut

rétabli l'*empire d'Occident*. Il a continué d'exister jusqu'à nos jours; mais les fréquentes vicissitudes qu'il a éprouvées en ont peu à peu tellement altéré la nature, qu'avec le temps il ne lui resta plus que l'ombre d'un si grand nom.

Charlemagne quitta alors le titre de Patrice et prit celui d'*Empereur des Romains*. Il est le dernier qui se soit qualifié d'*homme illustre*, (*vir illustris*) et le premier prince du monde qui ait été honoré du titre de *Majesté* donné depuis le synode de Worms, à ce qu'on croit vers l'an 803, à tous les rois.

CHAPITRE XII.

Fondations pieuses de Charlemagne en Autriche. Les Francs en Bohême. Notices historiques sur ce pays. La Bohême tributaire de l'empire des Francs.

L'empereur Charlemagne, qui regardait le christianisme et l'organisation des églises comme très-importants pour la civilisation et la tranquillité publique, songea sérieusement à relever le culte religieux dans les pays conquis sur le Danube, et à y régler les affaires ecclésiastiques de la même manière que dans les autres provinces de la Monarchie. Mais, comme les guerres continuelles, qu'il avait à soutenir, et les soins, que demandaient les autres états de son vaste Empire, ne lui permettaient point de s'occuper autant qu'il le désirait des affaires de l'Autriche, il s'associa pour cet effet Pepin son fils, roi d'Italie, qui fit voir dans cette occasion qu'il n'était pas moins habile homme d'État que grand capitaine. La plupart des églises en Autriche avaient été détruites par les Huns ou Avares, et on avait fait servir celles qui existaient encore à des usages profanes. Au nombre de ces dernières était celle de S. *Pétronille* [1], dont on avait fait une écurie. Charlemagne la fit restaurer avec plusieurs autres. On attribue aussi à ce prince la fondation de l'église de S. Pierre, sur la place qui porte ce nom à Vienne. Une tradition très-ancienne et des écrits postérieurs nous apprennent, que Charlemagne érigea douze

[1]) Cette église se trouvait dans le circuit de l'ancienne ville de Carnunte, et c'est d'elle que le bourg de *Petronel* tient son nom.

paroisses en Autriche, entre autres celles de *S. Pierre à Vienne* et de *S. Martin à Neubourg*, et une autre tradition, qui s'est transmise de siècle en siècle, appelle Charlemagne le fondateur des écoles dans la ville de Vienne.

Ce grand monarque eut bien voulu établir aussi en Autriche des monastères qui s'appliquaient avec le même zèle et à enseigner la religion et à faire fleurir l'agriculture; mais il se voyait entravé dans l'exécution de ce louable dessein par le peu de ressources qu'offrait alors ce pays, qui avait été tellement désolé par les Huns, qu'à l'exception du canton nommé *Grundwiesengau*, on n'y voyait que bois et prairies. Il aurait pu, à la vérité, y introduire la dîme, comme dans les autres terres de sa domination; mais il ne jugea pas prudent de le faire, à cause que les Saxons, à peine domptés et convertis, avaient en haine cette contribution. Par conséquent tout ce qu'il put faire à cet égard fut d'assister de tous ses moyens Valdéric, évêque de Passau, où avait été transféré, comme on sait, l'ancien siège métropolitain de Lorch. Cet évêché avait possédé autrefois des biens très-considérables; mais ils avaient été beaucoup réduits par le grand nombre d'évêchés et de couvents qu'on avait établis; et le faible résidu de ces propriétés avait été anéanti par les peuples barbares. L'Empereur assigna, en 803, à l'évêque de Passau différentes terres et contrées à cultiver, pour lui procurer par leur rapport les moyens de rétablir les couvents et de les pourvoir d'un nombre suffisant de prêtres. Parmi ces biens-fonds étaient *Zeiselmauer* (*Ciselmurum*), *Trasmauer* (l'ancien *Trisiganum* des Romains), *Ried* et *Aspach* en haute Autriche, *Perschling* et *Tuln* en basse Autriche etc. Charlemagne mit en outre sous la direction particulière de l'évêque de Passau plusieurs églises, parmi lesquelles il y en avait deux à Vienne, qu'on suppose avoir été celles de *S.*

Pierre et de S. Rupert. Ces libéralités royales ne tardèrent pas à porter d'excellents fruits. Valdéric, évêque de Passau, attentif à remplir les bonnes intentions de son Souverain, établit dans tous les cantons de son diocèse des métairies et des villages, fit venir de nouveaux colons pour cultiver les terres, fonda des églises et les pourvut de prêtres. À Passau même, il entretenait un grand monastère où se formaient sous sa direction les ecclésiastiques destinés à être employés dans les églises. Le zèle et l'activité, que ce prélat mettait à remplir ces bonnes oeuvres, méritent d'autant plus d'éloges qu'il avait lieu d'être mécontent de la prédilection que Charlemagne marquait pour Arnon. Celui-ci avait en 798 été élevé par le monarque à la dignité d'archevêque de Salzbourg, au préjudice de Valdéric, qui par là perdit la plus grande partie du diocèse des anciens métropolitains de *Lorch*, dont, en sa qualité d'évêque de Passau, il prétendait être le successeur.

Les couvents de *Tegernsée* en Bavière et de *Cremsmunster* en haute Autriche, les seuls qui existassent alors en ces contrées, voulant imiter l'exemple de l'évêque de Passau, s'appliquèrent à se rendre pareillement utiles à la religion et à la patrie. Tegernsée, déjà richement doté par le margrave Albert son fondateur, détacha quelques religieux dans les environs du lieu où est aujourd'hui S. Hippolyte (*Sanct-Pölten*), et y fit bâtir une église, auprès de laquelle s'éleva bientôt un bourg considérable qui contribua beaucoup à fertiliser les terres incultes, le long des montagnes jusqu'aux confins de la Carantanie. Cremsmunster, fondé par Tassillon, duc de Bavière, ne s'attacha pas moins à répandre la Foi et l'agriculture; ce monastère établit même une école dans le voisinage d'Hollabrun. L'évêque de Passau, témoin des services importants que ce couvent rendait à l'Église et à l'État, se

fit un devoir de le recommander particulièrement à la protection de l'Empereur, qui fit, par égard pour cette recommandation, au dit monastère de riches dotations en bourgades et autres endroits, avec les terres, les forêts, les pâturages et tous les bénéfices, qui en dépendaient.

Valdéric, évêque de Passau, étant mort, Yrolphe ou Urolphe le remplaça sur ce siège épiscopal. Pour mettre fin aux contestations qui existaient entre les diocèses de Salzbourg et de Passau relativement à leurs limites, il fut décidé que le pays depuis le lac de Neusiedel jusqu'au confluent de la Drave et du Danube appartiendraient au diocèse de Salzbourg, et que tout ce qui est au delà du même lac serait sous la dépendance du diocèse de Passau. Urolphe fonda quatre nouveaux évêchés, dont deux en Moravie, qui furent ceux d'*Olmütz* et de *Neutra* (Nitraviensis), et deux en Autriche, savoir à *Faviana* (Vienne) et à *Vetvar* ou *Ovarini*, aujourd'hui Altenbourg [1]). Mais après sa mort trois de ces évêchés perdirent beaucoup de leur consistance, et celui d'Olmutz fut le seul qui continuât de subsister dans toute son intégrité.

Tandis que tout concourait ainsi à faire refleurir l'Autriche, Charlemagne s'occupait à Aix-la-Chapelle [2]), qui était sa résidence favorite, à mettre ordre dans ses affaires domestiques. Pour empêcher les divi-

[1]) Vincent Schwabe, dans son histoire d'Autriche, nomme *Vienne, Iglau, Altenbourg-Hongrois* et *Neutra,* comme les endroits où ces quatre évêchés furent érigés.

[2]) Un seigneur nommé Granus, ayant autrefois découvert dans cette contrée des eaux minérales, en avait fait approprier les bains. Cet endroit avait reçu des Romains le nom d'*Aquis-Granum* ou les Eaux de Granus. Charlemagne y fit bâtir un palais et une chapelle, et depuis lors on a appelé ce lieu *Aix-la-Chapelle.*

sions entre ses fils il fit son testament, par lequel il assigna à chacun d'eux les pays qui devaient lui appartenir. Il donna à Louis tout le pays depuis l'Espagne [1]) jusqu'au Rhin, et à Pepin l'Italie et la Bavière. Charles eut la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt et toute l'Austrasie, depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Pour prévenir les contestations auxquelles ce partage pouvait donner lieu, Charlemagne ordonna que, s'il s'élevait un différend sur les limites des royaumes qui ne pût être décidé par témoins, le jugement de la croix en décidérait [2]). Pendant son séjour à Aix-la-Chapelle (805), il reçut deux visites remarquables; la première fut celle des ambassadeurs d'Haroun-al-Radschild, calife de Bagdad, qui vinrent lui apporter de riches présents de la part de leur maître qui, plein d'admiration pour les hauts faits, les lumières et les vertus de Charlemagne, recherchait son amitié et son alliance. L'autre visite fut celle d'un prince hun, qui vint solliciter sa protection contre les Slavons bohèmes et la permission de s'établir avec son peuple dans un canton plus rapproché des états de l'Empereur. Voici ce qui avait donné lieu à cette démarche. Quoique l'empire des Hunno-Avares eût été détruit par Charlemagne et son fils Pepin, leur extermination n'avait cependant pas été si complète, qu'il n'en fût resté quelques débris. Une partie de ces restes s'étaient cantonnés sur la rive gauche du fleuve Tibisque (Teisse), dans le voisinage des Slavons bohèmes, autrement appelés *Tchèques* qui ne voulant pas souffrir les Hunno-Avares, leurs an-

[1]) Charlemagne avait fait, en 778, la conquête de la Navarre et de l'Arragon en Espagne, où il fut appelé par deux princes arabes pour les secourir contre Abdérame, calife de Cordoue, qui les avait expulsés de leurs États.

[2]) Ce jugement consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, et le plus las perdait sa cause.

ciens tyrans, dans un pays qu'ils considéraient comme faisant partie de leur Empire, cherchèrent à les en déloger. Le chef des Hunno-Avares, qui s'était fait chrétien et avait reçu au baptême le nom de Théodore, ne pouvant faire tête à un ennemi dont les forces étaient beaucoup supérieures aux siennes, prit le sage parti de recourir à la générosité de Charlemagne. Le monarque, flatté de cette marque de confiance, et peut-être bien-aise aussi de trouver une occasion de ranger sous ses lois la Moravie et la Bohème, promit non-seulement au prince Théodore de le secourir contre ses ennemis, mais il lui accorda encore la permission de s'établir avec son peuple dans la haute Pannonie, et lui assigna pour demeure le canton situé entre Carnunte et Sabarie, ou plutôt entre les ruines de ces deux anciennes villes romaines. Il nomma ce canton *Avarie*. Théodore étant mort peu de temps après son retour en son pays, ce fut son successeur qui, de l'agrément de l'Empereur, conduisit sa colonie dans son nouveau domicile. Il y reçut avec son peuple le baptême des mains d'Urolphe, évêque de Passau, qui mérita par là le titre d'*apôtre des Huns et Avares*. Ce digne pasteur ne se contenta point de convertir ces peuples, il alla aussi prêcher la Foi chez les Moraves païens qui habitaient au delà du Danube et de la Theya. Comme ses oeuvres apostoliques l'obligeaient à s'absenter souvent de son diocèse, on lui adjoignit plus tard un autre évêque dans la personne d'Hatton.

Les Huns ou Avares ayant aussi demandé et obtenu l'autorisation de rétablir les *Cagans* [1]) ou suprêmes régents qu'avait eus auparavant leur nation, il se forma au milieu de ces contrées un nouvel État hunno-avare qui devint

[1]) La nation hunno-avare était partagée en plusieurs tribus ou peuplades, soumises à des chefs ou princes particuliers qui reconnaissaient l'autorité du Cagan.

encore assez puissant pour incommoder dans la suite l'empire des Francs. Peu à peu les Avares se répandirent en partie en deça de la Leitha jusqu'aux bords de l'Ens, où ils se mêlèrent avec les Francs, les Bavarois, les Slaves et les Saxons qui habitaient ces cantons. De là vient aussi que le nom d'*Avarie* se communiqua au pays compris entre ces deux rivières [1]).

Cependant Charlemagne, à qui la plainte portée par Théodore avait fourni un prétexte pour attaquer les Slavons bohèmes, fit rassembler une armée qui pénétra par trois différents côtés dans la Bohème. Mais, avant de raconter les événements de cette campagne, jetons un coup d'oeil sur ceux qui se passèrent dans ce pays depuis la mort de *Samon*.

Malgré les services essentiels, que ce chef fameux avait rendus aux Tchèques ou Slavons bohèmes, il ne paraît pas que ce peuple, accoutumé à un gouvernement démocratique ou aristocratique, ait déféré le souverain pouvoir à l'un ou à l'autre des fils du défunt, quoiqu'ils fussent, à ce qu'on prétend, au nombre de vingt-cinq; car les anciennes chroniques de la Bohème font mention d'un certain *Sanko*, *Krock* ou *Crocus* qui, plusieurs années après la mort de Samon, aurait été élu chef des Bohèmes, sans autre titre que celui de *Juge*. Les uns disent qu'il était Vandale de nation, les autres en font un Romain; selon d'autres encore il était Slave et même fils de Samon. Quelque fût sa naissance, il mérita de gouverner, autant par son amour pour la justice que par les soins qu'il prit pour la civilisation de son peuple. On rapporte à ce temps l'origine de *Rakonitz*, de *Zdechowitz*, de *Cheinow* et de plusieurs autres endroits de Bohème. Crocus termina sa carrière vers le com-

[1]) Cette contrée est connue aujourd'hui sous le nom de quartiers au-dessus et au-dessous de la forêt de Vienne *(Viertel Ober- und Unter-Wiener-Wald)*.

[illegible] du VIIIme siècle, laissant trois filles, [illegible] et *Libussa*. Cette dernière, la cadette des trois sœurs, était douée d'une si rare beauté et de tant de vertus que les Bohèmes, frappés de sa figure autant que de ses qualités morales, la choisirent unanimement pour leur duchesse. Son règne, d'abord heureux et tranquille, fut troublé par un différent qui s'éleva entre deux [illegible] seigneurs bohèmes, et qui fut soumis à sa décision. [illegible], que la princesse s'était vue obligée de condamner, en fut si furieux qu'il se répandit en injures contre elle et son administration. Libussa, craignant que ces propos séditieux ne la rendissent odieuse au peuple et ne la privassent de son autorité, résolut de se choisir un époux qui pût à la fois lui servir de protecteur et de corégent. Son choix tomba sur *Prémislas* qui habitait le village de Stadicz, sur la rivière de Bilina, situé à quelques lieues de sa résidence. Quelques historiens font de Prémislas un seigneur bohème, d'autres prétendent qu'il n'était qu'un simple laboureur. Peut-être fut-il l'un et l'autre; car dans ces temps de barbarie et d'ignorance, où les peuples avaient aussi peu de connaissance de l'agriculture que de goût pour l'exercer, il arrivait souvent que les seigneurs territoriaux, pour instruire et encourager leurs gens, labouraient les champs avec eux. Au reste, tous les auteurs s'accordent à dire que Prémislas était cultivateur et qu'il se trouvait à la charrue au moment où les députés vinrent, au nom de Libussa et du peuple, lui annoncer son élévation [1].

Prémislas, devenu époux de Libussa, fut inauguré duc de Bohème, suivant l'ancien usage de la nation (722).

[1]) Le champ que Prémislas labourait porte encore actuellement le nom de *Königsfeld* (Champ du roi), et le propriétaire du village de Stadicz fut affranchi, de même que ses descendants légitimes, vers le milieu du XIVème siècle, par l'empereur Charles IV. roi de Bohème, de toute charge et contribution, en mémoire de cet [illegible] juable.

Il y a également diversité d'opinion sur le pouvoir que Libussa conserva après l'avénement de Prémislas. Selon quelques historiens, les deux époux régnèrent conjointement, tandis que Cosmas, un des auteurs bohèmes les plus accrédités, dit expressément que cette princesse, après son mariage, perdit toute autorité, conformément à la volonté du peuple qui ne s'était donné un duc que dans la vue de se soustraire à la domination d'une femme. Si la chose est ainsi, on conviendra que les Bohèmes furent aussi injustes qu'inconséquents dans leur conduite envers Libussa, qui avait été appelée au trône par le voeu unanime de toutes les classes du peuple, et qui s'était montrée, à tous égards, digne de l'occuper. On ne connaît ni le temps ni les particularités du règne de Prémislas; mais, d'après ce que les anciennes chroniques de Bohème rapportent, on peut admettre avec assez de fondement, qu'il introduisit un gouvernement régulier en Bohème, qu'il y établit de bonnes lois et contribua ainsi à adoucir les moeurs sauvages des habitants de ce pays. Libussa, qui est la fondatrice de la ville de *Prague*, mourut, à ce qu'on croit, environ dix ans avant son époux qui descendit au tombeau dans un âge très-avancé et, selon Hagek, en l'année 745. On prétend que sous le gouvernement de *Nésamislas* (Nezamisl), fils de Prémislas, on partagea dans une Diète, tenue 752 à Vischerad, le pays entre la Noblesse, et fixa les rapports des sujets, comme serfs, ainsi que les prestations et redevances auxquelles ils étaient tenus. Pour ce qui regarde les successeurs de Nésamislas jusqu'au duc *Borzivoi* (Borziwoy), on cite, il est vrai, *Mnata*, *Wégen*, *Wnislas*, *Krésomislas* (Krzezomisl), *Neklan* et *Hostivite*, qui auraient régné en Bohème après Nésomislas; mais les annalistes de ce pays, et même Cosmas, le plus ancien historien bohème après Christianus, confondent tellement les époques et les faits du gouverne-

nent de ces Souverains, qu'on essayerait en vain de percer le nuage épais qui couvre cette partie de l'histoire de Bohême. Ces écrivains nous laissent également dans l'incertitude sur l'étendue du territoire soumis à la domination de ces princes. Il est vraisemblable qu'ils n'auront commandé qu'à une partie de la Bohême, attendu que ce pays était occupé par différentes tribus de la nation slavonne, qui avaient leurs chefs particuliers. Toutefois il est possible que l'un ou l'autre des six ducs ci-dessus nommés, dont le domaine se réduisait dans le commencement au district dont Prague était la capitale, ait reculé les limites de son État, soit en chassant les petits Souverains de leurs possessions, soit en les rangeant sous ses lois.

On ignore lequel des six ducs précités gouvernait la Bohême à l'époque où Charles, fils aîné de Charlemagne, par ordre de son père, attaqua ce pays. Ce prince y pénétra avec des forces considérables par trois différents côtés. Les succès brillants qu'avaient obtenus jusqu'alors les Francs les remplissaient de tant de confiance, qu'ils se flattaient de parvenir sans peine à soumettre ce pays. Mais ils se convainquirent bientôt que ce n'était point une conquête facile. Les Bohêmes, qui avaient été informés à temps de l'approche de leurs redoutables ennemis, avaient fait alliance avec les Sorabes [1]) et les Slavons de la Moravie, de la Lusace et de la Pologne, et s'étaient mis par là en état de se défendre avec succès. Ils choisirent pour général en chef de l'armée confédérée, *Lécho*, prince ou chef des Slavons moraves, distingué par sa valeur et ses talents militaires. Les Francs s'étaient campés dans une plaine, près de la rivière d'Éger. Lécho marcha contre eux. Il se livra un combat qui fut d'au-

[1]) Ce peuple était cantonné entre l'Elbe et la Saale.

tant plus sanglant et opiniâtre que les deux peuples, également vainqueurs des Huns, se disputaient l'avantage de commander l'un à l'autre. Mais ce qui enflammait plus encore le courage des Bohèmes, ce fut la crainte d'avoir le même sort que les Saxons, qui non-seulement avaient été entièrement subjugués, mais qu'on avait encore forcés de devenir esclaves ou chrétiens. Il eut donc été difficile aux Francs de vaincre des adversaires aussi déterminés, si les derniers n'avaient pas eu le malheur de perdre leur brave commandant qui, s'étant trop témérairement exposé aux coups de ses ennemis, fut renversé mort sur la place. Cet événement mit fin au combat. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'issue de l'action. Les uns attribuent la victoire aux Francs, les autres aux Bohèmes. À en juger par le résultat, on est fondé à croire qu'elle ne se décida pour aucun des deux partis; car, bienqu'il ne soit guère probable que les Bohèmes, découragés par la mort de leur chef et celle des principaux capitaines de leur armée, soient restés vainqueurs, il est d'autre part évident aussi, que les Francs n'auront pas remporté de grands avantages, puisqu'ils évacuèrent la Bohème immédiatement après la bataille, et souffrirent l'audace des Bohèmes qui, plutôt enhardis qu'intimidés par cette guerre, faisaient de continuelles incursions sur le territoire de l'Empereur, et y commettaient les plus affreux ravages.

Les Sorabes, toujours alliés des Bohèmes, ne les secondaient que trop bien dans leurs déprédations, qui allaient tellement en augmentant, que Charlemagne, irrité de ces excès, résolut de recommencer la guerre. Il ordonna à son fils Charles d'attaquer les Slaves bohèmes et ceux de la Saxe, qui s'étaient joints à eux, de trois côtés différents. Une colonne de l'armée impériale, commandée par le prince Charles en personne, traversa la forêt, dite

Fichtelbergerwald, dans la Thuringe actuelle. Ayant atteint l'ennemi, les Impériaux lui livrèrent un combat près de Querfeld, aujourd'hui Weissenfels, et le défirent complètement. Les Sorabes, ayant perdu leur chef Milidnoch, qui resta sur le champ de bataille, se soumirent au vainqueur (805). Mais l'autre partie des troupes impériales qui, sous la conduite des comtes Audulphe et Vérinard, était entrée en Bohème du côté de la haute Autriche, fut contrainte de se retirer, faute de vivres; ce qui engagea l'Empereur à y envoyer, l'année suivante, une nouvelle armée, sous les ordres du prince Pepin, le deuxième de ses fils. Cette armée, qui était composée de Bavarois, de Bourguignons et de Souabes, ravagea pendant quarante jours la Bohème, et détruisit tout ce qu'elle trouva sur son passage. Les Bohèmes, ne pouvant résister à la force supérieure de leurs ennemis, et craignant de s'exposer à de plus grands malheurs, sollicitèrent la paix. Elle leur fut accordée sous la condition qu'ils payeraient à l'empereur Charlemagne et à ses successeurs un tribut annuel de cinq cents marcs d'argent et un certain nombre de boeufs gras.

CHAPITRE XIII.

Les Normands ou Danois. Dernières années de l'empereur Charlemagne.

Charlemagne, qui avait été en guerre avec presq toutes les nations de l'Europe, eut encore à combattre da ses vieux jours des ennemis qui semblaient vouloir dev nir plus redoutables que tous ceux qu'il avait vainc C'étaient les *Normands* ou *Danois* [1]. Ils habitaient Danemarck et la Suède, et descendaient des anciens pe ples germaniques dont ils avaient hérité le courage, l moeurs et la religion. Corsaires habiles et intrépides, avaient, dès le VIème siècle de notre ère, commencé faire des courses sur les mers du Nord, sous les noı divers de *Normands*, de *Suèdois*, de *Danois*, de *No wégiens* et de *Scandinaves*. Pendant le temps qu' étaient voisins des Saxons ils n'avaient pas toujours vé avec ceux-ci en bonne intelligence; au contraire ces de peuples s'étaient fait souvent la guerre; mais depuis q l'empire des Francs, par la conquête de la Saxe, touch aux terres des Normands, dont Charlemagne avait dé purgé une fois la mer, ces deux nations barbares faisaie cause commune contre leur puissant adversaire. Une pa tie des Saxons s'étaient réfugiés dans le pays des No mands qu'ils ne cessaient d'exciter contre l'Empereu Mais, quelque vif que fût le désir de ces marins d'éloign de leur territoire un voisin aussi dangereux, ils n'osère

[1]) *Normands* signifie hommes du Nord, en allemand *Nordmänner*.

point l'attaquer directement. En conséquence ils fondirent sur les Slaves obotrites [1]), alliés de Charlemagne, et qui avaient aidé ce prince à réduire les Saxons. Les *Wélatabes*, aussi appelés *Wilses* [2]), et autres peuples, tous ennemis déclarés des Obotrites, se joignirent aux Normands, ce qui engagea l'Empereur à faire marcher, 809, une armée au secours de ses fidèles alliés. Le prince Charles qui la commandait jeta, d'après les ordres qu'il avait reçus de son père, un pont sur l'Elbe et fit élever des retranchements pour couvrir sa retraite. Ces dispositons attirèrent l'attention de Godéfroi, roi des Normands, qui pour se mettre de son côté à couvert fit tirer un large fossé entre l'Océan et la mer Baltique, sur les confins du pays de Holstein.

Cependant, l'année suivante, les Normands débarquèrent à l'improviste en Frise; leur flotte était forte de deux cents voiles. Charlemagne, instruit de cette invasion, se hâta d'assembler une armée près d'Oppenheim sur le Rhin, et s'étant mis, malgré son grand âge, à la tête de ses troupes, il alla chercher l'ennemi. Les Normands eurent d'abord l'air de vouloir braver les Francs; mais Godéfroi, s'étant rendu odieux à son peuple par son arrogance et son extrême rigidité, fut assassiné par les siens. Après cela les Normands se retirèrent d'eux-mêmes, et Hemminge, successeur de Godéfroi, se reconcilia, l'année suivante, avec l'Empereur qui fit bientôt rentrer dans l'obéissance les peuples slavons alliés des Normands.

Pendant que ce monarque faisait retentir l'Europe de l'éclat de ses exploits militaires, l'Autriche ne cessait d'être l'objet de sa sollicitude. J'ai déja rapporté que

[1]) Tribu slave faisant partie des Wendes ou Vénèdes qui habitait le haut Oder.

[2]) Slaves maritimes, qui occupaient le Brandebourg et la Poméranie occidentale.

l'évêque de Passau était mécontent de la préférence marquée que Charlemagne témoignait à l'archevêque de Salzbourg. Mais si le premier de ces prélats avait sujet de se croire lésé dans ses droits, le patriarche d'Aquilée en avait bien davantage; car son diocèse avait non-seulement été fort rétréci par la délimitation de celui de Salzbourg; mais il appréhendait encore de perdre de ses autres droits par la faveur dont jouissait l'archevêque. En conséquence il fit présenter ses griefs à Charlemagne qui, après les avoir examinés et trouvés justes, ordonna en 811 que dorénavant le cours de la Drave ferait la séparation entre le patriarchat d'Aquilée et l'archevêché de Salzbourg, c'est-à-dire, que toutes les églises qui se trouvaient sur le côté méridional de ce fleuve appartiendraient au diocèse d'Aquilée, et que celles situées au nord de cette rivière seraient sous la dépendance de l'archevêque de Salzbourg. Il en excepta toutefois les églises que ces deux prélats avaient fait construire eux-mêmes dans l'un ou l'autre canton, à l'égard desquelles il fut statué que la juridiction en resterait au fondateur.

Charlemagne, qui s'avançait à grands pas vers la tombe, eut la douleur d'y voir descendre avant lui les deux aînés de ses fils, Charles et Pepin, qui étaient dignes l'un et l'autre de lui succéder. Charles mourut en 811 sans postérité. Pepin, qui avait été couronné roi d'Italie par le pape Adrien, l'an 781, cessa de vivre 810, et laissa un fils naturel nommé Bernard qui, du consentement de l'Empereur succéda à son père dans ce royaume, suivant la coutume de ce temps-là. Heureusement il restait à Charlemagne un troisième fils, nommé Louis. Afin d'assurer à ce prince la possession des pays, dont il était l'héritier légitime, Charlemagne déclara en 813 dans une assemblée solennelle des états de l'Empire son fils Louis corégent et son successeur au trône. Après avoir étendu

son Empire de tous les côtés, rétabli la paix sur toute la terre, rendu la sûreté aux peuples et raffermi le bien-être de ses sujets, Charlemagne acheva sa glorieuse carrière, le 28 janvier de l'année suivante, et fut enterré, à Aix-la-Chapelle, dans la magnifique chapelle qu'il avait fait bâtir.

L'empereur Charlemagne, par ses conquêtes, mais plus encore par l'art merveilleux avec lequel il gouverna ses vastes États, avait élevé la Monarchie franque au suprême degré de gloire et de puissance. La France, l'Espagne jusqu'à l'Ebre, la Germanie jusqu'à l'Elbe et au delà de ce fleuve, avec la Bohème, la Moravie et la Silésie, l'Italie jusqu'à Bénévent, avec la Sardaigne et la Corse, l'Istrie, la Liburnie, l'Esclavonie, la Dalmatie intérieure, la Pannonie et la Norique, étaient soumises à ses lois. Doué d'une grande faculté d'âme et d'un génie vraiment étonnant, il n'eut point d'égal comme guerrier, comme législateur, comme réformateur de son pays. Quelques historiens ont cherché à diminuer l'éclat de sa gloire, en blâmant ses usurpations, ses divorces, son concubinage et son acharnement opiniâtre à convertir les Saxons; mais ils n'ont pas réfléchi, que Charlemagne vivait dans un temps de barbarie, de simplicité et d'ignorance, où l'on ne connaissait guère encore d'autre droit que celui du plus fort, où le divorce et même la bigamie était permise, et où l'on croyait se frayer un chemin au paradis, en forçant par toutes sortes de moyens les gentils à embrasser le christianisme. Ses défauts donc n'étaient pas de lui, mais de son siècle, auquel il était supérieur en tant de choses. Si l'on examine la conduite qu'il tint envers les peuples vaincus, on trouvera qu'elle peut servir de modèle à tous les conquérants. Non content de leur laisser leurs biens, leurs lois, leurs coutumes, il eut pour eux les ménagements les plus délicats,

et fit tout ce qu'il crut propre à dissiper les préventions fâcheuses qui s'élèvent toujours contre une domination étrangère. Mais rien n'est comparable à son habile politique envers ses sujets; il ne dépendait que de lui d'être despote; mais il était trop sage pour vouloir l'être. Il n'imposait jamais à ses peuples des contributions arbitraires; il se conforma toujours aux institutions nationales des différents pays soumis à son empire, et respecta les droits des Grands, tant séculiers qu'ecclésiastiques. Quoique, instruit et éclairé comme il l'était, Charlemagne fût bien l'auteur de ses lois, il voulait cependant qu'elles ne fussent autre chose que la volonté du peuple, proclamée sous le nom du Souverain. Il se bornait à proposer, à conseiller, à insinuer, et n'avait jamais recours à des mesures coërcitives. Ce grand prince se sentait une autorité personnelle, qui n'est jamais réduite à réclamer celle du rang. Il protégea les Lettres et les Arts, et attacha à sa personne ou au service de l'État des hommes distingués par leurs talents et lumières, sans faire attention s'ils étaient étrangers ou indigènes. Leidrade, son bibliothécaire et plus tard archevêque de Lyon (natif selon quelques-uns de Nuremberg), qu'il fit venir d'Avarie, et le fameux Alcuin, qu'il attira d'Angleterre et qu'il combla de biens, en sont la preuve. Mais ce qu'on doit admirer le plus en ce monarque, c'est sa bienfaisance qu'il étendit sur les païens mêmes qui l'appelaient le ***Père de l'univers***, nom plus honorable que celui de ***Grand*** que partagent avec lui tant d'autres princes qui l'ont bien moins mérité.

CHAPITRE XIV.

L'Autriche sous le règne de Louis-le-Débonnaire, empereur d'Occident. Depuis 814 jusqu'à 840.

Louis I, que son caractère doux et pacifique fit surnommer le *Débonnaire* [1], devint par la mort de ses frères le seul héritier de la Monarchie franque. Il aimait la justice et la religion, il était humain, bienfaisant et affable; mais il lui manquait la prudence, le courage et la fermeté, nécessaires au gouvernement d'un si grand Empire. Ne se sentant pas la force de régir seul tant de royaumes, il partagea, dès la première année de son règne, une partie de ses États avec *Lothaire* et *Pepin*, ses fils aînés, et les mit ainsi à même de commander avant d'avoir appris à obéir. Il donna au premier la Bavière et à l'autre l'Aquitaine [2], sans leur céder toutefois la souveraineté de ces pays. Il retint l'administration immédiate de la *Marche orientale*, l'*Avarie*, qui était à ses yeux une province trop importante pour la confier aux soins d'un autre. *Gontram*, qui en 791 avait été nommé margrave de ce pays, ayant cessé de vivre, l'empereur Louis conféra cette place à Géraud (Gerold) dit le jeune, fils de Géraud, margrave de Nordgau, général d'armée et beau-frère de Charlemagne. Cependant quelques années après, Louis-le-Débonnaire, à qui le

[1]) On lui a donné aussi le surnom de *Pieux*, à cause de sa piété, de son respect et obéissance envers son père.

[2]) L'Aquitaine, depuis nommée la Guienne. Bordeaux et Toulouse en étaient les villes capitales.

gouvernement des provinces qu'il s'était réservées paraissait être encore un trop pesant fardeau, fit un nouveau partage de ses États. Dans une Diète tenue à Aix-la Chapelle, l'an 817, il associa *Lothaire* à l'Empire, il déclara *Pepin* et *Louis* rois titulaires, laissa l'Aquitaine au premier de ces deux princes, et donna à *Louis*, le plus jeune de ses fils, la Bavière et les pays des Carantaniens et des Bohèmes, puis ceux des *Avares* et des *Slaves* qui étaient au côté oriental de la Bavière *(Ludovicus, volumus, ut habeat Bavariam et Carentanos, et Bohemos atque Avaros ac Slavos qui ab orientali parte Bavariae sunt)*. Par cette désignation expresse du pays des Avares ou *Avarie* l'Empereur donna suffisamment à reconnaître qu'il voulait que ce pays continuât d'être considéré comme une province propre et particulière, telle qu'elle l'était sous son père qui en avait fait une Marche contre les Huns et les Bavarois.

Le jeune prince Louis qui, de même que ses frères, avait obtenu de son père le titre royal, gouverna les États qui lui étaient échus en partage, sans que pour cela ils fussent séparés du reste de la Monarchie. À l'exemple de son illustre prédécesseur, Louis-le-Débonnaire, en partageant le pouvoir avec ses fils, avait voulu être le roi des rois ses enfants; mais il s'aperçut bientôt avec douleur que c'étaient eux qui voulaient commander à leur père.

Depuis que les Huns ou Avares avaient été expulsés par les Francs, ceux-ci avaient pour voisins, du côté de l'Orient, les Bulgares et les Grecs qui, redoutant la puissance de cette grande nation, cherchaient à vivre avec elle en paix et en bonne harmonie; en sorte que l'Avarie était fort tranquille au dehors, mais il s'éleva des troubles sur les frontières de la Pannonie inférieure. *Liudévite*, duc d'Esclavonie, de concert avec *Borna*, duc de

Croatie, se plaignit à l'empereur Louis des actes arbitraires que commettait sur leur territoire *Cadoloc* qui, après la mort d'Eric (Henri), tué dans la guerre contre les Huns, était devenu duc de Frioul. L'Empereur n'ayant pas d'abord écouté Liudévite, celui-ci, pour s'en venger, leva l'étendard de la révolte et chercha à s'affranchir de la domination des Francs. L'armée, que l'Empereur fit marcher pour le combattre, éprouva une telle défaite que ce monarque se vit obligé d'en mettre une seconde en campagne. Elle était commandée par le comte Audulphe de Ratisbonne, général et grand-gonfalonier de l'Empereur. Cadoloc étant venu à mourir, Liudévite, qui avait déjà rangé sous ses drapeaux une grande partie des Carantaniens, parvint à y attirer encore les Gradiscains et les Timariens. Cette insurrection aurait pu avoir des suites fâcheuses pour les Francs, si Borna, duc de Croatie, avait embrassé la cause de Liudévite; mais, bienqu'il eût été au commencement d'accord avec le duc d'Esclavonie, il ne prit point part à sa rebellion. L'Empereur, pour reconnaître sa fidélité, lui conféra le duché de Frioul, vacant par la mort de Cadoloc. Borna, voulant se montrer digne de ce bienfait, lève promptement une armée, et marche contre Liudévite. L'ayant atteint près de Carlstadt en Croatie, il l'attaque avec impétuosité et le bat complètement. Dragomise, prince de Serbie et beau-frère de Liudévite, perdirent la vie dans le combat. Mais quelque grande que fût cette défaite, elle ne put faire rentrer dans le devoir le duc esclavon, qui se sentait encore assez fort pour continuer la guerre. En effet, maître d'un territoire considérable, qui s'étendait d'un côte depuis Laibach en Carniole jusqu'à la Save en basse Pannonie, et de l'autre côté par la Croatie et l'Esclavonie jusqu'au Danube, il sut en peu de temps si bien réparer ses pertes, que les armées impériales qu'on envoya con-

tre lui, en 831, furent obligées de se retirer sans avoir pu rien effectuer. Louis-le-Débonnaire, irrité de l'obstination de Liudévite, ordonna à Baldéric, qui avait remplacé le comte Audulphe, mort depuis peu, de former trois nouvelles armées, et d'attaquer le duc rebelle de trois différents côtés. Une colonne des troupes impériales, partant de l'Italie, passa les alpes noriques, une autre traversa la Carantanie, tandis que la troisième s'avançait du côté de la Bavière et de la Pannonie supérieure. Ces trois corps d'armée, ayant pénétré tous à la fois dans les terres ennemies, y exercèrent un tel ravage, que Liudévite, enveloppé de toutes parts, et craignant pour sa vie, prit la fuite et alla chercher un asile chez les Bulgares (822).

Cette guerre terminée, l'Empereur se rendit en Avarie qu'il regardait comme la principale barrière de son Empire contre les Bulgares. Il donna les ordres nécessaires pour mettre cette province dans un état de défense respectable. Il ne fut pas moins zélé à propager le christianisme et les autres bienfaits de la civilisation. Il approuva et confirma non-seulement les donations faites par son père aux églises et monastères, mais il y ajouta encore d'autres. Il fit plusieurs ordonnances relatives à la discipline ecclésiastique et à l'emploi des revenus de l'Église. Il défendit aux couvents de recevoir des serfs sans la permission de leur maître, et d'agréger les fils contre le gré de leurs parents. Il ordonna aux religieux de quitter les beaux habits, dont ils se revêtissaient à l'égal des lais; leur recommandant en même temps de donner à ces derniers l'exemple de la sagesse et de la vertu, et de se comporter en toutes choses d'une manière digne de Celui, au service duquel ils s'étaient voués.

Dans les autres affaires de gouvernement Louis suivit également le système adopté par son grand prédéces-

seur. La judicature et la police, ces deux branches importantes de l'administration, furent particulièrement l'objet de ses soins. Il envoya des commissaires royaux dans toutes les parties de son Empire, pour examiner si sous le règne précédent les ducs, les comtes ou les juges n'avaient pas abusé de leur pouvoir, avec l'ordre exprès de réformer les jugements iniques et de réparer les torts avérés. Il enjoignit aux évêques, aux abbés et à tous les membres du clergé, de comparaître devant les commissaires-inspecteurs, dès qu'ils en seraient réquis, et de répondre avec droiture et franchise aux interpellations qui pourraient leur être adressées par ces magistrats. Il fit élargir et réintégrer dans leurs droits plusieurs individus, illégalement incarcérés ou réduits à l'esclavage.

Pendant que ce prince travaillait ainsi à faire régner dans ses États le bon ordre et la justice, les Bulgares, instigués par Liudévite, commençaient à se remuer. Mais n'osant agir hostilement contre un pays qu'ils savaient être défendu par des margraves fidèles et vaillants, ils se contentèrent pour le moment d'envoyer des députés à l'Empereur pour lui demander la fixation de leurs limites (825). Géraud, margrave d'Avarie, et Baldéric, margrave de Frioul, reçurent ordre de les régler. Mais l'empereur Louis, ayant été averti l'année suivante que les Bulgares, malgré cet arrangement, se disposaient à franchir les frontières, se fit donner à cet égard des éclaircissements par les deux margraves précités qui lui répondirent qu'il n'y avait rien à craindre. Il se montra cependant bientôt qu'il y avait réellement du danger; car, dans le cours de l'année 827, les Bulgares passèrent avec de grandes forces la Save et se rendirent maîtres de toute l'Esclavonie. Baldéric, dont la négligence, ou plutôt la trop grande sécurité, avait causé la perte de cette province, fut destitué, et on partagea son margraviat en quatre comtés, auxquels ***Ratbod*** ou ***Rat-***

boton, propriétaire de grands domaines en Autriche et en Carantanie, fut préposé avec le titre de margrave. Ces nouveaux comtés étaient, à ce qui paraît, composés, le premier de la Carantanie qui comprenait aussi une partie de la Styrie; le second d'une partie de la Carniole; le troisième du Frioul et de l'Istrie, et le quatrième de la *Liburnie,* qui est l'ancien nom de la Croatie. Le margrave Géraud, plus actif et plus vigilant que Baldéric, avait su empêcher que la Marche orientale n'éprouvât le même sort que l'Esclavonie. Aussi garda-t-il sa place jusqu'à sa mort, où elle fut conférée à Ratbod.

L'empereur Louis, reconnaissant de quelle importance était pour son Empire la conservation de la Marche orientale, apprit avec plaisir que ce pays se défendait si vaillamment contre les Bulgares qui menaçaient de l'envahir. Pour marquer combien il était satisfait, il s'appliqua encore davantage à faire prospérer et fleurir ces contrées. Voyant que les terres n'étaient pas assez cultivées, et que les arts et les métiers faisaient des progrès trop lents, il fit venir dans le pays un grand nombre de colons industrieux et diligents. En 829 ce prince termina le différend, qui existait depuis longtemps entre l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Passau au sujet des limites de leurs diocèses. Il statua que tout le territoire situé vers l'occident du mont Cétique, ainsi que la Pannonie jusqu'aux confins de la Carantanie, où affluent les deux rivières de Spratza (Spiraza [1]) et celle de la Raab, appartiendrait à l'évêque de Passau, en sa qualité de *métropolitain de Lorch*; et que la partie, située du côté méridional vers la Carantanie, serait sous la dépendance de l'archevêché de Salzbourg. En sorte que le diocèse de Lorch comprenait les pays au-dessus et au-dessous de l'Ens, et la Hongrie

[1]) Ces deux rivières coulent en Styrie qui, comme il a été dit, appartenait autrefois en partie à la Carantanie.

jusqu'à la Raab, d'où il s'étendait ensuite jusqu'au *Schwarzenbach*, derrière Neustadt, Wismat et Stükelberg, où les deux rivières de Spratza et celle de Labnitz se jettent dans la Raab. J'ai déjà fait l'observation que nonobstant la translation du siège métropolitain de Lorch à Passau, l'évêque de cette dernière ville se considérait toujours comme légitime successeur des anciens archevêques de Lorch. Ce qui fut confirmé par le pape Eugène II, lorsque Urolphe, évêque de Passau, se rendit, en 824, à Rome pour rendre compte de ses travaux apostoliques au chef de l'Église. La bulle, par laquelle la métropole de Lorch fut rétablie, est adressée non-seulement aux évêques [1], mais aussi aux princes huns et moraves chrétiens. Aussi l'évêque de Passau continua-t-il de porter le titre archiépiscopal, et ne le déposa qu'après qu'une partie du diocèse métropolitain de Lorch eut été transportée à l'archevêché de Salzbourg (991).

Louis-le-Débonnaire aurait fait sans doute encore d'autres arrangements utiles au bien-être de l'Autriche, si des circonstances d'une nature fort extraordinaire n'avaient détourné son attention de ce pays. Ce prince, après avoir perdu son épouse Ermingarde, s'était marié en secondes noces avec Judith, fille d'un comte allemand, pour laquelle il avait un amour passionné. Elle gouvernait entièrement son époux, et se laissait elle-même gouverner par Bernard, comte de Barcelone, son favori; ce qui excita les cris de tout l'Empire, déjà indisposé contre l'Empereur, à cause du traitement affreux qu'il avait fait éprouver à Bernard, roi d'Italie, son neveu. Ce prince, s'étant opposé à Louis-le-Débonnaire qui, en sa qualité d'empereur des Romains voulait étendre sa domination sur toute l'Italie, avait eu le malheur de perdre

[1]) Parmi les prélats nommés dans cette bulle se trouvait *Radéfroi* (Ratfredus) *de la sainte église de Faviana;* ce qui prouve qu'il y avait déjà alors un évêché à Vienne.

la plus grande partie de son armée sans combattre. Dans cette conjoncture fâcheuse il s'était déterminé à se mettre à la discrétion de son oncle, en qui il espérait trouver un juge humain et clément. Mais Louis-le-Débonnaire, oubliant cette fois-ci sa douceur et sa générosité naturelle, avait fait crever les yeux à son neveu, qui en était mort au bout de trois jours [1]. Le remords ne tarda pas à s'emparer de l'âme de l'Empereur et, pour expier cette cruauté, il se soumit à la pénitence publique que les évêques et abbés lui imposèrent dans un concile tenu à Attigny. L'impératrice Judith ayant mis au monde un fils nommé Charles, son époux, par un excès de tendresse, donna à ce nouveau-né ce qu'on appelait alors l'*Alemanie*, c'est-à-dire le pays situé entre le Mein, le Rhin, le Necker et le Danube. Il y ajouta encore la Bourgogne transjurane (le pays de Genève et la Suisse). Les trois autres enfants de l'empereur Louis, indignés de ce partage et de tant de faiblesses, se révoltèrent contre leur pére qui, après avoir été enfermé deux fois et déclaré déchu de sa dignité impériale, ne fut redevable de sa liberté et de sa réhabilitation qu'à l'extrême avidité de ceux qui se disputaient ses dépouilles. Après son rétablissement sur le trône, il fit un nouveau partage de ses États, par lequel, en laissant à Pepin l'Aquitaine et à Louis la Bavière avec les pays adjacents, il divisa le reste de l'Empire en deux portions. La première, appelée l'orientale, qui comprenait la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alsace, la Franconie, la Thuringe, la Saxe et la Frise, fut donnée à Lothaire avec l'Italie et le titre d'Empereur, et Charles eut la seconde

[1]) L'usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, il était ignoré chez les califes et fut défendu par Charlemagne.

ou l'occidentale, c'est-à-dire la partie qui est entre la Loire, le Rhône, la Meuse et l'Océan, et après la mort de Pepin, encore le royaume d'Aquitaine, dont les enfants du défunt furent exclus.

Pendant toute la durée de cette lutte inique et affreuse entre père et fils, l'Empire avait été en proie à l'anarchie et à toutes les calamités qui en sont inséparables. Les Normands avaient profité de cette confusion pour infester les côtes et renouveler leurs irruptions. Comme on n'avait pu les chasser par la force, on eut recours à l'argent; ce qui était un bien mauvais moyen pour être quitté longtemps d'un ennemi qui dans ses courses n'avait d'autre guide que l'appât du butin.

L'Avarie ne s'était que peu ressentie des troubles qui agitaient les autres provinces de la Monarchie, avantage qu'elle dut en partie à la grande distance où elle se trouvait du théâtre de la guerre et des événements politiques, et en partie au zèle vigilant du margrave Ratbod, qui avait su à la fois maintenir la tranquillité intérieure du pays, et le protéger contre les ennemis du dehors. Ce fut probablement cet état de calme et la sûreté qu'offrait l'Autriche qui engagea, vers l'an 837, le prince *Privinna,* qui dominait sur la partie septentrionale de la Moravie, vers Olmütz et Iglau, à y venir chercher un asile.

Les *Marhans* ou *Moraves*, peuple Slavon, qui occupaient dans le commencement le territoire entre les sources de l'Elbe, de l'Oder et la Waag, enhardis par la défaite des Hunno-Avares, ses ennemis mortels, s'étaient peu à peu répandus dans les anciens cantons des Quades qui s'étendaient depuis la montagne dite *Manhardsberg* jusqu'à la rivière de Gran, sans que Charlemagne ni son successeur y eussent mis obstacle, apparemment par la raison, qu'ils avaient beaucoup affaibli la population de cette contrée par les nombreuses colonies qui

s'étaient formées en deçà du Danube sous leur gouvernement. *Moimar* ou *Mogémir*, qui avait son siège à *Wellérad* (selon d'autres à *Theben*, Dievina), gouvernait depuis 811 la partie méridionale et la plus étendue de la Moravie. Ce duc avait été longtemps dans des rapports d'amitié avec l'empereur Louis. Il autorisait la propagation du christianisme dans son pays, et on prétend que lui-même reçut le baptême. Mais en 828 Moimar fit alliance avec les Bulgares contre l'Empereur. Il attaqua le prince Privinna, qui était resté fidèle à l'Empire germanique, et le chassa de ses possessions. Le prince expulsé se rendit avec Hézilon son fils auprès du margrave Ratbod, pour obtenir par son entremise la protection du roi Louis contre Moimar, qui était feudataire de ce prince. Le monarque promit de s'intéresser en faveur de Privinna qui, après avoir été instruit par Annon, chorévêque probablement à Faviana, dans les préceptes de la vraie religion, reçut le baptême de la main de l'archevêque de Salzbourg, dans l'église qui avait été nouvellement bâtie à Trasmauer. Le Roi chargea le margrave d'Autriche de procurer dans l'occasion à Privinna un établissement convenable. Mais soit que Ratbod tardât trop longtemps à remplir cet ordre souverain, soit qu'il y eût quelque autre sujet de mésintelligence entre ces deux derniers, ils se brouillèrent au point que le prince morave quitta le pays et alla trouver Ratimar, duc de l'Esclavonie conquise par les Bulgares, qui s'était toujours montré l'ennemi des Francs et des autres peuples germaniques. Le roi Louis, offensé de cette démarche hostile de la part d'un homme qu'il avait protégé dans sa disgrâce, fit partir une armée pour contraindre Ratimar à lui livrer Privinna. Ratbod marcha avec l'armée impériale en Esclavonie et défit les princes alliés dans une bataille décisive. Privinna se retira au delà de la Save et se ren-

dit à Salachon, duc de Liburnie, qui l'accueillit amicalement, et le raccommoda si bien avec le roi Louis et l'empereur Louis, son père, qu'il fut mis en possession de la partie de la Pannonie inférieure qui est située sur les bords de la Save, près de Cilli, et obtint en outre à titre de fief un terrain assez considérable dans le canton qu'on nomme à-présent le comitat de Varadin (*Warasdiner Comitat*). Privinna, dont le territoire touchait aux frontières de la Pannonie supérieure, construisit, entre Cilli et Pettau, la ville de *Mosbourg* [1]. Le duché d'Esclavonie qui comprenait en ce temps-là tout le pays entre la Colape, la Save et la Drave, depuis Laibach jusqu'à Sissek et Varadin, fut alors divisé en deux parties. Ratimar et les Bulgares gardèrent l'Esclavonie inférieure, et le reste de la province devint, sous la dénomination d'Esclavonie supérieure, le domaine de Privinna. Ce prince, satisfait de son nouvel établissement, demeura dès lors constamment attaché au Roi, qui trouva en lui un vassal zélé et un puissant appui dans les guerres qu'il eut à soutenir plus tard contre les princes moraves.

[1] On ne doit pas confondre cette ville avec celle du même nom située en Carinthie.

CHAPITRE XV.

Louis-le-Germanique et Carloman son fils, rois de Germanie [1]. Swatopluk, fondateur de l'empire de la Grande-Moravie. De 840 à 880.

Louis-le-Débonnaire étant descendu au tombeau, en 840, sa succession fit renaître les guerres qui pendant plusieurs années avaient désolé l'Empire. La paix ne fut rétablie que par le fameux traité de Verdun, en 843, par lequel les États du monarque défunt furent solennellement partagés entre ses trois fils. *Lothaire*, l'aîné, eut avec le titre d'Empereur, l'Italie et les pays situés entre l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhin. Le cadet, *Charles-le-Chauve*, eut pour sa part le reste des Gaules, c'est-à-dire tout le territoire depuis l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône, jusqu'aux Pyrénées. Enfin, *Louis* eut en partage la Germanie, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, avec les cantons de Mayence,

[1]) Je me sers du nom de *Germanie*, comme j'ai souvent employé celui de *Germains*, au lieu d'*Allemagne* et d'*Allemands*, afin qu'on ne confonde pas cette contrée et l'ensemble de sa population avec *Alemanie* et *Alemans*, noms que portaient la *Souabe* et ses habitants au temps des Carlovingiens. Les Allemands ont entièrement banni de leur langage les mots d'*Alemanien* et d'*Alemanen* ou *Alemannen*, et appellent l'Allemagne d'aujourd'hui *Deutschland* et les peuples qui l'habitent *Deutsche*. Mais les Français ont non-seulement maintenu dans leur idiôme le nom d'*Alemanie* et d'*Alemans* (qu'on a changé depuis en *Allemagne* et *Allemands*); mais ils l'ont aussi transporté à tous les pays et toutes les nations qui composent l'Allemagne actuelle, par la raison que ce nom était celui du peuple germanique qui, vers la fin de l'Empire romain, envahit la Gaule et disputa si longtemps aux Francs la possession de ce riche et beau pays.

de Spire et de Worms [1]), ce qui le fit surnommer le *Germanique*. De cette manière, la Germanie devint un royaume particulier, séparé du reste de l'empire des Francs. Elle fut appelée la France orientale pour se distinguer de la Gaule qui prit le nom de France occidentale.

Dans l'acte de partage l'*Avarie*, que les trois frères considéraient comme une province particulière, telle que la Bavière, la Saxe etc., fut incorporée, de même que la *Bohème* et la *Moravie*, au royaume de Germanie. Par ce même acte la *Carantanie* et le *Frioul*, qui avaient jusqu'alors appartenu à l'Italie, furent détachées de ce dernier pays, pour faire partie intégrante du nouveau royaume de Germanie.

À peine Louis-le-Germanique fut-il entré en possession des États qui lui étaient échus en partage, qu'il eut à combattre les Normands qui avaient recommencé leurs incursions (845-847), et ensuite les Bohèmes et les Moraves qui voulaient s'affranchir de sa domination.

Les Bohèmes jouissaient sous la régence de leurs ducs des fruits d'une longue paix, lorsqu'elle fut troublée, en 845, de la manière suivante. Plusieurs Vladiques ou seigneurs bohèmes, qui avaient été instruits, par l'archevêque de Lorch et d'autres prélats, dans les dogmes de la doctrine chrétienne, s'étaient rendus à Wurzbourg, où ils avaient été publiquement baptisés par l'évêque de cette ville, suffragant de l'église métropolitaine de Lorch. A leur retour en Bohème, ils voulurent aussi faire embrasser le christianisme à leurs vassaux, et employèrent, pour parvenir plus promptement à leur but, des moyens si violents que le peuple, outré d'un pareil procédé,

[1]) Comme ce prince n'aurait pas eu du vin dans les terres de sa domination, parce qu'on n'avait pas encore planté de vignes en Germanie, on lui céda quelques cantons au delà du Rhin.

chassa les néophytes du pays, sans que le duc de Prague, qui était encore païen, prit aucune mesure pour empêcher ces excès. Les expulsés recoururent au roi Louis, qui résolut non-seulement de les rétablir dans leurs possessions, mais de contraindre encore les Bohèmes au payement du tribut auquel ils s'étaient soustraits pendant les troubles qui avaient si longtemps déchiré l'Empire. Les Bohèmes, informés des grands préparatifs qu'on faisait pour les attaquer, se liguèrent avec les Moraves, les Vandales et les Polonais, leurs voisins. Louis, à la tête d'une forte armée, se mit en marche de la Thuringe (846); mais ayant trouvé les frontières de la Bohème trop bien défendues pour pouvoir y pénétrer de ce côté, il changea tout son plan et fondit subitement sur la Moravie où il ravagea de grandes étendues de terre. *Radislas* ou *Rastice* (Rastizès), qui avait succédé, l'an 842, à son oncle Moimar dans le gouvernement de la Moravie, se retira dans la partie orientale du pays, et fut renforcé en hiver par des troupes polonaises. Au printemps le roi Louis accorda la paix au duc de Moravie, sous la condition, à ce qu'on prétend, que ce prince se ferait chrétien. Ensuite il s'avança vers la Bohème, dont il espérait s'emparer d'autant plus facilement que ce pays avait beaucoup souffert par les divisions qui régnaient entre les ducs païens. Mais le succès ne répondit pas à son attente; car il éprouva une telle résistance, qu'il fut obligé de se retirer après avoir perdu une grande partie de son armée. Malgré ce revers, il ne rénonça pas à son premier projet. Il somma les Bohèmes de réinstaller les seigneurs bannis et de lui payer le tribut annuel que Charlemagne leur avait imposé. Ils repliquèrent qu'ils s'étaient engagés à ce payement envers les empereurs, et non pas envers les rois de Germanie. Cette réponse orgueilleuse blessa tellement l'amour-propre de Louis

qu'il envoya, quelque temps après, une armée beaucoup plus nombreuse que la première, pour soumettre les Bohèmes. Elle avait pour commandant un duc nommé Arnolphe, à qui s'étaient joints un grand nombre de comtes et d'abbés, qui se faisaient un devoir de combattre ce peuple ennemi de leur nation et de leur croyance. Dès que cette puissante armée eut pénétré en Bohème, les habitants de ce pays, hors d'état de résister à des forces aussi supérieures, s'empressèrent de demander la paix au roi Louis, qui l'accorda sous la condition qu'ils payeraient le tribut stipulé et donneraient des ôtages pour assurance de leur fidélité.

Dans cette guerre les deux comtes *Guillaume* et *Engelschalk*, frères, s'étaient particulièrement distingués par leur activité et leur bravoure. Quoiqu'ils possédassent déjà beaucoup de biens-fonds dans le pays au-dessus de l'Ens, le Roi augmenta encore leurs domaines, parce qu'ils avaient reconquis sur les Moraves toute la partie occidentale du Danube, et défendaient avec autant de valeur que de constance ce pays contre ces turbulents voisins. Privinna, duc de la haute Esclavonie, avait pareillement donné de si grandes preuves de fidélité et de courage que son Souverain reconnaissant lui donna dans la même année (848) la propriété de toutes les terres qu'il tenait en fief sur les bords de la Save, du Danube et de la Szala, vers le lac dit Plattensée. Mais la protection et la faveur que Louis-le-Germanique accordait à Privinna, excitèrent la jalousie des Moraves, qui 849 envahirent l'Autriche. Les comtes Guillaume et Engelschalk les rechassèrent bientôt dans leur pays. Cependant, quelques années après (855), Radislas se laissa de nouveau induire à prendre une attitude hostile contre l'Avarie. Il fit élever pour sa défense autour de Theben, sa capitale, et dans tout son pays une nouvelle

espèce de fortifications, à peu près semblables à celles des Huns. C'étaient des retranchements qui avaient une demie lieue ou toute une lieue d'étendue, et qui étaient garnis d'un bastion entouré de larges fossés et de palissades d'une énorme grosseur, ce qui en rendait l'approche extrêmement difficile et périlleuse. Dès que le Roi eut connaissance de ces mesures, qui décelaient assez les mauvaises intentions qu'avait le duc morave, il rassembla promptement une armée et entra dans la Moravie où il fit de grands ravages. Mais, voyant qu'il ne pourrait pas forcer les retranchements ennemis sans sacrifier beaucoup de monde, il fit retirer ses troupes et les congédia. Radislas, instruit de cette retraite et voulant se venger des dévastations que l'armée royale avait exercées en Moravie, envahit à son tour l'Autriche, et désola tout le pays jusqu'aux rives du Danube. Les comtes Guillaume et Engelschalk, ayant amassé à la hâte ce qu'ils purent trouver de troupes, parvinrent à arrêter un peu les progrès de Radislas; mais ce ne fut qu'après que Carloman, fils aîné du Roi, eut amené une armée de l'Allemagne, et réuni ses forces à celles de Privinna, que les Moraves furent entièrement expulsés de l'Autriche. On résolut alors d'attaquer Radislas sur ses propres terres, mais les démêlés qu'eurent ensemble Carloman, Privinna et Ratbod, qui se laissèrent probablement séduire par les instigations de l'insidieux duc de Moravie, suspendirent cette expédition. Le prince royal, pressé de régner, avait formé le projet d'usurper lui-même la possession de l'Avarie; et le margrave s'était, comme on présume, entendu avec Radislas pour livrer ce pays à Carloman, à quoi Privinna et Otgar, abbé de Niederalteich, fidèles à leur légitime Souverain, avaient refusé de consentir. Le Roi, averti de ce qu'on tramait, se rendit aussitôt à l'armée qui était campée près de Tuln,

et ayant pris des informations sur la ligue qu'on avait formée contre lui, il déposa le margrave Ratbod, et confisqua ses biens, dont il donna la moitié à l'abbaye de S. Emméran à Ratisbonne. Il récompensa généreusement Otgar et Privinna, et nomma, à la place de Ratbod, les comtes Guillaume et Engelschalk margaves de la Marche orientale.

Le calme dont jouit l'Autriche après ces troubles fut bientôt de nouveau interrompu par des événements d'un caractère fort inquiétant. La destitution du margrave Ratbod et les récompenses accordées à Otgar et à Privinna avaient tellement excité la colère de Carloman, que ce prince, sourd à la voix de la nature, se déclara ouvertement contre le Roi son père. S'étant ligué avec Radislas de Moravie, qui lui avait probablement promis son secours pour s'emparer de l'Autriche, il entra dans ce pays à la tête d'une nombreuse armée et, aidé par le duc morave, il réussit en effet à se rendre maître de tout le territoire situé entre l'Ens et la Raab. Il déposa les deux margraves Guillaume et Engelschalk, ainsi que tous les juges nommés par le Roi, et les remplaça par ses favoris. Ratbod fut réintégré dans son margraviat. Pendant ce temps-là Gondacre, comte carantanien et général de Carloman, s'était posté avec un corps d'armée considérable sur les bords de l'Inn, pour en défendre le passage contre les troupes royales qui s'avançaient par la Bavière pour combattre les rebelles. Mais avant qu'on en vint aux mains, le prince Carloman rentra en lui-même et se soumit à son père et Souverain qui, se ressouvenant sans doute de ses propres torts envers l'auteur de ses jours, pardonna à son fils sa rebellion; il lui promit en outre le gouvernement de la Carantanie, qu'il avait depuis longtemps l'intention de lui conférer. Mais bientôt il s'éleva contre Carloman de nouvelles plaintes, qui étaient

d'une nature si grave, que le Roi se vit obligé de le faire arrêter à Ratisbonne. Il confia provisoirement l'administration de la Carantanie au comte Gondacre qu'il avait su mettre dans ses intérêts. Ce vassal qui était fort peu scrupuleux dès qu'il s'agissait de son avantage, ayant appris que le prince royal s'était évadé de sa prison, et ne voulant pas se faire un ennemi de celui qu'il regardait comme son maître futur, le mit lui-même en possession de la Carantanie, et se rendit médiateur entre lui et le roi son père. Cette fois-ci la réconciliation de ces deux princes fut si cordiale et si sincère que Carloman, bannissant de son coeur toute haine et jalousie, se joignit, en 864, à Privinna et à Otgar, et força conjointement avec eux Radislas à se reconnaître vassal et tributaire du roi de Germanie. Dans cette guerre, le duc Privinna perdit la vie; son fils Hetzilon lui succéda.

Louis-le-Germanique, croyant alors n'avoir plus rien à craindre de la part des Bohèmes et des Moraves, partagea (865) l'administration de ses États entre ses trois fils. Il donna à Carloman, qui s'était déjà fait une réputation par ses exploits militaires, l'Avarie, le pays au-dessus de l'Ens, la Rhétie, la Carantanie et le Frioul, puis la surveillance sur la Bohème et la Moravie; Louis-le Jeune eut le Nordgau (le haut Palatinat), la Thuringe, la Saxe, la Franconie avec quelques villes en Alsace; et Charles-le-Gros l'Alemanie. Le Roi confirma dans la suite ce partage dans la diète de Forchheim (872). Mais Louis-le-Germanique éprouva de la part de ses fils la même ingratitude, les mêmes mortifications que lui-même et ses frères avaient fait éprouver à leur père, Louis-le Débonnaire; car à peine eut-il, par ce partage de pays, affaibli sa puissance, que Louis-le-Jeune se révolta, parce qu'il était mécontent de la part qui lui avait été assignée. Il enrôla une armée en Saxe et en Thuringe, se ligua avec

quelques comtes que le Roi avait déposés de leurs dignités pour délits politiques, — parmi lesquels était aussi Vérinard du pays au-dessus de l'Ens, — et chercha à exciter Radislas à faire en même temps la guerre au roi Louis. Carloman était posté avec un corps d'observation sur les frontières de la Moravie et empêcha la réunion de Radislas avec les rebelles. Mais Gumpold, l'un de ses officiers supérieurs, se rangea du parti des séditieux. Le Roi vainquit et extermina ce chef perfide avec sa troupe, et étouffa ensuite la révolte du prince Louis. Dans la suite les princes ne furent retenus dans le devoir que par la condescendance pénible de leur père, comme aussi par la sage médiation de l'archevêque Luitbert de Mayence et autres Grands d'Allemagne.

Le duc Radislas de Moravie adjoignit en 868 son neveu *Swatopluk* [1]) à l'empire, et le déclara son successeur au trône. Il fit alliance avec les Bohêmes et les Sorabes, et tenta de détruire avec leur secours les deux forteresses nouvellement bâties sur le Danube, dans le voisinage de l'Avarie. L'année suivante un corps slavon envahit la Thuringe, dispersa ce qu'il trouva de troupes allemandes sur son chemin, pilla, saccagea plusieurs endroits et traîna avec lui un grand nombre de prisonniers. Les margraves défirent quelques-unes de ces hordes déprédatrices et les poursuivirent jusque dans leur pays. Mais le roi Louis, voulant aussi garantir dans la suite les États germaniques des incursions de ces ravageurs, se décida à leur faire formellement la guerre. Par conséquent il envoya son fils Louis avec un corps de Saxons et de Thuringiens contre

[1]) Les contemporains de ce personnage, fameux dans l'histoire d'Autriche, le nomment aussi *Swietpulk*, *Swiatopolk*, *Swetpok*, *Swetbog* et *Swertibold*, suivant les différents dialectes slavons. Les chroniques latines mêmes, qui défigurent tant les noms originaires, en parlant de Swatopluk, se servent tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces idiômes slavons.

les Bohèmes et les Sorabes, et fit partir une seconde armée, composée de Bavarois et Avariens, sous les ordres de Carloman pour agir contre Swatopluk sur la rive gauche du haut Danube. Lui-même voulait conduire un corps de troupes de Franconie et d'Alemanie par l'Avarie en Moravie, pour attaquer Radislas au milieu de ses formidables fortifications. Mais, étant retenu par une maladie dont il fut atteint, il remit le commandement de cette colonne à Charles, le plus jeune de ses fils. La fortune favorisa les opérations des trois princes. Radislas, renforcé par le duc rebelle, Gondacre de Carantanie, avait pénétré en Avarie où il faisait le siège de Tuln. Le prince Charles ayant battu deux fois l'armée de Radislas, celui-ci leva le siège et se retira en Moravie. Sur ces entrefaites les princes Louis et Carloman avaient réduit les Sorabes et les Bohèmes qui jurèrent peu de temps après le serment de fidélité envers l'Empire germanique. Carloman s'avança alors en Moravie, attaqua et vainquit un corps slavon, commandé par le duc Gondacre qui perdit la vie dans le combat. Mais Swatopluk, étant parvenu à rassembler de nouvelles forces, fit assaillir le camp de Carloman et s'en rendit maître. Le prince se replia sur les renforts qui étaient en marche, et après les avoir rejoints, il se porta aussitôt de nouveau en avant. Swatopluk, gonflé d'orgueil par ses derniers succès, alla à la rencontre de son ennemi et parut vouloir en venir à une bataille décisive. Mais changeant bientôt d'idée, il se plaça dans une forte position. Carloman tourna le camp ennemi et pénétra plus avant en Moravie. Pendant ce temps-là Charles avait passé le Danube près de Tuln et suivait Radislas de près dans sa retraite; en s'avançant il conquit plusieurs places fortes et emporta d'assaut les retranchements dont le pays était hérissé. Il détruisit ces ouvrages, pilla, dévasta nombre d'endroits et fit un grand butin. Swatopluk chercha à empêcher la réunion des deux

armées germaniques et attaqua Carloman; mais il fut repoussé après un combat qui avait duré deux jours. Swatopluk et Radislas rassemblèrent leurs bandes dispersées et accélérèrent la marche des troupes auxiliaires qu'ils attendaient de la Pologne et de la Russie.

Comme après l'arrivée de ces renforts l'armée morave était beaucoup supérieure à celle des princes Carloman et Charles, qui ne pouvaient être secourus par leur frère Louis, suffisamment occupé en Bohème, ils réunirent leurs forces et les reconduisirent dans l'Avarie. Toutefois ils laissèrent une bonne garnison dans plusieurs villes et châteaux sur la rive gauche du Danube, dans l'Autriche septentrionale d'aujourd'hui, et en confièrent la défense à des comtes allemands. Radislas, qui aspirait plus que jamais à s'affranchir de l'Empire germanique, se mit alors en mesure de reprendre l'offensive. Mais la Moravie, qui avait été entièrement épuisée de vivres par le séjour de tant d'armées, éprouvait une famine si horrible que la majeure partie des Grands insistèrent, contre la volonté de Radislas, sur la prompte conclusion de la paix. Swatopluk lui-même fut chargé des négociations. Pendant son absence en Avarie, le duc Radislas fut suscité par des insinuations calomnieuses contre son neveu qui, pour échapper à la ruine qui le menaçait à son retour, n'eut d'autre moyen que de rester à la cour de Carloman. L'année suivante (869) Swatopluk, homme habile et courageux, mais plein de fraude et célèbre par son astuce (*plenus doli et astucia celeber*), se saisit par trahison de la personne de Radislas son oncle et le livra au roi Louis. Radislas fut condamné à mort dans une Diète tenue à Ratisbonne. Mais le Roi lui fit grâce de la vie et se contenta de le confiner dans le couvent de S. Emméran à Ratisbonne, après lui avoir fait crever les yeux, suivant l'usage barbare de ces temps ténébreux. Le malheureux prince finit peu d'années après (871) sa triste destinée dans ce monastère.

Après la mort de Radislas, Swatopluk reçut du roi Louis l'investiture du duché de Moravie, comme fief de l'Empire germanique, et promit de lui être fidèle et de payer tribut. Mais bientôt après Swatopluk renouvela l'alliance avec les Bohèmes, les Polonais et les Russes. Les Moraves chassèrent les troupes allemandes qui étaient en garnison dans quelques villes de Moravie, tandis que d'autres bandes de confédérés envahissaient et ravageaient la Bavière. Le prince Carloman, déjà fort mécontent de la ligue faite par Swatopluk avec les peuples voisins, qu'il avait déclarée incompatible avec les devoirs de vassal, le manda à sa Cour et l'envoya, sans hésiter, comme prisonnier au roi Louis à Ratisbonne. Les Moraves prirent les armes pour venger leur prince. Renforcés par les troupes auxiliaires des pays confédérés, ils cherchèrent avant toute chose de délivrer les cantons que les Allemands occupaient sur la rive septentrionale du Danube. Mais ils furent repoussés par Carloman. Déjà avant de commencer les hostilités les Moraves, voyant la race de leurs princes prête à s'éteindre, avaient choisi *Sclagamare* (Slawimir), qui en était le dernier rejeton, pour leur chef, quoiqu'il fût prêtre. Mais ils ne tardèrent pas à être mécontents de la régence de ce prince, qui en effet n'était pas fait pour commander à un peuple belliqueux. Par conséquent ils envoyèrent des députés à Louis-le-Germanique pour le prier de leur rendre leur duc. Le monarque, qui était déjà favorablement disposé pour Swatopluk, fit examiner de nouveau les charges portées contre son prisonnier. Cette enquête eut pour résultat que Swatopluk, qui avait trouvé sous main des amis, fut déclaré innocent et remis en liberté. Voici comment, selon le rapport de quelques historiens, cet homme astucieux s'y était pris pour surprendre la crédulité du Roi. Retenu à Ratisbonne moins comme prisonnier que comme ôtage, il prenait part à tous les plaisirs et divertissements; il affec-

tait la meilleure humeur du monde, tournait en dérision les idées de liberté et d'indépendance de sa sauvage nation et prit en un mot le masque d'un véritable Allemand. Par cette conduite artificieuse il endormit le roi Louis et gagna enfin sa confiance. Mais à peine ce vassal déloyal et perfide eut-il recouvré sa liberté qu'il vengea de la plus basse manière l'affront qu'il avait reçu de Carloman. Sous prétexte de combattre Sclagamare son rival et de punir les auteurs de la sédition, il demanda au Roi le commandement d'une partie de l'armée germanique, ce qui lui fut accordé. Avec ces troupes, consistant pour la plus grande partie en Bavarois et Avariens (Autrichiens), Swatopluk marcha droit vers la capitale de la Moravie. Lorsqu'il fut arrivé à quelque distance de la ville, il s'éloigna de l'armée avec la promesse d'effectuer un accommodement par la voie de la persuasion. Mais pendant la nuit les Allemands qui, exempts de toute méfiance et d'inquiétude, attendaient tranquillement l'issue de la conférence avec l'ennemi, furent surpris dans leur camp par la trahison de celui même qui devait les commander, et tous impitoyablement massacrés. Les Bohèmes, devenus plus hardis par ce succès honteux, firent de nouvelles tentatives pour s'affranchir du tribut auquel ils étaient assujettis. Pour atteindre plus facilement leur but, ils se liguèrent avec les peuples slavons du voisinage et choisirent Swatopluk pour protecteur de la confédération. Par là cet habile et téméraire intriguant sut, à l'exemple de Samon, réunir toutes les peuplades slavonnes d'alentour, et fonder un puissant Empire qui fut appelé la *Grande-Moravie.*

Ce nouvel État comprenait tout le pays entre la Teisse et le Danube en Hongrie, toute la Moravie, la plus grande partie de la Silésie, la plupart des terres slavonnes entre la Vistule et l'Elbe, les meilleurs cantons de la Bohème, et par moments aussi les contrées d'Autriche situées sur

la rive gauche du Danube. La réunion de tant de pays sous un chef aussi habile que vaillant rendait la position du roi de Germanie d'autant plus embarrassante que les Danois ou Normands faisaient, avec plus d'audace que jamais, des incursions dans ses États.

Pour contenir à la fois ces farouches pirates et les Bohêmes qui, de leur côté, envahissaient et ravageaient souvent la Germanie, le roi Louis plaça en Franconie et en Thuringe des margraves, qui étaient chargés de défendre ces pays. Il rétablit même en Saxe la dignité ducale, abolie par Charlemagne, espérant opposer par ce moyen une résistance plus efficace aux invasions ennemies. Ces dispositions, bien que principalement dirigées contre les Bohêmes et les Normands, ne laissèrent pas de donner de l'inquiétude à Swatopluk, qui pensait bien que les princes germaniques ne reposeraient pas avant de l'avoir réduit sous leur puissance. Voulant prévenir une guerre dont l'issue pouvait lui devenir funeste, il chercha à faire sa paix avec eux. En conséquence il donna, en 875, la liberté à un captif allemand de distinction, qui s'appelait Bertrand, après lui avoir fait promettre sous serment d'employer tous ses moyens pour le rétablir dans les bonnes grâces du Roi. Toutefois ne se fiant pas assez à cet envoyé, il députa un prêtre vénitien, nommé Jean, vers le même prince, à qui il protesta de lui rester fidèle à jamais, et de payer exactement le tribut imposé à sa nation. Louis et Carloman, satisfaits de cet acte de soumission, ou forcés peut-être par les fâcheuses conjonctures dans lesquelles ils se trouvaient, promirent à Swatoph [illegible] r le passé et se réconcilièrent avec lui.

[illegible] Louis-le-Germanique était alors dans une [illegible] ritique; indépendamment des guerres qu'il [illegible] contre les Bohêmes et les Normands, il [illegible] défendre ses droits contre *Charles-le-*

Chauve [1]) qui, après la mort de l'empereur Louis II, voulait s'emparer de la couronne impériale, au préjudice de Louis-le-Germanique et de ses trois fils.

L'empire d'Occident, déjà si raccourci par le partage qu'en avait fait Louis-le-Débonnaire, fut quelque temps après resserré dans des bornes encore plus étroites. L'empereur Lothaire, qui dans la succession de son père avait eu pour sa part, en 855, l'année où il mourut, l'Italie, la Bourgogne [2]) et l'Austrasie, partagea ses trois royaumes entre ses trois fils, *Louis*, *Lothaire* et *Charles*. Ce dernier qui était le plus jeune eut la Bourgogne, et Lothaire eut l'Austrasie, qui de son nom fut appelée *Lotharingia*, *Lorraine* [3]). Louis, l'aîné, eut Rome et l'Italie, avec le titre d'Empereur, et, après la mort de Charles, la Provence, le Dauphiné et la Savoye; le reste du royaume de Bourgogne fut donné à Lothaire, pour le réunir à son royaume de Lorraine. L'empereur Louis II, le seul des descendants de Charlemagne qui ait hérité des vertus et perfections de ce prince héroïque, étant mort, le 12 août 875, sans laisser de postérité mâle, Charles-le-Chauve, son oncle, homme aussi ambitieux et entreprenant que faible dans l'exécution de ses desseins, et

[1]) Il était fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith sa seconde épouse, par conséquent frère consanguin de Louis-le-Germanique.

[2]) Ce royaume de Bourgogne, qui fut aussi appelé le royaume d'Arles du nom de sa capitale, ville opulente sous les Romains, comprenait tout le comté de Bourgogne d'aujourdhui, le Dauphiné, la Provence, la Savoye et la Suisse.

[3]) On appelait cet État, en langue tudesque, *Loterreich*, en langue romance, *Lothierregne*, et par contraction *Lorraine*, c'est-à-dire le royaume de Lothaire. Il était composé des provinces situées entre le Rhin, l'Escaut et la Meuse, c'est-à-dire, les pays qu'on appela dans la suite le duché de Lorraine, l'Alsace, les électorats du Rhin: le Palatinat, Mayence, Cologne, et celui de Trèves, les pays de Juliers et de Liège, enfin tous les Pays-Bas.

à qui tous les moyens de parvenir à ses fins étaient égaux, résolut de se rendre maître du royaume d'Italie et de placer sur sa tête la couronne impériale. Dans cette vue il se mit en marche de France avec une forte armée, passa les Alpes et s'avança jusqu'au Tésin. Louis-le-Germanique qui, comme frère aîné de Charles-le-Chauve, avait un droit plus proche que lui au royaume d'Italie et à la couronne impériale, prit les armes pour faire valoir ses justes prétentions. Tandis que lui-même occupait de nouveau la Lorraine orientale et faisait une invasion en France, ses deux fils Carloman et Charles-le-Gros marchèrent, l'un par la Carantanie, et l'autre par le Frioul, en Italie. Charles-le-Chauve était allé à la rencontre de ses neveux jusqu'à la Brenta. Le lit de cette rivière séparait seul les deux armées. Mais Charles-le-Chauve n'osa risquer une bataille, et sut par des négociations artificieuses engager les princes à quitter l'Italie. Il leur avait promis de la manière la plus solennelle d'évacuer également la péninsule. Mais, au lieu de retourner avec son armée en France, il fit faire de basses démarches à Rome, pour obtenir par la voie des négociations une couronne qu'il n'avait pas le courage de conquérir par la force de ses armes. Le pape Jean VIII et le sénat romain, voulant profiter de l'ambition de Charles-le-Chauve pour s'attribuer le droit d'élire et de créer les empereurs et les rendre ainsi dépendants des papes, dépendants eux-mêmes jusqu'alors des empereurs, lui déférèrent unanimement la couronne impériale. La cérémonie du couronnement eut lieu à Rome le 25 décembre 875, sur quoi les Italiens inaugurèrent aussi, en février de l'année suivante, C[illegible] Chauve en qualité de roi d'Italie. Ce prince, [illegible]itter ce pays, confia l'administration du [illegible]lie à plusieurs ducs. Il nomma duc de [illegible]u-frère Boson, comte de Provence et de

Vienne, qui avait épousé Hermingarde, fille unique de l'empereur Louis II. Il conféra à Bérenger, second fils d'Éverard, duc de Frioul et margrave de Trévise, engendré avec Gisèle, fille de l'empereur Louis I, l'administration de ces provinces. Lambert I, fils de Guy de Spolète et d'une des filles de l'empereur Lothaire I, qui avait déjà succédé 866 à son père, mais avait été déposé 872 par l'empereur Louis II, pour crime de rebellion, recouvra ce duché. Celui de Tuscie fut confié au margrave Aribert.

Louis-le-Germanique, ne voulant pas de nouveau tenter le sort des armes pour faire descendre son frère d'un trône qu'il lui avait si injustement et si lâchement enlevé, entra en négociation avec lui pour le partage des pays appartenants à la succession de l'empereur Louis II. Mais, encore avant que cette affaire fut arrangée, le roi Louis-le-Germanique finit sa carrière à Francfort, le 28 août 876. Dès que Charles-le-Chauve eut appris la mort de son frère, il marcha précipitamment avec une armée vers la Lorraine allemande, pour se rendre maître de ce pays; mais il fut mis en fuite par son neveu Louis-le-Jeune (8 octobre 876). Chacun des trois fils de Louis-le-Germanique garda, comme possession indépendante, les pays germaniques dont le monarque défunt leur avait déjà auparavant confié l'administration. Le prince aîné, *Carloman* eut, outre l'Avarie, la Rhétie, la Carantanie, la Bohème et la Moravie, encore la Bavière que son père s'était toujours réservée pour la régir lui-même. Le second prince *Louis*, qui avait gouverné tous les pays entre l'Elbe et le Rhin, obtint la plus grande partie de la Lorraine orientale, nouvellement réunie à l'Allemagne; et le plus jeune, *Charles-le-Gros*, eut avec l'Alemanie quelques villes lorraines dans le voisinage, et des districts en Helvétie et en Alsace. — Carloman s'attacha non-

seulement à mettre les pays, qui depuis trente ans avaient tant souffert par les guerres moraves, à couvert contre de futures invasions, mais aussi à les faire fleurir autant que possible en augmentant la population, en encourageant l'agriculture et en protégeant le commerce. Ce prince eut surtout pour l'Avarie (Autriche) un soin tout particulier. Il ne se borna pas à pourvoir à la sûreté de cette province, exposée plus que toute autre aux courses des peuples slavons; mais il prit aussi à tâche d'en accroître la prospérité. A ces fins il facilita la navigation sur le Danube et étendit davantage la culture des champs. Comme Faviana, par sa situation avantageuse et le peu de négoce qui s'y était établi, commençait à avoir la prépondérance sur Tuln, qui était encore alors le chef-lieu du pays, Carloman fournit au premier de ces endroits, qu'on ne pouvait pas encore nommer ville régulière, des moyens propres à la consolidation et à l'accroissement de son commerce. On connaît de ce prince un tarif de péages qui était principalement en vigueur dans le pays au-dessus de l'Ens, et notamment à Efferding où il y avait un passage de rivière. Ce tarif fixait les droits à payer pour les marchandises, les personnes, les chevaux et le bétail. Exempts de tout payement étaient: *a)* les serfs et valets; *b)* ceux qui apportaient du sel de l'étranger; *c)* les Slaves allemands; *d)* les navires des Francs; *e)* les Slaves vénèdes, domiciliés en Avarie; *f)* les bateaux chargés de sel qui venaient de la forêt de Passau et qui n'allaient pas jusqu'à Ebersberg.

Cependant l'ambition de Charles-le-Chauve fut fu-
plie et à lui-même. Les Sarrasins, qui avaient
hassés une fois de la péninsule et des îles voi-
l'empereur Louis II, étaient venus fondre de
r les provinces d'Italie qu'ils dévastaient jus-
tes de Rome. Charles-le-Chauve, vivement

pressé par le pape Jean VIII de le délivrer de ces barbares ennemis, traversa avec un corps de troupes les Alpes et arriva à Pavie, où il fut reçu par le pontife comme le sauveur de l'Italie. Mais le bruit s'étant subitement répandu que Carloman était en marche avec une forte armée, et que son avant-garde avait déjà atteint l'Adige, l'empereur Charles-le-Chauve s'enfuit en France, et mourut, le 6 octobre 877, dans une hutte de paysan sur la rive du Rhône, des suites, à ce qu'on prétend, d'un poison que lui donna son médecin, nommé Sédécias, en qui il avait eu trop de confiance. Carloman fut couronné roi d'Italie dans la ville de Pavie. Il ôta à Boson le gouvernement de Milan, parce qu'il craignait les prétentions que celui-ci pouvait faire, comme gendre de l'empereur Louis II, sur le royaume d'Italie et la couronne impériale. Boson conserva la Provence, et fonda bientôt après (879) le royaume de *basse Bourgogne*, appelé aussi le royaume d'*Arles*, qui comprenait la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Savoye et une partie de la Franche-Comté. Carloman, qui était valétudinaire depuis la mort de son père, retourna 878 en Allemagne, où il voulait se concerter avec ses frères sur les affaires de leurs États. Mais peu de temps après son retour, il fut attaqué d'une paralysie qui le priva de l'usage de la parole, et le rendit incapable de se charger du soin du gouvernement. Le pape Jean VIII, que Carloman avait nommé vicaire de l'Empire en Italie, engagea Charles-le-Gros à venir, à la place de son frère paralytique Carloman, se faire couronner roi de Lombardie et empereur des Romains. Le prince, s'étant rendu à cette invitation, reçut la couronne royale d'Italie, le 6 janvier 880, à Milan. Ensuite il eut une entrevue avec Jean VIII à Ravenne; mais les conditions sous lesquelles le pape s'offrit à placer la couronne impériale sur la tête de Charles-le-Gros,

étaient si dures que ce prince ne put les accepter, et revint en Allemagne sans avoir été couronné. — Carloman mourut bientôt après (22 septembre 880), ne laissant qu'un fils naturel, nommé *Arnoul*, auquel il assigna, peu avant sa mort, le duché de *Carantanie* pour apanage.



CHAPITRE XVI.

Louis-le-Jeune, roi de Germanie, et Charles-le-Gros, empereur. Les Magyars (Hongrois).
De 880 à 888.

Le roi Carloman étant mort sans enfants légitimes, tous ses pays germaniques, et par conséquent aussi l'Avarie, la Bavière, la Bohème etc., échurent en partage à *Louis-le-Jeune*, son frère, en sorte que ce prince possédait alors presque toutes les provinces d'Allemagne, outre les deux Lorraines. Car, Louis-le-Bègue ayant suivi dès 879 son père Charles-le-Chauve au tombeau, Louis II n'avait abandonné aux fils du défunt roi de France, Louis III et Carloman, la possession de ce royaume, qu'à condition qu'ils lui céderaient la Lorraine occidentale, qui fut réunie à l'Empire germanique. Quant à *Charles-le-Gros*, il ne lui était resté que l'Alemanie et les districts en Helvétie et en Alsace qu'il avait hérités de son père. Louis-le-Jeune, qui s'était signalé par sa valeur dans les guerres contre les Bohèmes et les Moraves, se rendit aussi recommandable par les soins qu'il prit pour mettre ses États à couvert contre les courses dévastatrices des peuples voisins. L'Avarie, en particulier, eut lieu de se louer de son administration. Il sanctionna non-seulement les fondations pieuses faites par ses prédécesseurs; mais il continua aussi avec le plus grand zèle les travaux qu'ils avaient commencés pour le bien-être du pays. Selon une ancienne tradition, rapportée par *Fischer* et autres écrivains, ce prince fit bâtir à Vienne en 882 l'église de

Notre-Dame aux Degrés (Mariastiegen [1]) sur une hauteur tout près des bords du Danube, dont un bras coulait dans ce temps-là par la rue dite *Salzgries* [2]), afin que les pêcheurs et ceux qui voyageaient par eau pussent assister au service divin, sans trop s'éloigner de leurs bateaux. Ce Souverain aurait fait sans doute encore d'autres arrangements pour l'utilité publique, s'il avait vécu plus longtemps: mais il succomba, dès le 20 janvier 882, à la douleur que lui causa la défaite de ses troupes par les Normands qui avaient envahi le territoire de l'Empire.

Louis-le-Jeune étant mort sans postérité, tous ses États passèrent à son frère *Charles-le-Gros* qui, après la mort de son frère Carloman, avait aussi été couronné empereur à Rome, le 2 février 881. Après la mort de ses deux frères et de ses deux cousins, rois de France, tous décédés sans héritiers légitimes, Charles-le-Gros eut le singulier bonheur de réunir encore une fois en une seule Monarchie les quatre royaumes qui formaient sous Charlemagne l'empire d'Occident, savoir: l'*Italie*, la *France*, la *Germanie* et la *Lorraine* ou l'ancienne *Austrasie*. Il est vrai que Louis-le-Bègue avait laissé un fils appelé Charles-le-Simple; mais comme ce prince, encore enfant et faible de corps et d'esprit, était hors d'état de défendre la France contre les incursions continuelles des Normands, on déféra la couronne de ce royaume à Charles-le-Gros.

Sous le gouvernement de ce prince le calme et le repos, dont l'*A[illegible]* jouissait depuis quelques années, fut de nouveau trou[illegible] Après la mort de *Guillaume* et d'*Engel-*

[1]) Elle s'ap[illegible] parce que pour y entrer il fallait monter plusieurs march[illegible]

[2]) [illegible] pas longtemps, des organeaux où les ba[illegible]s et navires.

schalk, margraves de la Marche orientale, l'empereur Charles-le-Gros nomma à leur place le comte *Aribon* de Traungau, fils d'Erneste II, comte des limites dans le Nordgau. Cette nomination fut pour l'Autriche la source de grands malheurs. Les fils des margraves défunts, Guillaume, Mégingor, ou selon d'autres Mégingot, Babon et Vérinard (Berinhard), qui avaient espéré que l'Empereur les laisserait en possession de la dignité de leurs pères qui avaient si bien mérité de leur prince et de la patrie, furent tellement offensés de ce qu'ils appelaient une injustice criante, qu'ils jurèrent de s'en venger sur leur heureux rival. Ils parvinrent à faire partager leur ressentiment à Vetzilon leur cousin, ainsi qu'à plusieurs seigneurs avariens et bavarois qui s'engagèrent par serment à les seconder dans leur entreprise. Ces conspirateurs saisirent le premier moment favorable qui se présenta, pour attaquer Aribon qu'ils résolurent de chasser du pays. Aribon, ne pouvant tenir tête à tant d'adversaires, abandonna l'Avarie et se réfugia auprès du duc Swatopluk qui, charmé de trouver une occasion de se venger sur les enfants du mal que lui avaient fait Guillaume et Engelschalk, leurs pères, reçut fort bien le margrave fugitif, et lui promit de le rétablir dans tous ses droits. Il rassembla incontinent un corps de troupes considérable; et s'étant mis avec son nouvel allié en marche vers l'Avarie il fondit à l'improviste sur Vérinard, second fils d'Engelschalk, et Vetzilon son cousin, se saisit de leurs personnes et leur fit arracher la langue et couper les mains. Ensuite il dévasta leurs terres, ainsi que tous les cantons jusqu'aux bords du Danube. Son projet était de se délivrer du voisinage des fils des comtes Guillaume et Engelschalk, en les chassant entièrement du pays, de s'emparer de l'Autriche et de l'incorporer à la Grande-Moravie. Les trois autres fils de Guillaume et d'Engelschalk, après s'être en vain adressés à Charles-le-Gros qui, les regardant comme

des rebelles, ne voulait pas les secourir, eurent recours à Arnoul, duc de Carantanie, qui avait sa résidence à Mosbourg. Ce prince les prit sous sa protection: toutefois ne voulant pas, à cause d'eux, en venir à une rupture ouverte avec Swatopluk dont il redoutait la puissance, il essaya de terminer l'affaire par voie d'accommodement. Mais le duc morave, peu disposé à un accord, y mit une condition qu' Arnoul ne put accepter. Il demanda que le duc de Carantanie s'engageât à ne plus assister, comme il l'avait fait jusqu'alors, les Bulgares, contre lesquels Swatopluk, qui voulait reculer les bornes de son Empire jusqu'en Serbie, cherchait à s'étendre de plus en plus du côté de la Teisse [1]. Il ne poussait si loin l'exigence que parce qu'il savait que le duc de Carantanie ne pouvait pas compter sur l'appui de Charles-le-Gros, qui avait besoin de toutes ses forces pour arrêter les progrès des Normands qui avaient de nouveau envahi la France et la Germanie.

Effectivement ces redoutables corsaires avaient déjà pénétré jusqu'aux bords de la Meuse, où ils s'étaient fortement retranchés, ravageant et détruisant de la manière la plus cruelle tous les lieux d'alentour. Pour délivrer le pays de ce fléau, l'Empereur convoqua une Diète à Worms où tout s'offrit à marcher contre ces barbares ennemis. On parvint bientôt à rassembler une puissante armée, composée de Francs orientaux, de Bavarois, de Souabes, de Thuringiens et de Saxons. Le comte *Henri* [2], général des Francs orientaux, qui commandait ces troupes, chassa bientôt les Normands de leur camp retranché et les battit si complètement qu'ils perdirent plus de la moitié de leur armée. Leur roi ou prince Godéfroi, pour se soustraire à

[1]) C'est ce qui a fait dire à quelques écrivains que l'ancien empire de la Grande-Moravie s'étendait jusqu'à Belgrade.

[2]) C'est de lui que plusieurs historiens de l'Autriche font descendre la Maison de Babenberg ou Bamberg.

de plus grands malheurs et peut-être à la mort, offrit de se faire chrétien si on voulait lui accorder la paix. On acquiesça à sa demande sous la condition qu'il se ferait baptiser sur-le-champ. En retour Charles-le-Gros lui abandonna une partie de la Frise orientale, et lui fit compter en outre une somme de 2080 marcs d'argent. Mais cette trop grande déférence de la part de l'Empereur fut regardée par les Normands comme une marque de faiblesse; ce qui fit qu'ils ne respectèrent point la paix et qu'on se vit obligé de faire marcher contre eux une nouvelle armée, sous les ordres du même comte Henri qui les avait déjà vaincus. Ce vaillant et habile capitaine, qui à cette époque était, pour ainsi dire, le seul guerrier qui soutînt l'honneur des armes franques contre un peuple généralement redouté, battit les Normands près de Prim, l'an 883. Comme les Normands, malgré cette défaite, osèrent reparaître, l'année suivante, Henri remporta sur eux près Diesbourg une seconde victoire qui fit retentir l'éclat de sa valeur dans toute l'Europe.

Cependant, la fierté et la hardiesse de Swatopluk s'accrut encore par l'approche et l'arrivée d'un nouveau peuple, moins barbare, mais non moins redoutable que les Danois ou Normands, à l'aide duquel cet homme dangereux espérait étendre encore davantage les limites de son Empire. Ce peuple s'appelait *Magyars* ou *Madjars*. Les historiens n'ont pu s'accorder sur l'origine de cette nation. Quelques-uns les font descendre des *Finnois*, et les autres des *Mogols*. Il est possible que ces deux derniers peuples aient une tige commune, ce qui mettrait fin à toute contestation. La même incertitude existe à l'égard du nom des Magyars. Jornandès les appelle *Hunnogures*, et d'autres historiens qui ont écrit après lui les désignent sous le nom d'*Orgars*, d'*Ungres*, d'*Ugres*, d'*Agariens*, et même sous celui de *Turcs*. Chez les Chinois ils s'appellent *Hong-nu*.

Les Francs crurent remarquer une si grande ressemblance entre les Magyars et les Huns, ou, pour mieux dire, ils étaient tellement habitués à donner le nom de Huns à tout ce qui avait l'aspect sauvage et venait des régions orientales, qu'ils l'appliquèrent tout bonnement aux Magyars aussi [1]). Eux-mêmes se nomment dans leur langage *Magyars* ou *Madjars*. Ils n'ont jamais renoncé à ce nom dont ils sont fiers; ils le portent encore aujourd'hui, et n'aiment pas même à s'entendre appeler autrement. Les Européens orientaux les nomment aussi toujours Magyars. Les peuples voisins de la Pannonie leur donnaient le nom d'*Ougours* ou *Ougres* (Uguren ou Ugri), et au pays qu'ils habitaient celui d'*Ougorie* ou *Ougrie* (Ugorien ou Ugrien), dont on a fait avec le temps *Hongrie* et *Hongrois*.

La fausse idée, que les Francs et peut-être les Slaves aussi se sont formée de l'origine de la nation hongroise, a fait encore que leurs historiens, et d'après eux un grand nombre d'autres annalistes, pour peindre les qualités physiques des ancêtres de ce peuple, ont pris les Huns pour modèle. Comment expliquer autrement la description que ces écrivains font des anciens Hongrois qu'ils nous représentent comme une petite race d'hommes, ramassés, robustes et d'une figure hideuse? Il n'y a certe personne qui reconnaîtra dans ce portrait les vrais descendants de la vraie nation magyare, c'est-à-dire les Hongrois d'aujourd'hui qui sont grands, bien faits et en général de fort beaux hommes, tels qu'on en trouve difficilement ailleurs.

[1]) Cette erreur s'est transmise par une tradition constante de génération en génération chez les Francs; et jusqu'à ce jour tous les écrivains français sont encore d'opinion que les Hongrois sont les descendants des Huns. *J. Aspin,* dans sa *Géo-Chronologie de l'Europe (1810),* raconte que les *Huns,* à qui les Goths et les Lombards avaient enlevé une partie de la Hongrie, furent obligés de se retirer dans la partie du nord de l'Europe; mais qu'ils revinrent, l'an 888, *sous le nom de Hongrois* et s'établirent dans cette partie de la Dacie et de la Pannonie, depuis appelée Hongrie. Voir aussi le Complément du Dictionnaire de l'Académie française, 1842.

Les Magyars étaient un peuple fort aguerri et endurci à la fatigue. La forme de leur gouvernement était toute militaire; ce qui montrait qu'ils avaient eu beaucoup de guerres à soutenir. Ils montaient de petits chevaux véloces, légers et extrêmement fougueux. Dans les combats ils employaient rarement le sabre ou la pique; ils se servaient pour l'ordinaire de l'arc et de la flèche, avec lesquels ils tiraient de loin sur l'ennemi qu'ils ne manquaient presque jamais. Leur attaque était terrible, et leur retraite souvent une ruse de guerre. Ils parcouraient en peu de temps un espace de terrain d'une immense étendue, et, prompts à entreprendre des expéditions lointaines, ils retournaient, si la fortune leur était contraire, avec la même rapidité dans leurs foyers. Ils joignaient à une grande finesse le courage le plus intrépide et une adresse prodigieuse. Mais il leur manquait la persévérance, et ce fut un bonheur pour l'Europe, ou du moins pour l'Allemagne qu'ils auraient sans cela infailliblement soumise à leur puissance. Ils étaient idolâtres, brûlaient leurs morts et observaient tous les usages des anciennes nations barbares. Leur costume différait, comme leur langage, de celui de toutes les autres nations. Les hommes portaient des bonnets fourrés, des vestes et des pantalons très-serrés, une ceinture, et par-dessus une petite pelisse ou manteau qui descendait jusqu'aux hanches, et qui étant attaché sur le bras gauche laissait le bras droit libre. L'habillement des femmes consistait en une robe doublée de martre, ayant des manches étroites qui descendaient jusqu'au bout des bras. Lorsqu'elles sortaient, elles se voilaient ordinairement, suivant l'usage des Orientaux. Pendant l'hiver, et dans les campagnes, les hommes et les femmes portaient des fourrures et même des habits entiers de peau de mouton. Avec leur langue et leur nom primitifs les Hongrois ont gardé jusqu'à ce jour

ce costume de leurs ancêtres; aussi peuvent-ils se vanter d'être de tous les peuples chrétiens et civilisés de l'Europe le seul qui ait conservé son ancienne nationalité.

Les Magyars sont connus dans l'histoire depuis le règne de l'empereur Léon I, vers l'an 462-463, où ils habitaient encore dans l'Asie septentrionale. Ils occupèrent, lors de la grande transmigration des peuples, les pays qui étaient bornés, du côté de l'Orient, par le Volga, le Palus Méotide (*Maeotis*) et la mer Noire. Une partie des Magyars, nommés *Utigurs*, restèrent en Asie; les autres, qui portaient le nom de *Cutrigurs*, passèrent en Europe. Cette nation était partagée en *sept hordes ou tribus*, parmi lesquelles était celle des *Magyars*, qui donna son nom à toutes les autres tribus. Dans le sixième et septième siècle les Magyars étaient soumis aux *Chazares* qui s'étaient étendus sur le bas Volga et avaient réduit les Magyars sous leur domination. Vers la fin du septième siècle les Chazares s'avancèrent jusqu'à la mer Noire et occupèrent la Crimée. Ce fut peut-être déjà alors que les Magyars franchirent les frontières de l'Europe et se répandirent dans les contrées du Don. On prétend qu'ils habitèrent durant deux siècles cette région, toujours étroitement unis avec les Chazares, mais comme subordonnés à ces derniers. Les sept tribus des Magyars obéissaient à autant de chefs, qui toutefois étaient soumis à l'autorité suprême du Kan chazaréen.

Dans l'année 884 les Magyars, ayant été chassés des bords du Volga par les *Petchenègues*, passèrent le Don et pénétrèrent jusqu'à la rive du Dnieper, vis-à-vis de Kiev. *Lebed*, l'un de leurs principaux chefs, demeura avec quelques tribus dans la contrée qui s'étend depuis la rive gauche du Dnieper jusqu'au Donecs. Mais *Almus*, autre chef des Magyars, forma le projet de s'emparer du territoire autour de Kiev et d'en chasser les habitants

russes. À cet effet les Magyars passèrent, l'an 885, avec de grandes forces le Dnieper et investirent Kiev. Les Russes, qui n'étaient pas préparés à repousser cette agression, appelèrent les Cumans au secours. Ce peuple était de la même race que les Magyars; mais il avait depuis longtemps abandonné le pays des Turcs, son siège primitif. Les Cumans avaient trouvé chez les Russes une réception amicale et une nouvelle patrie. Par conséquent ils ne refusèrent point l'assistance que les Russes demandaient. Mais au moment où les Magyars se disposaient à assaillir la ville de Kiev, les Cumans reconnurent par hasard en eux leurs anciens alliés. Dans ces circonstances les Russes proposèrent eux-mêmes un accommodement et achetèrent la paix par de riches présents en argent, en vivres, en chevaux etc. Cependant, pour se délivrer aussitôt que possible de ces hôtes dangereux, les princes russes engagèrent Almus à aller s'établir en Pannonie qu'ils lui peignirent avec les couleurs les plus brillantes. Almus se laissa persuader à continuer sa migration, pour conquérir une nouvelle patrie. Une grande quantité de Russes et de Cumans lui offrirent de l'accompagner dans cette expédition, et se soumirent à ses ordres. De cette manière il se vit à la tête d'une armée de 200,000 combattants, avec laquelle il passa 887 les Carpathes. Il descendit dans la plaine, traversée par la rivière de Latorza, et occupa la contrée où sont aujourd'hui Ungwar et Mohacz. Les Magyars furent reçus amicalement par les Slaves qui demeuraient dans ces cantons, et particulièrement par les Huns qui s'étaient établis en Pannonie du consentement de l'empereur Charlemagne. Ces derniers, frappés à l'aspect d'un peuple dont la monture et la manière de combattre ressemblait tant à la leur, sympathisèrent tellement avec les Magyars, que bientôt ils ne formèrent plus ensemble qu'une seule

et même nation. De leur côté, les Magyars, informés que la Pannonie avait fait autrefois partie de l'empire d'Attila, pour avoir un droit apparent sur la possession de ce pays, furent assez rusés pour inventer une affinité de race avec les Huns. Cette adroite fiction trouva facilement croyance chez les peuples voisins et les fortifia encore davantage dans l'opinion que les Magyars et les Huns avaient une souche commune. — Les Magyars s'étendirent dans les terres renfermées entre la Teisse et le Bodrog. Ils laissèrent leurs compagnons russes dans la Marmarosch. Les descendants de ces derniers se sont maintenus jusqu'à ce jour dans cette contrée et ont été distingués par la dénomination de *Rusniaques*. — La partie des Magyars qui, sous la conduite de Lebed, étaient restés sur les bords du Dnieper et du Donecs, n'habitèrent que peu d'années paisiblement dans ce pays. Dès 889 ils furent attaqués par les Petchenègues et éprouvèrent une défaite totale. Ils passèrent le Dnieper et se cantonnèrent dans la contrée entre le Bog, le Dniester, le Pruth et le Sareth, laquelle reçut probablement d'eux le nom d'*Atel-Kuzu* (le pays entre les fleuves). Ils renouvelèrent alors l'étroite union politique avec les tribus de leur nation, établies sur les bords de la Teisse. Lebed et Almus se démirent ensuite du gouvernement, et *Arpad*, fils de ce dernier, fut élu duc héréditaire par toutes les tribus des Magyars. Le Kan des Chazares confirma le nouveau duc dans cette qualité, et en revanche Arpad réconnut l'autorité suprême du Kan. Mais, peu d'années après, l'empire des Chazares fut détruit par les guerres civiles, ce qui affranchit les Magyars de la dépendance dans laquelle ils vivaient depuis si longtemps. Une troupe de Chazares s'enfuit même dans les demeures des Magyars, s'établit parmi eux, et forma la *huitième* tribu de cette nation.

À peine les Magyars s'étaient-ils fait connaître par

leur apparition aux Etats européens, qu'ils furent déjà enveloppés dans les querelles politiques et les guerres de ces derniers. Swatopluk, qui voulait se servir du secours de ces guerriers étrangers pour augmenter sa puissance, loin de s'opposer aux conquêtes des Magyars, les encouragea à en faire de nouvelles. À son instigation ils tournèrent leurs armes contre les Bulgares, tandis que lui-même se jetait sur l'Avarie et sur la Pannonie qu'il dévasta jusqu'aux frontières de la Carantanie. Mégingot et Babon, fils des margraves Guillaume et Engelschalk, s'étant imprudemment engagés dans un combat contre le duc de Moravie, furent vaincus près de l'embouchure de la Raab et périrent en voulant se sauver à la nage. Swatopluk pénétra alors dans la Carantanie; mais le duc Arnoul le reçut d'une manière à le faire repentir de sa témérité. Après avoir essuyé plusieurs défaites, et perdu une grande partie de son armée, le duc morave, désespérant de se rendre maître de la Carantanie, prit le sage parti de se retirer. Cependant, comme il restait toujours en possession de l'Avarie et de la Pannonie, l'empereur Charles-le-Gros résolut enfin d'employer des mesures rigoureuses pour faire rentrer ce hardi vassal dans les bornes du devoir. Il est à remarquer que ce prince n'avait pas réprimé plus tôt les désordres causés par Swatopluk, parce qu'il s'imaginait que celui-ci ne faisait que défendre la cause d'Aribon, nommé à la place de margrave de l'Avarie par le Souverain même du pays, contre les fils de Guillaume et d'Engelschalk qui l'en avaient dépossédé. Mais les intrigues continuelles de cet homme ambitieux et entreprénant, non moins que les succès de ses armes, avaient enfin reveillé l'attention du monarque trop confiant. S'étant mis à la tête d'un corps de troupes considérable, il s'avança dans le pays au-dessous de l'Ens et assit son camp près la rivière de Tuln et la montagne de Comagène, vers le

côté méridional du Danube. Il somma le duc de Moravie de comparaître devant lui, le menaçant de l'attaquer avec de grandes forces, s'il ne justifiait pas sa conduite violente et arbitraire. Swatopluk, qui se ressentait encore des pertes qu'il avait essuyées en Carantanie, et qui n'osait tenir tête aux armées réunies des princes allemands, fit de nécessité vertu. Il se présenta par conséquent devant l'Empereur avec l'air de la plus grande soumission. Il sut, par ses discours insidieux, si bien pallier ses actions et déguiser ses vues, que Charles-le-Gros lui rendit ses bonnes grâces, y mettant pour seule condition qu'il rentrerait dans ses limites et continuerait à être son tributaire. Aribon fut rétabli dans son margraviat. Pendant le séjour de l'Empereur en Autriche, *Bratislas* (Bratzlaw), petit-fils de Privinna et duc de la haute Esclavonie, voulant s'assurer la protection de l'Empereur, tant contre Swatopluk dont il craignait la trop grande puissance, que contre les Magyars qui étendaient toujours davantage leur domination, vint trouver ce monarque, fit sa soumission et, à l'exemple de ses aïeux, lui prêta foi et hommage. Peu de temps après le duc de Moravie, qui de son côté commençait à voir d'un oeil inquiet et jaloux les progrès des Magyars qui gagnaient du terrain chaque jour, et qui pressentait peut-être le mal que ce peuple belliqueux lui ferait un jour, fit sa paix avec Arnoul, duc de Carantanie (885).

Charles-le-Gros eut lieu de s'applaudir aussi de s'être arrangé avec Swatopluk, attendu que les Normands recommencèrent bientôt après leurs pirateries sur le territoire de l'Empire. Ces hardis et avides marins, loin de se laisser abattre par leurs nombreux revers, n'en devinrent que plus indomptables et plus entreprénants, et dès l'année 885 ils firent de nouvelles courses dans les États de l'Empereur. Ils furent, à la vérité, vaincus par le

comte Henri et perdirent même Godéfroi leur prince, qui fut tué dans cette bataille; mais, peu intimidés par cette défaite, ils envahirent, sous la conduite de leur nouveau chef Sigéfroi, la Bourgogne et marchèrent droit à Paris dont ils firent le siège. Le brave général Henri vola au secours de la ville assiégée. L'approche de ce redoutable adversaire jeta la terreur parmi les Normands qui, ayant éprouvé plusieurs échecs, se seraient probablement retirés, s'ils n'étaient parvenus à tuer ce grand capitaine dans une embuscade, pendant qu'il reconnaissait de près leur position (886). Les Normands, encouragés par la mort de leur plus dangereux ennemi, poussèrent alors le siège avec des efforts redoublés. Mais les Parisiens, qui avaient à leur tête le comte Eudes et leur évêque Goslin, se défendirent, pendant un an et demi, avec une valeur que ni la famine, ni la contagion, suites ordinaires d'un long siège, ne purent ébranler. Au bout de ce temps, Charles-le-Gros parut enfin au secours des assiégés sur le mont de Mars (*Mont-Martre*); mais, soit qu'il ne trouvât plus dans ses troupes cette ardeur guerrière qu'elles avaient montrée sous leur vaillant chef Henri, soit que le courage de ses farouches adversaires lui imposât, au lieu de les attaquer il fit avec eux une paix honteuse. Ils reçurent de lui sept cents marcs d'argent avec la permission de passer la Seine et de s'établir en Bourgogne. Ce traité, aussi désavantageux qu'avilissant, indigna toutes les classes de la nation, qui n'était déjà que trop mécontente du gouvernement de Charles-le-Gros. Depuis l'avénement de ce prince, il s'était élevé un puissant parti qui ne songeait qu'aux moyens de le faire descendre du trône. Ne pouvant espérer d'atteindre leur but par la force, ces factieux eurent recours à l'intrigue et à la ruse. Ils entourèrent le monarque de lâches flatteurs, qui le conduisirent de précipice en précipice, et amassèrent

sur sa tête royale la haine et la fureur de ses sujets. Ils attaquèrent ses défauts naturels; ils instruisirent le peuple à le charger d'odieuses épithètes [1], et le mépris insensiblement remplaça le respect qu'on devait à son Souverain. La première humiliation qu'on lui fit subir fut de le contraindre à adopter pour son fils [2], ce qui était alors absolument hors d'usage, le fils de Boson, roi d'Arles, qui n'était pas de son sang et qui était son ennemi. Cet acte de violence, joint à la honte et à la douleur qu'il eut d'avoir, par son traité avec les Normands, abandonné ses plus riches provinces au pillage, et peut-être aussi les suites d'une grave maladie dont il avait été attaqué, affaiblirent tellement l'esprit de l'empereur Charles, que les Grands d'Allemagne, le voyant incapable de manier les rênes d'un gouvernement si étendu, le déposèrent dans une Diète tenue à Tribur en 887, et élurent pour leur roi *Arnoul, duc de Carantanie.* Depuis ce temps l'Allemagne demeura pour jamais démembrée de la France et devint un royaume électif, tel que nous l'avons vu encore de nos jours. Les autres peuples, qui composaient la Monarchie franque, enhardis par cette témérité, suivirent cet exemple et transportèrent la couronne de leur pays à des seigneurs de leur nation, comme on le verra ci-après. L'empereur Charles était tombé dans un mépris si grand et si général, que ses propres serviteurs le dépouillèrent de ses pierreries, de ses riches vêtements, et lui enlevèrent jusqu'à ses meubles. Abandonné de tout le monde, errant sans asile, sans pain, le malheureux monarque alla trouver Luitpert, archevêque de Mayence, qui avait été persécuté par ses ordres. Ce digne prélat, qui avait l'âme généreuse et était animé d'une Foi vive et d'une douce charité, le reçut avec tout le

[1]) Charles-le-Gros.

[2]) L'empereur Charles n'avait point d'enfants.

respect dû à son rang et l'invita à disposer en maître de tout ce qu'il possédait. Il fit encore plus, il se rendit auprès d'Arnoul, roi de Germanie, et lui exposa en termes énergiques l'abandon où se trouvait le monarque détrôné. Arnoul, ne se dissimulant pas que son ingratitude envers Charles, qui était le frère de son père, lui attirerait beaucoup de blâme et d'ennemis, décida qu'il serait alloué à ce prince trois villages en Souabe pour sa subsistance. Conduit par le vertueux Luitpert, le monarque infortuné alla prendre possession de son mince domaine. Une chétive chaumière, un jardin, un verger, un pauvre pâtre pour le servir, tel fut l'apanage d'un prince, qui avait porté toutes les couronnes de Charlemagne! Charles-le-Gros mourut dans cette retraite, au mois de janvier 888.

CHAPITRE XVII.

Événements qui suivirent l'élévation d'Arnoul, duc de Carantanie, sur le trône germanique jusqu'à la mort de ce prince. De 888 à 899.

Après la mort de Charles-le-Gros, le sort de l'Italie, de la France et de tant d'États, était incertain. Le droit de succession était très-peu respecté, et presque tous les grands seigneurs excitaient ou alimentaient les troubles et les factions, pour s'ériger eux-mêmes en Souverains. Les Francs choisirent pour leur roi Eudes, comte de Paris, au préjudice de Charles-le-Simple qui était l'héritier légitime du trône de France, tandis que Rodolphe, fils d'un autre comte de Paris, se faisait roi de la Bourgogne transjurane. Boson régnait sur la basse Bourgogne. En Italie, Guy III, duc de Spolète [1], et Bérenger, duc ou gouverneur de Frioul, tous deux descendants de Charlemagne du côté des femmes et tous deux dévorés d'ambition, après s'être disputé, les armes à la main, le nom et le rang des césars, tristes restes du puissant empire d'Occident, avaient formé le projet insensé de partager entre eux l'Italie et la France, et s'étaient, à cet effet, liés étroitement ensemble. Guy, qui avait beaucoup d'adhérents en France, s'était flatté qu'en les appuyant de sa présence, il obtiendrait sans peine la couronne de ce royaume. Plein de cet espoir, il

[1] Il était frère de Lambert et avait succédé au fils de ce dernier, Guy II, qui n'avait gouverné qu'un an (880), dans le duché de Spolète.

abandonna l'Italie à Bérenger, et passa les Alpes avec un corps de troupes assez nombreux. Mais, ayant appris l'élévation d'Eudes sur le trône qu'il convoitait, il se hâta de retourner en Italie, avec la résolution de s'emparer lui-même de ce pays. S'étant fait proclamer roi par ses partisans, et soutenu par le pape et les Romains, il marche contre son rival, qui avait déjà reçu la couronne royale à Pavie, le défait et le contraint à s'enfuir au delà des Alpes. Bérenger se retira auprès d'Arnoul, qui lui promit son assistance contre son ennemi. Mais, en faisant cette promesse, le roi de Germanie avait bien moins l'intention de servir son protégé que de se mettre lui-méme en possession de la couronne impériale et de celle d'Italie qu'il prétendait lui appartenir depuis la mort de Charles-le-Gros, son oncle. Le roi Arnoul s'était vu jusqu'alors hors d'état de soutenir ses droits à main armée, par la raison qu'il avait à défendre la Germanie contre les peuples barbares, qui ruinaient le pays par leurs irruptions continuelles. Tandis que des restes de Saxons, mêlés aux Obotrites, cantonnés vers la mer Baltique entre l'Elbe et l'Oder, pillaient et ravageaient le nord de l'Allemagne, les Bohèmes, les Slavons et les Magyars faisaient des courses vers le midi, et les Normands dévastaient l'occident de l'Europe.

Cependant malgré les événements sinistres qui marquèrent le règne d'Arnoul, ce prince ne négligea aucun moyen pour rendre l'Autriche florissante et heureuse autant qu'il le pouvait. D'abord après son avénement il avait pris les meilleures mesures pour mettre ce pays à l'abri des incursions des Moraves et autres peuples étrangers. Il augmenta considérablement la culture des terres, surtout dans les cantons méridionaux du Danube, qui étaient moins que les autres exposés aux invasions ennemies. Dans la première année de son règne, il donna au

couvent de Cremsmunster la terre de Neuhofen (*Neven-hova*) sur le Danube, avec toutes ses appendances et dépendances, à l'exception de la partie de ce domaine dont Charles-le-Gros avait déjà disposé en faveur de Burcard son chapelain. La même abbaye obtint encore du roi Arnoul la propriété de la terre de Nesselbach (*Nezelbach*) qu'elle n'avait possédée jusqu'alors qu'à titre de fief, et ce Souverain assura en outre à ce monastère sa protection par brévet royal, appelé en allemand *Mundbrief*. Pour préserver encore mieux l'Autriche de nouveaux malheurs, et mettre ses États en sûreté contre les Magyars, il chercha à entretenir la bonne intelligence qui régnait depuis quelques années entre lui et Swatopluk. Voulant donner à ce prince, depuis longtemps converti à la religion chrétienne, une preuve de la sincérité de son amitié, il le choisit pour parrain de son fils naturel, qui reçut au baptême le nom de Swentibold (890), et lui donna ensuite sa soeur en mariage. Pour l'obliger encore davantage et se ménager un appui, en cas de nouvelles guerres, il déclara, quelque temps après, au duc morave que son intention était de le nommer roi de Bohème et d'incorporer en sa faveur ce pays [1]) à la Grande-Moravie, par où Swatopluk serait devenu un des plus puissants rois de l'Europe.

Les Bohèmes provoquèrent eux-mêmes la réunion de leur pays à la Grande-Moravie, tant par leurs actions hostiles contre l'Empire germanique dont ils étaient tributaires, que par l'obstination avec laquelle ils persistaient non-seulement dans l'idolâtrie, mais persécutaient encore tout ce qui était Chrétien. Hostivite, le dernier des sept ducs qui régnèrent en Bohème depuis Prémislas et Libussa, étant mort vers l'époque où cette histoire est parvenue, son fils

[1]) La Bohème s'étendait alors bien loin dans la Silésie.

Borzivoi lui succéda, non pas par droit d'hérédité, mais en vertu de l'élection du peuple. Ce prince, qui avait beaucoup de sagesse et peu d'ambition, ne s'occupait que des moyens de se maintenir dans la tranquille possession de son duché et d'améliorer la forme du gouvernement. Afin de mieux assurer la paix à ses États, il résolut de contracter une alliance avec Swatopluk et se rendit, à cet effet, en Moravie. On ne sait quels arrangements firent ensemble ces deux princes; mais pendant le séjour que Borzivoi fit chez le duc de Moravie, il arriva un événement qui eut la plus grande influence sur le sort futur de la Bohème. *S. Méthude*, l'Apôtre des Slavons [1]), qui se trouvait à la Cour du duc de Moravie, réussit à convertir Borzivoi et trente des principaux Vladiques de sa suite à la vraie croyance. Le duc de Bohème, après avoir reçu le baptême, prit, en retournant dans son pays, avec lui un prêtre chrétien, Jean Kaich, pour enseigner la nouvelle religion qu'il voulait introduire dans ses États. Mais les Bohèmes s'y opposèrent de toutes leurs forces; et, après quelques années de troubles, ils chassèrent du pays et leur duc et tous les Grands qui, comme lui, avaient abjuré leurs dieux. Borzivoi et ses compagnons d'infortune cherchèrent et trouvèrent un refuge auprès du duc de Moravie.

Arnoul, averti de cette révolte contre un prince chrétien, regarda dès ce moment la Bohème, qui relevait de l'Empire, comme un fief vacant. Mais ne voulant point donner à ces peuples païens et remuants un maître qui fût trop faible pour les contenir, persuadé d'ailleurs que l'incorporation de la Bohème à la Grande-Moravie était le meilleur moyen pour propager le christianisme dans le premier pays, et pour tenir éloignés aussi de l'Autriche et de l'Allemagne les Magyars, qui avaient déjà envahi la Pannonie, Arnoul

[1]) Ce missionnaire avait traduit les quatre évangiles du grec en langue slavonne.

prit le parti de conférer le duché de Bohème à Swatopluk, qu'il espérait s'attacher encore davantage par les liens de la reconnaissance. Par conséquent il tint, en 890, une Diète dans les environs de l'ancienne ville de Carnunte, et notamment à Altenbourg. Après que la proposition royale eut été mise en déliberation et adoptée par les États, Swatopluk fut investi du duché de Bohème et prêta foi et hommage au roi de Germanie, comme à son seigneur suzerain. Cependant les Bohêmes, irrités de ce qu'on avait décidé de leur sort sans les consulter, proclamèrent duc, à la place de Borzivoi, *Stroymir*, descendant, comme le premier, de Prémislas; mais ils eurent bientôt lieu de regretter ce choix. Un long séjour en Allemagne avait fait oublier à ce nouveau duc sa langue maternelle au point qu'il ne pouvait plus s'expliquer avec les gens de son propre pays. Cette circonstance, qui montrait le peu de cas qu'il faisait de sa nation, déplut extrêmement aux Bohêmes qui, ayant encore d'autres sujets de plainte contre Stroymir, finirent par l'expulser du pays.

Cependant, toutes les marques d'amitié et de confiance que Swatopluk avait reçues d'Arnoul, n'avaient servi qu'à augmenter son orgueil et sa présomption. En se reconnaissant vassal et tributaire du roi de Germanie il n'avait fait que céder à la nécessité du moment; et il n'attendait qu'une occasion favorable pour s'affranchir d'une dépendance qu'il regardait comme une déshonorante sujétion. La guerre lointaine que le roi Arnoul eut à soutenir contre les Normands, lui parut opportune non-seulement pour sécouer ce joug odieux, mais aussi pour reculer encore davantage les limites de son Empire.

Il a déjà été dit plus haut que les Normands avaient renouvelé leurs anciens ravages dans l'occident de l'Europe. Résolu à mettre un terme à ces dévastations le roi Arnoul s'était déjà rendu, en 889, à Worms, pour concerter

avec les Grands du royaume les moyens de se délivrer de ce fléau. Toutefois ce ne fut qu'en 891, qu'il parvint à rassembler des forces assez considérables pour attaquer avec succès des adversaires qui avaient jusqu'alors passé pour invincibles. Le roi de Germanie se mit en marche contre les Normands, qui s'étaient concentrés près de Louvain, où ils occupaient, sur le bord de la Dyle, un camp très-bien fortifié et entouré de profonds marais qui semblaient en rendre l'approche impossible. Mais Arnoul, décidé à ne pas laisser échapper cette fois-ci ces cruels et insatiables ennemis, voyant qu'on ne pouvait passer le marais à cheval, fut le premier à mettre pied à terre. Les soldats, ayant suivi l'exemple de leur vaillant prince, s'avancèrent hardiment à travers la bourbe contre les Normands, étonnés de cette témérité; et, après les avoir vivement attaqués, ils les chassèrent de leurs retranchements et en firent un affreux carnage. Ceux qui ne furent pas tués ou pris dans le combat, trouvèrent la mort dans le même fleuve qui devait les défendre. Godéfroi et Sigéfroi, deux princes ou rois normands, perdirent la vie, et quinze de leurs principaux trophées tombèrent entre les mains des vainqueurs. Cette victoire, qui fit grand honneur au roi Arnoul, rendit pour quelque temps la paix et la tranquillité à la Germanie que les ravages réitérés des nations barbares avaient laissée dans un état très-pauvre et très-malheureux.

Tandis que le roi Arnoul délivrait ainsi son Empire de ses plus farouches et ses plus dangereux ennemis, Swatopluk était occupé à accroître le sien par de nouvelles usurpations. Mais, non content d'avoir étendu sa domination en Pannonie et en Pologne, il voulut aussi s'emparer de l'Avarie ou Marche orientale, et joindre cette contrée à la Grande-Moravie. Arnoul, instruit des desseins de Swatopluk, revint promptement dans le pays menacé (892) et prit sa résidence à Enzersfeld dans le Marchfeld, étant per-

fut investi du
roi de Germ
dant les Bohé
sort sans les
Borzivoi, *Str*
mislas; mais
Un long séj
veau duc sa
s'expliquer
constance, qu
tion, déplut
d'autres sujet
pulser du pa

Cepend
que Swatoph
augmenter so
sant vassal et
que céder à la
occasion favo
regardait com
lointaine que le
mands, lui para
je lieux, m

Roi un combat qui fit couler beaucoup de sang de part et d'autre, mais ne décida rien. Une avant-garde des Magyars qui, après avoir franchi la Waag, s'avança contre l'armée morave, fut défaite par Moimar et repassa ce fleuve. En peu de semaines le pays fut complètement dévasté. Arnoul évacua la Moravie; mais il réitéra son expédition l'année suivante. Swatopluk, qui avait reçu de grands renforts de la Bohème, de la Pologne et de la Sorabie, divisa son armée en deux corps. Lui-même en conduisit un contre les Allemands; Moimar marcha avec l'autre à la rencontre de la principale force magyare qui s'approchait du théâtre de la guerre. Swatopluk livra au roi Arnoul une bataille qui resta, il est vrai, également indécise, mais eut cependant un armistice pour résultat. Comme l'armée magyare n'avait pas encore atteint les limites de la Moravie, Moimar profita de la trève pour retirer ses troupes des bords de la Waag et se réunir avec son père. Cette jonction des deux armées moraves obligea le Roi, dont les forces étaient très-inférieures à celles de l'ennemi, à se retirer vers le Danube. Pendant leur marche les Allemands se virent entourés de grands dangers, étant vivement poursuivis par les Moraves, et ils n'atteignirent l'Avarie qu'après avoir essuyé une perte considérable. Mais l'arrivée de l'armée magyare, qui parut enfin sur les fleuves limitrophes de la Moravie, changea toute la face des choses. Moimar, qui avait été obligé de se retourner contre ces ennemis, fut complètement battu, à ce qu'on croit, dans la plaine de Rákos près de Pest. Swatopluk avec son corps d'armée s'était arrêté sur les bords du Danube en face des Allemands qui, se sentant les plus forts après le départ de Moimar, fondirent sur le duc de Moravie. Vivement poursuivi dans sa retraite, Swatopluk se vit contraint de dissoudre son armée et de la répartir dans les places fortes de son pays. — Aribon, margrave d'Avarie, assiégea Rötz.

Les Magyars ravagèrent le pays ouvert et cernèrent Swatopluk dans Wellehrad. Déjà ce prince, réduit à l'extrémité par la famine, était sur le point de se rendre aux Magyars, lorsqu'une invasion faite par les Bulgares dans le pays d'Atel-Kuzu, où se trouvaient les familles et les troupeaux des Magyars, rappela le duc Arpad dans ses foyers. Le roi Arnoul accorda, après le départ des troupes auxiliaires, à Swatopluk la paix qu'il sollicitait. Le duc fut obligé de céder un district sur la rive septentrionale du Danube qui fut réuni à la Marche orientale. Il se reconnut de nouveau tributaire de l'Empire germanique, et remit son jeune fils Swatobog comme ôtage au Roi. Swatopluk ne survécut guère à la décadence de son Empire. Il mourut dès l'année suivante (894), après avoir fortement recommandé à ses trois fils, Zobur, Swatobog et Moimar, de rester constamment et intimément unis entre eux, s'ils voulaient prévenir la ruine totale d'un Empire qu'il avait eu tant de peine à ériger. Mais ces enfants, qui avaient hérité le caractère ambitieux et turbulent de leur père, se disputèrent, comme on verra, les armes à la main, sa succession. — Le duc Bratislas avait rendu au Roi de si bons services pendant la guerre morave, qu'il fut aussi revêtu de la surveillance supérieure sur toute la Pannonie et la Carantanie.

La place de Margrave d'Avarie, que remplissait auparavant Aribon, avait été 888 transportée pour des raisons inconnues à un jeune comte Engelschalk. Ce cavalier malavisé avait enlevé 892 une fille naturelle du roi Arnoul et s'était enfui avec elle auprès de Swatopluk en Moravie. Après la conclusion de la paix avec ce prince, Engelschalk rentra en grâce auprès du Roi, qui le plaça même comme comte d'un district de l'Avarie, toutefois sous les ordres supérieurs du margrave Aribon. Mais Engelschalk se rendit immédiatement après coupable de délits

si graves, qu'il fut arrêté et conduit à Ratisbonne, où on lui fit le procès. N'ayant pu se justifier, on le condamna à être privé de la vue. Cette sentence fut exécutée sur-le-champ. Le comte Guillaume, son cousin, accusé et convaincu de haute trahison et d'entretenir une intelligence secrète avec le duc de Moravie, eut la tête tranchée (893). Un frère d'Engelschalk s'était réfugié auprès de Swatopluk, et plusieurs Grands des Marches orientales l'avaient accompagné. Swatopluk lui-même fit hacher ces traitres. Ce fut ainsi que s'éteignit la puissante maison des margraves Guillaume et Engelschalk, qui avaient si bien servi leur prince et leur patrie. Les biens de cette famille furent confisqués et donnés à l'abbaye de Cremsmunster.

Après la mort de Swatopluk (894), une partie des Grands de Moravie élurent le vaillant Moimar pour leur duc, les autres choisirent Swatobog, neveu du roi Arnoul. Ce monarque même et le margrave Aribon conduisirent le jeune duc, qui était encore mineur, en Moravie. Moimar eut pour sa part dans l'héritage paternel le pays limitrophe de la Waag et de la Gran. La régence durant la minorité du prince fut confiée à l'archevêque Méthude. — Les *Bohèmes* avaient, après la mort de Swatopluk, élu de nouveau leur ancien duc Borzivoi pour Souverain. Ce prince craignant d'être subjugué par les Magyars, dont la puissance devenait chaque jour plus redoutable et plus menaçante, rompit le lien politique qui unissait la Bohème à la Moravie et contracta une alliance avec la Germanie. Il envoya, au mois de juillet 895, ses deux fils Spitignev et Vratislas à Ratisbonne, où ils prêtèrent, au nom de leur père, serment de fidélité au roi Arnoul, et renouvelèrent la promesse de payer le tribut stipulé par les anciens traités. — Sur les frontières de l'Empire germanique on escarmouchait

déjà avec des coureurs magyars qui, malgré les rapports pacifiques qui existaient avec le roi Arnoul, étendaient aussi leurs pillages sur le territoire ami. Hunibold, margrave de Nordgau et commandant général de la limite orientale, tomba dans un de ces combats (895). Arnoul confia la surveillance de la Marche orientale à Engelric *(Engelreich)*, neveu du défunt. Mais ayant peu après démérité de son Souverain, Engelric fut déposé de sa charge, et *Luitpold* [1], fils du comte Erneste II, frère de la reine Otha ou Otta, déjà margrave supérieur dans le Nordgau en Bavière, lui succéda dans le commandement général des troupes sur les frontières orientales.

Dans le cours de l'année 898 des troubles civils éclatèrent en *Moravie*. L'archevêque Méthude s'étant démis de l'administration du pays, Arnoul confia le gouvernement au jeune Swatobog. Mais la conduite de ce prince fut si choquante, que son frère Moimar se vit obligé de prendre les armes contre lui. Arnoul envoya le margrave Aribon et le général en chef Luitpold avec des troupes en Moravie. Elles ravagèrent à deux reprises le pays; mais tous leurs efforts pour rétablir la tranquillité furent infructueux. — En 899 la guerre éclata de nouveau. Swatobog fut assiégé dans Wellehrad. Les troupes germaniques le dégagèrent et le conduisirent en Avarie. Mais peu de temps après les Allemands ramenèrent Swatobog en Moravie, et le calme fut rétabli en apparence. Le margrave Aribon, ayant été accusé sur la fin de la campagne précédente (898) d'avoir, par ses incitations pe[illegible], encore aigri davantage les princes ennemis [illegible] re, et prolongé ainsi la guerre civile, perdit [illegible] is il la recouvra d'abord après, lorsqu'on [illegible] c'était son fils Isanric *(Eisenreich)* qui,

[illegible] de la Maison royale de Bavière, actuellement régnante.

à l'insu de son père avait formé ces intrigues criminelles. Isanric, pour se soustraire à la punition qui le menaçait, se réfugia auprès de Moimar qui lui donna un corps de troupes moraves, avec lequel il envahit 899 l'Avarie. Après avoir cruellement dévasté le Nordgau, et persécuté avec fureur les fidèles partisans de l'Empereur, il passa sur la rive droite du Danube. Arnoul, malgré le mauvais état de sa santé, marcha à la rencontre des rebelles. Il passa avec ses meilleures troupes le Danube près de Tuln, et coupa la retraite à Isanric en se postant sur la rive gauche de ce fleuve. Le rebelle se jeta dans Mautern, où il fut aussitôt investi, et se rendit peu après à l'Empereur. On le conduisit comme prisonnier à Ratisbonne; mais il s'évada de sa prison, et parvint à gagner la Moravie. Avec l'assistance des Slaves cet homme perfide et téméraire pénétra encore une fois en Avarie; mais il fut vaincu par le duc esclavon Brétislas, pris dans la fuite et livré à l'Empereur.

Tandis que la discorde intestine menaçait d'engloutir les faibles restes du puissant empire de Swatopluk, les Magyars étaient occupés à étendre et à raffermir leur domination. Arpad avait, comme on sait, quitté, l'an 893, la Grande-Moravie, pour aller au secours d'*Atel-Kuzu* que les Bulgares avaient envahi. Mais l'avant-garde des Magyars ayant déjà été repoussée avec grande perte par les Petchenègues, Arpad leur abandonna, ainsi qu'aux Bulgares, le dit pays avec les terres, occupées ci-devant par Lebod, et résolut définitivement de faire la conquête de la Pannonie, que son alliance avec Arnoul avait, à ce qui paraît, empêché d'attaquer plus tôt. Déjà 300,000 Magyars en état de porter les armes s'étaient réunis entre la Teisse et le Bodrog, prêts à fondre sur les pays pannoniens au premier ordre qu'en donnerait leur duc. Les Magyars se répandirent d'abord en Transylvanie (895).

Ensuite ils attaquèrent les Bulgares, qui furent vaincus près du fleuve Almas. Les Valaques se soumirent aux Magyars et leur prêtèrent serment de fidélité. Ils choisirent, du consentement d'Arpad, le général magyar Tuhutun pour leur duc héréditaire. Ses descendants possédèrent cette contrée, qui reçut le nom de *Hongrie-Noire* (Schwarz-Ungern), comme fief de l'Empire hongrois, jusqu'au commencement du XIème siècle. Presque en même temps une partie du territoire chazaréen, entre les rivières de Számos et Máros, fut conquis par les Magyars. Immédiatement après ils forcèrent le prince Salan à leur céder les cantons sur la rive droite de la Teisse, entre le Sajo et la Sagiva. Ensuite ils prirent possession du pays jusqu'au dos le plus élevé des Carpathes, et les dix-neuf pointes du mont Tatra furent destinées pour frontière du côté de la Pologne. Alors Arpad conduisit son armée au delà de la Gran, défit totalement les Moraves sur les bords de la Neutra et saccagea le pays jusqu'à la Waag 897. Enfin une victoire, remportée près Titel ou Peter-Varadin sur Salan et les Grecs et Bulgares alliés avec lui, procura au duc Arpad la possession de tout le territoire entre la Teisse et le Danube. D'un autre côté, les Magyars, commandés par Tuhutun, passèrent la basse Teisse, pénétrèrent du côté de l'orient jusqu'au delà de la Témes, battirent le prince Glad et ses auxiliaires cumans, bulgares et valaques, firent ce prince prisonnier, enlevèrent toutes les places fortes sur le Danube, et occupèrent tout le pays jusqu'à l'Aluta (Alt).

Les progrès aussi rapides que signalés que faisaient les Magyars causèrent de graves inquiétudes à l'empereur Arnoul. Pour détourner les dangers dont l'Empire germanique était menacé, et couvrir avant tout la Pannonie supérieure et l'Avarie, il fit rétablir les retranchements ou rideaux appelés *Wachraine*, qui existaient peut-

être déjà du temps des Huns et Avares, et les garnit d'un nombre de troupes suffisant. Ces ouvrages consistaient en élévations de terre d'une grande longueur, en partie fortifiées par l'art et en partie par la nature. Ils servaient de parapets ou de batteries aux soldats, et offraient l'avantage qu'on pouvait découvrir de loin l'ennemi et se défendre de la hauteur avec plus de sûreté contre l'adversaire qui était dans le fond. Cette espèce de fortification avait déjà été employée avec une grande utilité sous Louis-le-Germanique et Carloman au nord du Danube, pour mettre les frontières à couvert contre les attaques des Moraves. Arnoul donna à ces retranchements encore une plus grande extension et fit construire en outre une quantité de fortins ou grosses tours qui, pourvues d'autant de soldats qu'elles pouvaient contenir, étaient propres à occuper l'ennemi, à l'arrêter dans sa marche et à garantir le pays de toute surprise. Il y avait entre autres de pareils petits forts près d'Ips, Hadersdorf, Stadeldorf. Plus tard on en éleva dans le voisinage de S. Hippolyte et dans les cantons de Deutsch-Wagram vers le nord du Danube, ainsi qu'à Mödling, non loin de Vienne. On voit encore aujourd'hui dans le Marchfeld, vers le côté septentrional du Danube, quelques vestiges de grosses tours fortifiées, et notamment près de Markgrafen-Neusiedel et Sachsengang. Cependant, quelque grandes que fussent les mesures de précaution que prit l'empereur Arnoul, elles ne purent arrêter le torrent dont il avait, de sa propre main, rompu la digue.

La guerre contre les Normands et celle en Moravie n'avaient pas laissé au roi Arnoul le temps de donner aux affaires d'Italie toute l'attention que demandait l'état pitoyable où se trouvait ce pays. J'ai dit au commencement de l'article précédent que Guy, duc de Spolète, se voyant déçu dans l'espoir d'être élevé sur le trône de France

auquel il aspirait, avait enlevé l'Italie au duc Bérenger, déjà couronné roi de ce royaume. Guy avait été efficacement soutenu par le pape Étienne VI; l'assemblée des évêques à Pavie reconnut 890 le duc de Spolète pour roi légitime d'Italie, et il reçut même la couronne impériale de la main du pontife à Rome. Formose, qui succéda à Étienne, voulant se rendre agréable à Guy qui avait gagné la supériorité dans presque toute l'Italie, couronna Lambert, fils de ce prince, coempereur romain. Malgré cette complaisance, le pontife resta toujours suspect au parti de Guy, parce qu'il s'était, dans les temps antérieurs, montré fort attaché aux Carlovingiens. Les adhérents de Guy traitèrent bientôt Formose en ennemi et le pressèrent tellement, que le pontife et le roi titulaire Bérenger aussi prièrent instamment le roi Arnoul de venir au secours du chef de l'Église. Ce Souverain, cédant à ces sollicitations, passa 894 les Alpes. Zwentibold, fils naturel du Roi, conduisit l'avant-garde. Verone ouvrit les portes. Bergame, qui opposa une résistance opiniâtre, fut emportée d'assaut. La place fut livrée au pillage et son commandant, le comte Ambroise, pendu devant la porte de la ville. Cet acte de sévérité répandit la terreur dans toute l'Italie. Alors les vassaux et les évêques s'empressèrent de faire hommage au vainqueur, alors se soumirent aussi Milan, Brescia et toutes les villes de la haute Italie jusqu'à Plaisance. Arnoul reçut la couronne d'Italie à Milan. Ce prince, maître de la Lombardie, aurait bien désiré de continuer sa marche vers Rome; mais les ravages que des maladies contagieuses faisaient dans son armée, et la nouvelle que Rodolphe (Raoul), roi de la haute Bourgogne, avait envahi la Lorraine, l'empêchèrent de pousser plus loin ses entreprises en Italie. Par conséquent il nomma le duc Othon de Saxe gouverneur du pays occupé et retourna en Allemagne, avec l'intention de ras-

sembler une nouvelle armée pour achever la conquête de l'Italie.

Le duc Guy de Spolète mourut peu de temps après le départ du roi de Germanie. Bérenger, n'ayant plus aucun appui à espérer de la part d'Arnoul, depuis que ce prince avait placé la couronne d'Italie sur sa propre tête, chercha à venir à bout de ses desseins ambitieux, sans l'assistance du roi Arnoul, et se fit couronner roi pour la seconde fois à Pavie. Mais le parti opposé élut Lambert, fils de Guy, pour roi d'Italie, et Bérenger se vit obligé de se retirer à Verone. La confusion croissait chaque jour. Angiltrude (*Engeltrude*), veuve de Guy, mit tout en oeuvre pour conserver à son fils, encore mineur, les couronnes impériale et royale. Sergius, qui avait été élu antipape, la soutenait, et tous deux pressaient au dernier point le pape Formose. Le duc Adalbert de Tuscie les secondait activement dans l'exécution de leurs projets. Il haïssait les Allemands et voulait écarter pour jamais leur influence sur l'Italie. Le pape Formose et Bérenger, se sentant trop faibles pour résister à leurs ennemis, implorèrent de nouveau l'assistance du roi de Germanie qui, au mois de septembre 895, marcha avec une puissante armée par le Frioul vers l'Italie. Ayant été informé que Bérenger, qui n'avait en vue que son intérêt particulier, était d'accord avec les Grands pour refuser à Arnoul la souveraineté de l'Italie, et qu'il était même convenu avec Lambert de partager ensemble l'Italie, le Roi, indigné de cette trahison, déclara Bérenger déchu de son duché de Frioul et nomma le comte Wolfroi gouverneur de ce pays. Comme l'armée royale avait extrêmement souffert par les fatigues et le mauvais temps, Arnoul fit prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver en Tuscie. Au mois de février 896 il se mit de Florence en marche vers Rome. Pendant cette marche l'ar-

mée germanique perdit, par la rigueur de la saison, un grand nombre de ses soldats et presque tous ses chevaux. À Rome tout était en trouble et en tumulte par l'ambition du schismatique Sergius et d'Angiltrude. Cette princesse eut la témérité de defendre Rome contre le Roi; mais la ville fut escaladée et prise d'assaut. Les Romains reçurent Arnoul comme leur libérateur, et le pape Formose plaça sur la tête de ce prince la couronne impériale. Angiltrude s'était enfuie à Spolète. L'Empereur résolut de la poursuivre dans ce pays. Mais une grande maladie, qu'on attribue à un breuvage empoisonné qu'Angiltrude trouva moyen de lui faire prendre, l'obligea à renoncer à cette expédition. Il laissa Ratold, son fils naturel, en qualité de gouverneur en Italie, nomma Farold, un de ses vassaux, commandant de Rome, et reprit le chemin de l'Allemagne. À peine l'Empereur fut-il parti, que Lambert et Bérenger parvinrent à reconquérir la plupart des villes; après quoi ils partagèrent effectivement l'Italie entre eux et convinrent que Lambert réunirait toute la péninsule sous sa domination. Après la mort de Formose, le pape Étienne VII (896) et Jean IX (898) déclarèrent le couronnement d'Arnoul comme empereur nul et sans valeur, et reconnurent Lambert pour légitime empereur. Mais ce prince ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il fut assassiné à la chasse, au mois d'octobre 898. Alors Bérenger qui, après la mort de Wolfroi, gouverneur impérial du Frioul, s'était remis en possession de ce pays, se crut seul maître de l'Italie. Mais Louis, roi de la basse Bourgogne, petit-fils de l'empereur Louis II, éleva des prétentions sur l'Italie et la couronne impériale, et entra 899 par le Mont-Cénis dans la Lombardie.

De retour en Allemagne l'empereur Arnoul tout souffrant assista en 897 à une Diète à Tribur, où il porta,

à ce qu'on prétend, les princes de l'Empire germanique à assurer le trône à Louis, son unique fils légitime, et à l'inaugurer comme leur futur Souverain. Arnoul avait 895 donné son fils naturel Zwentibold pour roi aux Lorrains. En 898 une révolte générale éclata contre ce prince. L'Empereur chercha vainement à effectuer, dans l'assemblée à Saint-Goar, une réconciliation entre Zwentibold et ses vassaux. Sa maladie, qui empirait chaque jour, l'empêcha d'achever l'oeuvre de pacification. L'empereur Arnoul mourut à Ratisbonne, le 29 novembre de l'année 899.

CHAPITRE XVIII.

Louis dit l'Enfant, roi de Germanie. Fin de l'empire de la Grande-Moravie. Les Magyars maîtres de la basse Autriche.
De 899 à 911.

Après la mort d'Arnoul, les princes d'Allemagne furent fort embarassés sur l'élection d'un nouveau roi de Germanie. Ils avaient à opter s'il valait mieux confier le sceptre d'un Empire, menacé par des ennemis extérieurs et des révoltés intérieurs, à un enfant de six ans, ou donner, par son exclusion du trône, aux partisans de la Maison carlovingienne, ainsi qu'aux différents prétendants à la couronne, occasion à la guerre civile. Enfin la majorité se décida, dans l'assemblée à Forchheim en janvier 900, pour *Louis-l'Enfant*, qui fut proclamé roi de Germanie. L'archevêque Hatton de Mayence et le duc Othon de Saxe gouvernèrent l'État au nom du jeune prince, comme vicaires de l'Empire, et l'éducation du jeune roi fut confiée aux soins des évêques de Frisingue, d'Augsbourg et de Ratisbonne. — Dans la Diète tenue à Diedenhofen (900), les rebelles lorrains, après avoir tué Zwentibold dans un combat, se soumirent à Louis-l'Enfant. De cette manière la Lorraine fut de nouveau réunie à l'Empire germanique.

L'alliance qui existait entre l'empereur Arnoul et le duc Arpad, et peut-être aussi la crainte de trouver dans le vainqueur des Normands un adversaire trop puissant, avait seule empêché les Magyars de franchir plus tôt

le Danube et de s'emparer de toute la Pannonie. Mais la mort d'Arnoul ayant enfin rompu ce lien politique et dissipé toute appréhension, Arpad ne tarda pas plus longtemps à exécuter les vastes entreprises qu'il méditait. Bientôt une armée formidable, qui s'était rassemblée dans l'île de Cseppel, quartier principal d'Arpad, passa sur la rive droite du Danube et entra en trois colonnes dans la Pannonie. La première, après avoir enlevé Alt-Ofen et Albe-Royale (Stuhlweissenbourg), se dirigea à gauche vers le sud, et occupa le pays entre la Drave et la Save. La seconde colonne, qui était celle du milieu, conquit Vésprim et Sabarie (Stein-am-Anger), et chassa entièrement les habitants italiens de la contrée du lac dit *Platten-See*. La troisième colonne ou la droite, commandée par le duc Arpad même, s'avança jusqu'à la Raab et la Drabnitz, d'où ce prince envoya ses corps de coureurs le long de la Mur vers l'Avarie et la Carantanie. Les Szeklers, attirés hors de leurs montagnes par le bruit des grands progrès que faisaient les Magyars, s'étaient joints à eux et furent dès lors employés comme avant-garde des armées magyares. Les habitants indigènes des pays pannoniens se soumirent en partie forcément, et en partie de bon gré à la domination magyare. Ils furent obligés de payer certains impôts ou tailles personnelles. Un assez grand nombre de guerriers huns, slavons, bulgares et même allemands, furent admis dans la nation magyare et confirmés dans la possession de leurs biens, ou investis aussi de nouveaux domaines. Mais la plus grande partie du territoire conquis fut partagé par le duc entre les principaux chefs et les plus vaillants soldats de son armée.

Les Magyars se plaisaient, à la vérité, dans le pays dont ils avaient fait si facilement la conquête; mais leur esprit inquiet et la soif d'exploits militaires ne

leur permettaient point de prendre goût aux occupations paisibles de la vie champêtre. Ils laissaient celles-ci volontiers aux peuples vaincus et ravageaient en revanche tous les pays voisins par des excursions souvent réïtérées.

Dans le cours de l'année 900 les Magyars pénétrèrent, par l'Esclavonie, la Carantanie et la Rhétie, dans la Bavière. Ils dévastèrent ces contrées par le fer et la flamme, et s'en retournèrent chez eux avec leur butin, avant même que les Bavarois se fussent rassemblés, et que les troupes des autres provinces pussent arriver pour les secourir. Un corps de Magyars qui revenait de la Bavière fut atteint par le margrave Luitpold sur la rive gauche du Danube. Plus de 1200 furent tués et un grand nombre se noya dans le fleuve. Pour mettre le pays au-dessus de l'Ens à couvert contre les irruptions ennemies, Luitpold fit construire la forteresse d'*Anesbourg* (Ens) et pourvut de toute manière possible à la sûreté des frontières confiées à sa surveillance. Vers le même temps le duc Arpad envoya une ambassade au roi Louis-l'Enfant, sous prétexte de rétablir la paix avec la Germanie; mais le véritable but de cette mission était de se procurer des renseignements sur le pays et particulièrement sur les avenues et les chemins de la Moravie, dont Arpad convoitait la possession.

Le prince Moimar, qui avait déjà eu à défendre son territoire contre les Magyars, l'an 899, voyant son existence politique menacée par ce peuple guerrier et entreprenant, envoya 901 des ambassadeurs à la Diète de Ratisbonne, pour demander la confirmation de la paix et l'assistance du Roi contre les Magyars. Louis, ou plutôt les vicaires de l'Empire firent partir expressément l'évêque Richard de Passau et le comte Udalric pour la Moravie, afin de recevoir le serment de fidélité du peuple. Ces envoyés concertèrent aussi avec le gouvernement morave les mesures à prendre conjointement pour la défense des fron-

tières de l'Allemagne, et on établit dans le pays entre la Waag et la Gran un duc des limites particulier pour commander les troupes germaniques. Dans la même année (901) les Magyars envahirent par l'Esclavonie la Carantanie et s'approchèrent des confins de l'Italie. Déjà l'année précédente, où les Magyars traversèrent la Carantanie et la Rhétie, l'imminence du danger qui menaçait l'Italie avait réuni tous les partis, qui s'étaient jusqu'alors combattus, pour leur défense commune contre ces redoutables ennemis. Louis de basse Bourgogne lui-même conclut un traité avec Bérenger et lui promit de ne plus l'inquiéter dans la possession de l'Italie. Mais ayant appris, que les Magyars avaient dirigé leur marche vers l'Allemagne, Louis rompit la convention et entra pour la seconde fois en Italie. Toute la Lombardie se déclara pour ce prince. Il reçut au mois d'août 900 la couronne royale d'Italie à Milan et, l'année suivante, la couronne impériale de la main du pape Bénoit IV à Rome. Cependant Bérenger, ayant rassemblé une armée nombreuse, marcha vers la Vénétie, où les Magyars se répandaient déjà. Il fut défait près de la Brenta et laissa 20,000 hommes sur le champ de bataille. Ensuite les Magyars firent des courses au delà du Pô dans le Modenais et le Parmésan, puis dans la Lombardie jusqu'au Tésin. Après avoir brûlé tous les villages et plusieurs villes dans les cantons par où ils passèrent, ils reprirent par la Carantanie le chemin de leur pays avec un butin immense et un grand nombre de prisonniers. La défaite sanglante qu'avait éprouvée Bérenger lui ôta tout crédit auprès des Italiens. Les peuples de la péninsule, exposés à la fois aux attaques des Magyars et des Sarrasins qui, retranchés près du Garigliano, dévastaient le pays jusqu'au Tibre et menaçaient Rome, n'attendaient leur salut que du roi Louis de Bourgogne, auquel en effet son royaume héréditaire donnait la force et les moyens pour les protéger. Bérenger,

expulsé aussi de son duché de Frioul par ce prince, se vit obligé de s'enfuir auprès de Louis-l'Enfant en Allemagne. Dans la suite Bérenger fit repandre le bruit de sa mort. Louis de Bourgogne se croyait alors tellement assuré dans la possession du royaume d'Italie, qu'il retira même la plus grande partie des troupes en garnison à Verone, sa résidence. Cette sécurité lui fut très-funeste; car Bérenger, qui s'était de nouveau glissé dans le Frioul, surprit Verone, l'an 905, et s'en rendit maître par trahison. Louis fut fait prisonnier, aveuglé et renvoyé en Bourgogne après une assez longue captivité. La dignité d'empereur romain et de roi d'Italie étant ainsi vacante par le fait, Bérenger se vit enfin en possession de ce royaume.

Après l'expédition d'Italie les Magyars envahirent de nouveau la Grande-Moravie. Moimar fut assez hardi pour attaquer l'ennemi, dont les forces étaient infiniment supérieures aux siennes (902); mais il perdit la bataille et la vie. Après la mort de ce héros, les Magyars se répandirent dans les terres entre la Gran et la Morave jusqu'à l'embouchure de ces rivières dans le Danube et y firent les plus grands ravages. Toutes les villes de ces cantons étaient tombées, et le duc des limites Zobur avait été tué dans Neutra. — Les ducs de Bohème et de Pologne, effrayés des progrès que faisaient les Magyars, envoyèrent des troupes auxiliaires à Swatobog, qui vint à bout de repousser encore une fois ses ennemis au delà de la Waag. Sur la rive droite du Danube les Magyars s'avancèrent des bords de la Raab au delà du lac de Neusiedel, et firent des courses jusqu'à la Leitha. La Carantanie fut de nouveau saccagée; mais un corps de coureurs magyars fut anéanti dans ce pays, le 20 mars 902. Dans cette affaire le comte bavarois Ratold de Sempta et Ébersberg se distingua par son courage héroïque. Il obtint pour récompense l'administration de la Carantanie et mourut en 919 à Salzbourg.

Un autre corps de Magyars, qui avait franchi la Leitha et s'était avancé jusqu'à Fischamend, fut exterminé avec Chussol, son chef, par le margrave Luitpold sur les bords de la Fischa. L'année suivante les Magyars éprouvèrent aussi une défaite en Bavière. En revanche ils battirent Swatobog en Moravie et l'assiégèrent dans Wellehrad, sa résidence. Mais, après avoir ravagé les terres d'alentour, ils furent contraints par la disette des vivres et la courageuse défense des Moraves de lever le siège de la place. Toutefois, pour mettre un terme aux dévastations des ennemis, Swatobog se vit obligé de signer un traité de paix, par lequel il cédait aux Magyars une pièce de terre sur la rive droite de la Waag et s'engageait à leur payer tribut (903-904). Par cette transaction Swatobog sauva, il est vrai, momentanément la Moravie; mais ce ne fut que pour la précipiter par sa propre faute dans un plus profond abîme de malheur. Les nombreux revers que ce prince avait essuyés produisirent une étrange révolution dans son esprit. Au lieu de songer aux moyens de réparer le mal qu'avaient causé les invasions ennemies et de se mettre en garde contre de nouvelles, comme le fait chaque bon Souverain, il s'abandonna à un désespoir farouche qui le rendit sourd à la voix de la raison. Il maltraita les hommes les plus respectables du pays, et son gouvernement ne fut plus dès lors qu'un tissu de cruautés et d'extravagances. Il osa même attaquer 906 le territoire sur la rive gauche du Danube, appartenant depuis 893 à l'Avarie, et accéléra par cette entreprise téméraire la chûte de son Empire. Le roi Louis mit Swatobog au ban de l'Empire, et le pape lança contre lui les foudres du Vatican. La Moravie fut déclarée de bonne prise en faveur de celui qui s'en emparerait. Aussitôt les Magyars, les Polonais et les Allemands, s'empressèrent de se partager ce pays. Swatobog livra bataille aux

Magyars; mais il fut tué dans la mêlée, ou s'enfuit, selon une tradition populaire, dans des déserts étrangers et termina, comme hermite, sa malheureuse carrière. Aribon, margrave d'Avarie, occupa le pays depuis la rive gauche du Danube jusqu'à la Morave, la Theya et la Forêt de Bohème (*Bŏhmer-Wald*). Czemovite, fils et successeur de *Piast*, duc de Pologne, s'appropria la Silésie et la Lusace.

Le corps de Magyars, qui revenait de Vénétie, éprouva des désavantages en Moravie. Il envahit ensuite la Saxe et ravagea ce pays. Un autre corps de Magyars se dirigea au delà du Danube vers l'Empire grec. Il conquit en Bulgarie et en Macédoine plusieurs villes et enfin aussi Philipopolis, capitale de la Thrace. Ensuite ces Magyars s'avancèrent du côté du sud-ouest vers la Dalmatie et dévastèrent les cantons jusqu'à la mer Adriatique. Ils enlevèrent Spalatro (Spolata), subjuguèrent la Serbie et la Liburnie, et pénétrèrent par la Colape jusqu'à la Save près Agram. Une partie de cette armée s'établit sous Zuard, cousin d'Arpad, dans les pays nouvellement conquis, surtout en Serbie.

Afin de protéger la Marche orientale contre les incursions des Magyars, le roi Louis établit le comte Sighard de Sempta et Ébersberg, fils de Ratold, margrave de Carantanie, comme général en chef dans le pays audessous de l'Ens, et l'investit en même temps d'un territoire très-étendu sur les bords de l'Ens. Sighard augmenta non-seulement les fortifications de Lorch et d'Anesbourg, mais il poussa encore, de concert avec le margrave Aribon, les ouvrages qu'on faisait sur les bords de la Theya, de la Morave, de la Fischa et de la Leitha, pour mettre ces cantons en état de résister à l'ennemi. Le comte de Sempta fit construire aussi, en mémoire de château d'Ébersberg en Bavière, un bourg sur la

Traun, auquel il donna le même nom; il bâtit en outre le château de *Bösenboig* ou *Bösenbug*, aujourd'hui *Persenbeug*, sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis l'embouchure de l'Yps.

Toutes ces sages dispositions, jointes à l'accord qui commençait à se rétablir entre les Grands de l'Allemagne, qui avaient enfin ouvert les yeux sur les dangers qui les menaçaient, étaient propres à faire espérer, que les Magyars n'oseraient entreprendre de sitôt une nouvelle invasion dans les États de l'Empire. Mais ce peuple belliqueux et conquérant, animé d'un courage que les obstacles ne faisaient qu'enflammer, montra bientôt que toutes ces mesures de précaution étaient bien loin de l'intimider. En 907 Arpad, duc des Magyars, mourut. De plusieurs fils qu'il avait eus il ne lui était resté que le plus jeune, nommé *Zoltau*, qui fut son successeur. Mais, comme ce prince n'était âgé que de dix ans, il gouverna sous la tutelle d'un oncle. Cette régence ne produisit aucun changement dans le système politique des Magyars, qui aspiraient à étendre de plus en plus leur domination. Pendant une longue suite d'années, les courses des Magyars dans les pays voisins continuèrent presque sans interruption. Encore dans la même année 907 un corps de Magyars entra en Bulgarie, et un autre marcha dans une direction opposée vers l'Avarie (Autriche). Le premier força les Bulgares à payer tribut; mais le dernier eut à surmonter de plus grands obstacles. Le roi Louis, alarmé des progrès que faisaient les Magyars, avait rassemblé à la hâte l'armée germanique entre Ensdorf et le couvent de S. Florien. Elle était composée de troupes du Nordgau, de Bavière, d'Avarie, de Carantanie, de Rhétie (Tyrol) et d'autres provinces. Le comte Sighard de Sempta veillait à la sûreté des bateaux chargés de munitions de guerre et de bouche, sur le Danube. L'ar-

mée germanique, commandée par le général en chef *Luitpold*, marcha le long de la rive droite du Danube à la rencontre de l'ennemi; mais le roi Louis et l'évêque Burcard de Passau restèrent à Anesbourg, pour rassembler les troupes qui devaient encore arriver et former la réserve. Les Magyars s'étaient postés près de Dievina (Theben) au confluent du Danube et de la Morave, où ils attendaient de pied ferme leurs ennemis. Vis-à-vis d'eux, sur la rive droite du Danube près d'Hainbourg, l'armée germanique assit son camp. Le 8 août, les Allemands attaquèrent résolûment la position ennemie. Le margrave Luitpold et le comte Eigengrun conduisirent les colonnes au delà du Danube. On se battit toute la journée avec des succès variés. Vers le soir les Magyars plièrent; mais comme les Allemands craignaient pour leur retraite, ils n'osèrent poursuivre l'ennemi dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain matin, les Magyars commencèrent l'attaque. Les Allemands, trop pésamment vêtus et armés pour la chaleur de l'été, et d'ailleurs peu accoutumés à la façon de combattre des Magyars, ne purent à la longue résister à leurs agiles adversaires. La pluie de flèches fit d'énormes ravages parmi les Allemands. Le margrave Luitpold, le comte Eigengrun et la plupart des capitaines perdirent la vie. L'armée royale se retira sur la rive droite du Danube. Dans la nuit du 9 au 10 août, les Magyars passèrent ce fleuve sans obstacle et enveloppèrent le camp des Allemands, qui éprouvèrent alors une nouvelle défaite. Le 11, les Magyars attaquèrent la flotte sur le Danube et vainquirent la troupe armée qui lui servait d'escorte. Dans quatre journées sanglantes périrent une infinité de Nobles allemands, parmi lesquels étaient, outre ceux qu'on a déjà nommés, l'archevêque Dietmar de Salzbourg, les évêques Zacharie de Seben et Othon de Frisingue, le margrave

Aribon, le comte Sighard de Sempta, et quinze abbés et comtes. Le roi Louis, qui n'avait pas pris part à cette bataille, s'enfuit d'Anesbourg à Passau. — Les historiens diffèrent d'opinion sur la manière dont les Magyars profitèrent de leur victoire, et sur le temps qu'il leur fallut pour s'emparer de l'Autriche. Ce qui est certain, c'est qu'en 913 ils étaient maîtres de tout le pays jusqu'aux bords de l'Ens. Le Roi nomma *Arnoul*, dit le *Mauvais*, fils du margrave Luitpold, brave et habile guerrier comme son père, général en chef des troupes contre les Magyars et duc de Bavière, laquelle dignité n'avait plus été conférée à personne depuis Tassillon II. — La victoire des Magyars avait répandu une si grande terreur en Allemagne, que le Roi se vit obligé de prononcer la peine de mort contre tous ceux, qui tenteraient de se soustraire au service, à la convocation du ban et de l'arrière-ban.

Pendant qu'on était aux prises avec les Magyars, le roi Louis eut encore à s'occuper d'une lutte meurtrière qui avait éclaté entre de grands vassaux de son Empire. Les deux Maisons de Babenberg (aujourd'hui *Bamberg*) et de Fritzlar en Vétéravie, animées mutuellement d'une haine invétérée, se faisaient une guerre à outrance. Leur acharnement était tel que ni les combats qu'ils se livraient avec perte de leurs meilleurs officiers et soldats, ni les admonitions et menaces du Roi ne furent capables de leur faire poser les armes. Le chef des Babenbergeois était *Adalbert* ou *Albert*, fils de ce même comte Henri, général des Francs orientaux, qui avait acquis une si grande célébrité par ses victoires sur les Normands. Il avait son siége à Tarissa sur la Rednitz, lequel manoir fut, à ce qu'on prétend, appelé *Babenberg*, du nom de *Baba*, fille d'Othon l'Illustre, duc de Saxe, et épouse du comte Henri, ci-devant nommé. Conrad, comte de Hesse,

et frère de Rodolphe, évêque de Wurzbourg, était le chef des Fritzlarois [1]. Le comte Adalbert avait deux frères, Adelard qui, ayant été pris par les gens de Gebhard, autre frère de Conrad, fut mis à mort, et Henri qui fut tué dans le combat (902). Pour venger ses deux frères, Adalbert réunit toutes ses forces, chassa ses rivaux de leurs possessions, et leur enleva les fiefs qu'ils tenaient de la générosité du chef de l'Empire. Conrad, voulant se défendre, fut tué dans une escarmouche (905). Le roi Louis, qui s'était déclaré en faveur des Fritzlarois et Wurzbourgeois, dont il était proche parent, fait ajourner Adalbert devant la Diète de Tribur, pour rendre compte de sa conduite aux États assemblés dans cette ville. Sur son refus de comparaître il est mis au ban de l'Empire. Pour mettre cette sentence à exécution, le Roi alla assiéger Adalbert dans son château de Babenberg; mais il fit de vains efforts pour s'en rendre maître. Voyant qu'on ne pouvait rien effectuer par la force, Hatton, archevêque de Mayence, qui avait été un des tuteurs du jeune monarque, eut recours à la ruse et employa, pour s'assurer de la personne d'Adalbert, un moyen aussi indigne d'un seigneur que d'un ecclésiastique. Afin d'attirer Adalbert dans le camp du Roi, il va trouver le comte dans son château, le presse, sous le masque de l'amitié, d'implorer la clémence royale, d'où dépendait, lui dit-il, son salut. Adalbert se rendit enfin aux instances de l'archevêque; mais ce fut à condition, que celui-ci jurerait de le ramener sain et sauf dans son manoir, si sa démarche n'avait pas l'effet désiré. Hatton fit aussitôt le serment que le comte exigeait. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas hors de la forteresse, que l'astucieux prélat, feignant de sentir une faiblesse d'estomac, té-

[1]) Il fut la tige de la Maison de Franconie, qui occupa pendant longtemps le trône impérial.

moigna du regret de n'avoir pas accepté le repas que le comte lui avait offert. Adalbert, qui était bien loin de penser à mal, engagea alors son hôte à rentrer au château et lui donna à dîner. Ils reprirent ensuite le chemin du camp; étant arrivé auprès du Roi, le comte lui fit sa soumission et promit de lui être fidèle. Mais au lieu d'obtenir le pardon qu'il demandait, il fut arrêté et conduit en prison. Adalbert, se voyant si cruellement trompé, reprocha à l'archevêque sa noire perfidie; celui-ci s'excusa en disant qu'il avait tenu parole la première fois qu'ils étaient sortis ensemble du château, et que la seconde fois il était libre de son serment. On fit le procès au malheureux Adalbert et le condamna à être décapité. Cette sentence fut exécutée, selon le baron Hormayr, le 9 septembre 906. Quelques annalistes, comme par exemple Dietmar et Regino, disent que cette exécution eut lieu en 905; Lambert d'Aschaffenbourg, au contraire, la place en 907, et Alold, Ortilon et un grand nombre d'autres historiens prétendent même que cette exécution ne se fit qu'en 908. Les biens du comte Adalbert et de ses frères furent confisqués et annexés à l'évêché de Wurzbourg [1]), et on conféra les charges qu'Adalbert avait possédées à d'autres vassaux. Parmi ceux-ci se trouvait Conrad, fils de Conrad, comte de Hesse, tué par les Babenbergeois, qui dans cette occasion fut probablement investi du duché de Franconie. L'indigne artifice, dont s'était servi l'archevêque de Mayence pour livrer Adalbert entre les mains de ses bourreaux, révolta la Noblesse de l'Allemagne qui pensait que le fils d'un héros, envers lequel l'Empire avait de si grandes obligations, aurait mérité un tout autre traitement. Quant au roi Louis, on ne peut lui reprocher que d'avoir manqué de clémence envers une

[1]) Ces biens servirent dans la suite à doter l'évêché de Bamberg.

famille qui, par les éminents services qu'elle avait rendus à l'État, avait acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance du Souverain et de la nation. Car il existait chez les Francs et les Allemands une loi qui statuait que le vassal qui, après avoir été mis au ban de l'Empire pour s'être opposé aux ordonnances du roi, pousserait si loin sa rebellion que le Souverain fût obligé de marcher en personne contre lui, serait condamné à mort s'il était vaincu.

Cependant les Magyars, orgueilleux de leurs succès, continuaient leurs courses dévastatrices avec plus d'audace que jamais. Aussi souvent qu'il se présentait quelque part une occasion pour faire du butin, ils accouraient avec la promptitude de l'éclair, et ils avaient pour l'ordinaire disparu tout aussi rapidement, dès qu'ils avaient atteint leur but. Ayant été appelés au secours par les Daleminciens, tribu slavonne qui habitait en Misnie, contre le duc du Saxe, avec lequel ils étaient en guerre, les Magyars marchèrent par la Moravie et la Bohème, et ravagèrent la Saxe et la Thuringe. Les habitants de ce dernier pays se défendirent d'abord avec beaucoup de courage; mais ils ne purent tenir longtemps contre les forces supérieures de l'ennemi, surtout après qu'ils eurent perdu Burcard, leur duc, qui fut tué dans le combat. En 909 les Magyars s'avancèrent jusque dans la Souabe qui eut le même sort que les autres pays qu'ils avaient parcourus. Le roi Louis, qui résidait ordinairement en Bavière, pour être plus à portée de s'opposer aux irruptions des Magyars qui, changeant à chaque instant de direction, menaçaient tour à tour toutes les provinces de l'Empire, fit de vains efforts pour arrêter le torrent destructeur prêt à engloutir tous ses États. L'année suivante (910) les Magyars envahirent aussi la Franconie, et y commirent les plus grands ravages. Le roi Louis, voyant que toutes ses

tentatives pour éloigner ces terribles guerriers étaient infructueuses et résolu de mettre un terme à la misère publique, prit le parti de s'en délivrer par l'argent. On n'a point de preuve que ce monarque se soit engagé à payer aux Magyars un tribut annuel; mais il est certain que ce ne fut qu'après avoir reçu une forte somme qu'ils évacuèrent l'Allemagne. L'armée victorieuse des Magyars prit sa marche par la Moravie, pour retourner dans ses foyers. Le saccagement de ce pays, qui était sans maître, fut achevé. Le désespoir donna aux malheureux habitants le courage de se lever contre les impitoyables ravageurs. Avec l'assistance des Bohèmes et des Polonais, ils vinrent à bout de chasser les Magyars au delà de la Waag. Mais les Moraves étaient beaucoup trop faibles pour continuer une lutte si inégale. Ils succombèrent et subirent le joug de leurs redoutables voisins. Les Magyars s'approprièrent pour jamais le pays entre la Waag et la Morave. Le duc Spitignev de Bohème ne put empêcher la dévastation de son pays, qu'en payant tribut aux Magyars, en leur accordant le passage par ses États pour entrer dans la Saxe, et en leur promettant des troupes auxiliaires contre la Germanie. En retour les Magyars lui cédèrent la partie de l'empire de la Grande-Moravie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Margraviat de Moravie, mais qui dans ce temps-là était réunie à la Bohème.

Louis-l'Enfant mourut le 22 juin 911 à Ratisbonne, dans la dix-huitième année de son âge, n'étant pas encore marié. Avec lui s'éteignit la ligne germanique de la race carlovingienne.

CHAPITRE XIX.

Conrad I et Henri I, surnommé l'Oiseleur, rois de Germanie.
De 911 à 936.

La postérité de Charlemagne subsistait en France dans la personne de Charles-le-Simple, fils posthume de Louis-le-Bègue et petit-fils de Charles-le-Chauve. La Germanie, qui avait été jusqu'alors héréditaire dans la famille de Charlemagne, aurait dû appartenir à Charles-le-Simple; mais ce prince était si faible, qu'il avait même de la peine à se soutenir sur le trône chancelant de France. D'ailleurs on ne reconnaissait guère dans ce siècle le droit d'hérédité en Europe, et les élections, soit libres, soit forcées, prévalaient presque partout; témoin celle d'Arnoul en Germanie, celle de Guy, duc de Spolète, et de Bérenger en Italie, et celle d'Eudes et de Raoul en France. Les Grands d'Allemagne, jugeant la conjoncture favorable pour récouvrer leur ancienne indépendance, tinrent une assemblée à Worms, dans la vue d'élire un roi de leur nation. Ils offrirent d'abord la couronne à Othon l'Illustre, duc de Saxe; mais ce prince s'excusa sur son grand âge, et soit par générosité, soit par quelque motif politique, il leur conseilla de choisir Conrad, duc de Franconie, fils de Conrad de Fritzlar, quoiqu'il fût son ennemi. Othon se démit du gouvernement dont il avait été chargé pendant l'interrègne, et mourut en octobre 912. La Diète, qui était composée de seigneurs tant clercs que laïques, auxquels s'étaient joints les

députés des grandes villes, qui représentaient le peuple, suivit l'avis d'Othon et déférèrent la couronne à *Conrad*, duc de Franconie. Ce prince régna alors, indépendamment de la Franconie, sur la Bavière, l'Alemanie, la Saxe, la Thuringe, la Frise, puis sur les Marches dans l'orient et le nord de la Germanie. Toutefois la *Lorraine* se détacha de l'Allemagne, et se soumit au roi de France, Charles-le-Simple. Mais l'Alsace et la province d'Utrecht furent déjà reconquises en 912-913 par Conrad I, qui força ces pays à reconnaître sa domination.

L'autorité royale était déjà fort déchue en Allemagne. Les évêques usurpaient l'autorité temporelle dans leurs diocèses, les ducs et les comtes commençaient à exercer les droits de souveraineté dans les pays, qu'ils ne possédaient qu'à titre de fiefs, et ce fut alors qu'on vit se développer ce grand gouvernement féodal, qui avait déjà pris racine sous le règne de Charlemagne, et qui fut, comme on verra dans la suite, une des causes principales de la décadence de l'Empire germanique. Les puissants vassaux s'opposaient hardiment au Roi dans chaque occasion. Mais Conrad, qui était un prince courageux, abaissa l'esprit altier et turbulent de ces feudataires. Il combattit 912-913 le duc Henri de Saxe, fils d'Othon l'Illustre, qui s'était soulevé, parce que la Chambre royale avait retiré plusieurs fiefs impériaux qu'avait possédés son père. En 914-917 Conrad étouffa la révolte des comtes Erchanger et Bertoud en Souabe, qui faisaient la guerre à l'évêque de Constance, parce que le Roi lui avait donné quelques domaines de la Chambre. Les rebelles ne se soumirent qu'après avoir été assiégés deux fois en vain dans leur château d'Hohentwiel par le Roi lui-même. Aussi, lorsqu'ils se présentèrent devant la Diète à Mayence, où ils avaient été cités, ils ne purent obtenir grâce, et furent décapités à Adingen, le

21 janvier 917. Cependant Conrad ne put empêcher le comte Burcard de Buchhorn de s'ériger, l'an 916, en duc de *Souabe.* Le Roi le confirma non-seulement dans cette dignité, mais lui donna encore les biens des rebelles ci-dessus nommés. Vers le même temps se révolta aussi Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, quoique par le mariage de la veuve de Luitpold, sa mère, avec le Roi, il fût devenu beau-fils de ce prince, et qu'il eût encore été revêtu par Conrad du commandement militaire en *Carantanie.* Au mois de juillet 916, le synode, assemblé à Altheim, prononça l'excommunication contre Arnoul, et la Diète de Ratisbonne le mit au ban de l'Empire, et le déclara déchu de ses pays et dignités. Le roi Conrad entra, l'an 917, dans la Bavière, se rendit maître de la ville de Ratisbonne, qu'Arnoul avait enlevée par surprise, et chassa celui-ci du pays. Arnoul s'enfuit avec sa famille en Hongrie, et y demeura tant que Conrad vécut. L'administration provisoire des pays bavarois et de la *Carantanie* fut confiée au duc Éverard (*Eberhard*) de Franconie, frère du Roi, qui la géra jus'qu'à la mort de Conrad et au retour d'Arnoul.

Les Magyars, de leur côté, ne manquèrent point de profiter des troubles, qui agitaient la Germanie, pour ravager cette contrée. Dès 912 ils pénétrèrent par la Bohème et la Misnie en Thuringe et en Saxe, et l'année suivante ils envahirent la Bavière et la Souabe. Mais lorsqu'ils furent en marche pour retourner en Pannonie, chargés de butin, ils furent atteints par le duc Arnoul de Bavière, les comtes souabes Erchanger et Burcard et le comte Ulric de Fraungau (dans le pays au-dessus de l'Ens), [illegible] leurs forces sur les bords de l'Inn près [illegible], et, ayant été vaincus, ils furent repoussés [illegible] *de Leithen* [1]) sur l'Erlaf, non loin de

[illegible] de ce nom avec celui de la *Leitha* est cause que plu-

Pechlarn, et pour la plus grande partie anéantis. Si nous en voulons croire les chroniques de ce temps-là, *trente* hommes seulement de toute l'armée magyare auraient échappé au fer du vainqueur. Quoiqu'il en soit, ce peuple guerrier et entreprenant pénétra, dès l'année suivante 914, de nouveau jusqu'en Souabe. En 915 des bandes magyares firent des courses par la Saxe, la Thuringe et la Hesse, jusqu'à Fulde, tandis qu'un autre corps, renforcé par des auxiliaires bohèmes, s'avança par la basse Saxe, Brème et Hambourg, jusqu'à la mer Baltique. Deux ans après (917), les Magyars pénétrèrent par la Bavière et la Souabe jusqu'à Bâle, saccagèrent cette ville, de même qu'Augsbourg, Ulm, Constance et Saint-Gall, pillèrent l'Alsace et la Lorraine, et retournèrent ensuite avec un grand nombre de prisonniers et un riche butin sans obstacle dans leur pays. On prétend que le roi Conrad ne put se défaire de ces redoutables étrangers qu'à force d'argent; si cela est, la honte n'en tombe que sur les Grands d'Allemagne qui mirent, par leurs révoltes continuelles, le chef de l'Empire dans l'impossibilité de s'opposer avec énergie aux irruptions des Magyars. Conrad, qui était généralement estimé à cause de son courage, de sa sagesse et de sa bonté, descendit au tombeau, le 19 octobre 919, sans laisser d'enfants mâles. Peu de temps avant de mourir, ce prince magnanime, persuadé qu'*Henri*, *duc de Saxe*, quoique son mortel ennemi, était cependant de tous les princes allemands le plus digne de porter la couronne de Germanie, le désigna pour son successeur aux seigneurs de l'Empire, et suivit ainsi cette belle maxime, qu'un bon Souverain doit sacrifier au bien public ses intérêts et ses ressentiments particuliers.

sieurs annalistes ont avancé que les Magyars furent repoussés jusqu'aux bords de ce fleuve.

Ce fut sous le règne de Conrad que la Bavière, la Franconie, la Souabe et la Saxe jetèrent les fondements de leur supériorité territoriale.

Henri, duc de Saxe, qu'on surnomma l'*Oiseleur*, parce qu'il était occupé à prendre des oiseaux, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation au trône, fut proclamé dans la Diète de Fritzlar (919) roi de Germanie. Le duc Éverard de Franconie lui porta les insignes royaux, conformément aux intentions du monarque défunt, son frère. À peine Conrad eut-il fermé les yeux, qu'Arnoul-le-Mauvais quitta la Pannonie, où il avait séjourné environ deux ans, et se mit sans autre formalité en possession de la *Bavière*, du *pays au-dessus de l'Ens*, et de la *Carantanie*. Cette circonstance et encore plus celle, que les Magyars, dans leurs courses déprédatrices, épargnaient visiblement les terres bavaroises, semblent confirmer le soupçon qu'on avait que ce prince était en intelligence secrète avec eux. Mais Arnoul pensait probablement que, puisque l'empereur du même nom ne s'était point fait scrupule de se servir de l'assistance d'un peuple incivilisé et païen pour soumettre un vassal rebelle (Swatopluk), un vassal, expulsé de son pays, pouvait tout aussi bien employer un moyen égal, pour rentrer en possession de ses domaines. Telle est l'influence que l'exemple, surtout celui des personnages d'un rang supérieur, exerce souvent sur les actions des hommes. Les ducs Burcard I de Souabe et Arnoul de Bavière, qui aspiraient eux-mêmes à la couronne, refusèrent de reconnaître *Henri* pour roi de Germanie. Ce Souverain marcha, à la tête d'une bonne armée, contre les princes récalcitrants. Mais avant qu'il y eût du sang répandu, le Roi les vainquit par des paroles. Ils se soumirent et furent confirmés dans leurs duchés. Plusieurs provinces de France s'étant révoltées contre Charles-le-Simple, la *Lorraine* [1]) sui-

[1]) La Lorraine n'était plus alors qu'un démembrement du royaume de

vit cet exemple; elle choisit Henri pour son Souverain, et, par la cession formelle qu'en fit Charles-le-Simple, cette province fut réunie à l'Allemagne. Un traité, conclu en 935 avec Raoul, roi de France, confirma cette incorporation.

À cette époque les Magyars dirigèrent de nouveau leurs excursions vers le midi de l'Europe. En 920 ils entrèrent dans l'Italie, et pénétrèrent par Aquilée et Verone jusqu'à Pavie. Ils anéantirent l'armée lombarde du roi Bérenger, qui avait déjà été vaincu deux fois par eux dans les années 901 et 906. Ce prince acheta leur retraite par des présents et des ôtages; il entra même en rapport d'amitié avec eux, et s'en servit alors contre ses propres ennemis. — Dans le cours de l'année 923, les Magyars s'avancèrent jusqu'au lac de Constance et au Rhin. L'Helvétie depuis Saint-Gall, puis l'Alsace et une partie de la France méridionale furent dévastées. Le duc *Zoltau* somma en 926 le roi Henri d'acquitter le tribut que Louis-l'Enfant s'était engagé à payer aux Magyars, mais qui était arriéré depuis plusieurs années. Cette réclamation ayant été rejetée, les Magyars marchèrent par la Moravie et la Bohème en Saxe, pour se faire payer par force la somme qui leur était due. Henri, il est vrai, alla à leur rencontre avec une armée allemande; mais il s'enferma, sans hasarder un combat, dans une forteresse près de Goslar. Le pays ouvert fut alors ravagé par les Magyars avec leur cruauté ordinaire. Cependant, quoique le Roi avec ses troupes inexercées et remplies de crainte n'osât se mesurer en rase campagne avec ses ennemis aguerris et courageux, il les fit inquiéter par de petits détachements, qui leur causèrent un grand dommage. Un chef distingué des Magyars, probablement le duc Zoltau même, étant tombé entre les mains

Lotharinge; elle se trouvait réduite aux terres entre Metz et la Franche-Comté, avec le Brabant et une partie du pays de Liège.

des Allemands, les Magyars offrirent une forte rançon pour son élargissement; mais le Roi ne consentit à relâcher le prisonnier, qu'à condition qu'il serait conclu une trève de neuf ans. Les Magyars tinrent le traité avec la plus grande exactitude, et laissèrent même pendant l'armistice les autres pays en repos.

Le roi Henri profita de la cessation d'armes pour fortifier les villes en Saxe et en Thuringe, en Franconie et en Souabe, et mettre ces places en état de défense contre les Magyars et les Slaves. On construisit deux nouvelles forteresses, Meissen et Mersebourg. Le Roi imposa aux habitants des villes l'obligation de les défendre contre l'ennemi, et les en dédommagea par des privilèges et franchises. Les troupes allemandes avec leurs armes et chevaux pesants avaient eu presque toujours le désavantage contre les Magyars, armés et montés beaucoup plus légèrement; ce qui avait découragé les Allemands au point, qu'ils osaient entrer à peine sans trembler en lice avec ces redoutables guerriers. Pour obvier à ce fâcheux inconvénient, Henri allégea, autant que possible, l'armure de ses soldats. Afin de les rendre lestes et les familiariser avec les armes et les mouvements militaires, il introduisit les tournois, qui firent bientôt une partie essentielle de l'éducation nationale.

Depuis l'année 910 les Magyars tenaient la Bohème dans une dépendance humiliante, et y exerçaient un pouvoir arbitraire; mais ce qui empirait encore la situation de ce pays, c'était le manque de tranquillité, de concorde et d'énergie, dans l'intérieur. Le duc Spitignev avait eu 912 p[illegible] successeur Vratislas I, de qui l'histoire n'a au[illegible] porter. Après sa mort (925) les États de [illegible] Ludmille, sa mère, pour régente et tu[illegible]s Venceslas et Boleslas. Mais cette prin[illegible]t après assassinée par la duchesse douairière

Drahomire, païenne zélée, qui prit les rênes du gouvernement et commença à persécuter les Chrétiens de la manière la plus cruelle.

Pour punir les peuples slavons des délits si souvent réitérés contre l'Empire et la vraie Foi, Henri fit 927-928 la guerre aux Slaves havelandais, aux Daleminciens, aux Milsiens et aux Lusiciens *(Lusitzer)*, et fit des pays conquis les margraviats de *Misnie* et de *Lusace*. La duchesse Drahomire de Bohème, qui était issue de la Maison des princes brandebourgeois, avait envoyé à ses parents des troupes auxiliaires contre le Roi, et fait maltraiter les envoyés de ce Souverain, qui étaient venus à Prague pour négocier la paix. Après que Henri eut victorieusement parcouru les pays situés sur l'Elbe et l'Oder, il envahit aussi la Bohème et assiégea Prague. Les Bohèmes, n'osant faire résistance contre un ennemi aussi puissant, lui ouvrirent les portes de leur capitale. Drahomire fut bannie du pays. Le prince Venceslas, qui était chrétien, prit le gouvernement, reconnut le roi de Germanie pour son seigneur suzerain, et renouvela l'obligation où était la Bohème de payer à ce monarque un tribut annuel. Dans le cours de l'année 930, les Obotrites dans le pays de Meklembourg, puis les Vénèdes brandebourgeois, furent vaincus par un corps de troupes saxonnes, et le Roi érigea alors le margraviat de *Saxe-Septentrionale* dans la ci-devant Marche de Brandebourg. Henri I tourna ensuite ses armes contre les *Danois*, qui avaient à différentes fois ravagé la Frise et la Saxe. Voulant mettre fin aux excursions de ce peuple normand, le Roi envahit 931 le Danemark. Ses victoires forcèrent le roi Gorm à demander la paix et à céder le pays jusqu'au golfe de Schlie à l'Allemagne. Ce territoire forma depuis le margraviat de *Schleswig*.

Encore avant l'expiration de la trève de neuf ans, en 933,

le duc Zoltau fit réclamer pour la seconde fois le payement du tribut. Cette demande présomptueuse ayant été rejetée avec dédain par le roi Henri, l'armistice fut dénoncé. Comme ce Souverain pouvait maintenant se reposer sur ses troupes, formées d'après le nouveau système, et endurcies dans les expéditions qu'on venait d'entreprendre contre les Slaves, il se prépara à pousser vigoureusement la guerre. Bertoud, comte de Vintschgau et de Tyrol, frère du duc Arnoul de Bavière, marcha avec 12,000 Carantaniens et Bavarois au secours du roi de Germanie. L'archevêque Adalbert de Salzbourg envoya un corps auxiliaire nombreux, et les autres princes allemands soutinrent efficacement le Roi avec leurs troupes. Mais les Magyars aussi réunirent toutes leurs forces et se disposèrent à recommencer leurs excursions avec une nouvelle ardeur. Zoltau divisa ses troupes en trois armées. La première pénétra par la Thrace jusque dans les environs de Constantinople, et se fit payer la retraite par de grandes sommes; la seconde armée alla fondre sur l'Italie et reçut du roi Hugues de riches présents, toutefois sous la condition qu'elle promettrait non-seulement de garder la paix avec lui, mais qu'elle s'engagerait aussi à faire une expédition contre les Arabes en Espagne. Ce corps de troupes entreprit effectivement cette course avantureuse; mais rebutés par la difficulté des chemins dans les Alpes, et saisis de méfiance contre leurs guides italiens et bourguignons, les Magyars reprirent la route de leur pays, encore avant d'avoir atteint les Pyrénées. Avec la troisième et principale armée, qui comptait environ quatre cent mille combattants, le duc Zoltau lui-même s'avança par la Bohème en Misnie. Son intention était d'engager les Daleminciens à se soulever contre les Allemands; mais ses peines furent inutiles. Il continua alors sa marche vers la Thuringe et divisa ses forces en deux

corps, dans la vue d'attaquer de deux côtés à la fois l'armée du Roi qui s'approchait. Zoltau, plein de confiance dans l'immense supériorité de ses forces, se flattait de remporter une victoire éclatante; mais il trouva un grand mécompte. Le roi Henri vint à bout d'attirer le premier corps des Magyars à une grande distance du second corps qui assiégeait sur les bords de la Saale la forteresse de Mersebourg. Ensuite il attaqua ce premier corps dans le pays de Magdebourg et le tailla en pièces. Le reste fut en partie fait prisonnier et en partie se noya dans l'Elbe et dans la Saale. La seconde division magyare assaillit Mersebourg; mais elle fut repoussée avec grande perte par la garnison. Ayant reçu, la nuit suivante, la nouvelle de la destruction de leur premier corps d'armée et de l'approche du Roi, qui s'avançait au secours de la place, les Magyars levèrent aussitôt le siége et reprirent précipitamment le chemin de la Pannonie. Ils furent en grande partie exterminés par la cavalerie allemande, qui s'était mise vivement à leur poursuite. De cette armée immense de faibles restes seulement eurent le bonheur de revoir leurs pénates. Ce fut ainsi que le roi Henri I, par sa sagesse et son courage, délivra l'Allemagne de ses plus dangereux ennemis. Il n'y eut plus que la Moravie, l'Autriche septentrionale et le pays au-dessous de l'Ens, qui restèrent encore alors assujettis à l'empire des Magyars.

Henri I, délivré de tous ses ennemis, et tranquille sur le sort de l'Allemagne, résolut de faire la conquête de l'Italie et de mettre sur sa tête la couronne impériale. Depuis la mort de l'empereur Arnoul ce pays n'avait cessé d'être le théâtre de désordres et de guerres sanglantes. Louis l'Enfant, roi de Germanie, ayant eu à lutter constamment contre les Magyars, n'avait pu s'occuper des affaires d'Italie. Conrad I, son successeur, n'oublia point, il est vrai, les droits sur la possession

de l'Italie et de la couronne impériale acquis par ses prédécesseurs; mais la révolte de plusieurs princes allemands et les fréquentes irruptions des Magyars empêchèrent également ce monarque de faire valoir ses prétentions. — Les Romains profitèrent de la confusion qui régnait pendant la vacance de l'Empire, pour se livrer à une licence que le faible gouvernement du pape Étienne VII et des suivants ne fut pas en état de réprimer. Enfin Jean, pontife guerrier et plein d'énergie, monta sur le trône apostolique; il appela Bérenger, roi d'Italie, à Rome et le couronna empereur (916). Mais quelques années après (922) *Rodolphe II*, roi de la haute Bourgogne, pénétra par les Alpes en Piémont, conquit Pavie et se fit couronner roi d'Italie par l'archevêque de Milan. Bérenger fut vaincu près Fiorenzuola, entre Plaisance et Parme, et s'enfuit à Verone, où il fut assassiné 922 par un des gens de sa Cour.

Le roi Rodolphe, que des affaires importantes avaient appelé en Bourgogne, revint alors en Italie. Il était accompagné du comte Hugues d'Arles, qui administrait la basse Bourgogne en qualité de vicaire du royaume. Le roi Louis, avant de passer les Alpes (900) pour acquérir la couronne d'Italie, avait nommé ce comte lieutenant-général du royaume. Lorsque ce prince revint, expulsé et privé de la vue, dans son pays héréditaire (905), il laissa volontiers, vû son incapacité corporelle, les rênes du gouvernement dans les mains d'Hugues. À sa mort, 923, Louis confia aussi au comte la tutelle de son fils, le prince Charles-Constantin qui était encore mineur. Rodolphe et Hugues chassèrent les Magyars, qui avaient envahi l'Italie, et Rodolphe fut généralement reconnu pour roi. Peu de temps après, le pape Jean X engagea, on ignore par quelle raison, le comte Hugues à rompre avec son allié Rodolphe, et à placer sur sa propre tête la couronne d'Italie. Hugues accepta sans hésiter cette pro-

position. S'étant embarqué avec une forte armée à Marseille, il aborda à Pise. Le pape et le margrave Guy de Tuscie se déclarèrent pour lui. *Hugues* fut proclamé roi par les Lombards à Pavie et ensuite couronné par l'archevêque de Milan. Le roi Rodolphe retourna dans son pays; mais son beau-père, le duc Burcard de Souabe fut assassiné à Milan. Dans la suite Rodolphe II céda à Hugues ses prétentions sur l'Italie, et celui-ci lui donna en retour son propre comté d'Arles avec la basse Bourgogne, confiée à ses mains perfides et appartenante au prince héréditaire Charles, orphelin délaissé. Rodolphe réunit cette contrée aux terres de la haute Bourgogne, son héritage paternel. Ses possessions formèrent dès l'année 933 un seul État, appelé *Bourgogne* ou royaume d'*Arles*. Comme Hugues avait beaucoup d'expérience et de courage, il se serait probablement maintenu dans la paisible possession du royaume; mais la préférence qu'il donnait aux gens de son pays sur les Italiens, et surtout son mariage avec Marosie, la femme la plus débauchée et la plus cruelle de son temps, qui gouvernait l'Église sous le nom du pape Jean XI, son fils, indignèrent tellement les Italiens qu'ils rappelèrent Rodolphe II de Bourgogne en Italie; mais ce prince ayant refusé d'entrer dans leurs vues, les Lombards s'adressèrent au roi Henri I. Ce prince, voulant profiter de ces troubles, pour exécuter le plan qu'il avait formé, fit partir en 934 le duc Arnoul de Bavière et Adalbert, archevêque de Salzbourg, avec un corps de troupes pour la Lombardie. Arnoul s'avança le long de l'Adige par Trente jusqu'à Verone. Mais une partie de son avant-garde ayant été battue sur les bords du Pô, les deux chefs de l'armée germanique s'en retournèrent avec leurs troupes chez eux. Le destin ne voulut point que le roi Henri réalisât ses projets sur l'Italie; car il termina sa carrière en Thuringe, le 2 juillet 936.

Henri I fut vivement regretté des peuples de l'Allemagne, qui le placent avec raison parmi les plus sages, les plus vaillants et les plus heureux *rois de Germanie*: car pour le titre d'Empereur, que la plupart des historiens d'Allemagne lui attribuent, de même qu'à Louis et Conrad, ses prédécesseurs, il est purement illusoire, attendu que ces trois princes n'ont jamais rien possédé en Italie, à laquelle l'empire romain était alors réduit. La gloire de conquérir ce pays et la couronne impériale était reservée au fils aîné du monarque défunt, *Othon I*, le premier prince après Charlemagne qui par ses grandes actions ait mérité le surnom de *Grand*.

CHAPITRE XX.

Règne d'Othon I le-Grand, empereur des Romains et roi de Germanie. De 936 à 973.

Le règne d'*Othon I*, qui avait été proclamé et couronné roi de Germanie à Aix-la-Chapelle, ne fut qu'une suite de luttes sanglantes contre les Grands de son royaume, et de guerres contre des ennemis extérieurs.

Les *Bohèmes* s'affranchirent les premiers du joug que leur avait imposé Henri I. Le duc Venceslas, prince loyal et doué de toutes les vertus chrétiennes, avait rempli avec fidélité tous ses engagements. Il avait rappelé Drahomire, sa mère, de son bannissement. Mais cette princesse idolâtre et cruelle fut peu sensible à ce bienfait; n'écoutant que la haine qu'elle portait à ce fils estimable, à cause de son attachement à la religion chrétienne, elle trama contre lui une conspiration dont il fut la victime. Venceslas tomba sous le fer meurtrier de son propre frère Boleslas qui s'empara du gouvernement. Il se déclara indépendant de l'Empire germanique, refusa de payer le tribut stipulé et de satisfaire aux autres devoirs de vassal, et commença même à agir hostilement contre l'Allemagne, en cherchant de soumettre à ses lois quelques propriétaires de terres allemands sur les frontières de Bohème qui, comme vassaux de l'Empire, étaient immédiatement sous la protection du Roi. Othon I envoya 938 le comte Esicon avec une armée de Thuringiens et de Hessois en Lusace, pour protéger ces vassaux et punir les Bohèmes, comme ils le méritaient. Le comte remporta

dans le commencement quelques avantages; mais il fut vaincu et anéanti dans les environs de Gabel par le duc Boleslas I. Herman Rilling, qui dans la suite devint duc de Saxe, marcha avec une seconde armée en Bohème. Il fut coupé près de Brix et taillé en pièces. Cette guerre dura jusqu'en 950, où le roi Othon se rendit en peu de temps maître de toute la Bohème, et renferma Boleslas dans Prague. Ce prince accepta enfin la paix aux conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Il promit aussi de payer tribut et de fournir des troupes auxiliaires au Roi.

Arnoul-le-Mauvais, duc de *Bavière* et de *Carantanie*, étant mort, l'an 937, Éverard, son fils aîné, se mit, de son autorité privée, en possession des pays que son père avait administrés, sans seulement en demander la permission au Roi, et sans attendre les ordres du monarque. Éverard ayant refusé de comparaître à la Cour royale, où il avait été cité pour rendre compte de sa conduite arbitraire, Othon I investit Bertoud, frère du duc défunt, des duchés de *Bavière* et de *Carantanie*. On offrit au second prince bavarois, Arnoul [1]), qui était moins coupable que son frère Éverard, outre un plein pardon, les districts en Tyrol que son oncle avait jusqu'alors administrés. Les princes ayant refusé de se conformer à la volonté du Roi, Othon marcha 938 contre les séditieux; mais il se vit contraint d'évacuer la Bavière, et ce ne fut que l'année suivante qu'il réduisit les princes, et mit le duc Bertoud en possession des pays qu'il lui avait concédés.

À cette époque (937-939) l'Allemagne fut aussi troublée par les guerres particulières des princes souabes et franconiens, et par la révolte des ducs Henri de Saxe et Giselbert de Lorraine, dont le premier était frère et le second beau-frère du roi Othon I. Ces deux ducs

[1]) Ce prince fut la tige des illustres familles des comtes de *Scheyern* et de *Wittelsbach* en Bavière.

étaient indignés de ce que le Roi avait partout en Allemagne conféré les plus hautes charges et dignités à ses compatriotes saxons, et laissé de côté d'autres hommes, dont le mérite était généralement reconnu. La Noblesse de Franconie, et particulièrement le duc Éverard, frère du roi Conrad I, s'opposèrent d'abord de vive voix à un tel inéquitable procédé; mais, comme leurs plaintes ne furent point écoutées, ils eurent recours aux armes. La révolte se répandit rapidement sur une grande partie de l'Allemagne. Mais Othon triompha de tous ses ennemis. Il se rendit maître de la Lorraine; le duc Éverard fut tué dans la bataille prés d'Andernach; Giselbert se noya dans le Rhin, en voulant se sauver. Enfin le Roi marcha en France, pour se venger du secours que Louis IV d'Outremer avait prêté aux rebelles lorrains. Il pénétra 940 jusqu'aux bords de la Seine; mais le roi de France lui ayant fait des ouvertures de raccommodement, Othon conclut avec ce prince un traité de paix et d'amitié, et lui donna même en mariage sa söeur Gerberge, veuve de Giselbert de Lorraine. Après que le roi Othon eut puni sévèrement quelques révoltés, il accorda aux autres une amnestie complète. Il assigna à son frère Henri qnelques villes en Lorraine pour son entretien. Mais dès l'année 942 ce prince profita du mécontentement qui s'était manifesté parmi les troupes royales, postées sur la frontière saxo-vénède, pour tramer une conspiration contre la vie du Roi. Le complot ayant été découvert, les coupables subirent la punition due à leur affreux attentat. Le duc Henri seul obtint cette fois aussi son pardon, ayant paru, comme contrit et répentant, devant son royal frère à Quedlimbourg (942). Après la mort du duc Bertoud I de *Bavière* et de *Carantanie* (947) le roi conféra ce duché à son frère Henri.

Sur ces entrefaites le margrave Geron de Lusace, qui était un des plus grands capitaines de son temps,

avait combattu avec succès les Vénèdes dans la Lusace inférieure. En 940 toutes les peuplades vénèdes dans le pays de Brandebourg jusqu'à l'Oder étaient soumises au roi de Germanie, et tributaires de ce monarque. Ensuite Geron vainquit le duc polonais Micislas I, et le força à se reconnaître vassal de l'Empire. — Les Danois, qui avaient enlevé le margraviat de Schleswig, furent battus par le roi Othon, qui pénétra jusqu'au bras occidental du golfe de Limfiord, qui reçut, à ce qu'on croit, de ce prince le nom d'Ottens-Sund. Le prince danois Harald II, qui pendant ce temps-là était débarqué à Schlesvig sur les derrières de l'armée germanique, fut vaincu par Othon, à son retour de Juttland, prêta au roi de Germanie le serment de fidélité et s'obligea à embrasser le christianisme.

Après avoir heureusement terminé ces différentes guerres, et rétabli le calme en Allemagne, Othon songea sérieusement à renouveler l'empire de Charlemagne en Italie. Une femme lui en fraya le chemin. Le roi Hugues, pour s'affermir encore davantage dans la possession de l'Italie, avait 937 marié son fils Lothaire à la princesse Adélaïde, fille de Rodolphe II de Bourgogne. Persuadé que les seigneurs ecclésiastiques et lais d'Italie le haïssaient et étaient prêts à le trahir, Hugues s'entoura de chevaliers et soldats français, à l'aide desquels il comprima plusieurs conspirations formées contre lui. Comme les margraves Bérenger d'Ivrée et Ancharius de Spolète, qui étaient frères, et dont la mère Gisèle était fille du roi Bérenger I, lui paraissaient les ennemis les plus dangereux, il attira ces deux princes dans Pavie, et ordonna de leur crever les yeux. Ancharius fut tué en se défendant; mais Bérenger se sauva en Allemagne auprès du roi Othon. Le margrave, répondant à l'appel des Italiens, retourna bientôt en Italie. Verone et Modène

lui ouvrirent les portes, et la Diète assemblée à Milan reconnut Bérenger pour arbitre entre le roi et le peuple. Dans cette assemblée Hugues céda 946 le gouvernement de l'Italie à son fils *Lothaire* et retourna dans la vie privée à Arles, où il finit sa carrière l'année suivante. Le roi Lothaire, à qui Bérenger avait à peine laissé l'ombre du pouvoir, étant également dès l'année suivante mort, empoisonné, comme on le suppose généralement, par Bérenger, celui-ci se fit couronner à Pavie avec son fils Adalbert, qu'il voulut marier avec *Adélaïde*, veuve de Lothaire. Mais cette princesse ayant rejeté avec horreur une telle alliance, Bérenger se saisit d'elle et l'enferma dans le château de Rocca di Garda (non loin de la petite ville de Garda, située sur la rive orientale du lac du même nom). Adélaïde parvint néanmoins à s'évader avec l'aide de son aumônier, et à se réfugier à Canosse auprès du margrave Azon de Modène. Elle offrit à Othon I sa main et la couronne d'Italie. Le Roi accepta avec empressement cette proposition. À la tête d'une puissante armée, Othon et son fils Ludolphe pénétrèrent 951 par le Frioul, et mirent en fuite Bérenger qui faisait le siège de Canosse. Toute la Lombardie, à l'exception de quelques places fortes occupées par les adversaires, se soumit au roi de Germanie. Othon épousa Adélaïde, fut couronné à Monza comme roi d'Italie, et entra en négociation avec le pape Agapit II pour recevoir la couronne impériale. Comme on ne put s'accorder sur les conditions, le Roi retourna 952 en Allemagne. Son gendre, le duc Conrad de Lorraine, resta avec des forces suffisantes dans les environs de Pavie. Bérenger II, intimidé par la présence de cette armée, offrit sa soumission, et prêta dans la Diète d'Augsbourg le serment de fidélité au roi Othon, qui lui laissa le royaume d'Italie, pour en jouir comme d'un fief de l'Empire d'Allemagne. Othon ne se réserva

que les *Marches de Verone et d'Aquilée*, à la première desquelles appartenait alors aussi le *territoire trentin*, pour avoir en tout temps le chemin d'Italie ouvert. Il remit ces deux pays à son frère Henri, duc de Bavière et de Carantanie.

L'Italie était dans ce temps-là partagée en différents États, qui étaient en partie indépendants, et en partie soumis à une domination étrangère. Le plus considérable de ces États était le royaume lombard, ou soi-disant royaume d'Italie, qui s'étendait depuis les Alpes limitrophes de la France et de l'Allemagne jusqu'au Garigliano, et qui avait les ducs de Tuscie, de Spolète et de Frioul, pour vassaux. — La plupart des provinces, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples, obéissaient alors aux lois des empereurs grecs, dont les ducs de Bénévent, de Salerne, de Naples, de Capoue et de Gaète reconnaissaient la suzeraineté. — La Sicile, la Sardaigne, la Corse et quelques villes, situées sur les côtes orientales de la basse Italie, étaient au pouvoir des Sarrasins.

Ludolphe, fils d'Othon du premier lit, avait vu avec un extrême déplaisir le second mariage de son père. Il avait épousé Ide, fille du duc Herman de Souabe, et succédé 949 à ce prince dans l'administration de ce duché. Quoiqu'il eût déjà été désigné aussi pour héritier de la couronne de Germanie, il n'en appréhendait pas moins que, si Adélaïde donnait au Roi un fils, celui-ci ne lui fût préféré dans la succession. Pour prévenir ce mal imaginaire, Ludolphe et Conrad, duc de Franconie et de Lorraine, son beau-frère, conspirèrent avec quelques seigneurs contre Othon, et surtout contre Henri I de Bavière, qu'ils haïssaient mortellement. Ils forcèrent le Roi à Mayence (952) à signer une transaction, laquelle toutefois le monarque, dès qu'il se vit hors de leurs mains, déclara nulle, comme lui ayant été arrachée par violence. En 953 le Roi et Henri de Bavière assié-

gèrent vainement Conrad et Ludolphe dans Mayence; mais l'année suivante Othon investit Ratisbonne, où Ludolphe s'était retiré à l'approche de l'armée de son père, et força ce fils rebelle à se rendre à discrétion. Ludolphe et Conrad perdirent leurs duchés, et le premier fut aussi déclaré déchu de tous ses droits à la succession. Burcard II, gendre du duc Henri de Bavière, obtint la Souabe, et la *Lorraine* fut partagée en deux duchés, savoir en haute Lorraine et en basse Lorraine. Henri de Bavière, se voyant rétabli dans la possession de toute la Bavière que les rebelles lui avaient en partie enlevée, exerça une cruelle vengeance sur tous ceux qui avaient eu part à la révolte. Ce prince étant mort peu de temps après, 955, son fils Henri II le-Quérelleur lui succéda dans les duchés de Bavière et de Carantanie. Le duc Conrad avait peu de temps avant qu'il tomba couvert de gloire dans la bataille contre les Magyars près d'Augsbourg, dont il va être fait mention, été réintégré par le Roi dans son duché de Franconie.

La grande perte que les *Magyars* avaient essuyée en Allemagne, l'an 933, n'abattit point le courage de ce peuple hardi et entreprenant. Dès l'année 934 les Magyars recommencèrent leurs courses dévastatrices; ils envahirent successivement la Bavière, la Franconie, la Souabe, l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne; ils pénétrèrent même en Italie jusqu'à Bénévent et Capoue, et en France jusqu'à la mer, 934-937. Dans l'année 938 ils s'avancèrent jusqu'à Constantinople et extorquèrent de l'empereur Romain de riches présents. Ils conclurent en revanche une trève de cinq ans avec ce prince et lui donnèrent des ôtages, pour garants du traité. En 950 *Toxus* (Táksony), fils du duc Zoltau, ayant été battu en Bavière par le duc Henri I et le comte palatin Arnoul, second fils du duc Arnoul - le - Mauvais, se retira avec grande perte. En 953 les princes allemands, alors révoltés contre Othon I, appelèrent les

Magyars à leur secours; ceux-ci parurent effectivement, 954, en Bavière; mais ils n'eurent pas le courage d'attaquer le Roi en Saxe, où il était bien préparé à les recevoir. Après avoir vainement assiégé le château de Möhringen, à deux lieues d'Augsbourg, ils dirigèrent leur marche, dans laquelle ils furent conduits par des guides que leur donnèrent les princes rebelles, et en partie par le duc Conrad même, vers le Rhin, et franchirent ce fleuve dans les environs de Trèves. On prétend que les princes allemands, réunis à Worms, engagèrent cette fois aussi par des présents ces sauvages ennemis à quitter la Germanie, sans commettre des hostilités ultérieures. Ils pénétrèrent après cela par la Lorraine jusqu'en Bourgogne où ils furent défaits par le roi Conrad-le-Pacifique, qui avait succédé, l'an 937, à Rodolphe II, son père. Les restes de l'armée magyare se sauvèrent par l'Italie dans leur pays, où ils emmenèrent toutefois un grand butin de leur excursion.

Dans l'année 955 le duc Zoltau envoya au roi Othon des ambassadeurs, qui étaient en apparence chargés de préparer une réconciliation entre les deux Empires, mais qui devaient proprement s'informer en secret de la situation intérieure de l'Allemagne et de la force militaire de ce pays. Dans l'intervalle Zoltau se préparait à se mettre en marche avec une armée de 100,000 hommes. Il voulait mettre à profit les querelles des Allemands; car il ignorait qu'elles étaient déjà terminées par le raccommodement des princes rebelles avec le Roi. Encore avant que les envoyés pouvaient être de retour avec la réponse pacifique et les présents du Roi, le duc pénétra dans les cantons du haut Danube et de la forêt Noire *(Schwarzwald)*. Les Magyars se partagèrent en trois corps: le premier alla mettre le siège devant Augsbourg, que l'évêque Ulric défendit avec beaucoup de résolution; le second corps se rassembla entre cette ville et Landsberg sur les bords du Lech;

le troisième ravagea le pays jusque vers Fulde. Le roi Othon se mit avec toutes les forces de l'Empire en marche de Ratisbonne vers le Lech. Il avait divisé son armée en huit corps. Les trois premiers consistaient en troupes bavaroises et carantaniennes; la quatrième colonne était composée de Franconiens, sous leur duc Conrad. La cinquième et plus forte division était celle des Saxons, sous les ordres du Roi même. Les Souabes sous le duc Burcard formaient la sixième et la septième colonne; enfin la huitième, consistant en mille Bohèmes, couvrait le bagage.

Au mois d'août de cette annéé (955) l'armée germanique s'avança vers Augsbourg, pour livrer une grande bataille à l'ennemi. Le premier corps des Magyars leva alors le siège et, après s'être réuni à leur seconde division, tourna le flanc gauche des Bavarois qui formaient l'avant-garde, et assaillit l'armée germanique sur les derrières. Les Magyars culbutèrent la réserve bohème et mirent aussi les deux corps de Souabes en déroute. La division des Franconiens rétablit le combat. Ils forcèrent par une attaque intrépide les Magyars à plier et reconquirent le bagage; mais le duc Conrad tomba sous les flèches ennemies. Cependant les Magyars se rallièrent bientôt et hasardèrent une attaque générale. Othon, qui avait formé l'arrière-garde avec les Saxons, accourut et chargea, simultanément avec les trois colonnes bavaroises et carantaniennes, l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il remporta une victoire complète. Les Magyars prirent la fuite. Ils jonchèrent de leurs morts le champ de bataille. La plus grande partie des fuyards furent exterminés par les vainqueurs qui les poursuivaient vivement, comme aussi par les gens de la campagne, furieux des cruautés qu'ils avaient éprouvées. Un petit nombre de Magyars seulement revint par bandes isolées dans sa patrie. Quelques chefs ennemis, qui avaient été faits prisonniers, furent condamnés par un Con-

seil de guerre au supplice de la potence, comme parjures et mercénaires des princes rebelles, et subirent leur jugement à Ratisbonne. Le troisième corps des Magyars, qui s'était avancé jusqu'à Fulde et n'avait pas pris part à la bataille, se jeta dans la forêt Noire et s'y mit en embuscade, pour fondre sur les détachements de troupes allemandes qui, revenant de l'armée victorieuse, s'en retournaient dans leurs foyers. Les Magyars firent beaucoup d'Allemands prisonniers; après quoi ils regagnèrent par la Bourgogne et l'Italie la Pannonie.

Cette victoire éclatante fit perdre aux Allemands la frayeur que les Magyars leur avaient inspirée jusqu'alors. Ces derniers tombèrent eux-mêmes dans le découragement et commencèrent à estimer la valeur guerrière des peuples de la Germanie, à laquelle ils cessèrent d'être redoutables. Ce n'est probablement qu'après la défaite près d'Augsbourg, que le pays au-dessous de l'Ens jusqu'au delà de l'Erlaf fut enlevé aux Magyars, où il leur resta la forteresse frontière de Medelikke (*Melk*). À la vérité, l'ancien poème épique dit *Nibelungenlied*, la chronique d'Ortilon, religieux de Lilienfeld et autres ouvrages semblables, font mention de deux *Roger*, *margraves de Pechlarn* [1]), qui dans le temps intermédiaire entre la défaite de Luitpold près de Presbourg (907) et la victoire d'Othon-le-Grand dans le Lechfeld, auraient protégé, par leur vigilance et fermeté, une grande partie du pays au-dessous de l'Ens contre les Magyars. Mais c'est sans doute encore une de ces fictions romanesques dont les vieux chroniqueurs se plaisent souvent à assaisonner leurs écrits, l'existence d'un margrave *allemand* dans un pays soumis à la domination magyare étant une chose inimaginable. D'ailleurs les forces peu importantes d'un gouverneur ou garde des limites aussi res-

[1]) Aujourd'hui *Alt-* ou *Klein-Pechlarn*, bourg sur le Danube non loin de Melk.

treint, tel que ce margrave eut pu l'être d'après la situation locale, n'auraient sûrement pas été suffisantes, pour arrêter la marche des nombreuses armées magyares dans l'une ou l'autre de leurs excursions. Ce qui est certain, c'est qu'environ vingt ans après la mémorable journée du Lechfeld, lorsque l'empereur Othon I reposait déjà parmi ses aïeux, un comte *Burcard* était comte des frontières ou margrave dans la Marche orientale, qu'on appelait aussi Avarie.

Les Magyars vengèrent sur la *Bohème* la part que Boleslas avait prise à la destruction de leur armée près d'Augsbourg. Mais le duc, ayant reçu des troupes auxiliaires de l'Empereur, vainquit 958 les Magyars près Prague et Kaurzim en Bohème, les poursuivit jusqu'en Moravie, où il les défit encore une fois, et réunit de nouveau cette province à la Bohème. Le duc Boleslas, qui au fond n'était pas méchant, se repentit vivement d'avoir ôté la vie à son frère. Pour expier ce crime affreux il fit achever l'église de S. Guy (Sanct-Veit) à Prague, commencée par Venceslas [1]), et y transporter ensuite le corps de cette illustre victime. Il se convertit au christianisme, dont il devint un protecteur zélé. Boleslas avait accompagné Othon I dans ses expéditions contre les Slaves septentrionaux et aida ce monarque à gagner plusieurs victoires. Il mourut, l'an 967, et eut pour successeur son fils Boleslas II. Peu de temps avant sa mort il maria sa fille Dambrowka au duc Micislas de *Pologne* (965), laquelle persuada son époux et une grande partie de ses sujets à embrasser la religion chrétienne.

Pour mettre leurs propres frontières à couvert des attaques ennemies, en cas d'un nouveau revers de fortune, les Magyars élevèrent autour de Melk un si grand nombre de retranchements, de bastions et de remparts, que, jugeant alors cette forteresse inexpugnable, ils l'ap-

[1]) Ce prince et Ludmille, sa mère, furent mis au rang des Saints.

pelèrent le *bourg* ou *château de fer*. D'ici les Magyars firent des excursions, par le pays au-dessus de l'Ens jusqu'en Bavière, et réduisirent la contrée entre l'Ens et l'Erlaf en désert. Mais peu à peu une grande quantité de colons allemands vinrent s'établir dans les cantons entre ces deux rivières, et on construisit, pour les protéger, au confluent des deux Erlaf la forteresse de Zuisila (*Wieselbourg*). Pendant le gouvernement de Toxus les Magyars bornèrent le plus souvent leurs entreprises militaires à des attaques contre l'Empire grec, qu'ils ravagèrent à différentes reprises dans les années 958 à 970, tantôt seuls, tantôt à l'aide des Bulgares et des Turcs, jusqu'aux portes de Constantinople, non pas cependant sans être quelquefois repoussés avec grande perte par les Grecs.

Ce que Ludolphe, fils d'Othon, craignait, était arrivé. La reine Adélaïde mit 955 au monde un prince, Othon II. Mais, comme si la Providence eut voulu prévenir les suites funestes qu'aurait pu avoir une rivalité entre ces deux frères, Ludolphe, que son père avait envoyé contre Bérenger II, qui exerçait une autorité despotique en Italie, mourut prématurément 957 à Pombie près de Novare. Son fils unique Othon devint dans la suite duc de Souabe et de Bavière. Vers le même temps les Italiens et le pape Jean XII même, à qui Bérenger faisait la guerre, envoyèrent des députés au roi Othon pour le supplier de les délivrer de leur oppresseur. Le monarque se décida à se rendre lui-même en Italie, pour y rétablir l'ordre et la tranquillité.

Après avoir désigné, dans la Diète de Worms 961, son fils Othon pour son successeur et roi futur, et, l'avoir fait couronner en cette qualité à Aix-la-Chapelle, Othon I conduisit son armée au de-là des Alpes, où il fut reçu avec de grandes acclamations par les Italiens qui avaient

ardemment désiré sa présence. Les prélats, les nobles et les députés des villes de Lombardie, s'étant assemblés à Milan, déclarèrent Bérenger II et son fils Adalbert déchus du royaume de Lombardie, et proclamèrent Othon I roi d'Italie. Ce prince fut encore une fois couronné en cette qualité par l'archevêque de Milan. Ensuite Othon se rendit à Rome, où le pape Jean XII posa aussi le 2 février 962, la couronne impériale sur la tête du monarque. Le pontife et les Romains jurèrent soumission et fidélité à l'Empereur. En retour ce Souverain confirma à l'Église les donations de Pepin et de Charlemagne. Mais à peine Jean XII eut-il ceint le front de son libérateur du diadème des césars, qu'il s'en repentit. Il se ligua avec ce même Bérenger, naguère son plus grand ennemi. Othon, instruit de cette union, retourne à Rome et, ayant accusé le pape de plusieurs crimes, il le fait déposer dans un concile. Léon VIII est élu à sa place. Mais à peine l'Empereur fut-il parti avec ses troupes vers Spolète et Camerino pour assiéger Bérenger II dans la forteresse de San Leo (dans le duché d'Urbino), que les Romains se révoltèrent de nouveau. Ils chassèrent Léon VIII et rappelèrent Jean XII. Avant que l'Empereur pût se rendre à Rome, pour exercer une juste vengeance sur les révoltés, le pape Jean XII fut assassiné (14 mai 964). Les Romains choisirent Bénoit V pour antipape et s'apprêtèrent à une vigoureuse résistance. Mais Othon assiégea Rome, réduisit cette ville séditieuse et rétablit Léon VIII sur le siège pontifical (24 juillet 964). Bénoit V fut envoyé à Hambourg, où il mourut l'année suivante. Alors Bérenger se rendit avec la forteresse de San Leo et termina 966 sa carrière en prison à Bamberg. Othon I, deux fois vainqueur de Rome, eut soin de s'assurer tous ses droits; mais pour que les empereurs fussent respectés, il aurait fallu qu'ils résidassent dans cette

ancienne capitale du monde. En vertu d'un concile, tenu en 964, la dignité impériale et le royaume d'Italie furent réunis au royaume d'Allemagne ou de Germanie, en faveur d'Othon I et de ses successeurs. Ce fut alors que le royaume d'Allemagne commença à prendre le nom d'*Empire-germanique-romain*, plus tard appelé aussi le *saint-Empire-romain*. Cette réunion obligeait les chefs de l'Empire à trois différents couronnements. Le premier regardait la Germanie ou l'Allemagne; le second était pour le royaume d'Italie et avait lieu tantôt à Pavie, tantôt à Milan et, depuis l'Empereur Conrad II, presque toujours à Monza, où se conservait la couronne de fer. Le troisième couronnement, qui est celui d'empereur, se faisait à Rome, dans la basilique de S. Pierre. Les rois de Germanie, après leur élection, ne prenaient que le titre de *roi des Romains*, et celui d'*Empereur* seulement après leur couronnement à Rome. Les voyages que ces Souverains faisaient pour cet effet en Italie furent appelés *Expéditions romaines (Römerzüge)*.

L'Empereur, croyant toutes choses pacifiées en Italie, retourna encore la même année (964) en Allemagne. Mais à peine fut-il parti, qu'il se trama dans la haute Italie une conspiration, tendante à mettre Adalbert, fils de Bérenger, en possession du royaume. Adalbert et son fils Guy se mirent à la tête des rebelles. L'empereur grec Nicéphore-Phocas envoya une flotte à leur secours; celle-ci fut détruite par les Sarrasins, et le duc Burcard II de Souabe battit complètement l'armée des rebelles sur les bords du Pô. Guy fut tué; Adalbert se sauva dans les montagnes et s'enfuit dans la suite chez les Sarrasins en Corse.

Le pape Léon VIII étant mort au mois d'avril 965, les Romains élurent à sa place Jean XIII, avec l'approbation de l'Empereur. Mais le nouveau pontife aigrit par

son dur gouvernement les seigneurs de Rome, qui le bannirent de la ville. L'empereur Othon revole 966 en Italie, replace Jean XIII sur le trône pontifical et met fin à ces mouvements révolutionnaires, en faisant pendre treize des fauteurs de la rebellion, distingués par leur naissance. Il appela son fils Othon, âgé de quatorze ans, à Rome, le fit couronner empereur, le 25 décembre 967, et l'associa à l'Empire. Ensuite Othon I marcha vers la basse Italie et attaqua les possessions grecques dans l'Apulie et la Calabre. Mais comme cette expédition n'apporta dans le commencement aucun avantage décidé, l'Empereur et le pape envoyèrent 968 l'évêque Luitbrand de Crémone à Constantinople, pour moyenner la paix. Cet ambassadeur devait en même temps proposer le mariage d'Othon II avec la princesse impériale Théophanie, et demander pour dot le reste des possessions grecques dans la basse Italie. Mais l'empereur Nicéphore-Phocas ayant rejeté avec une dédaigneuse arrogance ces propositions, la guerre fut continuée avec la plus grande activité. La mort de Nicéphore, qui fut tué dans une révolte (969), arrangea tout; Jean Zimiscès, qui lui succéda sur le trône byzantin, s'empressa de faire la paix, consentit au mariage de Théophanie avec Othon II et se contenta de la possession du duché de Naples et de quelques districts en Apulie et en Calabre.

Othon-le-Grand revint victorieux en Allemagne 972 et mourut, le 7 mai 973, à Memleben, avec la gloire d'avoir réuni en une seule monarchie la *Germanie*, la *Lorraine* et l'*Italie*, qui formaient alors l'empire d'Occident.

CHAPITRE XXI et dernier.

Othon II, empereur (973-983). Tableau général de l'Europe dans cette période.

Othon II, ayant déjà été couronné empereur des Romains et roi de Germanie du vivant de son père, se contenta de se faire proclamer par les seigneurs et prélats, assemblés à Magdebourg. Ce prince, par son esprit et ses grands talents, était propre à gouverner l'Empire. Mais son penchant pour les débauches engagea l'impératrice Adélaïde à s'arroger une sorte de régence. Cependant, comme le jeune monarque écoutait moins les sages conseils de sa mère, que les mauvaises insinuations de ses favoris et de Théophanie, son épouse, et que d'ailleurs les Grands se plaignaient hautement de l'influence qu'avait l'impératrice-mère dans le gouvernement, Adélaïde prit enfin le parti de se retirer auprès de son frère Conrad, roi de Bourgogne (978). À peine ce prince fut-il monté sur le trône, qu'il se vit enveloppé dans la querelle qui s'était élevée entre son cousin germain, le duc Henri II l'Oiseleur, et son neveu Othon de Souabe, fils de Ludolphe et successeur de Burcard II (973), au sujet de la délimitation de leurs frontières. L'Empereur ayant pris parti pour son neveu Othon, Henri II se ligua avec le duc Boleslas II de Bohème et son beau-frère Micislas de Pologne, qui n'aspiraient qu'à se rendre indépendants de l'Empire germanique. Henri fut cité devant la Diète d'Allemagne, qui le déclara déchu de ses

duchés de Bavière et de Carantanie, et le fit emprisonner à Ingelsheim. Mais Henri parvint à s'évader et se réfugia auprés de Boleslas, son allié. L'Empereur demanda l'extradition du fugitif; ce qui toutefois lui fut refusé. Othon II marcha 975, à la tête d'une armée imposante, contre les princes confédérés; il entra en Bohème et investit Pilsen. Boleslas II s'avança résolument contre son ennemi et, l'ayant surpris dans une nuit obscure, il l'obligea à évacuer la Bohème avec une perte considérable. L'Empereur même ne se sauva qu'avec peine à Cham dans le Haut-Palatinat. Boleslas envahit la Misnie et soumit ce pays à la domination bohème. D'un autre côté, le duc Henri s'empara de Passau. Mais Othon l'assiégea dans cette ville et le força à la soumission. La Diète, assemblée à Magdebourg l'an 978, condamna le duc Henri à la reclusion et le mit sous la garde de l'évêque Popon d'Utrecht. Le duché de Bavière avec la *Carantanie* et la *Rhétie* fut conféré au duc Othon de Souabe. Avec Boleslas de *Bohème* et Micislas de *Pologne*, l'Empereur jugea à propos de se réconcilier. Le roi Harald de *Danemark* avait dès l'année 975 envahi et saccagé la Saxe, pour faire une diversion en faveur d'Henri de Bavière. Les ducs Othon et Bernard de Saxe repoussèrent les Danois et emportèrent 976 les lignes de frontière danoises. L'Empereur fit construire sur le territoire ennemi une forteresse, qui toutefois fut détruite de nouveau par les Danois dès l'année 982.

Peu d'années après (987), l'empereur Othon fut entraîné dans une guerre contre la France. Ce monarque avait 977 donné le duché de la *basse Lorraine* en fief au prince français Charles. Le frère de ce dernier, Lothaire, successeur de Louis d'Outremer, roi de France, son père et qui avait été longtemps en querelle avec le prince, irrité de ce que celui-ci était devenu vassal de l'Empire germanique, et

en même temps poussé par le désir de s'approprier la province ci-dessus nommée, envahit en 978 la Lorraine et se fit inaugurer à Metz. Ensuite il marcha rapidement sur Aix-la-Chapelle, d'où l'Empereur put à peine se sauver par une prompte fuite. Après avoir dévasté cette ville et la contrée environnante, Lothaire se retira en France. Othon, qui dans l'entrefaite avait rassemblé des troupes, le suivit à la piste, pénétra au mois d'octobre jusqu'à Paris et brûla les faubourgs de cette capitale. Mais lorsque Lothaire fut revenu de sa première frayeur, l'Empereur fut repoussé et poursuivi jusqu'aux Ardennes. En 980 les deux monarques eurent ensemble une entrevue dans le pays de Luxembourg et firent la paix. Lothaire renonça par serment à toutes ses prétentions sur la Lorraine.

Pendant ces dernières guerres les *Magyars* étaient restés tranquilles dans leurs foyers. Ils étaient de plus en plus dégoûtés de ces courses lointaines, de ces expéditions hasardeuses qui, sans établir une conquête, leur avaient coûté tant de milliers de leurs plus braves soldats. Ils comprirent enfin, qu'au lieu de perdre leur temps et d'affaiblir leur force par des brigandages sur les terres étrangères, il leur serait beaucoup plus utile et avantageux d'employer l'un et l'autre à la consolidation et à la prospérité intérieure de leur État naissant. Le duc Zoltau, qui mourut 960, avait déjà agi selon cette sage politique, vers la fin de sa carrière. Ce prince actif et intelligent avait non-seulement songé à une détermination exacte et à la défense des frontières de son propre Empire, mais il avait aussi mis la première main à l'organisation de son pays, en distribuant d'après un système fixe les nombreux prisonniers allemands dans toutes les sions magyares. Ce mélange et le contact continuel, urement amical, des nationaux avec les peuples t civilisés, répandirent de nouvelles idées dans

le pays, adoucirent peu à peu les moeurs des indigènes, et préparèrent les Magyars à la grande révolution religieuse et morale, qui les plaça plus tard au rang des nations européennes.

Après la conclusion de la paix avec la France, Othon II partit pour l'Italie, où l'état des affaires réclamait sa présence. Les Romains, qui avaient alors deux maîtres, le pape et l'empereur, mais qui n'en voulaient avoir aucun, s'étaient mis en tête de rétablir l'ancienne république romaine. Ils levèrent, sous la conduite du consul Crescentius, l'étendard de la révolte, assassinèrent d'une manière cruelle le pape Bénoit VI (974), et élevèrent arbitrairement Boniface VII à la dignité pontificale. Mais le parti de l'Empereur, ayant bientôt gagné le dessus, il expulsa Boniface, qui se réfugia à Constantinople. Le sénat romain plaça alors Domne II, et en 975 Bénoit VII sur le siège de S. Pierre. Ce pontife pria instamment Othon II de passer les Alpes et de l'aider à rétablir la tranquillité. L'Empereur s'empressa d'autant plus de remplir le voeu de Bénoit VII, qu'outre la pacification de Rome, la partie grecque de la basse Italie demandait aussi son attention particulière. Après la mort de Jean Zimiscès (975), Basile II, beau-frère d'Othon, et Constantin X étaient montés sur le trône. Les princes de Bénévent et de Capoue, vassaux de l'Empereur romain, ne cessaient d'être inquiétés, tant par les Grecs que par les Arabes de Sicile. D'ailleurs Othon croyait que, son épouse, étant une princesse grecque, pouvait former des prétentions sur les provinces grecques en Italie. Il marcha par Pavie sur Rome, humilia l'arrogant Crescentius et, après que les troupes auxiliaires de Bavière et de Souabe furent arrivées, il s'avança vers l'Apulie (981). Othon s'empara de Naples, de Salerne et de Tarente. Les Grecs avaient appelé à leur secours les Sarrasins de

Sicile, d'Afrique et d'Égypte. Les Ragusains et autres peuples dalmates aussi armèrent promptement une flotte pour soutenir les Grecs. Cependant l'Empereur avait vaincu deux fois l'armée ennemie; mais il succomba 982 (3 juillet) prés de Bassentello en Calabre. La trahison, ou la désertion des auxiliaires italiens, causa la perte de la bataille. L'Empereur même se sauva sur un vaisseau ennemi, auquel il se confia sans être réconnu, à Rossano. Le comte Burcard, margrave du pays entre l'Ens et l'Erlaf, qui s'était distingué dans cette guerre, et le duc Udon de Franconie, restèrent dans ce malheureux combat. Le duc Othon I de Bavière, de Souabe et de Carantanie, mourut peu de temps après en Tuscie des suites de ses blessures.

L'empereur Othon, peu découragé par ce revers, rassembla les débris de son armée et fit venir de nouvelles troupes de l'Allemagne, où tous les princes armèrent pour assister le chef de l'Empire. Othon tint 983 une assemblée générale des États allemands et italiens à Vérone. Tous se montrèrent prêts à soutenir l'Empereur. Il fut résolu dans cette Diète de chasser les Grecs de la basse Italie, et les Arabes de la Sicile. Othon III, âgé de trois ans, fut nommé héritier du trône. Ensuite l'Empereur donna tous ses soins aux dispositions nécessaires pour continuer vigoureusement la guerre contre les Grecs et les Sarrasins; mais il mourut, au milieu de ces préparatifs, à Rome, le 7 décembre de l'année 983. Peu de temps avant sa fin il conféra le margraviat du pays entre l'Ens et l'Erlaf, vacant par la mort du comte Burcard, au comte *Léopold de Babenberg*, qui avait déja été nommé, l'an 973, comte ou margrave du district, appelé *Donaugau*. C'est avec ce *Léopold*, dit *l'Illustre*, premier margrave d'Autriche de l'ancienne et célèbre Maison de Babenberg que commencera la deuxième époque de cette histoire. Mais, avant de terminer la premiè-

re, j'exposerai succinctement l'état de l'Europe dans cette période.

L'empire d'Orient, attaqué tour à tour par les Perses, les Lombards, les Visigoths, les Huns, les Bulgares, les Magyars et les Sarrasins, qui lui avaient arraché ses plus belles et ses plus riches provinces, était fort déchu de son ancienne grandeur. Sous le règne de Constantin-Copronyme, successeur de Léon l'Isaurien (741-775), et sous celui de Léon IV son fils (775-780), les Grecs perdirent la plus grande partie de l'exarchat de Ravenne, et Constantin-Porphyrogenète et sa mère Irène (780-802), se virent encore enlever Rome. Cette ennemie de Charlemagne, trop faible pour lui faire la guerre, voulut l'épouser lorsqu'il porta la couronne impériale ; mais elle fut dépossédée par Nicéphore pendant qu'elle traitait de cette alliance. L'usurpateur, craignant la puissance de Charlemagne, le reconnut pour empereur, sans convenir des limites des deux Empires. Sous le règne de Nicéphore-Phocas, la Grèce reprit quelque force. Ce prince, qui était un grand homme de guerre, mais d'un caractère dur et arrogant, enleva aux Sarrasins les îles de Crête et de Chypre, la Cilicie et même Antioche. Néanmoins la perte qu'il fit de la Pouille et de la Calabre, qui furent conquises par Othon-le-Grand, irrita tellement les esprits, déjà indisposés contre lui à cause de ses exactions, qu'il fut assassiné par une troupe de conjurés, ayant à leur tête Zimiscès, qui fut proclamé empereur (963). Ce prince se montra digne de régner autant par son humanité et son amour pour la religion, que par les victoires qu'il remporta sur les ennemis de l'Empire. Basile II, qui lui succéda (976), fit la guerre aux Bulgares et les rangea enfin sous ses lois. Mais, sous les successeurs de ce prince, la puissance des Grecs tomba pour ne plus jamais se relever.

L'Espagne était désolée par les guerres continuelles

que se faisaient les Visigoths chrétiens et les Sarrasins ou Arabes musulmans qu'on nomme *Mores*. Les premiers, ayant dû abandonner aux Arabes toute la partie méridionale de cette péninsule, s'étaient retirés dans les montagnes des Asturies et de Biscaye, et y avaient formé 718, sous leur nouveau roi Pélage du sang royal des Visigoths l'État d'Oviédo. Après s'y être bien fortifiés, ils firent des tentatives réitérées pour arracher aux Arabes leurs conquêtes. En 740 les Chrétiens reprirent la Galice, et en 756 ils étaient déjà maîtres de tout le pays jusqu'aux bords du Duero; ce qui accrut beaucoup leur petit royaume et les mit en état de tenter de plus grandes entreprises. La partie espagnole, soumise aux Sarrasins, fut régie pendant les premières quarante années par des gouverneurs, au nom des califes de Damas; mais depuis la révolution arrivée en 755, qui enleva le trône de l'Empire arabe à la dynastie d'Ommiah et le transporta aux Abassides, l'État moresque en Espagne eut ses califes particuliers. Abdérame, de la race des Ommiades, qui s'était réfugié en Espagne, y fut le premier proclamé calife, en 759; il choisit Cordoue pour sa résidence et régna vingt-sept ans. Quoiqu'il eût à lutter longtemps contre les familles et princes puissants de sa nation qui ne voulaient pas reconnaître son autorité, il vint néanmoins à bout de ranger sous ses lois tous les petits États moresques en Espagne; mais il ne put empêcher Charlemagne de faire la conquête de la Navarre et de l'Aragon. Les règnes des premiers califes furent sans cesse troublés, soit par les révoltes et séditions que suscitaient les gouverneurs des villes et provinces soumises à la domination arabe, soit par les guerres que ces princes avaient à soutenir contre les Visigoths. Abdallah, qui occupa le trône des califes depuis 888 jusqu'en 912, vit son domaine réduit aux murs de Cordoue, sa capitale. Abdérame III, son successeur, rétablit enfin pres-

que entièrement la gloire et la puissance du califat. Par sa conduite, pleine de sagesse et de fermeté, il appaisa les troubles qui agitaient les villes arabes; et par les guerres heureuses qu'il entreprit il recula beaucoup les limites de son Empire. Mais ce prince ne se borna point à subjuguer la révolte et à conquérir des provinces; il voulut aussi rendre heureux les peuples qu'il avait à gouverner. À cet effet il employa tous ses moyens pour faire fleurir dans ses États l'agriculture, le commerce, les arts et l'industrie qu'il regardait comme les éléments principaux de la prospérité publique. Abul-Abbas-Al-Hakam, qui le suivit sur le trône (961-976), y ajouta le bienfait des sciences, peu connues encore alors en Europe. Sous lui, Cordoue devint le siège d'une université et de savants distingués qu'il avait fait venir de l'Orient. Il fonda un grand nombre d'instituts et de bibliothèques pour l'éducation de la Jeunesse et l'instruction publique, et introduisit ainsi les Belles-Lettres en Espagne, d'où elles se répandirent peu à peu dans le reste de l'Europe.

L'Angleterre, sortie de son Heptarchie qu'Egbert-le-Grand, comme nous savons, avait réunie, l'an 827 [1]), aurait pu commencer dès lors à se former et civiliser, si les Danois n'y avaient mis obstacle par les fréquentes invasions qu'ils faisaient dans ce pays. Les Anglais, voyant qu'ils ne pouvaient se délivrer de ces ravageurs par la force des armes, eurent recours au seul frein capable de les retenir, c'est-à-dire, ils s'engagèrent à leur payer un tribut annuel. Mais, si par ce moyen ils se débarrassèrent d'une bande de ces pirates, ils ne purent empêcher que d'autres hordes de la même nation, qui ne participaient point à ce tribut, ne continuassent à infester les côtes britanniques. Leurs agressions prirent même un caractère si formidable que sous le règne d'Alfred-le-Grand l'Angleterre fut sur le point d'être entièrement asservie par ces barbares. De-

[1]) Ce prince prit alors pour la première fois le titre de roi d'Angleterre.

puis 871 jusqu'en 878 ce prince eut à soutenir contre eux une lutte opiniâtre; et ce ne fut qu'après les avoir défaits en cinquante-six batailles sur terre et sur mer, qu'il les chassa entièrement du pays. Alfred composa un code de lois pour ses sujets, divisa l'Angleterre en comtés, et fonda l'université d'Oxford. Après sa mort (900) l'Angleterre redevint le théâtre des déprédations des Danois, et continua de l'être jusqu'au règne d'Ethelred qui monta sur le trône en 978.

L'Écosse, qu'habitaient les Pictes et les Scots ou Écossais, avait été depuis la chûte de l'Empire romain constamment aux prises avec les Saxons et les Danois, qui cherchaient tour à tour à s'emparer de ce pays. Les Pictes et les Scots obéissaient à des rois particuliers. Mais Kenneth II, roi des Scots, ayant vaincu les Pictes, en 838, et la race masculine des rois de cette dernière nation s'étant éteinte dans la personne de Kung, l'Écosse ne forma plus dès lors qu'un seul royaume, et le nom de Pictes disparut entièrement. Les Écossais, qui en grande partie étaient déjà chrétiens, vivaient avec l'Angleterre dans des guerres presque continuelles qu'alimentaient non-seulement la rudesse de leur nation et le proche voisinage, mais aussi les rapports de féodalité qui existaient entre les deux États. Car Edmond, roi d'Angleterre, céda en 945 à Malcolm I, roi des Écossais, le pays de Cumberland, pour le posséder à titre de fief; depuis ce temps le prince héréditaire d'Écosse porta toujours le titre de prince ou duc de Cumberland, et établit sa résidence dans cette province.

Les régions du Nord, telles que la *Suède*, le *Danemark*, la *Norwège*, étaient encore dans un état chancelant, et leurs rois ou princes ne peuvent être comptés parmi les Souverains qui influaient alors sur le système politique de l'Europe. Je me bornerai donc à dire, que les peuples des deux premières contrées étaient presque tou-

jours en guerre l'un contre l'autre, que le Danemark obéissait quelquefois à la Suède, quelquefois la Suède au Danemark, et que le plus souvent ces deux pays eurent leurs rois particuliers. Quant à la Norwège, elle était partagée entre plusieurs petits princes jusqu'en 910, où Harald-Pulchricomus les vainquit et unit toutes ces souverainetés en un seul royaume.

La *Russie* [1]) seule commençait à se faire remarquer sur la scène du monde, tant par les succès de ses armes que par les soins qu'elle prenait à se policer et à se former. Les premiers fondateurs de l'Empire russe sont venus de la Scandinavie. À l'époque où les héros maritimes de cette contrée, sous le nom de Normands et de Danois, inquiétaient toutes les côtes au delà de la mer Baltique, d'autres bandes de ce peuple navigateur, qui avaient pris le nom de *Varaigues ou Varèges* [2]) ayant à leur tête trois frères, Ruric, Sinéus et Truwor, envahirent les établissements des Slavons sur les bords de la Newa et du Volchow où ces derniers avaient bâti les villes de Novogorod, de Smolensk et de Tschernikow, et y formèrent, en 862, trois petits États qui, après la mort de Sinéus et de Truwor, arrivée au bout de trois ans, échurent à Ruric, l'aîné des frères, et donnèrent naissance à l'État de Novogorod. Deux autres chefs va-

[1]) Le nom de *Russie* ou *Rosseie*, comme le prononcent les Russes, indique un peuple dispersé; ils s'en tiennent à cette étymologie, en quoi ils sont d'accord avec Procope, historien grec du VIème siècle, qui a la même idée des peuples de la Sarmatie. Ce sont des écrivains modernes, illyriens ou dalmates, qui ont inventé un *Russus*, frère de *Lekhus* et de *Czechus*, noms qui ont rapport à ceux qu'ont portés d'abord les Polonais et les Bohèmes; et l'on a fait de ces personnages imaginaires les pères de ces peuples que l'on a prétendu erronément être sortis de l'Illyrie.

[2]) En allemand *Wäringer*, qui signifie guerriers, du mot tudesque *War*, guerre. Chez les historiens danois et normands, et dans les annales britanniques, ils portent le nom d'*Easterlings;* les russes les appellent *Varägi* et les auteurs arabo-espagnols *Madschu*.

régiens, Oskold et Dir, qui probablement n'avaient pas eu leur part dans la distribution que les trois frères firent des terres conquises, se portèrent vers le Dnieper et soumirent les Slaves de Kiev. Oleg, successeur de Ruric (879), Souverain de l'état de Novogorod, s'empara aussi de celui de Kiev et rangea sous ses lois tous les Slavons libres des pays environnants. Il établit le siège de son gouvernement à Kiev. Il prit le titre de grand-duc de Kiev que ses successeurs portèrent jusqu'en 1157, où André le changea en celui de grand-duc de Vladimir, qui était le nom de sa nouvelle résidence. C'est ainsi qu'un petit peuple scandinave devint le maître d'une nation très-étendue; mais il fut bientôt absorbé par la multitude des Slaves qui faisaient la grande masse de la population du pays. Nonobstant ce les successeurs de Ruric regnèrent sur cet État jusque vers la fin du XVIème siècle. Oleg, non satisfait d'avoir considérablement agrandi son domaine, aspirait à de plus grandes conquêtes. Voulant profiter de l'état de faiblesse où se trouvait l'Empire grec, il marcha droit à Constantinople, dont il serait peut-être venu à bout de s'emparer, si l'empereur d'Orient, alarmé du danger qui menaçait sa capitale, n'avait acheté la paix. Les relations qui s'établirent de cette manière entre les Slaves du Dnieper et les Byzantins furent d'un grand avantage pour le premier de ces peuples, à qui elles apportèrent la lumière de l'évangile et plusieurs ouvrages de l'industrie grecque. La princesse Gisèle, épouse du grand-duc Ivor, fit en 955 un voyage à Constantinople pour y recevoir le baptême. Vladimir, son petit-fils, appelé l'*Apôtre* et le *Salomon de Russie*, qui se maria avec Anne, soeur des empereurs de Constantinople, Basile et Constantin, embrassa également le christianisme suivant le rit grec [1]) (987). Une grande partie de la nation, pour complaire

[1]) Le rit grec est suivi jusqu'à ce jour dans tout l'empire de Russie.

à son prince, adopta la même doctrine, qui dans le cours du dixième et onzième siècle s'établit entièrement en Russie.

L'État vénitien se maintenait non-seulement avec éclat, mais il avait encore étendu ses limites et agrandi son commerce, malgré les orages des guerres extérieures et des troubles civils par lesquels il avait été fréquemment agité. Après la mort de *Paul-Luc-Anafesto*, premier doge de Venise (717), *Marcelle Tallegiano* fut élevé à cette dignité. Il régit l'État dans l'esprit de son prédécesseur. Mais *Orso*, qui le suivit dans le gouvernement (725), fut loin d'imiter cette sage conduite. Le nouveau régent, qui aimait beaucoup la guerre, enorgueilli par la victoire qu'il avait remportée sur Luitprand, roi de Lombardie, se permit tant d'actes de violence, que le peuple indigné l'assaillit dans son propre palais et l'égorgea (737). Dès lors les insulaires des lagunes résolurent de n'élire un chef de l'État que pour un an et de ne lui donner d'autre titre que celui de *Général de la milice*. Cette mesure ouvrit la porte à l'intrigue, aux factions, et par conséquent empira l'état des choses, au lieu de l'améliorer. *Théodat-Orso* (fils du doge assassiné), qui après *Leone* et *Cornicola* avait été nommé chef de la nation, parvint à rester deux ans à la tête du gouvernement et employa toute l'influence de sa famille pour conserver cette place sa vie durant. Son plan ne lui réussit point, et après les deux années révolues il fut remplacé par *Ceperio* qui eut *Jean Fabriciatio* pour successeur. Sous ce gouvernement Orso occasionna de nouveaux troubles. Fabriciatio fut déposé et aveuglé. Orso mit alors encore une fois tout en oeuvre pour être élu doge à vie. Afin de s'abriter contre les intrigues de cet homme ambitieux, on transféra le siège du gouvernement d'Héraclée à *Malamocco*, où Orso avait moins d'adhérents; et comme *Galba* s'éleva contre lui, Orso fut à son tour précipité du trône et eut les yeux crevés. Mais peu

de temps après Galba, ayant encouru la haine des Vénitiens par sa tyrannie, eut le même sort que ses prédécesseurs. Ces horribles désordres engagèrent les Vénitiens à rétablir le dogat à vie, mais à mettre à côté du régent deux tribuns pour veiller sur les droits du peuple. En 756 *Monegario* fut élu doge; mais il régna, malgré les deux tribuns, si arbitrairement et si tyranniquement qu'il subit (764) le même sort que ses devanciers. Il eut pour successeur *Galba* d'Héraclée, homme excellent, mais prince faible, qui nomma son fils corégent, par où il porta atteinte à la liberté d'élection du peuple. Il érigea un évêché à Rialto, et mourut après un règne heureux de vingt-trois ans. Son fils et successeur, *Jean Galba* (787), trompa singulièrement les espérances de la nation; c'était un débauché cruel et tyrannique qui ne considérait ni la proprieté, ni la vie, ni l'honneur de ses sujets. Il associa (796) à la régence son fils *Maurice* qui rivalisa avec son père en méchanceté. Il eut même l'atrocité d'assassiner le patriarche de Grado, parce que ce prélat ne voulait pas exécuter sans restriction les ordres du doge. Cette action abominable révolta tous les esprits. Une conspiration se forma contre les deux tyrans. Elle fut, il est vrai, découverte, et les conjurés, à la tête desquels se trouvaient le nouveau patriarche Fortunat et Obelario, se virent obligés de s'enfuir; mais Fortunat parvint à exciter Charlemagne et le pape contre le doge et son fils. L'empereur et le pontife chassèrent de leurs États d'Italie tous les Vénitiens. En 804 une nouvelle conjuration éclata. Jean et Maurice Galba prirent la fuite, et *Obelario* fut élu doge. Il nomma ses deux frères corégents, et offrit à Pepin, roi d'Italie, fils de Charlemagne, de lui payer tribut, afin de le disposer favorablement pour Vénise. Toutefois il ne put engager les Vénitiens à secourir le roi contre les Dalmates. Pepin, offensé de ce

refus, tourna ses armes contre les Vénitiens mêmes. Il conquit et dévasta Équilo et Héraclée, et ne cessa les hostilités que sur les pressantes sollicitations du doge. Peu de temps après l'empereur grec, alarmé des progrès de Pepin, envoya une flotte aux Vénitiens qui se réunirent à elle, malgré tout ce que pût dire le doge pour les en détourner. Oui, lorsque Pepin fit de nouveaux préparatifs pour attaquer les Vénitiens, à qui Obelario conseillait de se soumettre, ils bannirent ce prince et ses frères. *Participatio*, s'étant mis alors à leur tête, vainquit la flotte de Pepin près des lagunes, sur quoi il fut proclamé doge par les habitants (809). On ne songea plus à faire la guerre à cette noble et industrieuse nation, et Venise, quoique à la rigueur dèpendante du royaume d'Italie, continua d'être regardée et traitée comme ville libre et neutre, à cause de la commodité du lieu et pour l'usage du commerce. Participatio transféra le siège du gouvernement dans l'île de *Rialto*, qu'il lia par des ponts aux îlots qui l'entourent, et insensiblement on vit s'élever, comme sortant du sein des ondes, cette ville majestueuse et commerçante, qui devint pour le nouveau monde ce que Tyr avait été pour l'ancien. Elle fut appelée *Venise* en mémoire des anciens Vénètes, qui habitaient les côtes adriatiques, comme il a déjà été mentionné autre part. Participatio fit rétablir les villes saccagées par les Francs et élever un grand nombre de bâtiments dans les îles. Son fils *Justinien*, qui lui succéda en 827, fit transporter les ossements de S. Marc, que les Vénitiens avaient choisi pour leur patron, d'Alexandrie à Venise. Après sa mort (836), *Jean*, son frère et corégent, prit les rènes du gouvernement. Le doge exilé, Obelario, soutenu par des conjurés, chercha à lui arracher l'empire; mais il fut vaincu et exécuté. Toutefois peu de temps après on trama une conspiration contre le doge Jean lui-même, qui fut obligé de s'enfuir

en France. *Pierre Tradonico de Pola*, qui fut élu doge en 836, combattit avec succès contre les Véronais; mais il fut vaincu conjointement avec les Grecs par les Sarrassins, et perdit toute la flotte vénitienne. Cet éclatant revers fit naître des divisions parmi le peuple, et un parti ennemi du doge l'assassina dans la rue (864). *Orso Participatio*, son successeur, eut un sort plus heureux. Il vainquit les Sarrasins, comprima les factions et régna paisiblement jusqu'à sa fin (881). Après sa mort, *Jean*, son fils, fut élu doge; mais celui-ci, ne se sentant pas assez de force pour conduire le vaisseau de l'État, remit en 887 le gouvernail à *Pierre Candiano* qui le dirigea avec beaucoup d'habilité, mais par malheur mourut dès l'année suivante. On réélut alors *Jean Participatio* qui céda de nouveau sa dignité à *Pierre Tribuno*. Ce doge éclipsa tous ses prédécesseurs. Persuadé que les lois, la justice et la paix étaient les éléments les plus essentiels pour faire naître le repos et la félicité dans la vie sociale, il organisa la république suivant cette sage maxime, et fit tous les arrangements qu'il jugea propre à maintenir le bon ordre et le calme dans l'intérieur de l'État. Afin de mettre le pays à couvert contre les pirates que la rapacité conduisait souvent dans ces parages, il fit fortifier Venise, renforça la marine et prit toutes les mesures nécessaires pour la sûreté du commerce et la défense de la ville. Ses successeurs furent *Orso Badoario*, qui régna depuis 912 jusqu'à 922; *Candiano II*, qui défit les pirates narentins; *Pierre Badoario* (939-942) et *Candiano III*, fils de Candiano II (942-952). Ce régent força les Narentins à se soumettre et à se rendre tributaires de Venise. Mais il eut le chagrin de voir son propre fils se soulever contre lui, parce qu'il voulait mettre des bornes à la vie licencieuse que le jeune Candiano menait. Celui-ci fut exilé; il se retira à Ravenne, d'où il inquié-

tait, comme corsaire, sa patrie. Mais cela n'empêcha point les Vénitiens de l'élire doge après la mort de son père. *Candiano IV* renouvela, il est vrai, d'anciens traités avec l'empereur Othon I, maître de l'Italie, et étendit le commerce avec l'Orient; mais il tint une conduite si violente et si désordonnée, qu'il s'attira la haine de toutes les classes de la nation. Pour se prémunir contre tout danger, Candiano s'entoura d'une garde. Mais cette démarche impolitique, loin de pourvoir à sa sûreté, révolta tellement les bourgeois de la ville, qu'ils excitèrent une émeute et assassinèrent le doge (976). Dans ce tumulte populaire le palais ducal, l'église de S. Marc et plusieurs centaines de maisons devinrent la proie des flammes. *Pierre Ursolo*, qui succéda à Candiano IV, fit rebâtir la résidence du doge et le temple de S. Marc; il vainquit les Sarrasins et se retira, après deux ans de règne, dans un couvent. En 978 *Victor Candiano V* monta sur le trône ducal; mais ayant abdiqué dès l'année suivante, il fut remplacé par *Memmo*, homme sans énergie. Sous cette régence les dissentions intérieures s'éveillèrent de nouveau. La maison des Morosini était à la tête du parti grec, les Caloprini étaient les chefs du parti allemand; le doge vacillait entre les deux factions et ne savait quel conseil prendre. Cette discorde pensa devenir funeste à la république vénitienne. Car l'empereur Othon II, excité par les Caloprini, qui avaient quitté Venise, coupa à cette ville toute communication avec le continent et la réduisit à la plus triste extrémité. Mais la mort subite d'Othon II amena la levée du siège et sauva Venise.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

Fautes à corriger.

Page 21 ligne 17 Aricomiques lisez Arécomiques.
» 60 dans la note ligne 8 en bas 816 lisez 865.
» 182 ligne 11 dans la Bretagne lisez en Bretagne.
» 238 ligne 8 Tassilon lisez Tassillon.
» 272 ligne 4 en bas le prévaricateurs lisez les prévaricateurs.
» 305 ligne 11 quitté lisez quitte.
» 348 ligne 21 et 22 entrepréennant lisez entreprennant.
» 353 ligne 7 en bas Lebod lisez Lebed.


Stanford University Libraries
3 6105 013 891 481

